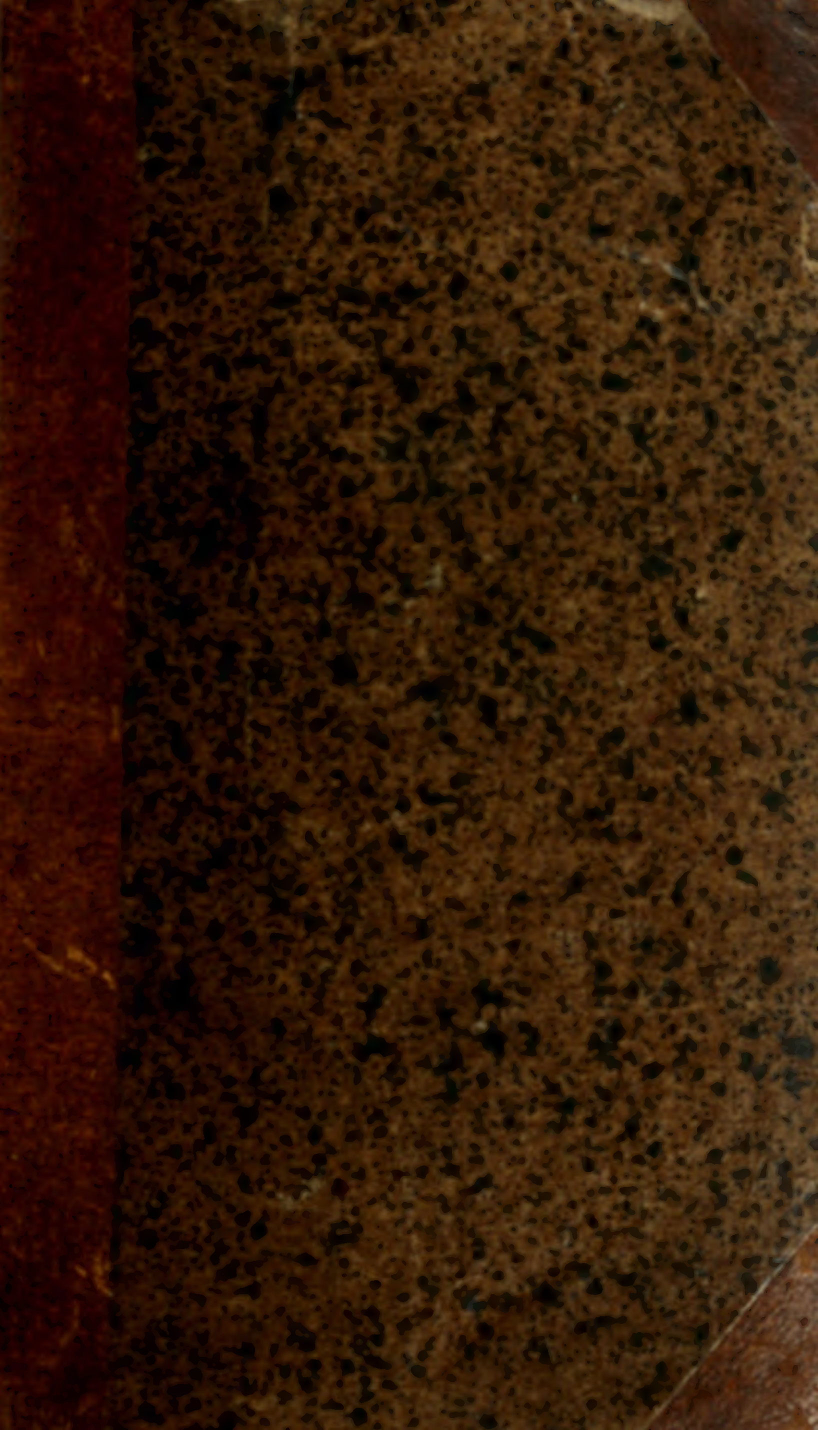




Tout connoître est bien difficille,
ce n'est pas l'ouvrage d'un Seul.

HISTOIRE
DES
SEVARAMBES,

PEUPLES QUI HABITENT une Partie du troisiéme Continent, communément appellé

LA TERRE AUSTRALE.

Contenant une Relation du Gouvernement, des Mœurs, de la Religion, & du Langage de cette Nation, inconnuë jusques à present aux Peuples de l'Europe.

Nouvelle Edition, reveuë & corrigée.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Aux dépens d'ESTIENNE ROGER, Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment général de Musique.
M. D. CCXVI.

AU LECTEUR.

,, *SI vous avez leu la Republique*
,, *de Platon, l'Eutopie du Che-*
,, *valier Morus, ou la nouvelle*
,, *Atlantis du Chancelier Bacon,*
,, *qui ne ſont que des productions*
,, *ingenieuſes de l'imagination de ces Auteurs,*
,, *vous croirez peut-être que les Relations des*
,, *Païs nouvellement découverts, où vous trou-*
,, *verez quelque choſe de merveilleux, ſont de ce*
,, *genre. Je n'oſe condamner la ſage précaution*
,, *de ceux qui ne croient pas facilement tout ce*
,, *qu'on dit, pourveu que la moderation la borne,*
,, *mais ce ſeroit une auſſi grande obſtination de*
,, *rejetter ſans examen tout ce qui paroît ex-*
,, *traordinaire, qu'un grand manque de juge-*
,, *ment de recevoir pour veritable tous les con-*
,, *tes que l'on fait ſouvent des Païs éloignez.*

,, *Mille exemples fameux confirment ce que*
,, *je viens de dire; & pluſieurs choſes ont au-*
,, *trefois paſſé pour des veritez conſtantes, que*
,, *les ſiecles ſuivans ont clairement fait voir n'ê-*
,, *tre que des menſonges ingenieux. Pluſieurs*
,, *choſes ont auſſi été priſes long-temps pour*
,, *fabuleuſes, & même ont été rejettées com-*
,, *me impies, & contraires à la Religion,*

„ *qui dans la ſuite des temps, ont paſſé pour „ des veritez ſi conſtantes, que celuy qui oſe- „ roit les revoquer en doute, paſſeroit pour un „ ignorant, un ſtupide, & un ridicule.*

„ *Car ne peut-on pas dire que ce fut par une „ craſſe ignorance que Virgilius Evêque de „ Cologne courut riſque de perdre la vie par „ Ordonnance publique, pour avoir dit, qu'il „ y avoit des Antipodes; & pourtant rien qu'un „ deſaveu ſolemnel, ne put le ſauver des tour- „ mens, que le zele inconſideré des bigots de „ ſon temps luy préparoit.*

„ *C'eſt avec auſſi peu de raiſon que Chriſto- „ phle Colombo paſſa pour un viſionaire en An- „ gleterre, puis en Portugal, en rapportant qu'il „ y avoit des terres vers les parties Occidenta- „ les de l'Occident. Ceux qui depuis ont fait le „ tour du monde, ont veu clairement que Vir- „ gilius avoit dit la verité; Et la découverte „ de l'Amerique a juſtifié la Relation de Colom- „ bo de ſorte que l'on n'en doute pas aujour- „ d'huy, non plus que des Hiſtoires du Perou, „ du Mexique, & de la Chine, que l'on prit „ d'abord pour des Romans.*

„ *Ces Païs éloignez, & pluſieurs autres „ qu'on a découverts depuis, ont été non ſeu- „ lement ignorez pendant pluſieurs ſie- „ cles des peuples de l'Europe, mais „ même ne ſont encore guéres bien con-*

nus.

„*nus. Les voyageurs qui vont en ce païs là,*
„*y allant plus ſouvent portez par l'eſperance du*
„*gain que par leur curioſité, ſe contentent*
„*d'en voir ſeulement les parties proches du ri-*
„*vage de la Mer, où ils ſont leur negoce, &*
„*ne ſe ſoucient guéres des lieux où leurs Na-*
„*vires ne peuvent aller. Car comme ce ſont*
„*auſſi preſque tous gens de Mer, ſouvent ils*
„*paſſent devant des Iles, & même près des*
„*Continents, ſans ſe ſoucier de les remar-*
„*quer, hors peut-être autant qu'il leur eſt*
„*néceſſaire afin de les connoître pour les*
„*éviter. De là vient que généralement toutes*
„*les lumiéres que nous avons de ces Terres,*
„*ſont duës au haſard; n'y ayant preſque per-*
„*ſonne qui ait la curioſité, ou les moyens né-*
„*ceſſaires pour faire de ces longs voyages,*
„*ſans autre deſſein, que celuy de découvrir les*
„*pays inconnus, & de ſe rendre capable d'en*
„*faire de bonnes & de fidelles Relations.*

„*Il ſeroit à ſouhaiter qu'une heureuſe Paix*
„*donnât aux Princes le loiſir de penſer à de*
„*pareilles découvertes, & de faire travailler*
„*à une choſe ſi louable & ſi utile, par laquel-*
„*le ils pouroient ſans une grande dépenſe, pro-*
„*curer un bien ineſtimable au monde, faire*
„*honneur à leur Patrie, & s'acquerir une*
„*gloire immortelle. En effet, s'ils vouloient*
„*employer une partie de leur ſuperſtu, à*

 l'en-

*„ l'entretien de quelques jeunes hommes habi-
„ les, & les envoyer ſur les lieux, pour y ob-
„ ſerver toutes les choſes dignes de remarque,
„ & pour en faire après des Relations fidelles,
„ ils aquerroient une gloire ſolide, qui ſeroit
„ de bon exemple aux autres Grands, qui ren-
„ droit leur mémoire recommandable à la poſté-
„ rité, & peut-être même ſeroit accompagnée
„ de beaucoup d'autres avantages, capables de
„ recompenſer avec uſure la dépenſe qu'ils au-
„ roient faite pour une ſi loüable entrepriſe. Il
„ ne faut point douter que les Relations que fe-
„ roient des gens deſtinés à cela, & qui au-
„ roient été élevez à l'étude des Sciences & des
„ Mathematiques, ne fuſſent beaucoup plus
„ exactes que celles des Marchands & des Ma-
„ telots, pour la plus grande partie gens igno-
„ rans, qui n'ont ni le temps, ni la commodité
„ de faire ces remarques, & qui ſouvent de-
„ meurent long-temps dans des pays ſans y rien
„ obſerver que ce qui regarde leur trafic.*

*„ C'eſt ce qui paroît principalement dans la
„ conduite des Hollandois; ils ont beaucoup de
„ terres dans les Indes Orientales, ils voya-
„ gent encore en mille autres endroits, où leur
„ negoce les appelle, & cependant nous n'avons
„ que quelques Relations courtes & imparfai-
„ tes des pays mêmes où ils ſont établis, où
„ proche deſquels leurs vaiſſeaux paſſent tous*

„*les jours. Les Iles de la Sonde, & ſur tout*
„*celle de Borneo, qu'on décrit dans les Cartes,*
„*comme l'une des plus grandes du Monde, &*
„*qui eſt ſur le chemin de Java au Japon, n'eſt*
„*preſque point connuë & je ne ſçache pas en*
„*avoir jamais veu aucune Relation. Pluſieurs*
„*ont ſinglé le long des Côtes du troiſiéme Con-*
„*tinent, qu'on appelle communement,* les
„ Terres Auſtrales inconnuës, *mais per-*
„*ſonne n'a pris la peine de les aller viſiter pour*
„*les décrire. Il eſt vray qu'on en void les riva-*
„*ges dépeints ſur les Cartes, mais ſi impar-*
„*faitement, qu'on n'en peut tirer que des lu-*
„*miéres fort confuſes.*

„*Perſonne ne doute qu'il n'y ait un tel Con-*
„*tinent, puiſque pluſieurs l'ont veu, & mê-*
„*me y ont fait deſcente; mais comme ils n'ont*
„*oſé s'avancer dans le pays, n'y étant portez*
„*le plus ſouvent que contre leur gré, ils*
„*n'en ont pû donner que des deſcriptions fort*
„*legeres.*

„*Cette Hiſtoire, que nous donnons au pu-*
„*blic, ſuppléera beaucoup à ce defaut. El-*
„*le eſt écrite d'une maniére ſi ſimple, que per-*
„*ſonne à ce que j'eſpere, ne doutera de la ve-*
„*rité de ce qu'elle contient, le Lecteur pou-*
„*vant remarquer aiſément qu'elle a tous les*
„*caractéres d'une Hiſtoire veritable. J'ay crû*
„*pourtant que je devois luy faire ſçavoir quel-*

„*ques raisons qui lui donnent beaucoup d'autorité.*

„*L'Autheur de cette Histoire, nommé le „Capitaine Siden, après avoir demeuré quinze ou seize ans dans le pays, dont il donne „ici la Relation, en sortit de la maniére, & „par les moyens qu'il raconte lui-même dans „son Histoire, & vint enfin à Smyrne Ville „de Natolie, où il s'embarqua sur un Navire „de la Flote Hollandoise, qui étoit prête à revenir en Europe. Cette Flote étoit la même „que les Anglois attaquérent dans la Manche „ce qui fut un commencement de la guerre qui „suivit incontinent après. Tout le monde sçait „que les Hollandois se deffendirent très-bien & „qu'il y eut beaucoup de gens tuez & blessez „des deux côtez.*

„*Le Capitaine Siden entr'autres fut blessé „à mort dans cette occasion, & ne vêcut que „quelques heures après sa blessure. Il y avoit „alors un Medecin dans le même vaisseau qui „étoit venu avec luy, & avec qui il avoit fait „connoissance avant de partir: Comme ils étoient „l'un & l'autre habiles & sçavans, ils eurent ensemble de longues conversations pendant leur voyage, qui produisirent entr'eux „une estime & une amitié reciproque, jusques-la que le Capitaine Siden, qui faisoit „un secret de ses avantures à tout le reste des*

„*hom-*

„ *hommes, parce qu'il ne vouloit pas qu'un au-*
„ *tre que lui eût l'honneur de les publier en Eu-*
„ *rope, ce qu'il devoit faire quand il y ſeroit ar-*
„ *rivé, les raconta preſque toutes au Medecin,*
„ *commençant depuis ſon départ de Hollande*
„ *juſques à ſon arrivée à Smyrne. Mais comme*
„ *Dieu ne luy permit pas de vivre aſſez long-*
„ *temps pour acomplir le deſſein qu'il avoit fait*
„ *de les publier en Europe, quand il ſe vit près de*
„ *mourir, il donna toutes ſes hardes à ſon amy,*
„ *& lui recommanda ſes papiers en ces termes.*

„ *Mon cher Amy, puis que Dieu veut que*
„ *je ne vive pas autant de temps que j'aurois*
„ *pû faire, ſelon le cours de la nature, je me*
„ *ſoumets à ſa divine volonté, ſans murmure,*
„ *& je ſuis prêt de remettre mon âme entre ſes*
„ *mains, parce qu'il eſt mon Créateur & mon*
„ *Dieu, qu'il a droit de me la redemander &*
„ *d'en diſpoſer ſuivant ſon bon plaiſir. J'eſpe-*
„ *re que ſelon ſa miſericorde infinie il me par-*
„ *donnera mes pechez, & me rendra partici-*
„ *pant de ſa gloire éternelle. Je ſuis ſur mon*
„ *départ, & je ne vous verray plus; mais puis*
„ *qu'il me reſte encore quelques moments de*
„ *vie, je veux m'en ſervir pour vous dire, que*
„ *je meurs vôtre Amy, & que pour preuve de*
„ *mon amitié, je vous donne tout ce que J'ay*
„ *dans le vaiſſeau. Vous y trouverez un grand*
„ *coffre où toutes mes hardes ſont enfermées,*

„avec quelque argent & quelques joyaux. „Toutes ces choses ne sont pas d'un grand prix, „mais telles qu'elles sont, je vous les donne de „tout mon cœur : Outre ces bardes, cet argent, „& ces pierreries, vous y trouverez un grand „tresor, c'est l'Histoire de tout ce qui m'est ar- „rivé depuis que je suis parti de Hollande pour „aller aux Indes, comme je vous l'ay souvent „raconté. Cette histoire est dans une grande „confusion, elle est presque toute écrite sur des „feüilles détachées, & en diverses langues, „qui auront besoin d'être expliquées ; il en „faudra même ranger les événemens dans leur „ordre naturel, selon le dessein que j'en avois „fait moi-même : mais puis que Dieu ne „me permet pas de l'executer, je vous en „laisse le soin ; & je vous assure avec toute la „sincerité d'une personne mourante, que dans „tous mes écrits il n'y a rien qui ne soit très „véritable ; ce que peut-être le temps & l'ex- „perience feront connoître quelque jour.

„Ce sont là les derniéres paroles de l'Au- „theur, qui peu d'heures après rendit son ame „à Dieu, avec une constance & une resignation „exemplaire ; & qui, selon le témoignage du „Medecin son héritier, étoit un homme bien „fait, qui avoit beaucoup d'esprit & dont tou- „tes les maniéres étoient sages, très-honnêtes „& accompagnées de toute la sincerité possible.

A-

*„ Après ſa mort le Medecin examina ſes pa-
„ piers, & trouva qu'ils étoient écrits en La-
„ tin, en François, en Italien, & en Pro-
„ vençal, ce qui le mit dans un grand embar-
„ ras, paroe qu'il n'entendoit pas toutes ces
„ Langues, & qu'il ne vouloit pas confier ces
„ memoires à des mains étrangeres. Ces diffi-
„ cultez, & pluſieurs affaires qui l'ont oc-
„ cupé depuis, ont été cauſe qu'il a négligé
„ juſques-ici cette Hiſtoire : Mais étant ve-
„ nu de Hollande en Angleterre, depuis la con-
„ cluſion de la Paix faitte entre ces deux Na-
„ tions, il me fit l'honneur il y a quelque temps
„ de me laiſſer ſes papiers, pour les arranger,
„ & les traduire en une ſeule Langue. Je les
„ examinay avec ſoin, & je trouvay la ma-
„ tiére qu'ils contiennent, ſi extraordinaire
„ & ſi merveilleuſe, que je n'eus point de re-
„ pos avant de l'avoir reduite dans l'ordre &
„ dans la clarté dont elle avoit beſoin; me ſer-
„ vant en cela de l'aide & du conſeil de celuy
„ qui me les avoit mis entre les mains.*

*„ Au reſte il y a beaucoup d'autres preu-
„ ves qui appuyent la vérité de cette Relation.
„ Diverſes perſonnes de Hollande, peu de
„ temps après la mort du Capitaine Siden,
„ aſſûrerent le Medecin qu'il avoit fait ſon
„ héritier, qu'environ le temps marqué au
„ commencement de cette Hiſtoire, il étoit*

„ parti

„*parti du Texel un Navire neuf, nommé le*
„*Dragon d'or, fretté pour Batavia, chargé*
„*d'argent, de passagers, & d'autres choses,*
„*& qu'on croyoit qu'il avoit fait naufrage,*
„*parce que depuis on n'en avoit jamais eu de*
„*nouvelles.*

„*De puis que j'ay les papiers entre les mains,*
„*& avant que de rien écrire, j'allay moy*
„*même voir Monsieur Van Dam, Avocat de*
„*la Compagnie des Indes, & l'un des Com-*
„*missaires envoyez par les Etats de Hollan-*
„*de, pour faire le Traité de Commerce avec*
„*l'Angleterre. Je lui demanday des nouvelles*
„*de ce vaisseau, & il me confirma tout ce*
„*qu'on en avoit dit en Hollande à mon Amy;*
„*Mais le témoignage qui établit le plus forte-*
„*ment la vérité de cette Histoire, se tire d'une*
„*Lettre écrite par un Flamand à un Gentil-*
„*homme François, touchant le vaisseau nom-*
„*mé le Dragon d'or. Cette Lettre m'a été mise*
„*entre les mains par le Gentil-homme qui la*
„*receut, & je croy qu'il sera bon de l'inserer*
„*icy, après avoir dit à quel sujet elle fut é-*
„*crite.*

Ce Gentil-homme m'a dit qu'étant un jour
„*à la promenade avec l'Autheur de la Lettre,*
„*& venant à parler des Indes, où il avoit*
„*demeuré long-temps, il lui dit, qu'une fois*
„*il avoit été poussé par le mauvais temps sur*
„*le*

„*le rivage de la Terre Auſtrale, où il fut en*
„*grand danger de perir, mais que par l'aſſiſ-*
„*tance Divine il en étoit heureuſement échapé.*
„*Un an ou deux après ce recit, nôtre Gentil-*
„*homme ſe trouvant dans une compagnie où*
„*l'on parloit de ces Terres inconnuës, il y ra-*
„*conta l'Hiſtoire qu'il avoit apriſe du Fla-*
„*mand. Il n'eut pas plutôt achevé ſon recit,*
„*qu'un Gentil-homme de Savoye lui fit plu-*
„*ſieurs queſtions ſur ce ſujet, avec beaucoup*
„*d'empreſſement; Et parce qu'il ne pouvoit*
„*répondre à toutes ces demandes, que ſuivant*
„*ce qu'il en avoit oui dire, le Savoyard le*
„*pria d'en écrire au Flamand, pour tirer de*
„*lui toutes les lumiéres qu'il pouroit ſur*
„*cette affaire. Il ajoûta que ſon empreſſement*
„*venoit de l'interêt qu'il avoit dans ce vaiſ-*
„*ſeau, un de ſes parens s'y étant embarqué*
„*dont on n'avoit pû ſçavoir aucune nouvelle,*
„*quelque recherche qu'on en eût pû faire:*
„*qu'il avoit laiſſé chez lui une Terre, après*
„*avoir vendu la plupart de tous ſes autres*
„*biens, & que ſes parens étoient en procès tou-*
„*chant la ſucceſſion de cette Terre, après avoir*
„*attendu ſon retour pendant pluſieurs années.*
„*Ce fut donc à la priere du Savoyard que*
„*le François écrivit au Flamand, & en receut*
„*la reponſe ſuivante en François. Je l'ai miſe*
icy

„*ici mot à mot, ſans vouloir y rien changer.*

MONSIEUR,

Selon voſtre deſir, & pour la ſatisfaction de voſtre Ami, je vous dirai que quand j'eſtois à Batavia l'An 1659. un Marinier Flamend, nommé Prince, entendant que j'avois eſté à la coſte de la Terre Auſtrale, me raconta que quelques années auparavant, il y fit naufrage dans un Navire neuf parti de Hollande, nommé le Dragon verd ou d'or, qui portoit quantité d'argent deſtiné pour Batavia, & quelques quatre cens perſonnes, qui tous, ou la pluſpart s'eſtoient ſauvez à la dite Terre, & tenus ſous la meſme diſcipline du Maiſtre comme ils eſtoient à bord, & s'eſtant retranchez avoient ſauvé entre-autres la pluſpart des vivres. Ils firent du débris du naufrage une Pinaſſe, jettans le ſort pour huit hommes, dont ledit Marinier eſtoit un, pour aller à Batavia avertir le General de la Compagnie Hollandoiſe de leur deſaſtre, afin qu'il y envoyaſt quelque Navire pour retirer ceux qui eſtoient échoüez. Cette Pinaſſe aprés bien de la peine eſtant arrivée à Batavia, le Général en fit auſſi toſt partir une fregate, qui eſtant ar-

arrivée sur cette Coste, envoya sa Chaloupe & ses gens à terre, au lieu & à la hauteur qu'on lui avoit prescrit; mais ils n'y trouverent personne, ny aucun signe qu'il y en eût jamais eu. Ils rangerent la Côte en divers autres lieux où ils perdirent leur Chaloupe, & quelques gens par le mauvais temps auquel cette Coste est sujette; & ainsi retournerent à Batavia sans effet. Le General y renvoya une seconde fregate, qui retourna aussi sans succès.

On parle diversement qu'au dedans du dit Païs il y a des peuples de grande taille, qui n'ont rien de barbare, & qui menent ceux qu'ils peuvent attraper avec eux dans leur Païs. Je fus prest pour aller à la hauteur d'environ vingt-sept degrés, mais comme un calme soudain qui nous prit durant la nuit nous sauva du naufrage, aussi une prompte tempeste me fit changer de resolution, m'estimant heureux de regagner la Mer. Voilà tout ce que je puis vous dire; vostre Ami pourra sçavoir plus de particularitez de ce Navire le Dragon, de ceux de ladite Compagnie en Hollande. C'estoit le General Maët suycker, qui étoit alors, & qui est encore à present General à Batavia; mais je n'ai ce recit que du Marinier. La terre du Païs est

rou-

rougeaſtre, ſtérile, la coſte comme enchantée par les tempeſtes, quand on veut aller à terre ; c'eſt pourquoi ces fregates perdirent leur Chaloupe & leurs biens, & ne pouvant ainſi aborder, il croit qu'ils n'ont peu trouver le véritable lieu ; je croy que c'eſtoit à 23. degrés l'an 1656. ou 1657. Je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble Serviteur,
THOMAS SKINNER.

A Brugge ce 28 Octobre 1672.

„ *Le Lecteur poura, s'il lui plaît, comparer cette Lettre avec la Relation de l'Autheur, „ & juger après cette comparaiſon, ſi dans des „ matiéres ſi peu connuës, on peut avoir un té„moignage plus fort que celui-ci, pour établir „ la verité de cette Hiſtoire.*

„ *Quant au ſtile & à la diſpoſition de l'Ou„vrage, je lui laiſſe la liberté d'aprouver ou de „ condamner ce qui ne lui plaira pas : je me „ contente ſeulement de lui dire que l'on y a „ changé le moins que l'on a pû, ſans s'écarter „ de la maniére d'écrire de l'Autheur, qui eſt „ très-ſimple & très-naturelle. Dans ces ſor„tes Ouvrages, où la matiére attire toute l'at„tention du Lecteur, je croi qu'il ſuffit que le „ ſtile n'ait rien qui la détourne.*

„ *l'Au-*

„L'Autheur a été un peu plus exact dans „la Seconde Partie, où il parle des Loix & des „mœurs des Sevarambes, dont le Gouvernement, est à mon avis, l'un des plus parfaits „modèles de Gouvernement qu'on ait jamais „vû.

„Mais on doit laisser à chacun la liberté d'en „juger selon ses lumiéres, je souhaite seulement que le Lecteur puisse prendre quelque „plaisir dans la lecture de cette Histoire admirable, dont cette Premiere Partie n'est qu'un „espèce de Journal Historique, comme l'Autheur le dit lui même sur la fin.

HISTOIRE
DES
SEVARAMBES.

MA plus forte paſſion dès ma jeuneſſe, fut celle de voyager. Cette inclination naturelle ſe fortifiant avec le tems, je ſentois croître tous les jours le violent deſir que j'avois de voir d'autres païs que celuy de ma naiſſance. Je prenois un plaiſir incroyable à lire des Livres de Voyage, des Relations de païs étrangers, & à entendre tout-ce qu'on racontoit des nouvelles decouvertes. Mais l'autorité de mes Parens, qui me deſtinoient à la Robbe, & le manquement de moyens néceſſaires pour entreprendre des voyages de long cours, furent de grands obſtacles à mes deſirs; j'éprouvai pourtant que rien ne peut s'oppoſer avec ſuccès au penchant qui nous entraine vers nôtre deſtinée. A peine étois je entré dans ma quinziéme année, que je fus à l'Armée en Italie revêtu d'un employ, qui m'y retint près de deux

deux ans, avant que je pûsse retourner dans mon païs, où je ne fus pas plutôt arrivé que je me vis obligé de marcher en Catalogne, avec un commandement plus considerable que celuy que j'avois auparavant J'y fis la guerre pendant trois ans, & je n'aurois pas quitté le service, si la mort impreveuë de mon Pere ne m'eût rappellé, pour prendre possession du bien qu'il m'avoit laissé, & pour obeïr aux ordres de ma mere, qui en mon absence ne pouvoit se consoler d'une si grande perte. Ces considerations m'obligerent à retourner en mon païs, où les commandemens de ma Mere me firent quitter l'épée pour la Robe; il fallut s'appliquer à l'étude du Droit, où je fis d'assez grands progrès dans quatre ou cinq années de de temps, pour pouvoir prendre le grade de Docteur. Je fus aussi reçu Avocat en la Cour Souveraine du lieu de ma naissance; degré par où il faut passer pour monter aux dignitez plus considerables. Après ma réception je m'exerçay à faire des Déclamations, dont j'inventois les sujets; & puis j'en choisis de veritables pour les plaider avec éclat. Comme je ne me négligeois point, je m'aquitray assez bien de toutes ces choses pour m'attirer quelqu'estime de ceux qui

qui m'avoicnt entendu. Je me plaiſois dans ces ſortes d'exercices, où les jeunes gens aiment à faire briller leur eſprit & leur éloquence, ſans avoir nul égard à leur fortune. Mais lors qu'il me falut deſcendre à la pratique du Palais, je la trouvai ſi épineuſe & ſi ſervile qu'en peu de tems j'en fus entiérement dégouté. J'aimois naturellement une vie douce & agréable, acompagnée de Franchiſe & d'honnêteté & j'étois ſi mal propre pour l'emploi d'Avocat que j'eus un empreſſement extraordinaire de l'abandonner. Dans le temps que je penſois aux moyens de m'en delivrer, ma mere mourut : ſa mort me mit en état de pouvoir diſpoſer de moy-même & de mon bien ; & d'ailleurs j'en eus un deplaiſir ſi grand, que toutes choſes me devenant inſupportables, je reſolus de quitter mon païs pour un aſſés longtemps. Je mis ordre à mes affaires pour executer ce deſſein ; Je me defis de tout mon bien à une terre près, que je me reſervai pour une retraitte en cas de néceſſité, la laiſſant entre les mains d'un fidelle amy, qui m'en a toûjours rendu bon compte, tant qu'il a pû ſçavoir de mes nouvelles.

Après cela, je commençay de parcourir preſque toutes les Provinces du Royaume

me de France, & m'étant arrêté à Paris, Ville fameuse par tous les avantages dont elle jouït, ce séjour me parut si charmant, qu'insensiblement j'y restay près de deux années sans m'en éloigner : Mais mon premier desir de voyager venant à se r'allumer par une occasion que j'eus de passer en Allemagne, je ne pus y faire un plus long sejour. Je vis donc toute l'Allemagne, la Cour de l'Empereur, & celle des Princes de l'Empire ; de là je fus en Suede & en Dannemark, & puis au Païs-Bas, où je finis tous mes voyages d'Europe, & où je me reposay jusqu'en 1655. que je m'embarquay pour aller aux Indes Orientales.

J'entrepris ce penible voyage, pour satisfaire ma curiosité naturelle, & la forte inclination que j'avois toûjours euë de voir un païs dont j'avois oüy dire tant de merveilles. J'y fus pourtant encore engagé par les pressantes sollicitations d'un amy, qui avoit du bien à Batavia, & qui devoit s'embarquer pour se rendre en ce païs-là ; Je dois encore avoüer de bonne foy que l'espoir du profit m'y determina entiérement ; Ces raisons furent si puissantes sur mon esprit que m'étant preparé pour ce voyage, je m'embarquay avec mon amy sur le Navire nommé le Dragon d'Or, nouvel-

le-

lement conſtruit & équipé pour Batavia. Ce Navire étoit d'environ ſix cens tonneaux, & de trente-deux piéces de canon, portant près de quatre cens hommes, tant matelots que paſſagers, & de grandes ſommes d'argent, où mon ami nommé Van-de Nuits, avoit beaucoup d'intérêt.

Nous levâmes l'ancre du Texel le 12. jour d'Avril 1655. & avec un vent frais d'Eſt, nous ſinglâmes à travers le Canal, entre la France & l'Angleterre, avec toute la diligence & le bon ſuccès que nous pouvions deſirer, ce qui dura juſques à la grande Mer. De là nous pourſuivimes nôtre Voyage juſques aux Canaries, éprouvant quelquefois l'inconſtance & la varié-té des vents, mais nous n'eûmes nulle tempête. Nous prîmes dans ces Iles les proviſions que nous pûmes trouver, & dont nous pouvions avoir beſoin, & ſuivimes nôtre route vers les Iles du Cap-verd, que nous apperçûmes d'aſſez loin, & dont nous approchâmes ſans peine, & ſans aucune avanture particuliére. Il eſt vrai que nous vimes pluſieurs monſtres Marins, des poiſſons volans, de nouvelles conſtellations, & d'autres choſes de cette nature. Mais parce qu'elles ſont ordinaires, qu'elles ont

été décrites, & que depuis plusieurs années elles ont perdu la grace de la nouveauté, je ne crois pas en devoir parler, ne voulant pas grossir ce Livre de narrations inutiles, qui ne feroient que lasser la patience du Lecteur & la mienne. Il suffira donc de dire que nous poursuivimes heureusement nôtre Voyage jusqu'au troisiéme degré de Latitude Meridionalle, où nous arrivâmes le 2. jour du mois d'Août de la même année 1655. Mais la Mer qui jusques ici nous avoit été très-favorable, commença de nous faire sentir les effets de son inconstance. Environ sur les trois heures après midi, le Ciel changea sa douceur & sa serenité precedente en nuages épais, en éclairs & en tonnerres, qui furent les avant coureurs des vents orageux, de la pluye mêlée de grêle, & de la tempête qui succederent peu après. Aux approches de cette tourmente, les visages de nos Matelots devinrent pâles & abatus. Car bien qu'ils eussent le loisir d'amarrer leurs voiles, d'attacher fortement leurs canons, & de ranger toutes choses comme ils le trouverent bon, neanmoins prévoyant le terrible Ouragan qui arriva, ils ne pouvoient qu'en redouter la vio-

violence. La Mer commença d'être agitée, & les vents parcoururent tous les points de la bouſſole en moins de deux heures. Nôtre vaiſſeau fut pouſſé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, tantôt en haut, & tantôt en bas, de la plus horrible maniére du monde: un vent nous pouſſoit en avant, & un autre en arriére; nos mâts, nos vergues, & nos cordages furent rompus & déchirez, & l'orage fut ſi violent, que la plupart de nos Mariniers qui étoient preſque tous malades, pouvoient à peine oüir & encore moins obeïr au commandement. Cependant nos paſſagers étoient tous enfermez ſous le pont, & mon ami & moi étions couchez au pied du grand mât, extrêmement abatus, & nous repentans tous deux, lui de ſon avare deſir de gagner, & moi de ma folle curioſité. Nous ſouhaitâmes mille fois d'être en Hollande, & mille fois nous deſeſperâmes de revoir jamais, ni ce païs, ni aucune autre terre. Car dans cet état toute ſorte de païs nous auroit ſemblé bon; Mais cependant nos Matelots ne s'endormoient pas, & loin de negliger aucune des choſes qui pouvoient contribuer à nôtre ſalut, ils mettoient en uſage toute leur induſtrie & toute leur force, les uns étant occupez au gouvernail,

les autres aux pompes, & par tout où la necessité les appelloit. De sorte que Dieu benissant leurs efforts, ils sauverent le Navire de la violence de l'Ouragan, qui se convertit enfin en un vent particulier, & qui se rendant maître de tous les autres, nous poussa vers le Sud avec tant de force, qu'il nous fut impossible de ne pas courir ce bord. Nous fûmes donc contraints de ceder à l'impetuosité de ce vent, & d'aller malgré nous par tous les endroits où il nous portoit. Après deux jours de course, le vent changea un peu, & nous écarta vers le Sud-Est, pendant l'espace de trois jours, au travers de brouillards si épais, qu'à peine pouvions-nous voir les objets à cinq ou six pas de distance. Au sixiéme jour le vent se relâcha bien un peu, mais il continua toûjours vers le Sud-Est jusques à minuit. A la fin nous sentîmes tout à coup un grand calme comme si nôtre vaisseau fût tombé dans un étang ou dans une mer morte, ce qui nous surprit extrêmement: Deux ou trois heures après le tems s'éclaircit, & nous commencâmes à voir plusieurs étoiles, mais nous ne pûmes faire aucune bonne observation par leur moyen. Nous jugions en géneral que nous n'étions pas loin de Batavia, & que nous étions

pour

pour le moins à cent lieües de la terre Auſtrale, mais nous trouvâmes quelque tems après que nous nous étions fort trompez dans nos conjectures. Le ſeptiéme jour nous continuâmes dans ce calme, & nous eûmes le tems de nous repoſer & d'examiner toutes les parties de nôtre Navire, nous trouvâmes qu'il n'étoit preſque point endommagé; car il étoit ſi bien bâty qu'il ſoûtint toute la rage des flots ſans faire aucune voye d'eau qui pût l'incommoder. Le huitiéme jour il ſe leva un vent moderé qui nous pouſſa vers l'Eſt à nôtre grande joye; car outre qu'il nous portoit vers nôtre but, il nous delivroit de la crainte d'un long calme. Vers la nuit du même jour le Ciel devint obſcur, l'air ſe remplit de broüillards, & le vent devint violent, ce qui nous fit craindre une autre tempête. Le broüillard continua tout le jour ſuivant qui étoit le neuviéme, & le vent ne ſouffloit que par ſecouſſes & par boutades, ce qui nous mettoit en très-grand danger. Sur le minuit le vent changea, devint plus fort, & nous pouſſa de nouveau vers le Sud-Eſt avec grande impétuoſité, le broüillard s'épaiſſiſſoit de plus en plus. Environ le minuit le vent étant fort haut, & nôtre vaiſſeau courant avec

beaucoup de rapidité, il heurta tout d'un coup contre un banc de sable, lors que nous craignions le moins, & il y demeura si fort attaché, qu'il s'y tenoit sans mouvement comme s'il avoit été cloüé. Ce fut alors que nous nous crûmes absolument perdus, & nous attendions à tout moment de voir nôtre vaisseau se briser en mille piéces par la violence des vents & des flots. Ainsi l'art & l'industrie des hommes étant inutiles, nous eûmes recours à Dieu, pour le prier que par sa misericorde infinie, il exauçât nos vœux, & qu'il nous fit rencontrer le salut où nous n'attendions que nôtre perte. Le matin étant venu, & le Soleil ayant dissipé l'épaisseur des broüillards, nous trouvâmes que nôtre vaisseau tenoit à un banc de sable proche du rivage d'une Ile, ou d'un Continent que nous ne connoissions pas. Cette découverte changea nôtre desespoir en esperance; car quoi que cette Terre fût inconnuë, & que nous ignorassions si nous y trouverions quelque soulagement à nos maux, toute sorte de terre étoit pourtant agreable à des gens qui durant plusieurs jours avoient été si miserablement ballotez sur les eaux entre la mort & la vie. Sur le midi le tems devint fort clair & fort chaud,

le

le Soleil ayant diſſipé les broüillards, & le vent perdant beaucoup de ſa violence, les flots perdirent auſſi beaucoup de leur agitation.

Environ les trois heures après midy, la Mer ſe retirant du rivage, laiſſa nôtre Navire ſur un ſable limonneux, où il ſembloit être enchaſſé dans un endroit qui n'avoit pas plus de cinq pieds d'eau. Ce lieu n'étoit qu'à une portée de mouſquet d'un rivage aſſez haut, mais pourtant acceſſible. Nous reſolumes d'y prendre terre, & d'y tranſporter ce que nous avions dans le vaiſſeau. Nous deſcendimes nôtre chaloupe, pour cet effet, dans laquelle nous mimes douze de nos plus braves hommes bien armez, que nous envoyâmes à terre pour découvrir le païs, & pour choiſir un lieu proche du rivage où nous puſſions camper, ſans nous éloigner de nôtre vaiſſeau. Ils n'eurent pas plutôt pris terre, qu'ils examinerent ſoigneuſement le païs du ſommet d'un tertre élevé, qui n'étoit pas loin du rivage: Mais ils ne virent ny maiſons, ny hameaux, ny rien qui leur pût perſuader que le païs fût habité; la terre étant ſablonneuſe, ſterile, & couverte ſeulement de buiſſons & de quelques arbriſſeaux ſauvages. Ils ne pûrent

découvrir ny ruisseau ny riviére dans les lieux qu'ils voyoient alentour, & n'ayant pas le temps ce jour-là de chercher plus loin, ils revinrent à nous trois heures après leur descente, ne jugeant pas à propos de se hazarder plus avant dans un païs inconnu. Le jour suivant ils retournerent à terre, avec ordre de nous renvoyer la chaloupe & le canot, pour transporter peu à peu nos gens hors du vaisseau. Nous resolumes aussi de mettre à terre ce que nous avions de plus precieux, & sur tout, ce qui nous restoit de munitions, qui par la grace de Dieu n'étoient point gâtées. Tous ces ordres furent executés avec tant de soin & de diligence, que le jour d'après nôtre noffrage nous prîmes terre avec la meilleure partie de nos provisions les plus necessaires. Ceux qui étoient descendus les premiers poserent le camp sur un terrain élevé près de la Mer, vis à vis de nôtre vaisseau, & environ le 40. degré de Latitude Meridionalle, selon nos meilleures observations. Ce terrein les couvroit du côté de la terre, & les cachoit aux yeux de ceux qui auroient pû venir du côté de la Mer. De sorte que nos sentinelles pouvant du haut du terrein découvrir bien avant aux environs, ce nous étoit un lieu

seur

ſeur & commode. Ce fut là que peu à peu nous tranſportâmes tout nôtre monde, nos proviſions & nos Marchandiſes ; laiſſant dix de nos hommes dans le vaiſſeau, juſques à ce que nous puſſions le remorquer quand la Mer ſeroit haute, ou ſi la choſe n'étoit pas poſſible, prendre d'autres meſures. Nous ne fûmes pas plutôt à terre, que nous aſſemblâmes le Conſeil, pour penſer aux moyens de nous conſerver les uns les autres. On reſolut qu'on garderoit ſur Terre la même dicipline qu'on avoit obſervée ſur Mer, juſqu'à ce qu'on trouvât à propos de la changer. Enſuite il fut ordonné que nous ferions une priére générale pour rendre graces à Dieu de la bonté qu'il nous avoit montrée, en ſauvant nos vies & nos biens d'une maniére toute particuliére, & pour implorer ſon aſſiſtance dans un lieu tout à fait inconnu, où nous pouvions tomber entre les mains de quelque peuple Barbare, ou mourir de faim faute de proviſions, ſi par ſa miſericorde il ne pourvoyoit à nôtre ſubſiſtance, comme il avoit fait auparavant.

Après ces ordres & cette humiliation, les Officiers diviſerent leur monde en trois parties égales. Deux devoient inceſſamment travailler au Camp, le retrancher

tout alentour, pour nous mettre à couvert des invasions soudaines : L'autre fut employée à découvrir le Païs pour nous fournir de bois & des autres provisions qui s'en pourroient tirer. Ceux qui avoient la garde du vaisseau eurent ordre de voir en quel état il étoit, de travailler à le mettre en état de servir. Après une exacte recherche, ils trouverent que la quille en étoit rompuë par le choc violent qu'il avoit donné contre le sable, & qu'il tenoit si fort dans le limon, qu'il étoit impossible de l'en tirer, quand même il n'auroit point été brisé. Ils ajouterent, qu'à leur avis le meilleur étoit de le mettre en piéces, & de bâtir de ses débris une ou deux pinasses pour les envoyer à Batavia. Ce conseil fut approuvé, & l'on choisit les hommes les plus propres pour l'exécuter.

Le party qu'on avoit envoyé à la découverte n'osant pas se hazarder fort avant dans le païs, crainte de quelque accident, se retira de bonne heure au Camp, esperant que lors qu'il seroit mieux fortifié, & qu'on y auroit posé du canon, ils se hazarderoient plus librement dans la plaine. Cependant ils nous avoient aporté du bois, & une espèce de meures sauvages, dont ils avoient trouvé quantité sur les arbrisseaux

&

& ſur les buiſſons. Quelques-uns s'étendant le long du rivage trouverent en abondance des huîtres, & d'autres coquillages, qui nous épargnerent beaucoup de la proviſion du vaiſſeau, qui ne pouvoit durer que deux mois ſelon les rations ordinaires, & le calcul exact que nous en avions fait. Cette conſideration nous fit ſonger aux moyens de l'épargner du mieux que nous pourrions, pour la faire durer plus long-temps ; & comme cela ne ſe pouvoit faire qu'en y ſupléant par d'autres vivres, & retranchant ceux-là, nous eûmes ſoin de préparer nos filets & nos hameçons pour la pêche, après avoir connu que la Mer étoit fort poiſſonneuſe en quelques endroits. Nôtre pêche fut ſi heureuſe, qu'on ſe nourriſſoit en partie de poiſſon, de coquillages & des meures dont nous avons déja parlé. C'eſt pourquoy nous retranchâmes les portions & les reduiſimes à huit onces par jour Nous n'avions encore pû trouver d'eau douce, & c'étoit la choſe dont nous avions le plus de beſoin ; car quoi que nous euſſions creuſé un puits dans la tranchée, qui nous en fourniſſoit abondamment, comme elle étoit ſalée à cauſe du voiſinage de la Mer, elle étoit

mal ſaine & fort deſagreable.

Nos avanturiers qui faiſoient tous les jours quelque nouvelle découverte, s'étant avancez près de dix milles autour du Camp ſans y trouver aucun veſtige d'homme n'y de bête, ſe hazarderent de plus en plus. Ils ne virent aucune creature vivante dans cette grande plaine ſablonneuſe, hors quelques Serpens, un eſpèce de Rat preſque auſſi gros qu'un Lapin, & des oyſeaux ſemblables aux Pigeons ſauvages, mais un peu plus gros, qui ſe nouriſſoient de meures. Ils en tuérent quelques-uns à coup de fuſil, & les apporterent au Camp, où après en avoir goûté, l'on trouva qu'ils étoient très bons à manger, & ſur tout les oyſeaux. Ces nouvelles découvertes nous firent un peu relâcher le travail de nos Fortications: nous nous contentâmes de faire une ſimple tranchée autour de nôtre Camp, jettant la terre en dedans qui formoit un eſpèce de Parapet, & nous crûmes que c'étoit une aſſez bonne defenſe pour un lieu où nous n'avions point trouvé d'habitans. Nous garnîmes de Canon les endroits les plus expoſez, & n'apprehendant plus les hommes n'y les bêtes, nous ne craignîmes que la faim, & les injures de l'air, dont nous ne connoiſ-

noiſſions pas encore la temperature, bien qu'il eût paru fort ſain depuis que nous étions ſur cette Côte, où nous avions déja demeuré quatorze jours avant que nôtre Pinaſſe fût achevée. Quelques jours après elle fut prête à mettre en mer avec la proviſion de huit hommes pour ſix ſemaines, qui étoit tout ce que nous pouvions en donner. Quand il fut queſtion de choiſir huit hommes pour aller à Batavia, nos Matelots diſputoient pour ſçavoir qui feroit le voyage; car il y en avoit peu qui vouluſſent ſe commettre au hazard de cette navigation, & pourtant il étoit néceſſaire que quelques-uns l'entrepriſſent. On reſolut qu'un certain nombre des meilleurs Matelots ſeroient choiſis de toute la troupe, & qu'ils jetteroient au ſort entr'eux pour en decider; ce qui fut executé. Le ſort tomba ſur le Maître même, ſur un Matelot appellé Prince, & ſur ſix autres, dont j'ay oublié les noms. Lors qu'ils virent, que la fortune vouloit qu'ils fiſſent le voyage, il obeïrent ſans repugnance: & après être convenus enſemble du ſignal, que nous leur donnerions pour nous trouver ſi jamais ils revenoient avec du ſecours, ils prirent congé de nous

& furent à leur Pinaſſe. Un vent de terre, dont ils ſe ſervirent pour ſe mettre en Mer les pouſſa hors de nôtre veuë, & nous fimes des vœux & des priéres pour demander leur retour à Dieu, en la ſeule miſericorde duquel nous mettions toute nôtre confiance.

Le même jour nous tinmes conſeil pour regler le plus propre & le plus convenable à nôtre condition preſente; car quelques-uns de nos Officiers étant partis dans la Pinaſſe, nôtre dicipline de Mer en étoit un peu changée, & par de bonnes conſiderations nous ne trouvions pas qu'elle fût propre ſur terre. On propoſa pluſieurs moyens, qui tous eurent leur oppoſition: Mais enfin après pluſieurs conteſtations, il fut reſolu que nous obſervions une dicipline Militaire ſous l'autorité d'un General, & de quelques autres Officiers inferieurs, qui tous enſemble devoient compoſer un Souverain Conſeil de Guerre, qui auroit l'autorité de regler & de conduire abſolument toutes choſes. Quand il fallut choiſir un Chef parmy toute la Compagnie, chacun tournoit les yeux du côté de Van de Nuits mon ami, & tous vouloient lui déférer cet honneur,

neur, parce que c'étoit la personne la plus considerable d'entr'eux, & qui avoit le plus d'intérêt dans le vaisseau ; mais il s'en excusa modestement, disant, qu'il étoit trop jeune & trop peu experimenté dans les Armes pour s'aquiter dignement d'un Employ de cette nature. Qu'en une telle occasion il falloit choisir un homme plus experimenté que lui, qui n'avoit jamais fait la Guerre, n'y exercé de Charge puplique. Alors remarquant du trouble & de l'embaras sur le visage des assistans, il leur dit; *Qu'il leur rendoit mille graces de l'estime & de l'affection qu'ils avoient pour luy, qu'il voudroit meriter le commandement qu'on lui offroit; mais que, puis qu'il n'avoit pas cette capacité, & qu'il ne pouvoit raisonnablement leur servir de Général, il les prioit de luy donner la liberté de leur recommander une personne très-capable de cette Charge, qui avoit eu du commandement en Europe dans deux Armées differentes, & voyagé durant plusieurs années, ce qui devoit infailliblement lui avoir acquis de grandes lumiéres dans la Politique. Il ajouta, qu'ils le connoissoient tous, & qu'il osoit même avancer qu'ils avoient déja de l'estime pour luy, quoi qu'il ne leur fût pas si bien*

bien connu qu'à lui-même, qui par une longue habitude connoissoit & sa bonne conduite & sa probité. La personne dont je vous parle, dit-il, me montrant de la main, est le Capitaine Siden, au commandement & à l'autorité duquel je me soumettray volontiers, s'il vous plaît de le choisir pour nôtre Général.

Ce discours impreveu, & les regards des assistans, qui tournerent tous les yeux sur moy, me causerent quelque embaras, mais en étant bien-tôt revenu, je repondis, que la recommandation de Monsieur de Nuits procédoit plutôt de l'amitié, qu'il avoit pour moy, que d'aucune connoissance qu'il eût de ma capacité, ou de mon mérite; Que j'étois un étranger, né dans un païs fort éloigné de la Hollande; & que je croyois qu'il y avoit des gens dans la troupe beaucoup plus capables de ce commandement que moy, que je souhaitois donc qu'on m'en dispensât: aimant mieux obeïr aux Superieurs qu'ils choisiroient que de leur commander.

Je n'eus pas plutôt cessé de parler qu'un certain Swart, homme fort hardy & fort agissant, & qui m'avoit toûjours suivi dans toutes les découvertes que nous avions faites dans le païs, prenant brusquement

la parole, me dit, *Monsieur, toutes ces excuses ne vous serviront de rien, & si le conseil de Monsieur de Nuits & le mien sont suivis, vous serez malgré vous nôtre Général; car outre ce qu'il a rapporté de vôtre merite, toute la Compagnie sçait, & moy particuliérement, que depuis que nous sommes sur ces Côtes, vous avez paru l'homme de la Troupe le plus prudent & le plus actif pour le bien & pour le salut de toute la Compagnie. Quand il n'y auroit que cette raison, vous meritez déja de commander; Mais d'ailleurs nous sommes tous negocians, ou Mariniers, qui n'entendons ny la guerre ny la discipline, & vous pouvez nous l'enseigner. Vous avez seul les qualitez requises pour un tel employ, & vous êtes le seul capable de nous commander. Je declare donc que je ne me soumettray au commandement de qui que ce soit qu'au vôtre.*

Le discours que cet homme prononça d'un certain air fier & brusque, fit tant d'impression sur l'esprit de la Compagnie, déja disposée à me choisir pour Chef, que tous d'une voix se mirent à crier, il faut que le Capitaine Siden soit nôtre Général.

Quand je vis que je ne pouvois m'en deffendre, je leur fis signe de me donner

ner audience, & je leur parlai de cette ſorte.

MESSIEURS, *Puisque vous me forcez de prendre le commandement, je l'accepte avec reconnoiſſance, & je ſouhaite de tout mon cœur que ce ſoit à vôtre avantage. Mais afin que toutes choſes ſe faſſent en bon ordre & puiſſent être vigoureuſement executées, je vous demande quelques priviléges, s'il vous plaît de me les accorder, je ferai tous mes efforts pour vous garder & pour vous tenir dans la diſcipline que je jugerai la plus propre pour vôtre conſervation.*

La premiére choſe que je vous demande, c'eſt que chacun de vous en particulier, & tous en général, s'obligent par ſerment de m'obeïr & au Conſeil, ſur peine d'être condamné à tous les châtimens que le Conſeil trouvera à propos de lui faire ſoufrir.

La ſeconde, que j'aurai le pouvoir de regler la Milice dans l'ordre qui me ſemblera le meilleur, & de choiſir les principaux Officiers, qui ne pourront exercer aucune Charge, s'ils ne la tiennent de moi.

La troiſiéme, que dans le Conſeil ma voix vaudra trois ſuffrages.

Et la derniére, que moi ou mon Lieutenant aurons une voix negative dans toutes les déliberations publiques.

Tous

Tous ces avantages me furent accordez, & je fus en même temps falué de tous en qualité de Général. Pour premiére marque de mon autorité, l'on me dressa au milieu du Camp une Tente plus grande que toutes les autres, où je couchai cette même nuit, prenant Van de Nuits avec moi, & me servant de son conseil en diverses choses.

Le jour suivant je fis assembler tout nôtre monde, & je fis en leur presence Van-de Nuits Surintendant de toutes les Marchandises & des provisions que nous avions déja, ou que nous pourrions avoir. Je fis Swart Grand-Maître de l'Artillerie, des armes & des munitions de guerre. Je fis Maurice, Matelot expert & diligent Admiral de nôtre Flote, qui devoit consister en une Chaloupe, un canot, & une autre Pinasse, que nous faisions des ruïnes de nôtre vaisseau. Nous avions parmi nous un Anglois nommé Moreton, qui avoit été Sergent au Païs-Bas, je le fis Capitaine de la premiére Compagnie; de Haes, homme sobre & vigilant, eut la seconde. Un certain Vansluts eut la troisiéme, & un autre nommé de Bosh eut la quatriéme. Je nommai le Brun Major Géneral, & tous eurent la liberté de choisir leurs

leurs Officiers inferieurs, qui devoient avoir mon approbation.

J'avois deux Valets, dont l'un nommé d'Eveze, avoit été mon Sergent en Catalogne. Il étoit homme de cœur & d'entendement, ſobre & fidelle, & m'avoit toûjours ſervy depuis que j'avois quitté la guerre, je le fis mon Lieutenant; & je fis mon autre Valet nommé Turſi, mon Secretaire.

Les Officiers étant ainſi choiſis, nous fimes le dénombrement de tout nôtre monde, & nous trouvâmes que nous avions en tout trois cent ſept hommes, trois garçons, & ſoixante & quatorze Femmes, tous en bonne ſanté. Car quoi que pluſieurs fuſſent malades quand ils deſcendirent du vaiſſeau, ils ſe porterent tous bien huit jours après, marque que l'air du Païs étoit fort ſain. Je diviſay tout ce monde en quatre parties, & donnay à Maurice vingt-ſix Matelots & les trois Garçons pour équiper ſa Flote. Swart eut trente Hommes pour ſon Artillerie. Je diviſay deux cens Hommes en quatre Compagnies égales, & le reſte des hommes & des Femmes devoir obeïr à Van de Nuits. Nous avions deux Trompettes, qui outre leur employ faiſoient or-
di-

dinairement la priere dans le vaiſſeau, à la mode de Hollande. Van de Nuits en eut un, & je pris l'autre pour moi, les confirmans dans toutes leurs charges. Nos affaires étant ainſi reglées, ſur le ſoir je fis aſſembler les Officiers ſuperieurs, & leur dis, qu'avant que nos proviſions fuſſent conſumées, il falloit aller par Mer & par Terre en chercher de nouvelles, & tâcher de découvrir quelque lieu plus commode que celui de nôtre Camp, où dans peu de tems toutes choſes viendroient à nous manquer, où même nous n'avions pu trouver de bonne eau; qu'il falloit, ſelon mon ſentiment, envoyer divers partis armez, pour découvrir le païs, & pour aller plus loin qu'on n'étoit encore allé. Ils conſentirent aiſément à ma propoſition, & dirent qu'ils étoient prêts d'obeïr à mes ordres. Je commandai donc à Maurice d'armer ſa Chaloupe & ſon Canot, d'aller lui même tout le long du rivage vers la droite du Camp, & d'envoyer le Canot vers la gauche. J'ordonnai à Morton de tirer vingt hommes de ſa Compagnie, & de marcher auſſi vers la gauche tout le long du rivage, ſans s'éloigner du Canot. De Haës eut ordre de tirer trente hommes de la ſienne, & de marcher vers le mi-

milieu du païs. Pour moi je pris quarante Hommes des deux autres Compagnies, & laissai mon Lieutenant dans le Camp pour y commander en mon absence. Nous primes tous pour trois jours de munitions de guerre & de bouche, & nous étant armez d'épées, de picques, de bâtons & de mousquets, je leur commanday de se tenir prêts pour le lendemain de bon matin, & de venir recevoir mes ordres, à quoi ils obeïrent tous le jour suivant, qui étoit le vingtiéme depuis nôtre descente.

Ils furent prêts dès la pointe du jour, & vinrent me trouver comme je leur avois ordonné. Je ne changeai rien aux ordres du jour précédent, j'y ajoutai seulement, que s'ils rencontroient quelque chose de considerable, ils en fissent porter aussi-tôt la nouvelle au Camp. Je dis encore à Morton de ne s'éloigner pas du Canot, & de le joindre tous les soirs sur le rivage avant le Soleil couché, comme j'avois résolu de faire moi-même avec Maurice.

Ces ordres ne furent pas plutôt donnez, que chaque parti se mit en campagne, plein d'esperance & de joye. Je marchai avec mes gens en ordre Militaire, les divisant en trois Corps; L'Avant-garde é-

toit

toit composée de six Mousquetaires & d'un Caporal : le corps de bataille de douze Soldats & d'un Sergent, & je menois moi-même l'Arriere-garde. Nous allions à une portée de mousquet les uns des autres, aussi près du rivage que nous pouvions, de crainte de perdre nôtre Chaloupe de veuë. La Mer étoit fort calme, & le temps tranquille, mais assez chaud. Sur le Midi Maurice s'approcha du rivage, & vint à nous; Nous prîmes ensemble du rafraîchissement & nous reposâmes pendant deux heures. Le terrain sur lequel nous marchâmes pendant dix ou douze milles, étoit semblable à celui qui étoit autour du Camp, sans source ni ruisseau, tout étant plein de pierres & de sable, où rien ne croissoit que des buissons. Nous marchâmes cinq milles plus loin, & la terre commença d'être inégale, & de s'élever en petites butes. A deux milles plus loin nous trouvâmes un ruisseau d'eau douce qui se jettoit dans la Mer, ce qui ne nous donna pas peu de joie; sur tout quand nous découvrîmes qu'un peu plus haut le long de ses bords il y avoit quelques arbres touffus fort épais & fort verds. Nous nous arrêtâmes en cet endroit, faisant signe à nôtre Chaloupe de venir à nous; ce qu'el-

qu'elle fit à la faveur de la Marée, qui la porta dans le ruisseau. Ils tirerent à l'aviron un mille au dessus de l'embouchure jusques aux Arbres verds, où nous les attendions, & ou nous posâmes nôtre Camp pour cette nuit. Maurice nous aporta beaucoup de poisson, des huîtres & d'autres coquillages, dont nous fimes un bon souper. Nous posâmes une bonne garde aux endroits où nous la jugeâmes nécessaire, nous couvrîmes aussi nôtre feu avec des branches vertes, que nous mîmes en terre tout alentour, afin qu'il ne fût pas apperceu de loin dans l'obscurité de la nuit. Le lendemain je renvoyay trois de mes Hommes vers le Camp, pour les avertir de la commodité du lieu où nous avions couché, & pour leur dire que nous avions dessein d'aller plus avant. Pour decouvrir le païs un peu plus loin le long des bords du ruisseau, j'y envoyay cinq de mes hommes, avec ordre de revenir dans deux heures, ce qu'ils firent précisement, & nous raporterent que le païs d'enhaut étoit un peu plus montagneux que celui par où nous avions passé, mais qu'il étoit aussi sterile, & aussi sec. Après ce rapport nous fimes descendre nôtre Chaloupe vers la Mer, quand nous nous en fûmes servis

vis pour passer de l'autre côté du raisseau, qui n'étoit guéable qu'à deux ou trois milles plus haut; Nous allâmes tout le long du rivage, sans nous écarter de nôtre Chaloupe que le moins que nous pouvions, & nous remarquâmes que la terre s'élevoit toûjours de plus en plus. Quand nous eumes encore avancé cinq ou six milles, nous arrivâmes sur le sommet d'une assez haute montagne, d'où nous apperçumes qu'à trois ou quatre milles par delà, il y avoit un bois de haute futaye, sur un terrain élevé qui s'avançoit fort vers la Mer: Nous eûmes bien de la joye de voir ce bois, & nous resolûmes d'y aller; après nous être un peu reposés nous marchâmes de ce côté-là, traversant une plaine sablonneuse qui separe la montagne & le bois. Dans deux heures de temps nous arrivâmes au pied de ce terrain élevé, & de là nous montâmes dans la forêt, où nous trouvâmes des arbres fort hauts, mais clair semez, & qui n'avoient pas beaucoup de petit bois au dessous, ce qui en rendoit le passage fort aisé. Je serrai là mes gens, & les fis marcher plus près l'un de l'autre, doublant l'Avant garde, afin qu'elle fût plus capable de resister, si elle étoit attaquée par des hommes ou par des bê-

tes farouches, En traversant le bois nous coupâmes des branches & des rameaux, que nous répandimes sur nôtre route, pour la pouvoir reconnoître à nôtre retour. Nous marchâmes pendant trois milles droit au travers du bois, jusqu'à ce que nous fussions arrivez à l'autre côté, où nous apperçumes la Mer & d'autres arbres au delà d'un Golfe qu'elle faisoit en cet endroit, qui étoit entre deux grands Caps ou Promontoires fort avancez dans la Mer. Cet endroit étant agreable, & ayant une belle veuë dessus, & au de là du Golfe, nous souhaitâmes d'avoir été jettez plus proche de ces lieux que nous n'étions. Nôtre Chaloupe étoit de l'autre côté du bois, & nous avions été contraints de l'y laisser, parce qu'elle auroit eu un trop grand détour à faire pour venir à nous. J'envoyay dix de mes hommes sur le bord de l'eau, où ils trouverent une grande quantité d'huîtres & de coquillages: ce qui nous réjouit. J'en envoyai dix autres vers la pointe du Cap, & tout autant vers le bas du bois pour chercher de l'eau douce. Ceux qui allerent vers la pointe du Cap, marcherent deux milles sans en trouver; mais enfin le penchant de la terre les mena dans une espèce de vallée couverte d'ar-

d'arbres épais & verds, au fond de laquelle couroit un ruiſſeau d'eau douce, qui s'alloit precipiter dans le Golfe. Ils s'arrétérent dans cet agreable valon, d'où ils envoyerent trois de leurs compagnons pour m'en donner avis un quart-d'heure après leur arrivée. Ceux qui avoient pris le chemin opposé vinrent à nous, & nous dirent qu'ils avoient marché fort avant dans le bois, qui ſelon ce qu'ils en avoient pû juger, s'élargiſſoit du côté de la Terre, qu'ils avoient trouvé une troupe de Cerfs proche d'un petit ruiſſeau, & qu'ils en avoient tué deux. Ils avoient coupé ces deux Cerfs en quatre pieces, qu'ils avoient portées ſur leur dos pour nous en regaler. Je dépêchay cinq de mes hommes vers Maurice, pour l'avertir de cette bonne fortune, & pour lui dire de venir auſſi vîte qu'il pourroit, vers la pointe du Cap, où quelqu'un de nous l'iroit rencontrer avec de nouveaux ordres. Je leur commandai, quand ils auroient parlé à Maurice, d'aller vers le Camp, pour y annnoncer nôtre bonne fortune, & dire à nos gens, que je ne tarderois pas de les aller trouver, je leur fis auſſi porter un quartier de venaiſon; Enſuite je marchay avec tous mes hommes vers le petit valon,

où nous étions attendus. Je trouvay le lieu si agreable & si commode, que je resolus d'y camper, non seulement cette nuit, mais d'y transporter le vieux Camp le plutôt qu'il nous seroit possible: Mes gens firent du feu, & rôtirent leur venaison. J'envoyay cinq hommes vers la pointe du Cap pour rencontrer Maurice, ils s'avancerent deux milles plus loin jusques au bout du Promontoire, & se tinrent sur le lieu le plus élevé. Ils n'y eurent pas demeuré un quart-d'heure, qu'ils virent venir la chaloupe qui faisoit diligence. Elle les aborda un peu avant le Soleil couché, & lors qu'ils l'eurent tirée à terre ils vinrent tous ensemble vers le nouveau Camp, où ils arrivirent un peu avant minuit. Ils nous trouverent fort gais, les uns autour du feu occupez à rôtir la viande, & les autres couchez sur des licts de mousse & de feüilles seches, qu'ils avoient amassées sous les arbres.

Nous passâmes cette nuit avec beaucoup de douceur & de tranquillité, & le lendemain je me levay de bon matin, & commanday à Maurice & à sa troupe de se preparer pour aller au vieux Camp, où j'avois dessein de retourner par eau, avec deux

deux de mes hommes ſeulement, outre l'équipage de la Chaloupe. Je laiſſai le commandement des autres à l'un de mes Officiers, avec ordre de ne ne point ſortir du valon, qu'il n'eût de mes nouvelles, lui promettant que je ſerois de retour dans moins de trois ou quatre jours; que cependant ils trouveroient de quoi ſubſiſter par la chaſſe, par la pêche, & par les coquillages, dont tout le rivage étoit abondant. Ces ordres donnez, nous allâmes au lieu où l'on avoit laiſſé la Chaloupe, & nous arrivâmes le même jour au vieux Camp, un vent agreable favoriſant nôtre voyage: Nous prîmes terre au coucher du Soleil, & fûmes reçus avec une très-grande joye. Ceux que je leur avois envoyés, pour les avertir de nôtre découverte leur avoient parlé du nouveau Camp, & tous ſouhaittoient d'y aller. Je leur répondis que j'avois deſſein d'y retourner avec toute la diligence poſſible, ce lieu étant le plus commode de tous ceux que nous avions veus.

Morton & de Haës étoient arrivez deux ou trois heures avant moi, & me vinrent rendre compte de leurs Voyages. Le premier me dit, qu'il avoit marché quinze ou ſeize milles ſur la gauche du Camp,

dans un païs sec & sablonneux, sans y trouver la moindre source, ny aucun ruisseau, que la nuit étant venuë, ils s'étoient mis sur le rivage, & y avoient couché tous ensemble selon l'ordre que je leur en avois donné; Que le lendemain ils avoient poursuivy leur Voyage vers le couchant, de la même maniére que le jour precedent, à travers un païs pierreux, sans y trouver une goûte d'eau jusques à l'heure de midy, qu'ils avoient rencontré une assez grande riviére, où ils s'étoient arrêtez pour y attendre leur Canot: Qu'ils avoient observé que la Marée entroit dans cette riviére avec beaucoup de bruit & d'impetuosité, & que l'eau en étoit salée à l'endroit où ils étoient arrivez, parce qu'il n'étoit pas fort loin de la Mer, ce qui les avoit obligez de monter plus haut pour y trouver de l'eau douce, qu'ils en avoient eu dans un ruisseau qui se precipitoit dans la riviére; que de là s'avançant dans le païs, ils avoient été attaquez par deux grands Crocodiles, qui étoient sortis de la riviére pour les devorer; mais que s'en étant apperceus avant qu'ils fussent assez près pour cela, ils leur avoient tiré quelques coups de mousquet, dont le bruit avoit si fort épouvanté ces mons-

monſtres, qu'ils avoient reculé. Que voyant le danger qu'il y avoit le long de cette riviére, tant à cauſe de ces Crocodiles, que de quelques autres bêtes farouches qu'on pouvoit y rencontrer, & n'ayant pas des vivres pour aller plus loin dans le païs, où ils ne trouvoient que des coquillages ſur le bord de la Mer, ils avoient cru ne devoir pas aller plus avant; & qu'ainſi ils avoient repris le chemin par où ils étoient venus, ne voulant pas demeurer plus de trois jours, ſelon l'ordre que je leur avois donné.

De Haës dit, qu'il avoit marché vingt milles le premier jour dans une plaine ſablonneuſe, que la nuit ils étoient arrivez à une petite montagne couverte de bruyere, ou ils avoient couché; que le matin ſuivant au lever du Soleil ils avoient apperceu un grand broüillard à cinq ou ſix milles au delà, qui ſe diſſipant à meſure qu'ils avançoient de ce côté-là, leur avoit découvert un grand étang d'eau dormante, qui ne pouvoit pas avoir moins de dix milles de diametre? Que s'en étant approchez, ils y avoient veu quantité de roſeaux & de joncs, qui croiſſoient le long du rivage, & ſervoient de retraite à un nombre infiny de Canards

& d'autres oyseaux aquatiques, qui y font un bruit épouvantable ; qu'ils avoient marché long-temps autour de ce lac sans pouvoir approcher de l'eau, à cause des marais bourbeux qui l'environnent, où l'on ne peut marcher sans danger d'y enfoncer : Et qu'enfin ils étoient arrivez sur un terrain sablonneux près d'une Montagne, un peu plus haute que celle où ils avoient couché la nuit precedente ; qu'ils avoient monté jusques au sommet, d'où ils avoient veu fort loin tout alentour un grand païs de landes, & plus avant vers le Midy une ceinture de hautes montagnes, droites comme une muraille, & qui s'étendoient de l'Orient à l'Occident, aussi avant que leur veuë pouvoit s'étendre ; Et qu'après cela craignant de manquer de vivres, ils étoient retournez au Camp le troisiéme jour. Par ces Relations nous trouvâmes que nous avions été beaucoup plus heureux que ces deux Capitaines : Ce qui augmenta le desir qu'on avoit d'aller au nouveau Camp, où nous avions trouvé des commoditez qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Le jour suivant j'assemblay le Conseil, & j'y proposay d'aller camper au valon verd, où j'avois laissé mes gens. Ma proposition fut d'abord

re-

receuë avec applaudiſſement: Nous reſolûmes d'y aller peu à peu, commençant par y tranſporter les choſes les plus néceſſaires & les plus faciles. La nouvelle Pinaſſe que nous conſtruiſions devoit être achevée dans peu de jours, & pouvoit ſervir à tranſporter nos canons, nos barriques, & autres choſes peſantes. Cependant nous nous ſervîmes de la Chaloupe & du Canot pour tranſporter nos vivres, & nous envoyâmes pluſieurs de nos gens par terre, avec des haches, des cloux, des bêches, & d'autres inſtrumens que nous avions ſauvez. Le Major fut avec le premier parti, & mon Lieutenant avec le dernier. Enſuite comme je vis que la pinaſſe étoit prête, je l'envoyai chargée de bagage, & fis moi-même le chemin par terre.

J'ai oublié de dire que Maurice dans le ſecond voyage doubla le Cap ſans aucun danger, à cauſe du calme de la Mer, qui fut tranquille & ſans orage durant plus de ſix ſemaines après nôtre deſcente. L'air étoit ſi temperé, que nous ne ſentions ni froid ni chaud, hormis ſur le midi que le Soleil étoit aſſez ardent, & le devenoit de plus en plus, à meſure qu'il s'approchoit de nous, & qu'il ramenoit le

Printemps, qui commence en ce païs-là au mois d'Août, lors que l'Eté nous abandonne en Europe. Maurice donc me dit, qu'en doublant le Cap, il avoit trouvé pluſieurs petites Iles dans la Mer fort proches les unes des autres, qui s'étendoient juſqu'à une grande Ile oppoſée, qui deffendoit le Golfe de la fureur des flots; qu'il croyoit que la Baye étoit un Havre excellent, mais qu'il craignoit que l'accès n'en fût difficile aux grands vaiſſeaux, à cauſe du grand nombre d'écueils & de rochers qu'il y avoit entre le Cap & cette grande Ile ou ce Promontoire, qui ſeparoit la Baye de l'Ocean. Je lui répondis, que quand nous aurions tranſporté tout nôtre monde & nôtre bagage au nouveau Camp, & que nous y ſerions bien établis, nous aurions aſſez de temps pour découvrir toutes ces Iles, & qu'il en auroit le ſoin. Dans moins de douze jours après la découverte du valon, nous eûmes tranſporté tout nôtre monde du vieux Camp au nouveau; que Van de Nuits, & quelques autres Officiers avoient nommé Siden-Berg. Cela ſe fit en mon abſence de deux ou trois jours; & ce nom fut ſi ſouvent repeté, que dans la ſuite il fut impoſſible de le changer.

Mes

Mes gens, tant par mon ordre, que de leur propre mouvement, firent diverſes bonnes hutes le long du ruiſſeau, ſur une terre qui avoit près d'un mille de longueur, & qui aboutiſſoit à la Baye du côté d'Orient. Nous avions quantité de bois ſur les lieux, nos Pêcheurs prirent un ſi grand nombre de poiſſons dans la Baye, que nous ne ſçavions qu'en faire, faute de ſel pour les conſerver. Mais Maurice nous en fournit bien-tôt; car étant allé ſur quelques-uns des rochers voiſins, il en trouva aſſez pour nous en fournir tant que nous en pouvions avoir beſoin, quand même nous aurions demeuré vingt ans en ces lieux. Ce ſel ſe fait naturellement de l'eau de la Mer, qui dans les grandes tempêtes étant jettée ſur ces rochers, & y trouvant quelques concavitez, les remplit, & la chaleur du Soleil le durcit enſuite. Nous envoyions tous les jours des partis dans les bois pour découvrir, & pour chaſſer les Cerfs dont on faiſoit un grand carnage. Nous voyions des Oyſeaux aquatiques qui voloient dans la Baye; ce qui nous fit juger qu'ils faiſoient leur retraite dans quelque endroit qui nous étoit inconnu, & nous ne fûmez pas trompez: car Maurice ſe hazardant tous les jours plus avant

dans le Golfe & vers les Iles, découvrit un lieu plein de joncs & de roseaux, où la plupart de ces Oyseaux faisoient leur retraite. Il trouva aussi une Ile ou grand banc de sable, où plusieurs tortuës vertes venoient pondre leurs œufs, & d'où l'on pouvoit tirer une grande partie de nôtre subsistance. Enfin nous trouvâmes tant de choses pour nous aider dans nôtre besoin, que nous étions asseurez de ne manquer pas de vivres, quand nous aurions demeuré mille ans en ce païs. Le deffaut de poudre étoit le plus grand de nos besoins: car bien que nous en eussions une assez bonne quantité, nous voyions pourtant que ce que nous avions ne pourroit pas durer long-temps. Nous prévoions aussi que nos habits, nôtre linge, nos armes, & nos instrumens ne seroient pas de longue durée, & que, si la pinasse que nous avions envoyée à Batavia venoit à se perdre, nous n'en tirerions aucun secours. Mais nous avions déja tant de preuves de la misericorde de Dieu, que nous esperions qu'il ne nous abondonneroit pas à l'avenir.

Cependant le Printemps s'avançoit, & nous ramassions tous les jours des provisions, qui nous épargnoient celles du vaisseau,

ſeau, & principalement quelques tonneaux de pois & d'autres legumes que nous avions apportez d'Europe. Je m'aviſai d'en faire ſemer, après en avoir conſulté quelques-uns de mes Officiers qui approuverent mon deſſein. Pour cet effet nous abatîmes pluſieurs arbres au deſſus de nôtre Camp; & brûlâmes tout ce bois, pour conſumer les herbes & les racines, qui pouvoient nuire à nótre ſemence. Nous fîmes enſuite divers ſillons dans la terre, & y plantâmes nos pois, les couvrant de terre, les arroſant par fois de l'eau du ruiſſeau, & recommandant le tout à celui qui donne l'accroiſſement à toutes choſes.

Quelques-uns de nos Chaſſeurs étant allez fort avant dans la forêt, tuerent beaucop de Cerfs, & ne pouvant pas tout emporter, ils en pendirent deux ſur un grand arbre épais, dans le deſſein de les aller prendre le jour ſuivant. Sept d'entr'eux retournerent en ce lieu, & ils virent ſur l'arbre un Tygre qui rongeoit l'un des Cerfs; Ils furent fort ſurpris de le voir, & ſe cacherent derriére quelque arbre, juſqu'à ce que deux d'entre-eux ayant bandé leurs fuſils chargez à balle, le coucherent en jouë, tirant tous deux à la fois, & le firent tomber à terre bleſſé à mort.

Il

Il fit un cry hideux & épouvantable en tombant, & mourut un moment aprés, étant blessé au travers du corps en deux endroits. Ils le dépouillerent de sa belle beau mouchetée, & descendant leurs Cerfs de l'arbre, les porterent au Camp comme en Triomphe. Mais quoy que leur bon succès me réjoüit, cette avanture me donna de nouvelles craintes ; car je jugeay bien, que, puis qu'on avoit trouvé ce terrible animal dans la forêt, il devoit y en avoir bien d'autres, qui pourroient quelque jour venir jusques à nôtre Camp, & se jetter sur nôtre monde. Je proposay ces raisons dans le Conseil, où il fut resolu qu'on feroit une forte pallissade alentour de nos hutes. Nous y mimes la main le jour suivant, & dans dix jours nous fûmes à couvert des attaques des bêtes farouches, qui auroient pû nous attaquer pendant la nuit. Nos Chasseurs devinrent plus circonspects qu'auparavant, & n'oserent plus s'écarter seuls de crainte de rencontrer quelqu'un de ces animaux.

Il y avoit déja sept semaines que nous étions sur cette Côte, & nous n'avions eu ny bruit ny querelle, parce que nous avions toûjours été en crainte & en danger. Mais dès que nous nous crûmes en seu-

ſeureté, & que nous n'aprehendâmes plus ni la faim, ni la ſoif, quand toutes choſes nous parurent en abondance ; enfin dans le temps que nous mangions tous les jours de la chair & du poiſſon frais; que nous ne travaillions plus comme auparavant, l'amour & les querelles commencerent à troubler nôtre monde. Nous avions parmy nous pluſieurs Femmes, dont je n'ay preſque point parlé faute d'occaſion ; mais il me ſemble qu'il eſt temps d'en dire quelque choſe. Quelques-unes d'elles étoient de pauvres Femmes, que la pauvreté & l'eſperance d'avancer leur fortune avoient engagé d'aller aux Indes. D'autres y avoient ou leurs maris, ou des parens, mais la plupart avoient été tirées des lieux de débauche, ou avoient été ſeduites par des gens qui les avoient achetées pour peu d'argent. Ces Femmes eurent de la complaiſance pour les hommes, qui commencerent auſſi à leur parler d'amour. Il y eut bien-tôt des commerces liés ; & comme nous étions tous dans un petit Camp, où l'on faiſoit bonne garde, il leur étoit difficile de ſe rencontrer ſans être découverts. Cela cauſoit ſouvent des jalouſies & des querelles, qui ne ſe terminoient que

que par des coups. Il est vrai que craignant la sévérité de nos Loix, ils se cachoient le mieux qu'ils pouvoient, mais pourtant mes occupations ordinaires, & la négligence des autres Officiers étoient cause que je n'étois adverti que rarement de ces sortes de desordres. En voici un qui fit plus de bruit.

Deux jeunes hommes avoient un commerce secret avec une femme, & chacun d'eux croyoit en joüir seul. Il arriva que la femme promit à l'un des deux de le recevoir pendant la nuit, ce qu'elle fit; mais l'autre venant peu de temps après, & lui demandant une pareille faveur, elle le renvoya sur des pretextes assez legers. Ce refus le chagrina, & comme il étoit naturellement jaloux, soupçonnant quelque chose de la verité, il resolut de si bien observer sa Maitresse, qu'il découvriroit la cause de sa rigueur. En effet, il l'observa si bien, qu'il la surprît avec son Galand, ce qui le mit en si grosse colere, qu'il tira son épée & la leur enfonça dans le corps, & se retira sans être apperceu de qui que ce soit. Ces Amans ne purent retenir leurs cris, on accourut, & ils furent trouvez par la sentinelle, & puis par toute la garde, qui ayant tiré l'épée hors

de

de leurs corps, & hors de la terre, où elle étoit entrée plus d'un pied, firent venir le Chirurgien pour mettre l'appareil à leurs blessures; Il le fit, & ensuite il me vint rendre compte de l'état auquel il les avoit laissez. Le lendemain j'assemblay le Conseil, & nous ne pûmes jamais découvrir l'autheur de cet assassinat. Nous demandâmes au jeune blessé s'il n'avoit point d'ennemy qu'il pût soupçonner, il nous répondit, que, comme il n'avoit offensé ny desobligé personne de la troupe, il ne sçavoit qui accuser. Nous interrogeâmes la Femme, mais quoi qu'elle soupconnât son autre Amant, elle fut si généreuse que de ne pas l'accuser, sçachant que c'étoit par un transport d'amour qu'il s'étoit ainsi vengé d'elle. Comme nous vîmes qu'il ne nous étoit pas possible de rien découvrir, nous fimes mettre tout nôtre monde sous les armes; nous les appellâmes tous par leur nom, & nout crûmes avoir découvert le coupable, parce que nous en trouvâmes un qui n'avoit point d'épée. Nous lui demandâmes pourquoy il venoit dans les rangs sans épée. A quoi il répondit hardiment, qu'il n'en avoit point. N'en avez-vous jamais eu, lui dis-je, depuis que vous êtes avec nous? Pardon-

nez-

nez moy, repliqua-t-il, mais je l'ay prêtée à l'un de mes camarades, dont je ne ſçay pas le nom, qui en l'empruntant me dit qu'il avoit ordre d'aller ſur la Chaloupe. Alors luy preſentant l'épée, qu'on avoit trouvée dans les corps des bleſſez, nous luy demandâmes ſi ce n'étoit pas la ſienne? Il répondit qu'oüy, & que c'étoit la même qu'il avoit prêtée à ſon camarade. D'où vient donc, lui dis-je, aſſez rudement, qu'elle a été trouvée dans le corps de ces malheureux? Ne faites point de jugement à mon deſavantage, me dit-il, & permettez moy, s'il vous plaît, de vous dire qu'il y a beaucoup plus d'apparence que celuy à qui j'ay prêté mon épée a fait le coup, puis qu'il eſt party ce matin, & qu'il ne me l'a demandée que pour rejetter le ſoupçon ſur moy. Je luy fis encore quelque autre queſtion, & je lui demanday pourquoy il ne ſçavoit pas le nom de cet homme qui étoit ſon camarade. Il me répondit ſans s'étonner, que cela n'étoit pas étrange, & qu'il n'y avoit perſonne dans la troupe, qui ſçût le nom de tous ceux qu'il connoiſſoit, & qu'il voyoit tous les jours. Celuy à qui j'ay prêté mon épée, ajouta-t-il, n'eſt pas plus mon camarade que les autres, & même

je

je ne le vois pas si souvent, parce qu'il est presque toujours en Mer. Ainsi quoy que je le connoisse de vuë, & que j'aye même souvent parlé avec lui, je ne me suis jamais avisé de luy demander son nom.

Toutes ces réponses promptes & subtiles étoient plutôt un témoignage de son esprit, que de son innocence ; mais parce que nous n'avions point de preuves convaincantes contre luy, nous remîmes le jugement de cette affaire jusques au retour de la Chaloupe, qui en effet étoit partie le matin, & qui ne revint que quelques jours après. Cependant nous nous contentâmes de le tenir en prison.

Il arriva par hazard, que quelques-uns de l'équipage étant sur les Iles de sable, où ils tournoient des tortuës, eurent envie de s'aller baigner dans la Mer ; comme ils se baignoient, quelques-uns des meilleurs nageurs s'avancerent si avant, qu'une Lamie les ayant sentis, devora l'un des plus avancez, & fit tant de peur aux autres, qu'ils firent tous leurs efforts pour se sauver à terre, laissant ce miserable à la mercy du monstre, qui l'eut bien-tôt englouty. Le prisonnier sceut tout le détail de cette affaire, avant que nous le fis-

sions

sions venir à un second interrogatoire, & se servant adroitement de cette occasion, il soutint fortement que celuy qui avoit été devoré étoit le même auquel il avoit prêté son épée, & il le décrivit si bien, que personne ne put trouver à redire au portrait qu'il nous en fit. Ainsi comme nous ne pouvions le convaincre, & que les blessez n'étoient plus en danger de mourir, nous nous contentâmes de le tenir encore quelque temps dans les fers, & puis nous le mimes en liberté. On sceut dans la suite le denoûment de cette avanture telle que je viens de la rapporter.

Cet accident donna lieu à de nouvelles Loix. Nous considerâmes que tant que nous aurions des Femmes parmy nous, elles seroient cause de quelques troubles, si nous n'y mettions ordre de bonne heure, & ne permettions à nos hommes de s'en servir d'une maniére reglée. Mais le mal étoit que n'ayant que soixante & quatorze Femmes, & étant plus de trois cens hommes il n'étoit pas possible de donner une Femme à chacun. Nous consultâmes long-temps pour trouver un expédient raisonnable ; enfin il fut resolu, que chaque principal Officier auroit une Femme pour lui,

luy, & que chacun d'eux en choisiroit une selon son rang. Nous distribuâmes les autres en diverses classes selon le rang des personnes, & reglâmes si bien la chose, que les Officiers inférieurs pouvoient habiter avec une Femme deux nuits de chaque semaine, les gens du commun une, & quelques-uns une fois seulement en dix jours, ayant égard à l'âge & à la dignité d'un chacun.

Nous separâmes du reste les hommes qui avoient passé cinquante ans, & quatre Femmes qui alloient trouver leurs maris à Batavia, & qui se piquerent de constance. Elles étoient toûjours ensemble, & n'avoient point de commerce avec les autres. Mais quand elles eurent veu que celles dont elles fuyoient la conversation, avoient des amis dont on aprouvoit la conduite, & que le secours qu'on attendoit de Batavia ne venoit point, elles parurent melancoliques, & se repentirent du choix qu'elles avoient fait. Elles témoignerent leur chagrin en tant de différentes maniéres, que nous fumez obligez de leur donner des maris comme aux autres. L'experience nous fit voir en cette rencontre que la pluralité des hommes est contraire à la génération; car peu de cel-

les

les qui avoient pluſieurs maris devinrent groſſes ; & au contraire, preſque toutes celles qui n'en avoient qu'un, le furent. Auſſi la Poligamie des femmes a été ſouvent pratiquée, & elle l'eſt encore aujourd'huy parmy quelques nations : mais je n'ay pas encore lû que celle de pluſieurs maris ait jamais été en uſage.

Cependant comme le temps étoit déja venu auquel il falloit donner le ſignal, dont on étoit demeuré d'accord avec les huit hommes, qui étoient allez à Batavia, j'ordonnay à quelques-uns de mes gens, de couper dans la forêt quelque arbre haut & droit pour le planter à la pointe du Cap, & y attacher une voile blanche, la plus grande que nous euſſions : ce qui fut executé. Je commanday auſſi qu'on y fît grand feu toutes les nuits, afin que les Navires envoyez à nôtre ſecours pûſſent le découvrir dans les tenèbres. Nous eſperions que la Pinaſſe ſeroit arrivée à Batavia, & que le Général ne manqueroit pas de nous envoyer du ſecours. Mais il ſemble que Dieu en avoit ordonné autrement ; car le temps qui depuis leur depart avoit été fort beau, ſe changea tellement en pluyes & orages, qu'on ne voyoit preſque point de jour ſans tempête,

pête, quoy que nôtre Baye fût assez à l'abry de l'agitation des flots, à cause du Promontoire & des Iles qui la separoient de la Mer, & qui la mettoient à couvert des vents. Il plut presque tous les jours durant trois semaines, & le Soleil luisoit aussi tous les jours, de sorte que c'étoit un mélange perpétuel de bon & de mauvais temps; nôtre prevoyance nous fut utile d'avoir salé & seché de la viande & du poisson, dans des tonneaux vuides que nous avions tirez du vaisseau. Le temps se remit un peu, mais non pas si beau, qu'il n'y eût une fois ou deux la semaine de la pluye, du vent, des tourmentes, & des calmes soudains, qui nous firent perdre tout espoir de jamais recevoir du secours de Batavia, quand même nos hommes y seroient arrivez. Cette pensée nous fit resoudre à songer à nous, sans comter en aucune maniére sur le secours de nos amis, mais seulement sur la Providence divine, & sur nôtre propre industrie. Le temps devint fort chaud, & depuis la pluye toutes choses croissoient à veuë d'œil, nos pois aussi croissoient & selon toute apparence nous devions en avoir une fort grande recolte, ce qui nous fit penser à défricher encore d'autre terre,

pour

pour y en semer de nouveaux. Il y avoit une infinité de poissons & d'oiseaux dans la Baye ; lors qu'elle étoit-calme, nous en prenions autant que nous voulions, mais nos filets commençant à s'user, nous fûmes contraints de déchirer quelques cables pour en faire de nouveaux, qui quoy que grossiers & mal faits, ne laissoient pas de nous servir dans la nécessité.

Nos Chasseurs avoient fait tant de bruit dans le bois, qu'ils avoient épouvanté tous les Cerfs, & il n'en venoit presque plus à neuf ou dix milles de nous. Cela les fit resoudre à prendre une autre voye, & d'aller par eau à l'autre côté de la Baye où nous voyions des bois par tout. Maurice eut ordre premiérement d'aller découvrir le païs, ce qu'il fit, & nous raporta qu'il y avoit de grands bois composez d'arbres de diverses espèces, & une petite riviére assez profonde, qui se déchargeoit dans la Baye. Il dit qu'il s'étoit avancé quatre ou cinq milles sur cette riviére, & qu'il n'avoit veu que des arbres, & quelques marais sur ses bords, mais qu'il croyoit qu'on y trouveroit de la chasse, ce que nous crûmes aussi: Il ajouta, qu'il seroit à propos d'y envoyer des gens. Cinquante de nos hommes ayant pris des pro-

provisions pour une semaine, se mirent dans la Pinasse & dans la Chaloupe, & se firent porter à l'autre côté de l'eau, sur la riviére dont Maurice nous avoit parlé. Ils y firent leur descente, choisirent un lieu commode pour s'y huter, & retenant la Chaloupe, ils nous renvoyerent la Pinasse. Le même jour quelques-uns d'entr'eux s'étant avancez dans le bois, ils y trouverent plusieurs Cerfs, dont ils firent un grand carnage; ils y trouverent aussi de certains animaux semblables à des Cochons, mais plus gros & plus lourds: ils alloient en grandes troupes, & vivoient des fruits & des racines du bois. Ils en tuerent, dont ils trouverent la chair beaucoup meilleure que celle des Pourceaux qu'on mange en Europe.

Maurice voulant reconnoître la grande Ile ou le Promontoire qui couvroit la Baye, & la separoit de la Mer, y prît terre avec vingt hommes: La premiére terre qu'il découvrit étoit du côté de la Baye, & n'étoit couverte que de pierres & de rochers; mais quand il eut passé un peu au delà du côté de la Mer, il trouva que c'étoit une Ile, dont le terroir marêcageux, & alors dessêché par la chaleur de l'Eté, faisoit un très-beau pâtu-

rage. Ils y trouverent un grand nombre de Cerfs & du Gibier, qui ſe laiſſoit approcher de fort près. Enſuite s'avançant à l'Orient de l'Ile, ils trouverent qu'elle étoit ſeparée du Continent par un Canal étroit, que les Cerfs paſſoient à la nage pour venir paître dans le Marais. L'Ile pouvoit avoir en tout douze milles de Diamétre, ſa figure étant preſque ronde. Ces nouvelles découvertes & ſi heureuſes, nous donnoient bien de la joye, & une nouvelle aſſeurance que nous ne manquerions jamais de vivres, quand nous ſerions dix fois plus que nous n'étions.

Maurice devenu plus hardi & plus glorieux de ſes bons ſuccès, & des applaudiſſemens qu'on lui donnoit, ne trouvoit rien de difficile, & ne ſongeoit qu'à faire de nouvelles découvertes. Comme il étoit homme de bien, ſage & agiſſant, & qu'il avoit toûjours réüſſi dans ſes entrepriſes, je lui fus toûjours favorable dans ſes deſſeins. Il me dit un jour, qu'il avoit obſervé que la Baye s'étendoit fort en long vers le Sud-eſt, qu'il croyoit que de ce côté venoit une grande Riviére, qui ſe jettoit dans la Baye, & qu'il feroit bon de la découvrir. Il y avoit de l'apparence à ce qu'il diſoit, & comme je vou-

voulois lui faire plaiſir, je lui permis de prendre la Pinaſſe, avec tel nombre de perſonnes qu'il voudroit, & des vivres pour une ſemaine.

Après cette permiſſion il eut bien-tôt préparé toutes choſes, & réſolut d'aller auſſi loin qu'il pourroit pour découvrir le païs. Nous lui ſouhaitâmes un bon ſuccès, & un heureux retour, & fimes nos autres affaires dans l'eſperance de le revoir bien-tôt. Cependant nos pois étoient preſque meurs, & neuf ou dix jours après le départ de Maurice, nous en eumes une recolte prodigieuſe, chaque meſure en rendant plus de cent, choſe preſque incroyable. Nous en attendions une ſeconde récolte, qui ne promettoit pas moins que la premiére. Nous les ſéchâmes ſoigneuſement, & les mîmes dans des tonneaux, comme nous mettions tout ce qui ſe pouvoit garder juſques à l'Hiver, nous contentant de manger ce qui ne pouvoit pas ſe conſerver.

Il y avoit déja plus de trois mois que nous étions à Siden-Berg ſans avoir receu de nouvelles de Batavia, ce qui nous fit croire que nôtre Pinaſſe avoit peri, & nous primes le parti de n'y plus ſonger. Mais nôtre plus grand chagrin étoit de voir

que Maurice étoit parti depuis plus de dix jours, & que le temps qu'il avoit pris pour ſon voyage étoit expiré, ſans que nous ſçuſſions ce qu'il étoit devenu. Nous étions bien embaraſſez, ne ſçachant à quoi nous reſoudre: Nous n'ozions envoyer la chaloupe de peur de la perdre; car ſans ce ſecours nous aurions eu toutes les peines du monde à ſubſiſter. Nos Chaſſeurs avoient fait un eſpèce de nouveau Camp de l'autre côté de la Baye pour la commodité de la chaſſe, & ſans nos batteaux nous ne pouvions avoir de commerce avec eux.

Toutes ces réflexions cauſerent une triſteſſe & une affliction générale par tout le Camp, où nous fûmes à deplorer nos pertes durant plus de quinze jours ſans recevoir aucune nouvelle de Maurice. Nous ne ſçavions quel jugement en faire, ſçachant que n'y ayant point eu d'orage depuis ſon départ, il ne pouvoit être perdu par la tempête. Nous ne pouvions auſſi croire qu'il fût tombé entre les mains des Pyrates ou d'autres ennemis, ayant lieu de croire par nôtre propre experience, qu'il n'y avoit point d'hommes dans le païs, & que les bêtes ne pouvoient l'attaquer ſur la Mer où il étoit. Comme nous flottions ainſi entre

l'eſ-

l'esperance & la crainte, qu'il faisoit fort calme nous vîmes paroître la Pinasse de Maurice accompagnée de deux autres vaisseaux, qui s'avançoient avec elle vers Siden-Berg. Nous la regardions avec étonnement, ne pouvant concevoir où il avoit trouvé ces deux autres vaisseaux, ny quelles gens ce pouvoient être: nous apperçumes encore dix voiles qui les suivoient de loin. Cette flote mit tout nôtre Camp dans une extrême consternation; nous courûmes tous aux armes, préparâmes nos Canons pour nôtre defense, & nous envoyâmes du monde sur le rivage pour observer les mouvemens de cette Flote, & pour s'opposer à leur décente. Cependant-ils s'approchoient toûjours de nous, quoy que lentement, parce qu'ils n'avoient pas beaucoup de vent: Mais enfin ils arriverent à la portée du mousquet du rivage, où ils jetterent l'ancre en fort bon ordre, pendant que la Pinasse de Maurice s'aprocha si près de nous, que nous pouvions facilement le voir lui & ses gens, & parler à eux. Il nous exhorta à n'avoir point de peur, mais à lui envoyer le Canot avec trois hommes seulement, pour les porter à terre. Après quelque consultation nous le

lui envoyâmes, & il sauta dedans avec un de ses hommes. Après cela il y receut un grand homme vêtu d'une robe noire, portant un chapeau sur la tête, & un drapeau blanc à la main en signe de paix. Il vint à terre avec Maurice: & quelques-uns de mes Officiers & moy qui n'étions pas loin, allâmes à sa rencontre. Maurice nous dit en peu de paroles, que cet homme étoit envoyé de la part du Gouverneur d'une Ville où ils avoient receu mille civilitez, située environ soixante milles au dessus de la Baye, ce qui l'obligeoit à nous prier de le traitter honnêtement, & avec beaucoup de respect. Après cet avis nous fûmes lui faire la reverence; Il nous receut avec beaucoup de douceur & de gravité, & levant la main droite vers le Ciel, il nous dit en assez bon Hollandois: *Le Dieu Eternel vous benisse, le Soleil son grand Ministre & nôtre Roy glorieux luise doucement sur vous, & cette Terre nôtre Patrie vous soit heureuse & fortunée.*

Après cette Salutation, qui nous sembla fort extraordinaire, Maurice lui ayant dit que j'étois le Général, il me tendit la main, que je lui baisay fort humblement. Il m'embrassa ensuite, & me baisa au front, & puis il souhaita d'aller à nôtre





tre Camp, où nous le reçumes du mieux qu'il nous fut possible. Il regada nos hutes & nos pallissades, & admirant nos travaux, il nous parla de cette sorte, en m'adressant la parole.

J'ai apris l'histoire de vôtre malheur, & quel est vôtre mérite & vôtre vertu, c'est pourquoi je n'ay pas fait difficulté de commettre ma personne entre vos mains. Je croy qu'elle y sera en seureté, & que dans quelque temps vous ne refuserez pas de commettre la vôtre entre les miennes, quand vous aurez appris qui je suis. Mais pour ne pas vous tenir long-temps dans l'incertitude, & pour vous laissez entendre le recit que Maurice doit vous faire de ses avantures, je vais me reposer un peu pendant que vous luy donnerez audience, & que vous satisferez vôtre curiosité. Nous ne lui repondimes que par une profonde révérence, & le laissant dans ma hute, nous courûmes à celle de Van de Nuits où Maurice nous attendoit avec impatience. Nous n'y fûmes pas plutôt entrez que nous lui demandâmes compte de son voyage. Après m'avoir demandé permission de parler, il nous fit ce recit en m'adressant la parole.

Il y a environ trois semaines que je partis de Siden-Berg dans le dessein de faire de

nouvelles decouvertes dans la Baye. Le premier jour nous singlâmes vers le Sud-Est, environ vingt milles & au dessus, & nous ne vîmes d'un & d'autre côté que de grands bois éloignez de cinq ou six milles les uns des autres. Sur le soir nous moüillâmes l'ancre à un mille de la rive doite du fleuve, & nous y passâmes toute la nuit. Le lendemain nous en partîmes, avec vent & marée, montans toûjours vers le Sud-Est. Environ cinq milles au dessus nous trouvâmes que la Riviére se retrécissoit, & n'avoit là que deux milles de large. Nous montâmes toûjours, quoy qu'avec un peu plus de difficulté, jusques à ce que nous fussions arrivez en un endroit où l'eau s'étendoit extrêmement, & faisoit un grand Lac, du milieu duquel à peine pouvions-nous voir le rivage d'alentour. Nous y voyions seulement dix ou douze petites Îles en divers endroits, la plupart ombragées d'arbres élevez, fort verds, & fort agreables. Le vent s'étoit alors changé, & le Lac étoit si calme, que nous pouvions à peine y remarquer aucun mouvement: mais comme il étoit d'une grande étenduë, nous allions d'un & d'autre côté au gré du vent sans dessein d'aborder plutôt sur la droite que sur la gaûche du rivage. Il est vray que quand nous le pouvions

vions commodément, nous tirions vers le Sud-Eſt.

Sur le ſoir il ſe leva un petit vent frais, qui nous pouſſa vers le Sud-Eſt; & quand la nuit fut venuë, nous moüillâmes l'ancre entre deux ou trois de ces petites Iles éloignées l'une de l'autre d'environ deux ou trois milles, avec deſſein de les aller viſiter le jour ſuivant. Nous paſſâmes là toute la nuit ſans aucune crainte, ne croyant pas qu'il y eût des habitans dans ces Iles: Mais nous nous trompions fort; car dès qu'il fut jour nous vîmes autour de nous dix ou douze vaiſſeaux pleins d'hommes armez, qui nous environnoient de telle ſorte, que nous ne pouvions éviter de tomber entre leurs mains. Nous en fûmes bien effrayez, dans la penſée que nous ſerions tous pris ou tuez; car nous n'avions que deux voyes à prendre, l'une de combattre, & l'autre de nous rendre à des gens inconnus, qui pouvoient nous traitter comme il leur plairoit. Cette derniére conſideration prevalut, & nous fit reſoudre à nous deffendre juſques au dernier homme; de ſorte que nous courûmes aux armes, car nous ne pouvions prendre la fuite, le temps étoit extrêmement calme, & ceux que nous voyions autour de nous avoient diverſes chaloupes bien équipées de Rameurs, que

nouvelles decouvertes dans la Baye. Le premier jour nous singlâmes vers le Sud-Est, environ vingt milles & au dessus, & nous ne vîmes d'un & d'autre côté que de grands bois éloignez de cinq ou six milles les uns des autres. Sur le soir nous moüillâmes l'ancre à un mille de la rive doite du fleuve, & nous y passâmes toute la nuit. Le lendemain nous en partîmes, avec vent & marée, montans toûjours vers le Sud-Est. Environ cinq milles au dessus nous trouvâmes que la Riviére se retrécissoit, & n'avoit là que deux milles de large. Nous montâmes toûjours, quoy qu'avec un peu plus de difficulté, jusques à ce que nous fussions arrivez en un endroit où l'eau s'étendoit extrêmement, & faisoit un grand Lac, du milieu duquel à peine pouvions-nous voir le rivage d'alentour. Nous y voyions seulement dix ou douze petites Iles en divers endroits, la plupart ombragées d'arbres élevez, fort verds, & fort agreables. Le vent s'étoit alors changé, & le Lac étoit si calme, que nous pouvions à peine y remarquer aucun mouvement: mais comme il étoit d'une grande étenduë, nous allions d'un & d'autre côté au gré du vent sans dessein d'aborder plutôt sur la droite que sur la gauche du rivage. Il est vray que quand nous le

pouvions

vions commodément, nous tirions vers le Sud-Eſt.

Sur le ſoir il ſe leva un petit vent frais, qui nous pouſſa vers le Sud-Eſt; & quand la nuit fut venuë, nous moüillâmes l'ancre entre deux ou trois de ces petites Iles éloignées l'une de l'autre d'environ deux ou trois milles, avec deſſein de les aller viſiter le jour ſuivant. Nous paſſâmes là toute la nuit ſans aucune crainte, ne croyant pas qu'il y eût des habitans dans ces Iles: Mais nous nous trompions fort; car dès qu'il fut jour nous vîmes autour de nous dix ou douze vaiſſeaux pleins d'hommes armez, qui nous environnoient de telle ſorte, que nous ne pouvions éviter de tomber entre leurs mains. Nous en fûmes bien effrayez, dans la penſée que nous ſerions tous pris ou tuez; car nous n'avions que deux voyes à prendre, l'une de combattre, & l'autre de nous rendre à des gens inconnus, qui pouvoient nous traitter comme il leur plairoit. Cette derniére conſideration prevalut, & nous fit reſoudre à nous deffendre juſques au dernier homme; de ſorte que nous courûmes aux armes, car nous ne pouvions prendre la fuite, le temps étoit extrêmement calme, & ceux que nous voyions autour de nous avoient diverſes chaloupes bien équipées de Rameurs, que

de mes réponses, & il me dit que nous étions venus dans un païs où nous trouverions plus de secours & plus de civilité, que dans le nôtre propre, & que nous ne manquerions d'aucune des choses qui peuvent rendre heureux les hommes moderez. Nous lui rendîmes graces, & le priâmes de nous dire le nom du païs où nous étions. Il nous dit que le païs s'appelloit en leur langage Sporoumbe, les habitans Sporouï, & qu'il étoit sujet à un païs plus grand & plus heureux, situé au delà des Monts qui s'appelloit Sevarambe, & les habitans *Sevarambi*, dont les principaux demeuroient dans une grande Ville appellée Sevarinde, & que nous n'étions qu'à treize ou quatorze milles d'une autre Ville, mais beaucoup moindre, nommée Sporoude, où il avoit dessein de nous mener. Ce compliment nous surprît, & nôtre visage lui faisant connoître nôtre crainte, il tâcha de la dissiper par ce discours. *Je vous ay déja protesté, nous dit-il, que vous ne devez rien craindre, je vous le redis encore, & je vous asseure que vous n'aurez aucun mal si vous ne vous l'attirez par vôtre défiance & par vôtre opiniâtreté. Vous êtes si peu de monde dans ce petit bâtiment, que vous n'êtes nul-*

nullement en état de vous deffendre contre nos vaiſſeaux remplis de bons hommes, qui ne ſçavent pas moins comment-il faut ſe battre que vous. Vous trouverez qu'ils ne ſont pas ſi barbares que vous pourriez-vous l'imaginer ; & peut-être avoüerez-vous qu'ils ne manquent ny d'honneur, ny de charité, ny de bonne foy. Après cela ils ſe retirerent à l'un des bouts de la Pinaſſe, comme pour nous donner la commodité de nous déterminer quel parti nous voulions prendre. Nous reſolûmes de ſuivre le conſeil qu'on nous avoit donné, & de nous confier en la Providence Divine. Celuy qui nous avoit parlé s'avança vers nous, & nous demanda ce que nous avions reſolu. Nous avons reſolu, lui dis-je, de vous obeïr en toutes choſes, & nous nous croyons heureux d'être ſous vôtre protection. Nous ſommes de pauvres malheureux plutôt des objets de pitié que de colere, & nous eſperons de trouver par vôtre moien le ſecours & la conſolation que vous nous offrez avec tant de bonté, paroiſſant touchez de nôtre miſere. Vous y trouverez tout cela, dit-il, & de plus vous verrez en ce païs des merveilles qu'on ne voit point ailleurs. Cependant il fit ſigne à ceux de ſa Chaloupe de s'approcher; ce qu'ils fi-

rent, & ils nous apporterent du pain, du vin, des dattes, des raisins, des figues, & de diverses sortes de noix séches, dont nous fîmes un bon repas. Celuy qui nous avoit entretenus, me dit que son nom étoit Carchida, & celuy de son compagnon Benoscar. Il voulut aussi sçavoir le mien, que je luy dis. Après cela je le priay de me dire comment il sçavoit parler Hollandois dans un païs si éloigné de la Hollande. Je vous satisferay une autrefois, répondit-il, songeons à nôtre voyage de Sporounde, afin que nous y puissions arriver aujourd'huy avant la nuit. Il commanda de faire avancer une Chaloupe qui n'étoit pas loin de nous, à laquelle on attacha nôtre Pinasse & ils nous tirerent vers le Sud-Est, l'autre vaisseau nous suivant à la rame. Nous abandonnâmes les petites Iles, & nous nous éloignâmes de leur flote, qui ne quita point son poste qu'elle ne nous eût perdu de veuë. Nous voguâmes jusques à deux heures après midy, à travers ce grand Lac salé, qui ressemble plus à une Mer qu'à un Lac, peu après nous eûmes un vent favorable, qui dans deux heures de temps nous poussa hors du Lac dans une grande Riviére, dont nous trouvâmes l'eau douce, & qui nous pa-

parut bordée des deux côtez d'un très beau païs. Nous n'eûmes pas fait deux milles sur cette Riviére que nous arrivâmes à un lieu assez étoit, où l'eau est resserrée par deux murailles épaisses, que les gens du païs ont bâties pour empêcher les débordemens du fleuve. Nous apperceumes le long de ces murailles des bâtimens de pierre, & de brique mêlées ensemble, & bâtis comme de grands châteaux de figure quarrée. Nous montâmes deux milles plus haut, côtoyant toûjours ces murailles, & voyant toûjours de ces bâtimens quarrez, jusques à ce que nous fumez arrivez à la ville de Sporounde. Elle est située sur le confluant de deux grandes Riviéres, dans une grande plaine, où l'on voit des champs semez de bled, des prairies, des vignes, des jardins, & des bôcages très-agréables. La petite chaloupe qui nous suivoit au commencement, nous avoit dévancé pour aller avertir ceux de la Ville. Ce qui fit que quand nous debarquâmes sur le Quay, qui est grand & magnifique, nous trouvâmes beaucoup de peuple qui s'y étoit assemblé pour nous y voir descendre. Carchida qui mit pied à terre le premier fut receu par des hommes graves & majestueux vêtus de noir, avec lesquels

quels ayant parlé quelque temps, il fit signe à Benoſcar de nous mettre à terre. Celuy-cy nous dit en peu de mots ce que nous avions à faire, & nous commanda de le ſuivre. En arrivant ſur le Quay, où ces Meſſieurs nous attendoient, en nous inclinant trois fois juſques à terre, nous nous approchâmes d'eux. Ils ſe baiſſérent auſſi un peu en nous ſalüant; & le plus apparent de la troupe me prenant entre les bras, m'embraſſa avec bonté, me baiſa au milieu du front, & me dit: Soyez tous les bien venus à Sporounde. De là ils nous menerent dans la Ville & nous firent paſſer par une porte grande & magnifique, où aboutiſſoit une belle ruë entre-coupée de pluſieurs autres ruës toutes ſemblables. Enfin on nous mena dans une très-belle, maiſon, dont la porte étoit auſſi très-belle, & dont les appartemens étoient diſpoſez à la maniére des Cloîtres, entourez de tous côtez de galleries fort larges, & ayant au milieu un parterre à compartimens de gazon verd. De cette cour on nous fit paſſer dans une grande ſalle baſſe où nous demeurâmes quelque temps debout avec les Meſſieurs qui nous avoient receu au Port, qui nous avoient accompagnez, & qui nous firent diverſes queſ-

tions

tions conformes à celles que Carchida nous avoit déja faites. Peu de temps après on nous mena dans une autre salle, où nous trouvâmes des tables couvertes de viande, & servies à peu près à la maniére d'Europe. Alors Sermodas, qui est celui qui est venu presentement avec nous, me demanda si j'avois bor appetit. A quoy je répondis, qu'il y avoit si long-temps que nous n'avions veu un tel souper, que je ne croyois pas qu'aucun de nous en dût manquer. Il sourit, & me prenant par la main, il me fit asseoir près de lui au haut bout de la table. Les autres s'assirent aussi, & Carchida avec Benoscar menerent mes gens à une autre table. On nous regala d'un souper fort propre, après on nous fit monter dans une grande chambre où nous trouvâmes plusieurs licts sur des treteaux de fer, où l'on dit à mes gens de se coucher deux à deux. Pour moy j'eus une chambre en particulier, où Sermodas & les autres m'accompagnerent, & puis m'ayant souhaité le bon soir ils se retirerent. Un moment après Carchida revint, pour me dire qu'il falloit nous preparer à visiter le lendemain Albicormas Gouverneur de Sporounde. Il me dit qu'il nous donne-

roit

roit les instructions nécessaires pour cette visite, & il me souhaita le bon soir.

Le lendemain environ les six heures du matin nous entendimes sonner une grosse cloche ; une heure après Carchida & Benoscar entrerent dans ma chambre & me demanderent si j'avois bien reposé, & si j'avois besoin de quelque chose. Je voulus me lever d'abord ; mais ils me dirent que je ne devois pas sortir du lict qu'on ne m'eût apporté des habits, & que j'en aurois dans un moment. Benoscar sortit, & il revint peu après avec des domestiques qui m'aporterent du linge, & des habits tissus de laine & de corton à la mode du païs. Il en vint encore d'autres avec une cuve pleine d'eau tiéde, où Carchida me dit qu'il falloit me laver tout le corps, avant que de prendre mes habits neufs ; il sortit en attendant avec tous les autres, & ne me laissa qu'un valet pour me servir. Je me levay donc, & pris le linge & les habits qu'on m'avoit apportez. Je mis par-dessus une robe de diverses couleurs, que je liay avec une ceinture, & je me laissay ajuster comme il plut au valet qu'on m'avoit donné pour me servir. Carchida étant revenu peu après, me dit qu'il falloit que j'allasse avec mes gens trouver

Al-

Albicormas, & qu'on n'attendoit que moy. Il m'apprit enſuite de quelle maniére je devois faire cette viſite de cérémonie, & nous deſcendimes dans la Cour, où je trouvay tous mes gens vêtus de neuf à peu près comme moy. Benoſcar étoit avec eux qui leur apprenoit de quelle maniére ils devoient ſe comporter. Nous fumes quelque temps debout dans cette Cour, nous regardant l'un l'autre, juſques à ce que Sermoda entra avec ſa ſuite. Il me demanda ſi nous étions prêts à le ſuivre au Conſeil. Je répondis que oüi: alors il me prit par la main, & me fit marcher à ſa main gauche. Carchida ſe mit à la tête de mes gens, qu'on faiſoit marcher deux à deux comme des Soldats, & Benoſcar menoit l'Arriére-garde. Dans cet ordre nous traverſâmes quelques ruës, avant que d'arriver à une grande place, qui eſt au milieu de la Ville. Je vis dans le milieu de cette place un Palais magnifique de figure quarrée, bâty de pierre de taille blanche & de marbre, qui paroiſſoit noir, mais ſi propre & ſi poly, que nous crûmes que l'ouvrier ne faiſoit que de l'achever, quoi qu'il fût bâty depuis long-temps. La porte de ce Palais étoit ornée de pluſieurs ſtatuës de bronze; & nous trouvâmes de chaque

que côté deux rangs de Mousquetaires couverts de robes bleuës. Nous vîmes dans la premiére Cour des Halebardiers en robe rouge, rangez en haye, & dès que nous fûmes entrez nous entendîmes des Trompettes & d'autres Instrumens de guerre, qui faisoient un bruit assez agréable. De là nous passâmes dans une autre Cour de marbre noir, ornée de belles statuës de marbre blanc. Il y avoit au milieu de cette Cour plus de cent hommes vêtus de robes noires, & d'un âge plus avancé que ceux que nous avions veus en entrant. Nous fûmes là quelque temps à les regarder, jusqu'à ce que deux hommes habillez comme ces derniers, avec une écharpe de couleur d'or sur l'épaule, dirent à Sermodas de nous faire avancer Nous montâmes dans le même ordre que nous étions venus jusques dans une grande salle peinte & dorée, où nous nous arrêtâmes encore quelque tems. De-là on nous fit passer dans une seconde salle encore plus belle que la premiére, & puis dans une troisiéme qui les surpassoit toutes deux en richesse & en beauté. Nous apperceumes au bout de cette derniére un throne médiocrement élevé, & à chaque côté divers siéges un peu plus bas. Nous vîmes sur ce throne un homme vêtu de pourpre, qui

avoit

avoit l'air majeſtueux; & ſur les autres ſiéges des hommes vénerables vêtus comme ceux qui nous étoient venus prendre dans la cour. On nous dit que le premier étoit Albicormas, & les autres les principaux Officiers de la Ville, qui gouvernoient avec lui tout le païs de Sporounde. En entrant nous fimes une reverence au milieu de la ſalle; enſuite nous en fimes une autre plus profonde que la premiére: mais quand nous fûmes arrivez au pied d'un baluſtre qui étoit proche du thrône, & qui le ſeparoit du parterre, nous nous inclinâmes encore plus bas qu'auparavant. Alors tous les Conſeillers ſe leverent, & nous ayant ſalüé par une petite inclination de corps, ils ſe remirent à leur place; mais Albicormas ſe contenta de nous faire ſigne de la tête. Enſuite Sermodas me prit par la main, me mena près du baluſtre, & faiſant une profonde révérence au Gouverneur, il lui raconta en ſon langage tout ce qu'il avoit appris de nos avantures. Il me ſembla que cette langue avoit quelque choſe de ſemblable dans la prononciation à la Grecque & à la Latine, & qu'elle étoit douce & majeſtueuſe. Quand Sermodas eut achevé de parler, on fit venir Carchida, qui

qui fit au Conseil une Relation plus étenduë que n'avoit fait le premier, disant de quelle maniére nous étions venus dans le Lac, qu'ils appellent *Sporascumpso*, comment nous avions été découverts & pris. Ce fut de la maniére que je vai vous dire, selon le rapport que l'on m'en fit peu de jours après. Le jour que nous arrivâmes dans le Lac étoit un jour de Fête solemnelle par tout le païs, & les Insulaires étant occupez à la célébrer, il n'y avoit personne sur l'eau, c'est pourquoi nous n'y pûmes voir aucun vaisseau, quoi qu'il y en ait ordinairement plusieurs qui vont à la pêche; mais quoi que nous ne vissions personne, nous ne laissâmes pas d'être découverts par ceux des Iles, qui ne voulurent pas se montrer d'abord, craignant de nous épouvanter: Mais durant la nuit ils envoyerent des vaisseaux pour nous prendre le matin, & pour s'assurer si bien de nous, que nous ne pûssions pas fuïr; Car ces peuples font ordinairement bonne garde sur leurs frontiéres, parce qu'ils craignent que les étrangers ne viennent corrompre, par leur mauvais exemple, leur innocence & leur tranquillité, en introduisant leurs vices parmi eux.

Dès que Carchida eut achevé de parler,

ler, Albicormas ſe leva, & nous dit en ſon langage, que Sermodas nous expliqua, que nous ſerions bien receus dans le païs, que nous y trouverions toute ſorte de douceur, & que nous demeurerions à Sporounde, juſques à ce qu'il eût receu des nouvelles de Sevarminas Vice-Roi du Soleil, qui demeuroit à la Ville de Sevarinde, où il dépêcheroit un Courier ce jour même, pour l'avertir de nôtre arrivée, & pour lui demander ſes ordres; que cependant nous ne manquerions de rien, & qu'on nous fourniroit tout ce dont nous aurions beſoin, pourveu que nous euſſions ſoin de ſuivre les avis de Sermodas & de ſes Officiers. Je vous exhorte à la moderation & à l'honnêteté ajoûta-t-il, puis il nous congedia.

Je remarquai qu'Albicormas étoit un peu boſſu, & que pluſieurs de ſes Conſeillers avoient le même deffaut; A cela près, il étoit très-bien fait & avoit fort bonne mine. Nous ſceumes enſuite qu'on trouvoit parmi les habitans de cette Ville diverſes perſonnes qui avoient des deffauts naturels, outre un très-grand nombre de perſonnes bien faites, parce que ceux de Sevarinde y envoient tous les gens contrefaits qui naiſſent parmi eux, n'en voulant point ſouf-

frir

frir de ſemblables dans leur Ville. Nous ſceumes auſſi que le mot d'*Eſperou*, ſignifioit en leur langage une perſonne deffectueuſe de corps ou d'eſprit, & Sporounde la Ville ou le ſéjour des perſonnes de cette ſorte.

Après qu'Albicormas nous eut congédiez, nous retournâmes à nôtre logis, où nous trouvâmes que le dîner nous attendoit. Nous demeurâmes dans la maiſon tout l'aprèſmidi, & ſur le ſoir Sermodas & Carchida nous vinrent prendre pour nous fair voir la Ville, où le peuple ſortoit de tous côtez pour nous regarder. C'eſt la ville la plus réguliére que j'aie veuë de ma vie; elle a de grands bâtimens quarrez tous d'une même façon, & qui contiennent plus de mille perſonnes chacun. Il y en a ſoixante & ſeize en toute la Ville, qui a plus de quatre milles de circuit. J'ai déja dit qu'elle eſt ſituée entre deux grandes Riviéres, qui font naturellement une peninſule, mais l'induſtrie de ce peuple en a fait une Ile parfaite, en tirant un Canal d'une Riviére à l'autre, environ deux milles au deſſus de la Ville. Ce Canal eſt bordé de deux grandes murailles, entre leſquelles on void dix ou douze ponts qui les lient enſemble, & qui ſont tous de

bois

bois, hormi celui du milieu qui est fort large, & fortement bâti de pierre de taille. On nous fit voir ce Canal & le païs d'alentour deux ou trois jours après nôtre premiére audience. La nuit environ deux heures après souper, on nous mena dans une grande salle, où nous trouvâmes quinze jeunes femmes qui nous y attendoient. Elles étoient pour la plupart de belle taille, potelées & vêtuës de robes de toile de coton peintes, & leurs cheveux noirs tomboient à grandes tresses sur leurs épaules. Nous fûmes un peu surpris de les voir toutes ensemble en rang, ne sçachant pas pourquoi elles étoient en ce lieu. Sermodas prenant la parole, me parla de cette maniére pour me l'apprendre. *Vous vous étonnez, Maurice, de voir tant de jeunes Femmes ensemble, & vous n'en sçavez pas la raison. Je suis même asseuré que vous êtes surpris de les voir ainsi rangées, & avec des habits un peu differens de ceux des autres Femmes, qui d'ordinaire portent un voile sur la tête. Sçachez donc que ce sont des esclaves, qui ne sont ici que pour vous rendre service. Toutes les Nations du monde ont leurs coutumes: Il y en a qui sont naturellement mauvaises, parce qu'elles sont opposées à la raison. Il y en a d'autres qui sont in-*

indifferentes, & qui ne ſemblent bonnes ou mauvaiſes que ſelon l'opinion & le préjugé des hommes qui les pratiquent; Mais il y en a auſſi qui ſont fondées en raiſon, & qui ſont véritablement bonnes d'elles-mêmes pourveu qu'on les conſidere ſans préoccupation. Les nôtres ſont preſque toutes de ce dernier genre, & à peine en avons-nous aucune qui ne ſoit établie ſur la raiſon. Vous n'ignorez pas ſans doute, que l'uſage modéré des choſes que la Nature a deſtinées pour ſervir aux créatures vivantes ne ſoit bon de ſoi, & qu'il n'y a que l'abus qu'on en fait qui ſoit effectivement mauvais. Parmi toutes ces choſes il y en a trois principales: La première regarde la conſervation de chaque particulier: La ſeconde, l'entretien dans un état heureux: Et la troiſiéme enfin, a pour but l'accroiſſement ou la multiplication de chaque eſpèce.

Pour ce qui regarde la conſervation de chaque particulier; d'un homme, par exemple, elle dépend de certains biens ſans l'uſage deſquels il ne ſçauroit ſubſiſter, parce qu'ils lui ſont abſolument néceſſaires. Le manger, le boire, le dormir, ſont aſſurement de ce genre: Mais parce que l'homme ne ſçauroit être heureux avec ces choſes ſeulement, & que, quoi qu'elles ſoient ſuffiſantes pour ſa conſervation, elles ne ſont pas capables de

lui

lui rendre la vie douce & agréable, l'Autheur de la Nature lui a donné d'autres biens, qui joints avec les premiers, le rendent content, s'il veut être ſage & moderé, s'il ne court pas follement après les apparences trompeuſes d'un bien imaginaire, & s'il ne ſuit pas aveuglement la fureur & le déreglement de ſes paſſions. Ces biens qui rendent l'homme ſatisfait, ſont à nôtre avis, la ſanté du corps, la tranquillité de l'eſprit, la liberté, la bonne éducation, la pratique de la vertu, la ſociété des honnêtes gens, les bonnes viandes, les vêtemens, & les maiſons commodes, qui rendent la vie heureuſe, pourveu qu'on en uſe ſobrement, & qu'on n'y attache point ſon cœur.

Mais comme la Nature a voulu borner nôtre vie à certain nombre d'années, au delà deſquelles nous ne pouvons plus joüir de tous ces biens, & que nos corps ceſſant de vivre, ils ſont enfin diſſous, & chacune de leurs parties reprend ſa premiére forme, ou ſe revêt d'une nouvelle, elle a auſſi voulu conſerver chaque eſpèce, & même l'augmenter par le moyen de la génération, qui pour ainſi dire, fait revivre toutes les creatures, & conſerve au monde tous les animaux & les plantes, qui ſont un de ſes plus beaux ornemens. Pour donc parvenir à ſon but, elle

a mis dans chaque espèce des mâles & des femelles, afin que de l'union de ces deux sexes vint la génération des animaux, qui est son ouvrage le plus noble, & auquel elle s'occupe le plus. Mais pour rendre l'état de chaque animal encore plus heureux, & pour venir plus facilement à bout de son dessein, elle a voulu attacher à cette union un plaisir, que nous appellons amour; Cet amour est le lien & le conservateur de toutes choses, & lors qu'il est reglé par la droite raison, il ne produit que de bons effets, parce qu'il ne se propose que de bonnes fins; sçavoir, les plaisirs honnêtes, l'accroissement & la conservation de chaque espèce, où tous les animaux tendent naturellement. Sevarias nôtre grand & illustre Legislateur, ayant consideré toutes choses, a bien ordonné de punir l'intemperance & la brutalité; mais il pretend aussi qu'on songe à suivre les desseins de Dieu & de la Nature pour la conservation du genre humain; C'est pour cela qu'il ordonne que ceux qui sont arrivez à un certain âge reglé par les Loix, se marient, & que les Voyageurs puissent habiter avec les esclaves, dont nous avons un assez grand nombre. Ce grand homme nous a deffendu de regarder comme une chose criminelle ce qui sert à la conservation de l'espèce: Mais il ne pré-

prétend point que les excès troublent la moderation qui doit ſe trouver dans l'uſage de tous les plaiſirs. C'eſt pour cette raiſon que nous ne ſouffrons pas que perſonne ſoit ici ſans femme. Vous voiez auſſi qu'on vous en a amené autant que vous êtes ici d'hommes, qui vous rendront viſite de deux en deux jours durant le reſte du temps que vous devez être parmy nous. Je ſçai bien que cette coûtume ſeroit condamnée en Europe, où l'on ne conſidere pas aſſez que la vertu ſe trouve dans l'uſage honnête de l'amour, & non pas à y renoncer entiérement; Mais auſſi nous ne voyons parmy nous aucun de ces crimes abominables qui deshonorent vôtre païs.

Il ajouta beaucoup de choſes, qui n'étoient pas neceſſaires, pour nous perſuader d'accepter l'offre qu'il nous faiſoit, dont nous luy rendîmes mille graces, & il fut bien-aiſe de nous voir ſatisfaits, & que nous approuvions la conduite de ſon Legiſlateur.

Il ne fut pas plutôt party, que deux hommes, qui entrerent dans la ſalle, nous saluërent en François. Le premier nous dit, qu'il étoit Medecin, & ſon compagnon Chirurgien ; ils nous prierent de leur dire, s'il n'y en avoit pas quelqu'un de nous attaqué du mal de Naples: Nous avons

vons ordre de vous visiter, ajoûterent-ils, si quelqu'un nous déguise la vérité, il en aura de la honte, au contraire s'il la confesse ingenûment, on ne l'en estimera pas moins, & il sera guery en peu de temps. Nous dîmes tous que nous n'avions point de ces sortes de maux ; mais malgré nos protestations, nous fumez visitez chacun en particulier dans une chambre proche de celle où nous étions. Après leur visite, ils nous dirent, qu'ils étoient bien aises de nous trouver exempts d'une maladie très-commune dans les autres Continents, & qu'on ne connoissoit que par ouïr dire dans les Terres Australes. Ils nous dirent de plus, qu'ils avoient demeuré en France durant six années entiéres, & qu'ils avoient veu la plupart de l'Europe & de l'Asie pendant douze ans qu'ils avoient employé à voyager ; que de temps en temps on faisoit partir des vaisseaux de Sporounde, qui passoient les Mers pour le même dessein, & que par ce moyen ils avoient des gens parmy eux qui connoissoient toutes ces nations ; & qui en sçavoient parler les langues. Ce discours nous tira de l'étonnement où nous avions été, lors que Carchida nous parla Espagnol & Hollandois, & que nous vîmes des ma-

niéres

niéres & des coutumes si semblables aux nôtres dans un païs si éloigné, où nous croyions même qu'on ne pouvoit trouver que des hommes barbares. Nous aurions fait diverses questions à ces Messieurs, si nous eussions pû le faire commodément, mais ils se retirerent, & nous nous consultâmes de quelle maniére nous choisirions nos femmes. On trouva bon que j'en prisse une le premier, que mes deux Officiers en fissent de même après moy, & que les autres jetteroient au sort ce qui se fit sans querelle & sans dispute; de sorte que chacun prit une compagne. Ensuite on me ramena dans la chambre où j'avois couché la nuit precedente, & l'on conduisit mes gens dans une longue gallerie, où il y avoit de chaque côté plusieurs petites chambres separées les unes des autres. Ils prirent chacun une de ces chambres, & ils y passerent la nuit. Le lendemain matin la cloche ayant sonné à l'heure ordinaire, Carchida me vint demander comment j'avois reposé la nuit; & me dire qu'il étoit temps de se lever. Ma compagne s'étoit jettée hors du lict, & s'étoit habillée dès qu'elle avoit oüy sonner la cloche: elle ne faisoit que de sortir lors que Carchida entra dans ma chambre

bre. Il me dit que Benoscar étoit allé tirer mes gens de captivité, voulant dire hors des bras de leurs Maitresses, & hors des chambres où ils avoient été enfermez toute la nuit, pour empêcher le desordre & l'échange qu'on auroit pû faire; Ce qui n'étoit pas permis, de peur que si les Femmes devenoient grosses, les Peres des Enfans qu'elles feroient ne fussent inconnus. Quand je fus habillé, je descendis dans la grande salle, où mes gens me vinrent trouver, & où nos Guides nous vinrent prendre pour nous aller montrer divers quartiers de la Ville où l'on travailloit à plusieurs ouvrages; Car les uns y sont occupez à faire des toiles & des étoffes, les autres à coudre, & les autres à forger, ou à d'autres ouvrages differents; Mais Carchida me dit que les bâtimens & l'agriculture étoient les principaux emplois de la Nation.

Nous demeurâmes ainsi dans Sporounde, vivant à peu près de cette maniére, jusques au sixiéme jour, que le Courier qu'Albicormas avoit envoyé à Sevarinde arriva, avec ordre de Sevarminas de nous envoyer à la grande Ville, où il avoit beaucoup d'envie de nous voir. Quand je sceus que nous devions marcher vers Sevarin-

de,

de, je fus fâché de n'avoir pas dit que vous étiez icy, & sur tout après avoir été bien traité. Je ne sçavois de quelle maniére me tirer d'affaire ; mais la raison qui m'avoit porté à cacher la verité étant bonne & solide, je crus qu'Albicormas s'en contenteroit, & nous pardonneroit nôtre déguisement, fondé sur le soin que nous prenions de vôtre seureté, dans le temps que nous doutions même de la nôtre. J'avoüay ingenûment la chose à Sermodas, qui d'abord fut en avertir le Gouverneur. Nous eûmes ordre d'attendre dans Sporounde le retour d'un second Courrier qu'on envoya à Sevarminas, pour luy faire sçavoir la cause de nôtre retardement. Il revint six jours après son départ, apportant des ordres au Gouverneur, qui pour y obeïr a fait partir cette flotte pour venir nous prendre, & nous mener tous à Sevarinde, où nous devons comparoître devant le Souverain Magistrat qui y fait sa résidence, & où Sermodas me dit que nous serions encore mieux traitez qu'à Sporounde.

HISTOIRE
DES
SEVARAMBES.

SECONDE PARTIE.



Aurice finit ainſi ſon diſcours, qui nous remplit de joye & d'admiration, ſans nous avoir ennuyé, quoi qu'en effet il eût été long : Mais les choſes qu'il nous avoit racontées étoient ſi extraordinaires, que nous l'aurions paiſiblement écouté, quand ſon recit auroit duré tout un jour. Nous conſultâmes quelque tems ſur la conduite que nous devions tenir, & nous reſolûmes enfin de ſuivre Sermodas, d'aller par tout où il voudroit nous mener, de nous ſoumettre entiérement aux ſoins de la Providence Divine, & de nous fier au bon naturel du peuple de ce païs.

Dans le temps que Maurice nous racontoit toutes ces avantures, quelques-

uns de ses gens, poussez du desir d'en parler à leurs amis, vinrent à terre, & en entretinrent presque tout nôtre monde, qui s'assemblant autour d'eux, étoit surpris d'entendre le recit des choses qui leur étoient arrivées. Ainsi ils sceurent toutes ces nouvelles presqu'aussi-tôt que nous, & il ne fut pas besoin d'une seconde Relation pour leur apprendre l'état de nos affaires : Ils étoient disposez d'aller dans ce beau païs dont on leur avoit fait la description : Mais comme la Pinasse que nous avions envoyée à Batavia pouvoit être arrivée à bon port, & que nous ne doutions nullement que le Général n'envoyât des vaisseaux pour nous secourir dès qu'il seroit informé de nôtre malheur & de nôtre nécessité, nous avions encore de ce côté là quelque reste d'esperance, ce qui nous donnoit du chagrin, parce que nous voyions bien que si ces vaisseaux arrivoient, & ne trouvoient personne, ils nous croiroient perdus, & qu'ainsi nous ne pourrions plus esperer de jamais revoir nos amis, ny nôtre patrie. Sur cela Maurice nous dit, qu'à l'égard de la Pinasse il falloit nécessairement qu'elle fût perie, puis que nous n'en avions point eu de nouvelles depuis le temps

qu'elle étoit partie, que par certe raiſon il n'y avoit pas lieu d'eſperer aucun ſecours de Batavia, & que nôtre retour en Hollande ne ſeroit pas impoſſible, ny peut-être difficile, puis que nous étions parmy une nation civile & honnête, qui de temps en temps envoyoit des vaiſſeaux par delà les Mers, & qui vray-ſemblablement nous permetroit d'y retourner, nous en fourniroit même les moyens ſi nous le deſirions, & ne voudroit pas nous retenir par force dans leur païs dès que nous n'aurions plus envie d'y demeurer; Enfin que nôtre condition auroit été beaucoup pire, s'il nous eût fallu toûjours demeurer dans le Camp, expoſez à mille dangers, & ſujets à mille peines. Ces raiſons ſolides de Maurice, qui étoit un homme de bon ſens, & qui s'étoit acquis beaucoup de credit parmy nous, par les grands ſervices qu'il avoit rendus, diſſiperent tout nôtre chagrin. Nous retournâmes dans ma hute, où nous trouvâmes Sermodas, qui ſourit quand il nous vit entrer; & qui nous demanda ce qu'il nous ſembloit de la deſcription que Maurice nous avoit faite de la Ville & du peuple de Sporounde. Nous ne pouvons, luy dis-je, en avoir que des

des pensées avantageuses, & nous souhaiterions déja d'y être, & sommes prêts d'y aller au plutôt, s'il vous plaît de nous y mener. . Je suis venu pour cela, repliqua-t-il, je suis bien-aise de vous trouver si bien disposez à me suivre, & vous pouvez vous assurer que vous trouverez le séjour de nos Villes plus beau que celuy de ce Camp, quoy que par vôtre industrie vous en ayez fait une demeure commode. Nous eûmes encore quelque entretien sur cette matiére, & nous lui demandâmes après, s'il ne vouloit pas manger de nos viandes telles que nous pouvions les luy donner : Il nous dit qu'il en mangeroit à condition que nous mangerions aussi des leurs; & il pria Maurice de dire à quelqu'un de ses gens qu'il apportât du vin & des autres provisions du vaisseau. Après dîné Sermodas nous dit, que, puis que nous étions resolus de le suivre, nous devions nous mettre en état de partir, & de faire transporter nos gens de la maniére que nous trouverions le plus à propos ; mais que selon luy les principaux d'entre nous, & toutes nos femmes, devoient aller le même jour à bord, & qu'il laisseroit quelques-uns des siens qui aideroient nos gens à s'embarquer, & qui nous suivroient a-

près à Sporounde. Je lui dis, que nous avions une partie de nos gens de l'autre côté de la Baye, & que, s'il vouloit nous le permettre, nous y envoyerions Maurice avec un vaisseau ou deux pour les ramener. Vous pouvez le faire, repliqua-t-il, & je donnerai ordre à l'un de nos vaisseaux d'y aller avec lui, & de porter ces gens à la Ville, sans revenir au Camp. Pour, vous, dit-il, s'adressant à moi, prenez ceux de vos Officiers que vous voudrez pour être avec vous, & venez à bord de mon vaisseau, où vous serez peut-être assez commodément. Je pris Van de Nuits & Turcy mon Secretaire, & j'ordonnai à Deveze & aux autre Capitaines de commander en mon absence, & de faire diligemment transporter nôtre bagage. Sermodas laissa Benoscar avec Deveze pour lui aider, & pour le conduire. Après ces ordres donnez nous fimes voiles vers Sporounde, où nous arrivâmes trois jours après nôtre départ de Siden-Berg. Nous fumes reçus presque de même que Maurice, avec cette différence qu'on témoigna beaucoup plus de respect à Van de Nuits & à moi qu'on n'en avoit témoigné aux autres. Albicormas nous fit beaucoup de caresses, & particuliérement à moi, avec qui

qui il eut plusieurs conversations touchant l'état de l'Empire, sur quoy j'étois beaucoup plus capable de le satisfaire qu'aucun de nôtre Compagnie. Je trouvay que c'étoit un homme excellent en plusieurs choses, & qui avoit une admirable solidité d'esprit. Il m'instruisit de plusieurs de leurs coutumes & du gouvernement de sa nation, dont je parleray dans la suite, quand je décriray la Ville, les Loix & les Mœurs des Sevarambes. Le jour d'aprés nôtre arrivée, le bagage fut porté à la Ville, & l'on ne laissa rien dans le Camp que ce qui ne valoit pas la peine d'être transporté. Nos gens furent traitez comme l'avoient été ceux de Maurice, & tous eurent un habit neuf.

Nous eumes une difficulté au sujet de nos Femmes. J'ay déja dit que nous avions ordonné dans le Camp, qu'une seule serviroit à cinq hommes du commun, & que les principaux Officiers auroient seuls le privilége d'en avoir chacun une pour eux. Sermodas & ses compagnons desapprouverent cette conduite ; L'habitude d'honnêteté qui leur est inviolable les obligea de nous en parler comme d'une chose brutale. Ils m'avoûerent qu'elle deshonoroit leur Païs & leurs Loix, & qu'il

qu'il leur étoit impossible de la souffrir. Je m'excusay sur la nécessité, qui nous avoit obligé de prendre ce party plutôt que d'exposer nos gens à s'égorger. Sermodas me demanda si nous voulions nous soumettre à leurs Loix : Je luy témoignai que nous le souhaitions avec passion, & voyci les mesures qu'il prit. Comptez, nous dit-il, exactement vos gens tant hommes que femmes, & donnez-m'en le rôle, & principalement de ces derniéres qui sont grosses. Cependant vous pourrez garder celles que vous avez déja, ou bien nous vous en donnerons d'autres. Nous consultâmes quelque temps, & ceux des Officiers qui voulurent s'attacher à leurs femmes ne les changerent point. Les autres tirerent au sort comme avoient fait les compagnons de Maurice, à qui il ne fut pas permis de faire un nouveau choix. Les Femmes qui se trouverent enceintes de quelques-uns des Officiers, furent obligées de continuer avec ceux de qui elles étoient grosses. Celles du commun, qui se trouverent aussi enceintes, furent exhortées de s'atacher à celuy qu'elles croyoient le pere de l'enfant qu'elles portoient. Et c'est ainsi que toutes choses furent réglées.

Le

Le cinquiéme jour qui suivit nôtre arrivée à Sporounde, Sermodas me vint prendre pour aller au Temple, où *l'Osparenibon*, ou solemnité du Mariage se devoit celebrer. Il me dit que c'étoit autant pour nous faire voir cette cérémonie, que pour nous reposer, qu'on nous avoit fait demeurer si long-temps à Sporounde. Il ajoûta que cela se faisoit quatre fois l'année, & que c'étoit une de leurs plus grandes Fêtes, quoi qu'inferieure à celle de Sevarinde. Je me levai d'abord, & pris les habits neufs qu'on m'apporta. On en donna de même à tous mes principaux Officiers, qui me vinrent trouver dans ma chambre pour m'accompagner au Temple, où Sermodas & Carchida nous devoient mener. Nous allâmes ensemble au Palais ou Albicormas nous avoit donné audience; & ayant traversé diverses Cours, nous arrivâmes enfin à un Temple grand & superbe, où nous trouvâmes plusieurs jeunes hommes & plusieurs jeunes filles tous en habits neufs. Les jeunes hommes avoient sur leur tête des Couronnes de feüilles vertes, & les Filles y avoient des guirlandes de fleurs. Je n'avois jamais rien veu de si aimable que cette troupe de jeunes gens, qui la plupart avoient tous bon air, &

& qui faisoient tous paroître beaucoup de joye.

Un grand rideau tendu sur le milieu du Temple nous empêchoit d'en voir plus de la moitié : nous y demeurâmes près d'une heure occupez à regarder les riches ornemens dont il est embelly, avant qu'il se fît aucun changement. Mais enfin nous entendîmes le son de diverses trompettes, de haut-bois, & d'autres instrumens, puis nous vîmes entrer plusieurs personnes avec des flambeaux allumez, qu'ils mirent dans des chandeliers diversement disposez dans tous les endroits du Temple. On ferma toutes les fenêtres, & l'on tira le rideau qui nous en cachoit l'autre moitié. Nous y découvrîmes un Autel riche & somptueux, orné de guirlandes, & de festons de fleurs ingenieusement rangées sur cet Autel qui étoit au fond du Temple. Nous vîmes à main droite de l'Autel, & dans une hauteur médiocre ; un grand Globe de cristal ou de verre fort clair, que quatre hommes n'auroient pû embrasser qu'avec peine. Ce Globe étoit si lumineux, qu'il éclairoit tout le fond du Temple, & jettoit sa lumiére bien avant dans le milieu. Il y avoit de l'autre côté de l'Autel une grande statuë, de pareille hauteur qui re-

representoit une Nourrisse avec plusieurs mammelles qui allaitoient divers petits Enfans artistement élaborez de même que la statuë, qui sembloit leur donner à teter. Entre ces deux figures, & au dessus de l'Autel, il n'y avoit qu'un grand voile noir tout uni & sans ornement.

Cependant la Musique s'aprochoit toûjours de nous, enfin elle arriva à la porte du Temple, où nous vîmes entrer Albicormas & ses Senateurs, qui s'avancerent vers l'Autel avec beaucoup de pompe & de magnificence. Plusieurs Prêtres allerent à sa rencontre avec des Encensoirs à la main, en chantant un Cantique. Ils luy firent trois fois la révérence, & puis le menerent à l'Autel, où luy & les Senateurs s'inclinerent trois fois devant le rideau noir, deux fois devant la Statuë, ensuite ils furent s'asseoir sur des Thrônez élevez aux deux côtez de l'Autel. Sermodas me fit mettre aux pieds d'Albicormas avec trois de mes hommes, & il plaça les autres à l'opposite. Nous ne fûmes pas plutôt assis que les Prêtres allerent vers les jeunes gens dont nous avons parlé, & ils les firent approcher de l'Autel. Ils étoient partagez en deux rangs, les hommes à droite, & les Femmes à gauche. Dès qu'ils fu-

furent arrivez près de l'Autel, le grand Prêtre monta sur un siége élevé au milieu des deux rangs, & leur fit un discours fort succint, aprés lequel on prit un flambeau qui avoit été allumé aux rayons du Soleil, comme j'appris ensuite; & Albicormas descendant de son Trône, & le prenant à la main, en alluma quelque bois aromatique qu'on voyoit sur l'Autel, puis se mit à genoux devant le Globe lumineux, & y prononça quelques paroles. De là il passa vers la Statuë, devant laquelle il plia seulement un genoüil, & y prononça aussi quelques mots comme il avoit fait devant le Globe. Alors les Prêtres entonnerent un Cantique, auquel tout le peuple répondit; & quand il fut achevé, plusieurs instrumens de musique commencérent à joüer; Cette agreable simphonie fut suivie d'un concert de voix si charmantes, que nous avouâmes que nôtre Musique de l'Europe n'avoit rien de comparable à celle-ci. Après cela le grand Prêtre s'avança vers la Fille qui étoit la premiére du rang, & lui demanda si elle vouloit être mariée. Elle répondit qu'oüy, en faisant une grande révérence, & rougissant en même temps. Il fit ensuite la même demande à toutes les autres, & en receut une

ne pareille réponſe. Pendant qu'il interrogeoit les Filles, un autre Prêtre interrogeoit de même les jeunes hommes qui étoient de l'autre côté; ce qui étant fait, le Prêtre retourna à la premiére Fille, & lui demanda ſi elle vouloit épouſer quelqu'un des jeunes hommes qu'elle voyoit de l'autre côté. Et lors qu'elle eut répondu que c'étoit ſon deſſein, il la prit par le bras, la mena au bout du rang des Garçons, & lui dit de choiſir un Mari. Elle regarda le premier jeune homme, & puis les autres ſucceſſivement juſques au ſixiéme, où elle s'arrêta, & lui demanda s'il vouloit être ſon bon Seigneur & ſon fidelle Mari. Il lui répondit, qu'il le vouloit bien, pourveu qu'elle voulût auſſi l'aimer comme une chaſte & loyalle épouſe doit aimer ſon époux, ce qu'elle promit de faire juſques à la mort. Après cette promeſſe ſolemnelle, il la prit par la main, la baiſa, & la mena vers le bas du Temple. Tous les autres firent ſucceſſivement la même cérémonie, & s'allerent joindre aux premiers. Il y reſta huit jeunes Filles, qui ne purent avoir des maris dont cinq pleines de honte & de confuſion, verſoient des larmes en abondance. Les trois autres n'étoient pas ſi affligées;

&

& quand le grand Prêtre vint vers elles, elles se prirent à sa robe, & elles le suivirent vers Albicormas. Il leur dit quelques paroles, après quoy elles s'avancerent vers les Senateurs, & en choisissant trois d'entr'eux, leur dirent que, puisque par un effet de leur mauvaise fortune elles ne pouvoient avoir un homme pour être entiérement leur mari, elles les choisissoient pour ôter leur opprobre, après avoir été par trois fois publiquement refusées, qu'elles les prioient de les recevoir au nombre de leurs Femmes selon les Loix du païs, & les privileges qu'elles leur accordoient, promettant de leur être toûjours très-affectionnées & très-fidelles. Les trois Senateurs descendirent incontinent, & les prenant par la main les menerent à l'Autel, où ils se tinrent avec elles jusques à ce que tous les autres s'y furent rangez deux à deux. Ces Magistrats étoient des hommes âgez d'environ quarante ou cinquante ans; mais les mieux faits de tout leur Corps.

Les cinq autres Filles étant ensuite interrogées par le grand Prêtre, pour sçavoir si elles vouloient prendre pour mari quelqu'un des Senateurs, ou des autres Officiers de l'Etat; elles répondirent, que n'a-

n'ayant encore tenté le hazard qu'une seule fois, elles vouloient le tenter encore deux, avant que de prendre ce parti. Alors abatant leur voile, elles sortirent du Temple, & furent receues a la porte dans un Chariot couvert, qui les y attendoit, & qui les ramena chez elles. Dès qu'elles furent sorties du Temple, la Musique recommença, & Albicormas allant à l'Autel y prononça quelques mots à haute voix; puis prenant les trois Filles & les trois Officiers, qu'elles avoient choisi, leur joignit ensemble les mains, & leur dit quelques paroles, ausquelles ils respondirent avec une profonde révérence. Il en fit autant à sept ou huit des autres, & laissant faire le reste de la cérémonie à quelques-uns des Senateurs, il alla se rasseoir sur son Trône. Deux Prêtres porterent le feu de l'Autel au milieu du Temple, où les nouveaux mariez, qui portoient des pastilles & des parfums dans leurs mains, firent un cercle entour & chacun des hommes mêlant ses parfums avec ceux de sa Femme, ils les jetterent dans le feu. Puis étant à genoux, chacun d'eux mit la main sur un Livre doré que deux Prêtres leur presenterent. Ils y jurerent obeïssance aux Loix, promettant de les maintenir de tout leur

leur pouvoir pendant tout le cours de leur vie, prenant le grand Dieu, le Soleil & leur Patrie à temoin de leurs ſermens. Cela étant fait, ils marcherent vers l'Autel, où Albicormas fit une courte priére pendant qu'ils étoient à genoux, puis ſe tournant vers eux, il leur donna ſa bénédiction, & ſortit du Temple ſuivi de toute la Compagnie, & d'un nouveau concert de Muſique. De là ils paſſerent dans une ſalle proche du Temple, où nous trouvâmes pluſieurs tables, qui furent tout auſſi-tôt couvertes de viandes. Albicormas me prit avec Van de Nuits, & nous dit que nous ſerions ſes hôtes ce jour là, nous menant à ſa table, où il nous fit aſſeoir parmi les Senateurs. Sermodas prit ceux de mes Officiers qui étoient venus avec moi, & les mena à une autre table; & Carchida & Benoſcar prirent ſoin de ramener au logis le reſte de nos gens, qui pendant toute la cérémonie s'étoient tenus ſur une des galleries du Temple. Le feſtin fut magnifique, & les inſtrumens de Muſique, joüerent durant le repas. Quand il fut fini nous allâmes à un amphithéâtre éloigné du Temple d'environ une portée de mouſquet, & trouvâmes toutes les ruës par où nous paſſions parſemées de fleurs;

fleurs ; nous y entendîmes les acclamations d'une grande miltitude de peuple qui étoit sorty pour nous voir. Cet amphitheâtre est bâty de grandes pierres, & n'a pas moins de cinquante pas de diamètre, à compter depuis la muraille extérieure jusques à celle qui lui est opposée. Il est couvert d'une grande voute, dont la hauteur est prodigieuse, & qui le defend du Soleil, de la pluye, & de toutes les autres injures de l'air. Il est plein de siéges tout alentour, depuis le haut jusques au bas, qui occupent une grande partie du lieu, & rendent le parterre d'une grandeur médiocre. Ces siéges étoient pleins de peuple quand nous y entrâmes, mais personne ne fut recû dans le parterre que les Officiers, les nouveaux mariez & nous. On nous fit asseoir sur les siéges d'en-bas, qui étoient séparez de ceux d'en-haut par une balustrade ronde. Cependant plusieurs jeunes hommes s'exerçoient à la lute, à l'escrime, & à plusieurs autres exercices de force & d'adresse, dont ils s'acquitterent admirablement bien. Après ces exercices tous nos nouveaux mariez se mirent à danser, ce qui dura jusques peu avant la nuit, que les trompettes & autres instrumens sonnerent la retraite.

Nous ſortîmes de la même maniére que nous étions entrez, & trouvâmes les ruës pleines de flambeaux & de feux d'artifice, qui faiſoient preſque un ſecond jour de la nuit.

Albicormas & ſa compagnie monterent dans des chariots pour s'en retourner chez eux; les nouveaux mariez ſe rendirent en ordre aux logis qu'on leur avoit préparez, & Sermodas nous ramena chez nous, où il nous expliqua divers endroits de la cérémonie.

Il nous vint trouver le lendemain au matin, pour nous demander ſi nous voulions retourner au Temple, voir une autre cérémonie qui n'étoit qu'une ſuite de la premiére. Nous y conſentîmes; dès que nous fûmes prêts, il nous mena vers la porte du Temple, & nous y fit tenir quelque temps. Nous y eûmes à peine demeuré un quart d'heure, que nous entendîmes un concert de muſique qui s'avançoit vers nous, & peu après nous vîmes venir vers le Temple les jeunes hommes nouvellement mariez, portant chacun dans leur main une branche d'arbre longue & verte, où pendoit la couronne que chacun avoit le jour precedent, avec la guirlande de ſa Femme liez enſemble, d'un linge

linge blanc tout ensanglanté, qui étoit une marque de la virginité des nouvelles mariées. Ils entrerent en triomphe dans le Temple, & quand ils furent arrivez à l'Autel, ils y poserent chacun leur branche d'arbre, la consacrant à Dieu, au Soleil & à la Patrie, qui est representée par la statuë de cette Nourrisse dont j'ai déja parlé.

Cette consécration finie, ils sortirent tous ensemble, dansant au son des instrumens, & s'en furent chez eux de cette maniére. Cette Fête dura trois jours entiers, avec une réjoüissance générale par toute la Ville.

Cependant le temps étoit venu, que nous devions quitter Sporounde pour aller à Sevarinde, & Sermodas vint nous avertir un jour avant nôtre départ. Il nous mena, moy, Van de Nuits & Maurice chez Albicormas pour prendre congé de luy; Nous le trouvâmes dans sa maison, qui est un beau Palais, quoy que beaucoup inferieur à celuy de la Ville. Il nous receut fort honnêtement, & nous dit que le jour suivant nous partirions pour Sevarinde, ou nous devions comparoître devant le grand Sevarminas. Il nous demanda ensuite ce qu'il nous sembloit de

Sporounde, & des céremonies que nous avions veûës dans la célébration de *l'Osparenibon*. Nous luy répondîmes que nous en étions charmez. Vous allez dans un païs, nous dit-il, où tout est plus beau & plus magnifique, je ne veux pas vous préocuper par la description avantageuse que je pourrois vous en faire, l'experience vous en fera voir beaucoup plus que je ne sçaurois vous en dire. Sermodas doit être vôtre Guide, il vous traitera avec beaucoup de douceur & d'amitié, & je vous exhorte à suivre ses conseils en toutes choses, & à vous gouverner si prudemment, que le grand Sevarminas vous puisse aimer aussi tendrement que je le fais. Alors il nous embrassà, nous baisa au front, & nous dit adieu.

Le lendemain on nous conduisit de bon matin sur le bord de la Riviére, qui coule près de la Ville du côté d'Occident, où nous trouvâmes plusieurs bateaux qu'on nous avoit préparez. Sermodas me mena avec trois ou quatre de mes Officiers dans un bateau couvert d'une grandeur médiocre, mais embelly d'ouvrages de sculpture, bien dorez & bien peints. Nos hommes & nos femmes furent mis dans diverses barques, & nous

nous remontâmes cette Riviére ſans beaucoup de difficulté, car comme elle paſſe à travers une grande plaine unie, elle coule fort doucement. Nous vîmes ſur ſes bords pluſieurs grands bâtimens ſemblables à ceux que nous avions vûs au deſſous de la Ville que nous ne pûmes pas conſiderer attentivement, parce que nous paſſions fort vîte, & qu'ayant pluſieurs Rameurs, qui s'entrerelevoient de temps en temps, nous faiſions grande diligence. Nous navigeâmes ainſi tout le jour depuis le matin juſques au Soleil couchant, ſans nous arrêter en aucun lieu. Nous arrivâmes ce jour-là à une Ville nommée Sporoümé éloignée d'environ trente milles de Sporounde. On nous y attendoit ce jour-là; car nous trouvâmes un grand peuple aſſemblé ſur le Quay, qui n'y étoit venu que pour nous voir arriver. Sermodas & ceux de nôtre batteau deſcendirent les premiers à terre; nous y rencontrâmes le Gouverneur de la place, nommé Pſarkimbas, qui vint au devant de nous, & nous fit beaucoup de civilités. Il parla quelque temps avec Sermodas, & enfin s'approchant de moy, il me dit, qu'il ſeroit bien aiſe de s'entretenir une heure ou deux avec moy. Je luy répondis que je ſerois toûjours prêt à luy obeïr;

 après

après quoy nous entrâmes dans la Ville de Sporoümé. Elle eſt bâtie comme celle de Sporounde, mais elle n'eſt pas ſi grande de la moitié. Sa ſituation eſt dans un païs très fertile & très-agreable, nous y fûmes reçûs tout de même qu'à Sporounde. Nous y demeurâmes tout le jour ſuivant, ſans y rien voir de remarquable que la punition exemplaire qu'on y fit ſouffrir à quatorze criminels, ce qui ſe paſſa de cette maniére. On les tira de priſon attachez enſemble avec des cordes, & ſéparez en trois bandes. Dans la premiére il y avoit ſix hommes, qui comme nous l'apprîmes, avoient été condamnez à dix ans de punition, quelques-uns pour avoir tué, & d'autres pour avoir commis adultére. Dans le ſecond rang il y avoit cinq jeunes femmes, dont deux devoient être punies durant ſept ans pour ſatisfaire aux Loix, enſuite elles devoient ſouffrir auſſi long-temps qu'il plairoit à leurs maris, parce qu'elles avoient été convaincuës d'infidélité. Les trois autres étoient des filles condamnées à trois années de punition, pour s'être laiſſé ſurprendre avant leur Oſparenibon, c'eſt-à dire le temps de leur Mariage, qui ſe célèbre lors qu'elles ont l'âge de dix huit ans. Les trois jeunes hommes

mes qui les avoient débauchées étoient dans le troisiéme rang, ils étoient condamnez au même châtiment, puis ils devoient les épouser. On les mena de la prison jusques à la porte du Palais, où se devoit commencer l'execution, & où je vis un grand nombre de peuple assemblé.

Je me souviens très-bien qu'une de celles qui étoient infidelles, étoit une femme très-bien faite & de belle taille. Elle avoit le visage parfaitement beau, les yeux noirs, les cheveux châtains, la bouche vermeille, & le teint très-vif & très-delicat. Sa gorge, qui étoit découverte, étoit la plus blanche & la mieux formée que j'aye veûë. C'étoit la premiére fois qu'on l'avoit exposée aux yeux du public pour la punir, de sorte que sa honte & sa confusion étoient extrêmes. Ses larmes couloient sur ses joues en abondance; mais bien loin d'ôter quelque chose à sa beauté naturelle, elles en relevoient l'éclat, & la faisoient encore plus admirer. L'admiration produisoit l'amour, & la pitié se jognant à ces deux passions, touchoient si fort le cœur de tous les assistans, qu'il n'y avoit pas une personne raisonnable parmy eux qui n'en témoignât de la dou-

leur. Mais leur pitié passoit dans un espèce de généreux desespoir, quand ils consideroient que dans peu de momens tous ces charmes alloient être soüillez par les mains cruelles d'un infame bourreau. Toutefois c'étoit un acte de justice ordonné par les Loix contre un crime, qui parmy ces peuples passe pour un des plus énormes; de sorte qu'on ne pouvoit pas sauver cette aimable personne de la rigueur des Ordonnances. L'Executeur alloit déja lever la main pour la frapper, quand tout d'un coup un homme fendant la presse, cria à haute voix : Arrête, arrête. Tous les spectateurs & même les Officiers tournerent les yeux du côté d'où venoit la voix, suspendant l'execution jusques à ce qu'ils sceussent ce que cet homme vouloit dire. Il vint à eux tout hors d'haleine ayant passé difficilement à travers la foule, & s'adressant au principal Officier, il dit, montrant la belle coupable; Qu'il étoit le mary de cette femme, & par consequent fort intéressé dans cette execution; Quil souhaitoit de luy parler avant qu'elle souffrît son châtiment, & qu'après il luy feroit mieux connoître ses sentimens. Alors en ayant obtenu la permission

sion, il parla publiquement à sa femme à peu près de cette maniére.

Vous sçavez, Ulisbe, avec quelle passion je vous aimay trois ans avant nôtre Mariage. Vous sçavez aussi que depuis que nous sommes unis par ce lien sacré, mon amour bien loin de diminuer, a repris toûjours de nouvelles forces, & que la joüissance qui finit la passion de presque tous les amans, n'a fait qu'augmenter la mienne. Vous sçavez enfin, que depuis quatre ans que je suis avec vous, je vous ay donné tous les témoignages de l'affection tendre & constante qu'une femme pouvoit raisonnablement attendre d'un bon mary. J'étois persuadé que vous aviez pour moy les mêmes sentimens, comme vous me l'aviez mille fois juré, & que vôtre flamme étoit égale à la mienne, & toute infidelle que vous avez été depuis, je croy avoir encore la meilleure partie de vôtre cœur partagé, puis que vous avez été seduite par les finesses & les ruses du perfide Flanibas, & que c'est par des voyes infames qu'il vous a portée à commettre un crime que vous n'auriez jamais commis par vôtre propre inclination. Il n'y a pas plus de deux heures que j'ay été clairement instruit de toute la vérité, & que j'ay sceu qu'il ne put jamais vous porter à satisfaire ses desirs illegitimes, qu'après vous avoir

fait croire par ses lâches pratiques, que je vous avois fait tort, & que j'avois commis avec sa propre femme la faute que vôtre indignation mal fondée, & vôtre injuste desir de vengeance, vous a depuis fait commettre avec lui. Si j'avois sçû plutôt toutes ces choses, vous ne seriez pas venuë icy de cette maniére ignominieuse, & en vous pardonnant l'offense que vous avez faite à nôtre lict conjugal, j'aurois si bien caché vôtre crime, que vous n'auriez jamais été exposée à cette sévére & honteuse punition. Mais puisqu'il n'est pas en ma puissance de vous exempter entiérement de la peine qui vous est préparée, & que vous devez souffrir pour satisfaire aux loix de la Patrie, que vous avez griévement offensées, je feray du moins ce que je puis pour vous; & si les larmes que je vois couler de vos yeux, sont des marques véritables de vôtre repentir; s'il est vray qu'il y ait encore dans vôtre cœur quelque reste de cet amour sincere que vous m'avez jurée tant de fois & dont vous me donniez des témoignages si évidens; enfin si vous me promettez de me rendre entiérement vôtre cœur, sans y souffrir jamais de partage, ce qui me rendra mon premier bonheur, je détourneray de vôtre personne sur la mienne la punition que vous êtes prête de souffrir; Parlez Ulisbe, & faites

que

que vôtre ſilence ne ſoit pas une marque de vôtre peu de tendreſſe. Il ſe teut après ces paroles. Sa femme preſque noyée dans ſes larmes, fut quelque temps ſans pouvoir dire une ſeule parole: mais enfin ſe tournant vers luy, elle luy répondit. *Mon ſilence, trop généreux Bramiſtas, n'eſt pas une marque de mon peu d'amour, mais c'en eſt une plutôt de mon deſeſpoir. Je vous ay offenſé contre les Loix ſacrées de la juſtice & de l'honneur. Pourquoy trop généreux mary, & digne d'une femme plus fidelle, prenez-vous ſoin d'une perſide qui vous a trahy, & qui s'eſt laiſſée emporter à une vengeance ſi outrageante? Pourquoy ſouffririez-vous les playes que je mérite? Non, non, Bramiſtas, que je n'oſe plus nommer mon époux, ne prenez plus aucun ſoin d'une miſerable, qui doit être l'objet de vôtre colere, plutôt que de vôtre pitié; mais qui voudroit pourtant de toute ſon ame ſouffrir les plus cruels tourmens, & même finir ſa vie malheureuſe pour effacer ſon crime. Ceſſez, ceſſez de bleſſer mon cœur par les temoignages d'une bonté & d'une generoſité ſans égale; Abandonnez ce cœur perfide au cruel chagrin qui le devore, & au remords éternel que luy doit cauſer l'horreur de ſa faute, & ne vous oppoſez plus à l'execution des Loix, dont je n'ay que trop merité*

rité la rigueur & la sévérité. Cet entretien arrachoit les larmes des yeux de tous les assistans : Mais enfin le Mary s'étant fait attacher au lieu de sa Femme, & ayant découvert la moitié de son corps, il y receut les coups que la criminelle devoit souffrir sur le sien. Tous les autres furent aussi châtiez en même temps, on leur fit faire trois fois le tour du Palais ; & ils furent traitez si rudement, que le sang couloit de leurs playes. Après cette execution on les ramena dans la prison d'où on les avoit tirez.

Nous apprîmes qu'en de pareilles occasions, le privilège des Femmes de ce païs, qui ont merité châtiment, est d'être exemptées des coups, si leur mari s'offre à les souffrir pour elles ; & qu'il y avoit eu plusieurs tels exemples de l'amour des hommes avant celuy-là.

Après cette execution, nous nous en retournâmes chez nous, où nous eûmes Psarkimbas & moy, une heure ou deux d'entretien sur les affaires d'Europe, comme j'en avois eu avec Albicormas & les autres, qui m'avoient fait plusieurs demandes sur ce sujet.

Le jour suivant nous partîmes de bon matin

matin de Sporoümé, & ayant trouvé des bateaux tout prêts, Sermodas me prit moy & les autres qui luy avions tenu compagnie le jour précédent, & nous mena dans le plus commode. Après avoir pris congé de Psarkimbas nous voguâmes avec diligence jusques à six milles de Sporoümé, où nous trouvâmes une petite Ville composée de huit bâtimens quarrez seulement, nommée Sporoünide. Nous y trouvâmes des bateaux differents de ceux dans lesquels nous étions venus, & qui devoient être tirez par des chevaux, parce que l'eau étant plus rapide dans cet endroit, il étoit impossible de plus remonter à force de rames. En montant nous approchions toûjours des hautes montagnes, que de Haës avoit découvertes de proche le Lac, qu'il avoit trouvé dans la plaine vis à vis du vieux Camp. Elles s'étendoient d'Orient en Occident aussi loin que nous pouvions voir, & paroissoient fort hautes & fort droites. Nous les avions apperçûës auparavant; mais de cet endroit elles se découvroient plus distinctement, & sembloient être très proches.

De Sporoünide, nous fûmes tirez jusqu'à un autre lieu, où nous primes des

chevaux frais, qui nous menerent à une petite Ville nommée Sporoümé, où nous en prîmes encore d'autres, & de la nous fûmes coucher à une petite Ville par delà appellée Sporavité. C'étoit le dernier lieu où nous devions aller par eau, & nous n'y vimes rien de remarquable.

Le lendemain de bon matin nous trouvâmes divers chariots qu'on nous avoit preparez: nous y montâmes pour continuer nôtre voyage par terre. Sermodas me prit avec de Nuis & Maurice dans son chariot pour luy tenir compagnie; laissant la Riviére sur le Couchant, nous tirâmes droit vers le Midy à travers un beau païs ouvert, qui s'élevoit peu à peu vers les montagnes, quoy qu'insensiblement, car la plaine s'étend jusques au pied des montagnes, & c'est ce qui les fait paroître si hautes & si droites. Comme nous traversions le païs nous y découvrions en plusieurs endroits des Villes & des bâtimens quarrez fort beaux & fort agréables. Nous arrivâmes de cette maniére sur les onze heures du matin à une Ville nommée Sporagoüeste: nous nous y reposâmes jusques à deux heures après midy, puis nous poursuivimes nôtre voyage jusques à une Ville nommée Sporagoundo, où nous arrivâmes

vâmes ſur le ſoir, nous y fûmes reçus fort honnêtement par Aſtorbas, qui en étoit Gouverneur. Cette Ville ſituée au pied des montagnes eſt la derniére du païs de Sporoümbe & & contient quatorſe bâtimens quarrez. Nous n'y vimes rien de remarquable que les merveilleux canaux qu'on a faits en divers endroits pour arroſer le païs, qui par le moyen des eaux & la fertilité naturelle du terroir, a les plus beaux pâturages qu'on puiſſe voir. Par ces canaux & par diverſes murailles, ponts & écluſes, on conduit une grande quantité d'eau bien avant dans la plaine ; tous ces ouvrages ſont ſi forts & d'un travail ſi prodigieux, qu'on n'en ſçauroit autant faire en Europe pour cinquante millions de livres ; & néanmoins l'induſtrie de ces peuples a fait tout cela ſans argent ; car ils ne s'en ſervent dans aucun endroit de leur domination, & en eſtiment l'uſage pernicieux. Nous demeurâmes trois jours dans Sporagoundo pour nous y repoſer, & pour voir le pays avant que d'entrer à Sevarambe, qui eſt de l'autre côté des montagnes : Nos Guides ayant tant d'humanité & de civilité qu'ils ne nous preſſoient point du tout, & nous donnoient le temps de prendre du repos, & de nous

nous divertir. Pendant nôtre séjour à Sporagoundo, Astorbas voulut nous donner le divertissement de la chasse & de la pêche. Il nous mena dans des chariots jusques à un bois de Cyprès, qui est à trois milles de la Ville, tirant vers l'Occident. Ce bois est pour la plupart dispofé en allées, excepté vers le pied des montagnes, où il y a des arbres de diverses espèces plantez confusément. Ils sont fort épais & fort touffus, & portent diverses sortes de fruits, dont se nourrit un animal semblable au blaireau, quoy que plus gros, dont la chair est fort delicate. Il y en a un grand nombre dans le bois, où personne n'ose chasser que le Gouverneur, qui pour cet effet a des meutes de chiens: ceux du pays nomment cet animal Abrousta. Dès que nous fûmes arrivez à ce bois, nous descendîmes de nos chariots, & entrâmes dans les allées, qui sont, comme j'ay dit, de Cyprès, mais les plus hauts, les plus droits & les plus touffus que j'aye jamais veus. Astorbas nous dit qu'on en coupoit quelquefois pour en faire des mâts de Navire, & qu'ils étoient incomparablement meilleurs que les Sapins. Nous en avions veu d'assez beaux près de Sporounde, mais ils n'étoient pas la moitié si

grands

grands que ceux-là, ny d'un bois si ferme & si serré. Comme nous nous amusions à considerer la beauté de ces arbres, & la maniére dont ils étoient rangez, nous entendimes les chiens qui avoient trouvé la bête, & qui la poussoient vers le milieu du bois, où il y avoit un lieu spacieux environné de hayes épaisses. C'est un endroit où l'on chasse ordinairement les Abroustes; elles y viennent par divers sentiers qui menent à ce lieu, & ne peuvent se sauver parce qu'il est enclos de tous les autres côtez, & ainsi l'on peut sans obstacle les voir combattre avec les chiens.

Nous courûmes en diligence vers ce lieu-là, & nous fûmes nous poster sur un petit tertre élevé au milieu de cet endroit, & d'où l'on peut voir commodément tout alentour. Nous n'y eûmes pas demeuré demi quart-d'heure, que nous y vimes entrer deux Abroustes poursuivis par une trentaine de petits chiens qui les chassoient, sans pourtant en oser aprocher, ils fuyoient les uns deçà, les autres delà, dès que les Abroustes se tournoient pour se jetter sur eux. Ces petits chiens sont fort adroits, & les Abroustes, qui sont gras & lourds, les atrapent rarement; ils

sont

ſont ſi bien faits à cette chaſſe, & connoiſſent ſi parfaitement la force de leur ennemy, qu'ils ne s'y expoſent qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour les chaſſer. Ils pourſuivirent toûjours les deux Abrouſtes, & leur firent faire trois ou quatre fois le tour du tertre où nous étions, juſqu'à ce qu'ils les euſſent mis hors d'haleine. Ces deux pauvres animaux, qui étoient mâle & femelle, & qui à ce qu'on nous dit, ne ſe quittent jamais s'acculant l'un contre l'autre, ſe deffendirent pendant une demi-heure contre toute cette meute de chiens, qui faiſant un cercle autour d'eux ne leur donnoient aucun repos. Quelquefois ils ſe jettoient ſur les chiens, & puis revenoient ſe poſter l'un contre l'autre comme auparavant, & ſe deffendoient ainſi mutuellement. L'un d'eux ſe coucha une fois ſur ſon ventre comme s'il n'eût pû ſe ſoutenir, ce qui enhardit quelques chiens de s'approcher de luy pour le tourmenter, mais il prit ſi bien ſon temps, que s'élançant ſur le plus avancé, il le prit par la jambe de derriére, & la luy caſſa d'un ſeul coup de dent; après quoy il le déchira avec tant de furie, que je n'ay jamais veu un animal plus cruel ny plus enragé. Cela fit peur à tous les autres chiens,

qui

qui n'oſant plus tant s'approcher ſe tinrent mieux ſur leur garde ; Mais ce divertiſſement ayant aſſez duré, on les fit tous retirer, & l'on fit venir à leur place deux grandes bêtes fort ſemblables à des loups, mais beaucoup plus velus, & d'un poil noir & friſé comme la laine des moutons. On les avoit tenus en leſſe juſqu'alors, & dès que ces Abrouſtes les apperçûrent, ils ſe hériſſerent de crainte, & ſe mirent à hurler épouvantablement, connoiſſant les redoutables ennemis avec qui ils devoient combattre, & ſentant les approches de leur mort. Ces deux animaux, qu'on apelle Ouſtabars, étant lâchez, s'avancerent aſſez lentement, firent quelques tours autour d'eux, & puis ſe jetterent deſſus avec beaucoup d'impetuoſité. Les autres ſe deffendirent aſſez long-temps, mais le poil des Ouſtabars les deffendoit contre leurs morſures : de ſorte qu'après un combat d'un quart-d'heure, les pauvres Abrouſtes ne pouvant plus ſe ſoutenir de laſſitude, & du ſang qu'ils avoient perdu, furent tous deux étranglez par les Ouſtabars, & la chaſſe s'acheva de cette maniére.

Après ce divertiſſement, Aſtorbas nous reconduiſit à la Ville, où il nous regala de

de la chair des Abrouftes qu'on avoit tuez : nous la trouvâmes fort bonne & fort nourriffante, ayant prefque le même goût que la chair des Chevreuils qu'on mange en Europe.

Le lendemain Aftorbas nous vint trouver, pour nous dire qu'après le divertiffement de la chaffe il vouloit encore nous donner celuy de la pêche ; il nous pria de nous y preparer fur le foir, & qu'il viendroit nous prendre pour cela : Il n'y manqua pas ; car environ les deux heures après midy, il vint nous trouver pour nous mener dans un grand Baffin environné de murailles, qui contient une grande quantité d'eau qu'on y fait venir des montagnes, pour la difperfer dans plufieurs canaux, qui la conduifent en divers endroits de la plaine, qu'on arrofe. Ce Baffin eft de figure ovale, & n'a pas moins de trois milles de circuit ; il eft p ès de la Ville du côté d'Orient, & contient une prodigieufe quantité de poiffon. Nous y entrâmes fur de grands bateaux plats couverts de toile, pour nous deffendre de l'ardeur du Soleil, qui eft très-chaud près de ces montagnes. Il y avoit autour des bords de ces bateaux des trous, où l'on mit de longues perches courbées en arc, au

au bout desquelles étoient des lignes & des hameçons , amorcez de chair cruë. Quand nous fumes avancez vers le milieu du Lac, on ajusta ces hameçons, après avoir moüillé l'ancre pour faire arrêter ces bateaux. Nous vimes des poissons presque aussi gros que des Saumons, qui s'élancerent deux ou trois pieds hors de l'eau, pour gober la chair qui étoit penduë aux hameçons : Mais comme ces poissons ont beaucoup de force, ils tiroient la ligne, faisoient courber les perches bien avant dans l'eau, & les auroient même rompuës, si elles n'eussent été faites d'un bois très-fort & très-pliant ; après s'être débattus long-temps, ils demeuroient enfin pendus à la perche, & se demenoient dans l'air plus d'un quart-d'heure avant que de mourir. Il y en avoit souvent deux ou trois qui s'élançoient en l'air pour attraper la même amorce, & qui s'entre-choquant les uns les autres, s'empêchoient mutuellement de la prendre : lorsqu'ils pouvoient le moins reüssir, le plaisir en étoit d'autant plus grand. Ils avoient les écailles bleuës, & les plus gros pesoient environ sept ou huit livres. Ils sont très-fermes très-délicats, & aussi bons que les truites saumonnées qu'on prend dans le Lac de Genéve. Nous en pri-

primes environ une trentaine en moins de deux heures de temps avec un plaiſir extraordinaire ; & ce ne fut pas ſans étonnement que nous vimes pêcher en l'air des poiſſons qui vivent dans l'eau. Je m'informay du nom de ce poiſſon , & l'on me dit qu'il s'appelloit Foſtila en langue du pays.

Après la pêche du Foſtila, nous quitâmes nôtre grand bateau pour entrer dans de plus petits, plus legers & plus propres au divertiſſement qu'on nous alloit donner, qui n'eſt proprement ny pêche ny chaſſe, & qui tient néanmoins de tous les deux. Il y a du côté du Baſſin, où la terre eſt la plus élevée, un endroit ou l'on voit croître beaucoup de roſeaux, des joncs & d'autres plantes aquatiques. Nous nous avancâmes vers ce lieu-là, & lors que nous en fûmes à un jet de pierre, nous mimes dans l'eau deux animaux un peu plus gros qu'un chat, mais ſemblables à une Loutre, ſi ce n'eſt qu'ils ont le poil d'un gris blanc, qui fait qu'on ne les void pas bien dans l'eau, parce que leur couleur n'en eſt pas fort differente. On les appelle Safpêmas; & quand ils ſont bien apprivoiſez, on s'en ſert pour prendre un eſpèce de Canard ou Poule-d'eau,

qui

qui ne vole jamais loin, parce que ses aîles sont fort courtes, & que son corps est fort gras; on l'apelle Ebousta. Les deux Safpêmes ne furent pas plutôt dans l'eau qu'ils nagerent avec une vîtesse incroyable vers les roseaux dont ils firent sortir dans un moment dix ou douze Eboustes. Chacun poursuivit le sien; & ce fut un plaisir extrême de voir les tours & les fuites de ces oiseaux, qui tantôt fuioient à demy vol, tantôt plongeoient dans l'eau, & puis s'alloient cacher dans les roseaux, pour éviter les poursuites de leurs ennemis, qui sans se rebuter les suivoient par tout, & ne leur donnoient aucun relâche. Enfin après plusieurs détours, les Eboustes se lasserent si fort, que ne pouvant presque plus se remuer, les Safpêmes les prirent au cou, & les porterent encore vivans au bateau de ceux qui les avoient lâchez, & qui prenoient soin de les nourrir. Après que les Eboustes furent pris, Astorbas en vouloit encore faire prendre davantage; mais Sermodas ne voulut pas le souffrir, il dit que c'étoit assez pour une fois; & nous retournâmes à la Ville très satisfaits de cet agreable divertissement.

Le lendemain nous partîmes de Sporagoundo, marchâmes à pied jusques aux mon-

montagnes, & entrâmes dans un valon étroit entre deux rochers fort escarpez à un mille de la Ville. A l'entrée de ce valon Sermodas nous dit, qu'il nous alloit mener en Paradis par le chemin de l'Enfer. Je luy demanday ce qu'il vouloit dire par là, il me répondit, qu'il y avoit deux chemins pour aller à ce Paradis, celuy du Ciel & celuy de l'Enfer; mais que ce dernier étoit le plus court & le plus commode, & que l'experience nous feroit connoître cette vérité. Ce discours nous mit en peine & venant aux oreilles de nos femmes, il leur donna de la crainte & de l'étonnement. Nous marchions sans oser en demander l'explication à Sermodas, voyant qu'il n'avoit répondu à nos premiéres demandes que par un soûris, & qu'il nous avoit renvoyez à l'expérience.

Quand nous fûmes plus avancez dans le valon, nous arrivâmes en un endroit où nous remarquâmes un chemin presque tout coupé dans le roc. Il fallut y monter par cinq ou six marches, après lesquelles le chemin étoit uni jusques à un jet de pierre de là, où nous trouvâmes d'autres degrez, & puis d'autres, montant ainsi d'étage en étage cinq diverses fois; nous

nous

nous nous trouvâmes alors au pied d'un grand rocher eſcarpé, au milieu duquel nous vimes une grande voûte très-obſcure, par où Sermodas nous dit qu'il falloit paſſer pour aller au Paradis dont il nous avoit parlé, & que déja toutes nos hardes y étoient entrées ſur des traineaux. Il nous fit remarquer en même temps, que ſur la main gaûche du chemin par où nous étions venus, il y avoit un ſentier uny & ſans degrez, ſur lequel on faiſoit gliſſer les traineaux, qu'on tiroit en haut avec de groſſes cordes par le moyen de certaines rouës, que des hommes faiſoient tourner. Quand nous fûmes arrivez à l'entrée de la voûte, nous y trouvâmes deux maiſons bâties de chaque côté, d'où l'on tira des flambeaux pour nous éclairer dans l'obſcurité, & des capes de toile cirée doublées de toile de cotton, pour nous couvrir & nous deffendre du froid & de l'humidité. Nous trouvâmes encore un long traineau à l'entrée de la voûte, preparé pour tirer les femmes qui étoient groſſes, & pour ceux qui ne pouvoient marcher, & l'on nous dit qu'il y en avoit pluſieurs autres dans la voûte preparez pour le même ſujet. Tout cela nous donnoit de l'étonnement; cependant nous étions tous aſſez

resolus de marcher par tout où l'on voudroit nous mener, & de céder à nôtre destin: Mais nos femmes se mirent à pleurer comme si on les eût menées au suplice: Sermodas en fut fort surpris. Je demanday quelle en étoit la cause, mais pas un de nos hommes ne put me le dire, ce qui m'obligea d'aller moy-même vers elles, & de leur demander quelle étoit la cause de leur douleur. Alors elles se mirent à lever les mains au Ciel, à se battre le sein, & à me dire que nous allions tous périr, & qu'après être rechapez de la fureur des flots, & avoir surmonté l'horreur du desert, où nous étions menacez de mourir de faim & de soif, nôtre sort étoit bien triste d'être menez par des endroits où nous joüissions d'un bonheur apparent, en un lieu d'où nous devions être précipitez dans l'Enfer avant l'heure de nôtre mort: & que tout le bien qu'on nous avoit fait, n'étoit que pour nous mener plus facilement au lieu qu'on avoit destiné pour nôtre supplice. Sermodas qui m'avoit suivy, entendit leurs plaintes, puis se tournant vers moy; je vois bien, me dit-il, en regardant nos Femmes, d'un air qui marquoit outre la pitié qu'il avoit de leur foiblesse, l'envie qu'il avoit de rire de leur
er-

erreur : je voy bien que les pleurs & les gémiſſemens de ces pauvres Femmes procedent d'une imagination, dont il nous ſera facile de les deſabuſer ; je ſuis fâché d'avoir donné lieu à cette opinion, qui leur fait tant de peine, & qui m'a cauſé tant de ſurpriſe. Je vous ay dit par une eſpèce de raillerie, que je voulois vous mener en Paradis par le chemin de l'Enfer ; & comme je n'ay pas voulu m'expliquer là-deſſus, ny ſatisfaire aux demandes que vous m'avez faites, ces pauvres Femmes, ſans doute, ſe ſont imaginé, que je parlois ſérieuſement, & que nous allions vous précipiter dans les Enfers, quand elles ont veu la caverne où nous devons paſſer : Mais pour leur mettre l'eſprit en repos, je veux bien leur expliquer cette Enigme, & leur dire que cet Enfer n'eſt qu'une voûte, que nous avons faite pour la commodité du paſſage à travers la montagne ; & que ſi nous ne paſſions pas par là, il nous faudroit faire un grand détour, & monter juſqu'au ſommet. C'eſt ce que j'ay nommé le chemin du Ciel, comme j'ay appellé ce chemin ſoûterain le chemin d'Enfer ; voila en peu de mots l'explication de l'Enigme. Au reſte, s'il y a du danger, j'y ſeray expoſé auſſi bien

que vous, & pour vôtre plus grande ſatisfaction je ne veux pas que vous le couriez tous enſemble, mais ſeulement que vous envoyiez quelques-uns des vôtres avec moy, qui pourront revenir quand ils auront paſſé, pour raporter à vôtre monde la vérité de ce qu'ils auront veu. Ce diſcours, que je répétay à nos crieuſes, calma leurs craintes : nous fimes leurs excuſes à Sermodas, le priant d'excuſer la foibleſſe de leur ſexe, & de ne pas nous imputer leur faute ; que nous avions receu trop d'aſſeurance de la bonté de ſes Superieurs, & de la ſienne en particulier, pour pouvoir jamais en douter, ny rien craindre de la part de ceux à qui nous devions la vie, & tout ce que nous avions. Je leur pardonne de tout mon cœur, répondit-il, mais je m'en tiens à ce que j'ay déja dit, & je ne veux pas qu'il y en ait plus de dix d'entre-vous qui paſſent par cet Enfer imaginaire, qu'ils n'en ayent oüy faire la deſcription à quelques-uns de ceux qui en auront veu toutes les horreurs : de ſorte que ſans plus conteſter, je vous prie de choiſir ceux que vous voudrez pour les envoyer avec moy dans ces lieux ſoûterrains. Comme je vis que Sermodes étoit reſolu de s'en tenir

tenir à ſa parole, je pris avec moy Van de Nuits, Maurice, Süart, & quelques autres de mes Officiers pour l'acompagner; de ſorte qu'après nous être couverts de nos capes, nous ſuivîmes les flambeaux qu'on avoit allumez pour nous éclairer dans la caverne. Elle étoit taillée dans le roc en forme de voûte, & pouvoit avoir environ cinq toiſes de large par le bas, & trois & demie de hauteur. Sur le côté gauche il y en avoit la moitié qui alloit en penchant ſans aucuns degrez, & c'eſt-là que l'on fait gliſſer les traineaux: Mais ſur la droite il y avoit divers étages unis, où l'on montoit par des marches aiſées. Nous trouvâmes en tout vingt-ſix de ces étages; Mais avant que de venir à l'autre bout, environ un mille loin de la ſortie Sermodas nous dit que la voûte étoit faite par la nature, & que l'art n'y avoit contribué que quelque choſe pour aplanir le chemin, & pour agrandir la caverne aux endroits où elle ſe trouvoit étroite. En effet, nous remarquâmes que la voûte n'étoit pas ſi unie de ce coté là que de l'autre, qu'en divers endroits elle s'élargiſſoit fort, & qu'il y avoit divers glaçons de pierre brillans comme du criſtal, qui ſe formoient d'un eſ-

pèce de sel qui distille de la montagne, & qui se pétrifie en coulant, & qui forme diverses figures assez étranges. Cet endroit étoit aussi plus froid & plus humide, & nous reconnûmes que nos capes étoient fort utiles dans ce passage. Nous trouvâmes encore, qu'aux endroits où la caverne étoit naturelle, elle n'étoit pas si droite, & qu'elle alloit un peu plus en tournant, que là où elle étoit faite à la main. A deux cens pas de l'issuë elle s'élargit beaucoup, & c'est-là que Sermodas nous fit voir divers grands pots de terre, & d'autres de métail & de verre pleins de diverses drogues, qui servoient à la Medecine, & que l'on fait préparer dans cet endroit, à cause du froid & de l'humidité du lieu. De là nous poursuivimes nôtre chemin & arrivâmes enfin à l'issuë de la voute, qui n'a pas moins de trois grands milles de long: nous entrâmes en même temps dans une fort belle ruë de la premiére Ville de Sevarambe, qu'on appelle Sevaragoüindo. Elle est située au milieu d'une longue vallée pleine de belles préries, & tout contre l'endroit de la montagne où la caverne aboutit, de sorte qu'on entre dans la Ville dès que l'on sort de la voûte souteraine.

Le

Le Gouverneur nommé Comuſtas, qui nous vint recevoir à l'entrée de Sevarambe, nous témoigna de la joye de nôtre arrivée, & nous mena dans une grande maiſon quarrée, comme elles ſont à Sporoumbe. Comuſtas étoit un grand homme noireau, d'environ quarante ans, & fort bien fait de ſa perſonne. Il nous demanda où étoit le reſte de nos gens. Sermodas luy raconta ce qui nous étoit arrivé à l'entrée de la voûte, & la terreur panique de nos Femmes, pour n'avoir pas entendu le ſens d'une raillerie qu'il avoit faite, & que cela nous procureroit la ſatisfaction de paſſer le reſte du jour avec luy. Cette avanture le fit rire, cependant il nous dit qu'il étoit bien aiſe que l'erreur de nos femmes lui eût procuré le plaiſir de nous loger, qu'il nous traiteroit le mieux qu'il pourroit; & qu'il alloit donner ordre pour nous recevoir nous & nos gens; qu'en attendant il nous prioit de nous rafraîchir, & de prendre un peu de repos. Il revint peu de temps après, & nous pria de venir dîner, ce que nous fimes; après le repas nous envoyâmes Süart & de Haës à nos gens pour les conduire à Sevaragoündo, c'eſt à dire à la porte ou à l'entrée de Sevarambe. Car

gundo en leur langage, ſignifie porte ou entrée; & c'eſt la raiſon pourquoy la Ville qui eſt ſituée de ce côté-la, s'appelle de ce nom, & l'autre, qui luy eſt oppoſée Sporagoündo, c'eſt à dire la porte ou l'entrée de Sporoumbe.

Après diner Comuſtas nous fit promener dans un petit Bôcage au deſſous de la Ville, où paſſe une petite Riviére ou un eſpèce de Torrent, qui coulant de l'Orient à l'Occident, précipite ſes eaux à travers divers rochers, dont le bruit fait une aſſez belle caſcade. De ce Bôcage nous vimes des Montagnes fort hautes couvertes de grands ſapins, & de tous les côtez du valon nous voïons auſſi des arbres, que nous ne connoiſſions pas: comme nous étions dans la belle ſaiſon, ces arbres & les eaux qui couloient dans le valon faiſoient une verdure & une fraîcheur très-agréable. Comuſtas nous dit, que ſi nous avions le temps de demeurer, il nous donneroit le divertiſſement de la chaſſe aux Ours, qu'ils appellent Somouga, & dont il y a grand nombre dans ces bois; comme auſſi d'un autre animal tout blanc, qui approche fort de la nature de l'Ours, & qu'ils

ap-

appellent Erglanta : Mais Sermodas le remerciant, luy dit, que nous ne pouvions demeurer que juſqu'au lendemain, & qu'il le prioit de faire préparer toutes choſes pour nôtre départ. Hé bien, dit-il, ſi vous n'avez pas le temps de demeurer pour voir la chaſſe, vous en avez du moins pour voir la pêche, en attendant la venuë de vos gens. Sermodas luy témoigna qu'il ſeroit bien-aiſe qu'il nous donnât ce divertiſſement, & qu'il ſeroit de la partie. Comuſtas donna ſes ordres, & nous mena à demy mille au deſſus de la Ville, où la Riviére fait la caſcade dont nous avons parlé. Il y a pluſieurs Rochers qui s'oppoſent à ſon cours, ce qui la fait enfler, & luy fait faire un eſpèce de Lac portant batteau : Nous y en trouvâmes quatre ou cinq, nous étant mis dans un avec le Gouverneur, nous vimes la pêche d'un petit poiſſon fort délicat, qui reſſemble à nos truites d'Europe, mais il eſt encore plus ferme & de meilleur goût. On les prend avec des Cormorans, dont on lie le cou, de peur qu'ils n'avalent le poiſſon. On les lâche, & ces oiſeaux prenant leur proye la rapportent dans le bateau. Nous

en avions trois, qui dans une heure prirent plus de quinze livres de poiſſon. Après la pêche nous retournâmes à la Ville, où nous trouvâmes nos gens qui étoient ravis d'être paſſez par l'Enfer à ſi bon marché. Comuſtas les fit loger, & nous paſſâmes ainſi paiſiblement la nuit à Sevaragoündo. Nous nous diſpoſions à partir de bon matin, quand on vint m'avertir qu'une de nos femmes groſſes, qui avoit eu beaucoup de frayeur à la veuë de cet Enfer prétendu venoit de faire une fauſſe couche, & qu'elle étoit en danger de mourir. J'en avertis Sermodas, qui me dit que cela ne devoit pas arrêter nôtre voyage, qu'on la laiſſeroit avec quelques-uns de nos gens à Sevaragoündo, où rien ne luy manqueroit, & que Comuſtas auroit ſoin de nous la renvoyer quand elle ſe porteroit bien, ou de la faire enterrer ſi elle mouroit.

Après cet ordre, nous entrâmes dans les chariots qu'on avoit préparez pour nôtre voyage, & montâmes le long de la Riviére & du valon juſques à un Bourg, composé de quatre quarrez ſeulement, appellé Dieneſté, où nous primes des Chevaux de Relais, & où nous repoſâmes

mes depuis onze heures jusqu'à deux. Ce Bourg est à quinze milles de Sevaragoündo, sur la même Riviére, & dans le même valon ; il y en a un autre qui aboutit à l'endroit où ce Bourg est situé. Nous devions passer par là : sur les deux heures nous remontâmes en chariot, & marchâmes dix ou onze milles dans ce nouveau valon, qui est très-beau & très-fertile ; nous y vimes une quantité prodigieuse de troupeaux, & nous arrivâmes enfin au pied d'une montagne où finit le valon. Nous y trouvâmes une petite Ville, composée de quatre quarrez, nommée Diemeké, où nous devions coucher. La montagne où ce valon aboutit, n'est pas fort haute, & montre un rideau uny qui s'élève en talus, mais elle est bordée des deux côtez de rochers escarpez, & presque inaccessibles. Nous n'y voyions point de passage, & nous ne pouvions comprendre comment on pouvoit y monter. Nous n'ozions pas même le demander à Sermodas, de peur qu'il ne prît nôtre curiosité pour un nouveau soupçon. Le lendemain matin Sermodas me demanda si nous n'aurions point autant de peur de monter au Ciel,

qu'on en avoit témoigné de descendre aux Enfers, ce qu'il me pria de faire demander à nos femmes : Mais comme elles avoient reconnu la foiblesse de leurs premiéres craintes, & qu'elles avoient été exhortées à nous suivre par tout sans repugnance & sans allarme, elles répondirent qu'elles suivroient Sermodas par tout où il voudroit les mener. Cette réponse le fit soûrire, & lui fit dire que, puisque nous étions dans ce sentiment, il nous meneroit au haut de la montagne par une voye, qui peut-être nous surprendroit; mais qu'il n'y avoit aucun danger, & qu'il y monteroit le premier. Après cela il nous fit passer par une porte faite dans une longue muraille, qui s'étend d'un côté du valon jusqu'à l'autre, proche de la racine du mont. Nous trouvâmes derriére cette muraille divers grands traineaux attachez à de gros cables, qui descendoient du haut de la montagne, où l'on nous dit qu'ils étoient attachez. Ces traineaux contenoient vingt personnes chacun: ils étoient bordez de planches raisonnablement élevées, sur tout sur le derriére, où l'on avoit mis des siéges & diverses cordes pour s'y tenir. Sermodas me dit de choisir ceux que

je voudrois mener avec luy dans ſon traineau, ce que je n'eus pas plutôt fait qu'il y entra, & nous invita par ſon exemple à faire la même choſe. Dès que nous y fûmes entrez, on couvrit la moitié du traineau ſur le derriére, d'une toile, forte ſur laquelle on mit encore des cordes, que l'on attacha ſur le bord du traineau; de ſorte que nous étions hors de tout danger de tomber. Quand cela fut fait, on donna un coup de ſifflet, & l'on tira une petite corde qui alloit vers le haut, auſſi-tôt nous ſentîmes monter nôtre traineau fort doucement. Quand nous fûmes vers le milieu de la montagne, nous vimes par des trous qui étoient à côté du traineau, un autre traineau comme celuy qui nous portoit, qui deſcendoit en bas, & qui par ſon poids faiſoit monter le nôtre; car il étoit attaché à l'autre bout du cable, & nous trouvâmes que le cable gliſſoit alentour d'un eſſieu roulant, qui étoit fortement ataché au haut de la montagne. Par ce moyen nous montâmes ce rideau ſans aucune peine, & ſans être tirez, ny par hommes, ny par chevaux, mais ſeulement par un poids plus grand que le nôtre, qui en

deſcendant nous faiſoit monter. Quand le traineau qui nous portoit fut monté, nous demeurâmes au lieu où il s'arrêta, pour voir monter les autres, qui s'éleverent tous comme le premier, ſans aucun fâcheux accident. Cependant on nous avoit apprêté au haut de la montagne des chariots, qui nous portérent avec grande diligence à travers une plaine, longue d'environ douze milles juſques à l'autre côté de la montagne. Cette plaine eſt couverte de pâturages, où l'on void paître une infinité de troupeaux qui y ſont pendant huit mois de l'année, puis on les fait deſcendre dans les valons des environs, parce que les neiges rendent cette montagne inhabitable durant cette ſaiſon. Auſſi nous n'y vimes ni Ville, ni Village, mais ſeulement quelques petits Hameaux, & quelques maiſons, pour la commodité des Bergers. On l'appelle en langage du païs Ombelaſpo. Quand nous fûmez à l'autre côté, nous y trouvâmes des traineaux, ſemblables à ceux que nous avions eus en montant, & nous nous en ſervimes de la même maniére pour deſcendre dans un grand valon rond, qu'on appelle en Latin *Convallis*, où nous trouvâmes une Vil-

Ville de dix quarrez, nommée Ombelinde. Nous y fûmes reçûs fort honnêtement par Semudas, qui en étoit Gouverneur, & nous y couchâmes ce ſoir-là, y étant traitez comme nous l'avions été par tout ailleurs. Nous n'y remarquâmes rien d'extraordinaire, ſinon que les hommes y étoient mieux faits, & les femmes plus blanches & plus belles de beaucoup que tout ce que nous avions veu.

Semudas nous dit que nous trouverions l'Armée ſur nôtre chemin, qu'elle étoit campée au pied des montagnes à l'entrée de la plaine, qu'elle y avoit déja demeuré dix jours, & qu'elle y ſeroit encore quelque temps. Il nous dit auſſi qu'il y étoit arrivé quelque deſordre au ſujet d'un Officier, qu'on acuſoit d'avoir négligé ſon devoir, & de s'être laiſſé ſurprendre dans un poſte avantageux qu'on luy avoit donné à garder; qu'un party des ennemis s'en étoit ſaiſi, & que cela faiſoit un ſi grand bruit dans l'Armée qu'il croyoit qu'on puniroit cet Officier pour l'exemple, quoy qu'un grand nombre d'amis qu'il avoit s'employaſſent pour luy, & que ſa conduite paſſée luy eût aquis beaucoup de réputation.

Le lendemain nous partimes de grand matin d'Ombelinde montez ſur des Chameaux, qui portoient chacun ſix perſonnes dans de certains panniers, où il y avoit des ſiéges pour s'aſſeoir. Ces animaux nous porterent fort commodément & fort ſeurement au bas d'une montagne par un chemin oblique, qui nous conduiſit dans un grand valon, où nous trouvâmes une Riviére, aſſez profonde pour être navigable, n'étoit qu'elle avoit des chutes fâcheuſes & trop de rapidité. Nous trouvâmes au pied de la montagne une Ville de ſix quarrez, nommée Arkropſe : elle eſt à ſix milles d'Ombelinde, nous y trouvâmes des chariots prêts pour nous porter à la couchée, qui étoit à treize milles de là. Après nous être repoſez, nous nous mîmes dans nos chariots, & paſſant le long de la Riviére & de la vallée, nous arrivâmes enfin à une Ville nommée Arkropſinde, où nous devions nous embarquer le lendemain, pour faire par eau le reſte de nôtre chemin juſques à Sevarinde. Cette Ville eſt ſituée au bout d'un large valon, ſur le confluant de deux Riviéres, comme Sporounde; elle a des deux côtez pluſieurs hautes montagnes toutes couvertes de bois; & au de là d'une de

ſes

ſes Riviéres une plaine agreable ; où l'on voit diverſes Villes & divers bâtimens. La Riviére que nous avions veuë la premiére eſt de beaucoup moindre que l'autre, & ſe perd dans la derniére au confluant où la Ville eſt ſituée. Elle coule d'Orient en Occident, & l'autre tout au contraire coule doucement de l'Occident à l'Orient, mais quand elles ſont jointes, elles coulent vers le Sud-Oüeſt, & forment un grand fleuve navigable, nommé Sevaringo, qui reçoit trois ou quatre grandes Riviéres avant que d'arriver à Sevarinde. Braſindas Gouverneur d'Arkropſinde, vieillard grave & vénerable, accompagné de pluſieurs perſonnes des plus apparentes de la Ville, nous vint recevoir à la porte, & nous mena à un grand quarré où nous devions loger. Nous croïons en partir le lendemain ; mais deux raiſons nous en empêcherent. La premiére fut les grandes pluyes qu'il fit toute la nuit, qui firent tellement enfler la Riviére, qu'il étoit impoſſible de s'y hazarder ſans une imprudence extrême. La ſeconde, fut la curioſité de voir l'Armée, qui n'étoit qu'à trois milles d'Arkropſinde. Nous fûmes auſſi bien-aiſes de voir la Ville, qui eſt très-belle, & preſque auſſi grande que Sparoun-

de

de. Toutes ces raisons obligerent Sermodas à nous donner quelques jours de repos à Arkropsinde, où Brasindas & ses Officiers nous témoignerent qu'ils seroient bien-aises de nous retenir quelque temps.

Cependant le temps se remit au beau, & le lendemain Sermodas voulut se promener seul avec moy dans le jardin du Gouverneur, qui me parut très agreable. Il y a plusieurs belles allées, de beaux parterres couverts de fleurs, & divers bassins & jets d'eau extraordinaires. Que vous semble de ce païs, me dit-il, le trouvez-vous agreable? Je lui répondis, que j'en étois charmé, & qu'on n'en pouvoit voir de plus beau. Hé bien, dit-il, je suis bien-aise que vous le trouviez à vôtre gré; mais vous en trouverez de beaucoup plus beau d'ici à Sevarinde, & vous en verrez encore de plus agréable au delà de cette grande Ville. Nous avions fait un long détour pour y aller, mais nous ne pouvions pas prendre l'autre chemin, quoi qu'il soit beaucoup plus court, parce que les chariots n'y peuvent pas aller, & qu'il n'est propre qu'aux gens de pied & de cheval, à cause du passage étroit de certaines montagnes, où les chariots ne sçauroient passer; d'ailleurs il n'est pas si agréable

que

que celuy que nous avions pris, & n'a pas la commodité des Riviéres. Celle que vous voyez vers l'Occident vient de fort loin, poursuivit-il, elle est douce & profonde, & passe autour de l'Ile, où la Ville de Sevarinde est située. Vous ne faites que commencer d'entrer dans le beau païs, sur le bord du Fleuve vous verrez de belles campagnes pleines de Villes & de bâtimens, au lieu des Montagnes & des rochers que vous avez vûs depuis Sevaragoïndo, & quand vous aurez connu les merveilles de Sevarinde, vous avoüerez que je vous ay mené dans un Paradis terrestre au travers de l'Enfer, dont vos femmes avoient tant de peur. Quand je vis que Sermodas étoit de si bonne humeur, je me hazarday à luy faire plusieurs questions sur diverses choses que j'avoies veües, & que je n'entendois pas bien encore. La premiére fut, pourquoy les noms de presque tous ceux que nous avions connus étoient terminez en *A S.* Il me répondit, que cette terminaison étoit une marque de dignité, & ne se donnoit qu'aux personnes qui avoient des Charges honorables; qu'il y avoit encore une autre marque de dignité, qui ne se donnoit qu'au seul Vice Roi du Soleil,

&

& que c'étoit le commencement du nom de Sevarias leur Légiſlateur, comme je le pouvois remarquer au nom du Vice-Roy d'alors, qu'on nommoit Sevarminas. Il me dit encore qu'on donnoit auſſi le commencement de ce nom à des lieux conſiderables, comme à tout le pays par delà les monts, qu'on appelloit Sevarambe, & à la Ville Capitale, qu'on nommoit Sevarinde; que tout cela ſe faiſoit en l'honneur du grand Sevarias, avant lequel ce pays s'appelloit Stroukarambé, & les habitans Stroukarambes. Quand vous aurez apris nôtre langue, ajouta-il, vous connoîtrez la vérité de ce que je vous dis par la lecture de l'Hiſtoire de Sevarias & de ſes Succeſſeurs, que vous trouverez ſans doute, très-belle & pleine de beaux exemples. Je le priai de me dire encore comment on avoit pû percer la montagne auprès de Sevaragoündo, & combien cet ouvrage avoit coûté. Il me répondit, qu'il n'avoit coûté que la peine de le faire, & que leurs Ancêtres y avoient travaillé dix ans avec quatre mille ouvriers, qui ſe relevoient les uns les autres, & qui ne quittoient leur travail ny nuit ny jour, hormis aux Fêtes ſolemnelles, que la gran-
de

de utilité que le public devoit en recevoir, en évitant le grand détour qu'il falloit faire pour aller à Sporounde, avoit été le principal motif qui les avoit portez à l'entreprendre; & que d'ailleurs la nature même y avoit contribué par une longue caverne, qu'ils trouverent toute faite sous la montagne. Ce travail, poursuivit-il, étoit difficile; mais rien dont les hommes puissent venir à bout, n'est impossible à nôtre nation, où les particuliers n'ont rien à eux, où le public possedant toutes choses & en disposant, vient à bout de toutes les grandes entreprises, sans or & sans argent. Vous verrez des ouvrages encore plus grands que tout ce que vous avez vû, & je croy que vous n'en serez pas moins surpris: Mais quand vous serez instruit de nôtre gouvernement, ce qui n'est pas difficile, vôtre étonnement cessera, & vous admirerez seulement les hautes vertus, & le bonheur incomparable du grand Sevarias, qui en est l'Autheur, & qui est après Dieu, la cause de nôtre felicité. Il me dit encore plusieurs particularitez touchant les Loix, les mœurs & les coutumes des Sevarambes, dont je parleray dans la suite de cette Histoire. Je le remerciay de la bonté qu'il avoit de me dire

dire ces choses ; & je le priay de m'en dire une qui me surprenoit, & que je ne pouvois comprendre : c'étoit de sçavoir où il avoit appris à parler Hollandois, & comment leurs coutumes étoient si peu differentes de celles des peuples de l'Europe. Vous me demandâtes la même chose dans Sporoumbe, répondit Sermodas, & comme je ne vous connoissois pas encore assez, & que d'ailleurs j'avois alors des raisons de vous taire ce que vous vouliez sçavoir de moy, je ne voulus pas vous expliquer une chose que presentement je seray bien aise de vous apprendre. Sçachez donc que j'ay voyagé dans vôtre Continent, & qu'après avoir demeuré quelques années en Perse, je passay dans les Indes en habit & sous le nom d'un Persan. Je vis la Cour du grand Mogol, de là j'allay à Batavia, & dans les autres Colonies Hollandoises, où je fis un assez long séjour pour en apprendre la langue. Je sçavois déja parler bon Persan, avant même que de partir de Sevarinde, où cette langue est publiquement enseignée. J'avois avec moy deux compagnons qui sont encore en vie, qui seront bien-aises de s'entretenir avec vous & avec vos gens, & qui sans doute vous rendront tous

tous les bons offices qu'ils seront capables de vous rendre, quand nous serons arrivez à la grande Ville, où ils demeurent aussi bien que moy; car je ne demeure point à Sporounde comme vous l'aurez pû croire, mais j'y vay fort souvent: Et comme je m'y trouvay lors que Carchida & Benoscar y menerent Maurice & ses compagnons, Albicormas me choisit pour vous aller querir à vôtre Camp, & m'a depuis ordonné de vous conduire à Sevarinde. Pour la ressemblance des mœurs & des coutumes que vous avez remarquées entre nous & les peuples de vôtre Continent, comme aussi des langues étrangeres que nous parlons icy, vous ne vous en étonnerez plus, quand je vous auray dit, que Savarias nôtre premier Législateur qui étoit un grand Seigneur Persan de naissance & d'origine, avoit voyagé dans plusieurs endroits de l'Asie & de l'Europe. Que dès sa plus tendre jeunesse il avoit appris les lettres Greques, & Romaines & presque toutes les Sciences sous un Précepteur Venitien, nommé Giovanni, qui l'acompagna en ce Païs, & qui a laissé des enfans parmy nous, dont le nombre s'est fort accru depuis sa mort; Que ce Giovani fut le compagnon inséparable
de

de Sevarias dans tous ſes voyages, & ſon conſeiller fidelle dans toutes ſes entrepriſes, & ſur tout dans l'établiſſement des Loix & des mœurs qu'ils eſtimerent les meilleures. Pour cet effet ils tirerent des Livres anciens, des nouveaux, des obſervations qu'ils avoient faites dans leurs voyages, & des lumiéres qu'ils avoient naturellement, les Loix & les règles de bien vivre, qu'ils établirent parmy nous: Mais parce que l'homme du monde le plus ſage & le plus éclairé ne ſçauroit penetrer fort avant dans l'avenir, & qu'aucun n'eſt cabable de pourvoir luy ſeul à toutes choſes, le grand Sevarias reconnoiſſant cette vérité fit une Loy, par laquelle il authoriſoit ſes ſucceſſeurs, & même les exhortoit à faire après ſa mort telles Ordonnances & tels Reglemens qu'ils jugeroient néceſſaires, & qui pourroient contribuer au bien & à la gloire de la Nation. Entre autres choſes il leur recommanda l'innocence des mœurs, & leur ordonna de n'avoir point de commerce avec les Nations de l'autre Continent, de peur que leurs vices ne corrompiſſent auſſi les Sevarambes. Cependant comme parmy les hommes vicieux on voit ſouvent briller de grandes vertus, ſoit dans la Politi-

que

que, ſoit dans les Sciences, ou dans les Arts ; Sevarias trouva qu'il n'étoit pas avantageux, fuyant leurs vices, de mépriſer leurs vertus, & de négliger les bons exemples, & les belles inventions qu'on peut tirer des Chinois, & des autres peuples de vôtre Continent. C'eſt pourquoy il ordonna qu'on enſeigneroit publiquement la langue Perſienne, qu'on envoyeroit de temps en temps en Perſe des gens qui la ſceuſſent déja bien parler, & que de-là ils pourroient voyager dans les autres Païs, pour y remarquer tout ce qu'il y avoit de conſiderable, afin que de toutes ces remarques on en pût tirer ce qu'il y auroit de bon & de propre à l'uſage de nôtre Nation. Cela s'eſt toûjours obſervé depuis le premier établiſſement, & s'obſerve encore ; de ſorte que par le moyen des perſonnes que nous envoyons en Aſie & en Europe, ſous le nom & ſous l'habit de Perſans, nous aprenons de temps en temps tout ce qui ſe paſſe chez les plus illuſtres Nations de vôtre Continent, nous en ſçavons les langues, & en tirons toutes les lumiéres dans les Sciences, les Arts & les mœurs, que nous jugeons pouvoir contribuer à la félicité de nôtre Etat. Voila en peu de mots ce

que j'ay crû vous devoir dire pour vôtre ſatisfaction & pour faire ceſſer vôtre étonnement.

Après cette converſation, Sermodas me dit, qu'il nous meneroit voir l'Armée le jour ſuivant, & que c'étoit une choſe très-digne de nôtre curioſité. Le lendemain Braſindas nous fit avertir, de nous preparer à le ſuivre au Camp. Il vint luy-même peu après, & nous mena déjeûner avec luy. Il me dit d'envoyer querir ceux de mes Officiers que je voudrois prendre avec moy pour aller voir l'Armée, & de luy en faire ſçavoir le nombre, afin qu'il donnât ordre pour autant de Chevaux ou de Bandelis qu'il leur en faudroit. Il ajouta que je ne devois pas me mettre en peine des montures, parce qu'il en avoit plus de cent toutes prêtes, & qu'il en pouvoit avoir trois fois autant dans moins d'une heure s'il étoit néceſſaire.

Il dit cela d'un air un peu fier, & qui marquoit outre l'abondance du pays, l'autorité qu'il avoit ſur toutes choſes.

En effet, il n'eſt point de Monarque plus abſolu que le ſont les Gouverneurs de toutes les Villes de cette Nation, où tous

tous les biens & les intérêts publics ſont commis à leur conduite, & où leurs ordres ſont ponctuellement obſervez, pourveu qu'ils ſoient ſelon les Loix établies.

D'abord que Braſindas eut achevé de parler, j'envoyay Maurice pour avertir tous mes Officiers, qui ne tarderent pas à venir, & qui furent menez dans une autre chambre, pour déjeûner. Nous deſcendimes enſuite dans la cour, où nous trouvâmes un chariot attelé de ſix grands Chevaux noirs, pluſieurs Chevaux de ſelle, & autant de Bandelis. Le Bandelis eſt un animal plus grand & plus fort qu'un Cerf, mais le corps n'en eſt gueres different, & ſa tête eſt preſque ſemblable à celle d'une Chevre; il a de petites cornes blanches & tranſparentes, & une groſſe touffe de crin noir, court & friſé entre les deux cornes; il n'a point de crin au cou, & n'a qu'une petite queuë courte & touffuë; ſon poil qui eſt fort ras, reluit comme celuy des Chevaux bien panſez, & l'on en void de diverſes couleurs. Il ſe nourrit d'herbes, de foin, de feüilles d'arbres, de grain, & de diverſes racines qu'on luy donne. Il a le pied comme un Mulet, & on le ferre comme nous ferrons les Chevaux, qui luy cédent de beau-

coup en vitesse & en agilité On luy fait porter la selle & une espèce de bride legére sans mords; mais au lieu de cela on luy met un fer dentelé sur le nez, qui le blesse quand on tire les reines, & qui le fait arrêter d'abord; car c'est un animal fort doux & fort traitable.

Brasindas nous fit entrer, Sermodas, Van de Nuits & moy dans son chariot, ses gens & les miens monterent sur des Chevaux ou des Bandelis; & de cette sorte nous allâmes tous ensemble vers le Camp, suivant le cours du Fleuve & des montagnes, qui s'abaissoient peu à peu vers la plaine, au pied desquelles nous trouvâmes l'Armée, campée au bord d'un Ruisseau, qui descendant de ces montagnes, entouroit le Camp puis s'alloit rendre dans le Fleuve. On commençoit de mettre les Soldats en Bataille quand nous y arrivâmes, & dans moins d'une heure toute l'Armée fut sous les armes, avec une promptitude admirable. Elle étoit toute sur une ligne, & pouvoit être environ de douze mille personnes. Je n'ose pas dire d'hommes, parce que les Femmes en faisoient plus d'un tiers; mais c'étoient des Femmes guerriéres, qu'on voyoit

ſous les armes, & qui firent l'exercice avec autant d'adreſſe & de bonne grace qu'aucun des hommes, & même avec plus d'exactitude. Il y en avoit à pied & à cheval, le tiers de l'Armée étoit de Cavalerie, composée de Femmes pour la plupart; toute cette Armée étoit diviſée en trois ſortes de gens, qui faiſoient bande à part, & qui avoient trois Camps ſéparez par une palliſſade entre-deux. Les hommes mariez occupoient avec leurs Femmes le Camp du milieu; les Filles celuy de la droite; & les Garçons la gaûche, le même ordre étoit obſervé dans la Ligne, lors qu'ils étoient ſous les armes. J'ay déja dit que ſuivant les Loix des Sévarambes, toutes les Filles ſont obligées de ſe preſenter en mariage dès qu'elles ont atteint l'âge de dix-huit ans, & les Garçons celui de vingt-&-un. L'on peut juger facilement par là que l'aîle gauche de l'Armée étoit compoſée de perſonnes qui étoient toutes à la premiére fleur de leur âge & de leur beauté. Auſſi je ne croi pas qu'on puiſſe rien voir de plus charmant que cette aimable jeuneſſe, qui outre la beauté naturelle de cette Nation, avoit une adreſſe & une grace extra-

ordinaire au maniment des armes, à quoy elle est exercée depuis l'âge de sept ans. Les Filles Cavaliéres étoient toutes montées sur des Bandelis, & étoient armées de pistolets & d'épées seulement. Elles portoient un casque ombragé de plumes, avec une aigrette sur le milieu, ce qui leur rendoit la mine fiére, & donnoit un nouvel éclat à leur beauté. Elles avoient des cuirasses légéres de fer blanc, ou de cuivre blanchy, & depuis la ceinture jusques un peu au dessus du genoüil elles étoient couvertes d'une espèce de robe fenduë sur le derriére & sur le devant, qui couvroit leur calçon, & laissoit voir leur jambe dans une botte courte, qui ne leur venoit que jusqu'au genoüil. Celles qui étoient à pied se servoient de la picque ou de l'arc, elles étoient plus fortes, plus robustes, & même moins jeunes que celles qui étoient à cheval. Les Picquiéres étoient vêtuës comme les Cavaliéres, hormis qu'elles n'avoient point de bottes, & qu'au lieu de deux pistolets, elles n'en avoient qu'un, qu'elles portoient pendu à la ceinture au dessus de l'épée. Les Archéres n'avoient ny casque ny cuirasse, mais au lieu de cela des bonnets verts, comme tout le reste de

leurs

leurs habits, qui étoient une espèce de symarre, qu'elles retroussoient, & qu'elles lioient avec une ceinture, laissant voir leur calçon & leur chaussûre, qui étoient de la même couleur. Elles avoient pour armes leur arc & leur carquois plein de flêches, leur épée au côté, & un pistolet de ceinture comme les Picquiéres. Il n'y avoit que deux Regimens de ces Filles à pied, & autant de celles qui étoient à cheval.

Les jeunes hommes étoient tous montez sur de grands Chevaux, portoient des casques & des cuirasses de fer, semblables à celles qu'on porte en Europe, & étoient armez de mousquetons, de pistolets & de sabres, tout comme nôtre Cavalerie, leurs bottes étoient de même sans aucune difference. Il y en avoit un escadron armé de lances & de rondaches, ceux-là étoient employez à rompre la Cavalerie ou l'Infanterie des ennemis, se couvrant de leurs rondaches, & rompant les rangs par l'impétuosité de leur course. Ils étoient montez sur les plus forts Chevaux, chacun d'eux portoit un fantassin derriére luy, armé seulement d'une épée & d'un pistolet, & qui pouvoit sauter sur la croupe de son Cavalier, ou en descendre avec

beaucoup de facilité. Leur Infanterie consistoit en Picquiers, Hallebardiers & Mousquetaires; il y avoit aussi des Archers armez comme les Femmes, sans presque aucune difference. Les gens mariez étoient aussi distinguez en Infanterie & en Cavalerie, & armez de même que les autres; l'on pouvoit en connoître la difference à leur âge, & à la couleur de leurs habits. Ils étoient tous montez sur des Chevaux, & les Femmes sur des Bandelis, chacun avoit sa Femme à son côté, il en étoit de même de l'Infanterie.

On voyoit dans chaque Régiment des drapeaux & des étendards semblables aux nôtres; les Tambours, les Trompettes, les Timballes, les Cornets, les Fifres, & les Haut-bois y faisoient des concerts guerriers capables de donner du courage aux moins résolus. Dès que l'Armée fut rangée en bataille, Salbrontas, qui en étoit le Général, accompagné de plusieurs de ses Officiers, vint trouver Brasindas, & lui fit son compliment, puis il vint en faire autant à Sermodas, & s'étant entretenu quelque temps avec luy, ils vinrent tous deux vers nous; ce Général après avoir salué toute nôtre Compa-

pagnie par une petite inclination du corps, s'avança vers moy, comme pour me parler. Sermodas me fit ſigne d'aller au devant de luy; ce que je fis, & je le ſaluay, me baiſſant juſques au pommeau de la ſelle de mon Cheval; car nous étions tous ſortis de chariot, & nous avions pris des Chevaux. Il me dit d'abord en Eſpagnol, qu'il avoit apris que j'étois le Chef des étrangers qui avoient fait naufrage ſur les côtes de Sporoumbe; qu'il avoit oüy parler de nous, & de moy en particulier; qu'il ſçavoit que j'étois homme de guerre, & que tant à cauſe de cela, que pour les loüanges que me donnoit Sermodas, il avoit déja conceu beaucoup d'eſtime pour moy; qu'il ſeroit bien-aiſe que je viſſe l'ordre de leur Armée pour luy en dire mon ſentiment, & que pour cet effet il me prioit de marcher près de luy ſur ſa main gauche. En même temps il pria Braſindas & Sermodas de ſe ranger à ſa droite, & de cette maniére il nous mena d'un bout de la ligne à l'autre, où il nous fit voir tout ce dont j'ay déja parlé. Il me dit de plus, qu'il avoit voyagé ſept ou huit ans dans nôtre Continent, & veu diverſes Armées en Europe & en Aſie, & que la plu-

part de leur discipline venoit de ces pays-là.

Toutes ces troupes saluerent leur Général lors qu'il revenoit d'un bout de la ligne à l'autre & quand nous fumes vis à vis du Corps de bataille, on fit ouvrir tout d'un coup un Bataillon pour faire place à dix pieces d'Artillerie, qu'on tira pour le saluer ; la Mousqueterie en fit autant à son tour : Après quoy la moitié des troupes se sépara de l'autre, & fit une seconde ligne opposée à la premiére, comme si c'eût été deux Armées ennemies. Alors on commença l'exercice, & l'on donna une bataille feinte, avec beaucoup d'adresse, d'ardeur & d'exactitude. Les armes à feu tirerent avec de la poudre seulement, les piques, les hallebardes & les lances ne firent que se choquer un peu ; & les Archers & Archéres décocherent leurs flêches en l'air.

Je m'informai de Salbrontas pourquoy ils se servoient de flêches & de lances, dont nous avions abondonné l'usage en Europe, comme d'une chose de peu d'utilité. Vous en avez, me dit il, abandonné l'usage par caprice plutôt que par raison ; car si vous en aviez bien consideré

l'usage

l'uſage, vous en auriez retenu, ſinon le tout, au moins une partie, comme nous avons fait icy. Nous nous ſervons de flêches pour mettre la Cavalerie en deſordre dès le commencement du combat, & de lances pour l'achever de rompre quand nos Archers y ont mis la confuſion. Pour deux coups de mouſquet qu'on tire, on décoche dix flêches, & ces armes qui ne tuent pas les Chevaux, les bleſſent & les irritent ſi fort, qu'il n'eſt pas poſſible de les tenir dans les rangs. Il n'en faut que peu de bleſſez pour mettre tout un Eſcadron en deſordre, & c'eſt alors que nos lances font miracle, en rompant tout à fait ceux qui ne ſont en deſordre qu'à demy. Il me dit encore pluſieurs choſes là-deſſus, qui me firent admirer ſon bon raiſonnement. Dès que l'exercice fut fini l'on fit venir au milieu des deux rangs trois jeunes Hommes, qu'on avoit ſurpris dans le Camp des Filles, où ils alloient voir leurs Maitreſſes pendant la nuit, & qui avoient déja franchy les barriéres quand on les prit. Ils ne voulurent jamais nommer les filles qu'ils alloient voir, quoi qu'on fit ſon poſſible pour le leur faire confeſſer, & voulurent ſouffrir ſeuls les châtimens que la diſcipli-

ne ordonne contre les fautes de cette nature, sans y mêler leurs Maitresses, qui auroient souffert la même peine, si l'on eût pû les découvrir. Ils étoient tous trois desarmez, nu-pieds, & nu-tête, & passerent à travers deux lignes en cette posture. Toutes les jeunes filles, tant de Cavalerie que d'Infanterie, se separant du reste de l'Armée, firent une longue haye, tenant chacune une longue houssine à la main, & les criminels furent obligez de passer au milieu de cette haye, où ils receurent un coup de chacune des filles; car il ne leur étoit pas permis de donner plus d'un coup chacune; & c'étoit bien assez pour faire beaucoup de mal à ces pauvres Amans, si elles eussent toutes frappé bien fort: mais la plupart le faisoient si doucement, qu'on voyoit bien qu'elles n'étoient pas si en colere qu'elles avoient fait semblant de l'être au commencement. Les Officiers qu'on avoit accusez d'avoir manqué à leur devoir, ne furent pas châtiez, parce que l'accusation n'étoit pas bien vérifiée, & que d'ailleurs ils en avoient appellé à Sevarminas.

Après cette execution, Salbrontas nous

nous mena dans le Camp, nous fit voir sa tente, qui étoit belle & grande, nous montra toutes les autres, & puis nous donna à dîner dans un Pavillon tendu près de sa tente. Nous demeurâmes au Camp jusques au soir, occupez à considerer le bon ordre qu'on y observoit, & sur tout la gentillesse & la beauté des Sevarindois & Sevarindoises, dont presque toute l'Armée étoit composée. Sur le soir nous primes congé de Salbrontas, qui me dit qu'il me verroit plus à loisir à Sevarinde; nous nous en retournâmes à la Ville, où nous arrivâmes un peu avant la nuit, & nous eûmes encore le temps de voir quelques restes des réjoüissances publiques: Car il y avoit une Fête solemnelle ce jour-là, à cause que la Lune étoit pleine, & que par tout l'Empire des Sevarambes il est jour de Fête au jour de pleine Lune, & lorsqu'elle est nouvelle. On passe ces jours-là en réjoüissances, ils s'exercent, à la dance, à la lutte, à la course, à l'escrime, & à l'exercice des armes; D'autres s'ocupent à divers jeux d'esprit, où ils font paroître leur éloquence & les connoissances qu'ils ont dans les Arts liberaux. Il y a dans Arkropsinde un Amphi-

phitheâtre semblable à celuy de Sporounde, quoi qu'il ne soit pas si grand, non plus que la Ville, qui n'a que quarante-huit quarrez en tout, mais elle est habitée par des gens beaucoup mieux faits que ceux de Sporounde.

Cependant les eaux des Torrents s'étoient presque tout à fait écoulées, & le Fleuve n'étant plus si débordé qu'auparavant, nous resolumes de partir le jour d'aprés. Brasindas sçachant nôtre dessein, fit aprêter les batteaux nécessaires pour nous porter à Sevarinde. Nous partimes de bon matin, & descendimes sur la Riviére à travers un beau païs, presque tout uny, où nous remarquâmes de belles Villes, des Bourgs, & des quarrez bâtis en plusieurs endroits du païs, qui est aussi embelli de plusieurs préries, champs, bois & Riviéres, dont je ne sçaurois faire icy la description. Il suffira de dire que je n'ay jamais veu de païs si bien cultivé, si fertile & si agréable que celuy-là. Sur le soir nous arrivâmes à une petite Ville de huit quarrez, nommée Maninde; Nous y reposâmes cette nuit, & le lendemain nous remontâmes dans nos batteaux, & poursuivimes nôtre voyage passant près de plusieurs belles Villes, que

nous découvrions dans le païs, nous tenant debout ſur le tillac de nos batteaux, d'où l'un de nos hommes, qui étoit trop attentif à regarder, ſe laiſſa tomber malheureuſement dans la Riviére, & s'y noya avant qu'on pût luy donner aucun ſecours. Sur les quatre heures du ſoir nous arrivâmes à la pointe d'une Ile qui ſe fait au milieu du Fleuve par ſa ſéparation en deux branches, qui environnent cette Ile de tous côtez. Elle eſt bordée de murailles hautes & épaiſſes, & a près de trente milles de tour. Sa figure eſt preſque ovale, & ſa longueur eſt depuis la pointe, qui ſepare le Feuve juſqu'à celle où ſes deux branches ſe réüniſſent. Nous paſſâmes vers l'Orient de l'Ile, & environ les ſix heures du ſoir nous arrivâmes à la grande Ville, où nous trouvâmes une foule prodigieuſe de peuple, qui étoit ſorty pour nous voir deſcendre de nos batteaux. Nous mimes pied à terre ſur un très-beau Quay, & de là nous fumes menez à travers de quelques ruës encore plus belles, à un quarré qu'on avoit deſtiné pour nôtre uſage. Nous y fûmes viſitez de la part de Sevarminas, par quelques-uns de ſes Officiers, qui nous firent beaucoup de careſſes, & qui nous di-

dirent que dans quelques jours on nous preſenteroit à luy.

Pendant que nous attendions le jour auquel nous devions comparoître devant Sevarminas, qui fut le neuviéme après nôtre arrivée à Sevarinde, Sermodas ſe tint le plus ſouvent avec nous dans le quarré qu'on nous avoit donné. C'étoit un bâtiment nouvellement conſtruit habité ſeulement par quelques eſclaves, que nous y trouvâmes, & ces mêmes eſclaves y avoient été mis quelques jours avant nôtre arrivée, ſeulement pour nous y ſervir; Nous y étions fort bien traitez, & nos Guides prenoient ſoin de nous inſtruire de la maniére dont nous devions nous gouverner avec tout le monde, & principalement devant le Vice-Roy, quand nous ſerions menez en ſa preſence. Sermodas qui étoit un très-honnête homme, & qui nous avoit pris en amitié, tâchoit de nous divertir tant qu'il pouvoit, tantôt par ſes ſages diſcours, tantôt par les diverſes promenades qu'il nous faiſoit faire, & toûjours par la bonne chére. Il nous fit voir ſes femmes & ſes enfans, tous grands & tous mariez, qui étoient au nombre de 13. qu'il avoit eus de trois femmes, dont l'une étoit morte, & les deux

deux autres étoient encore en vie. Quant à Carchida & Benoſcar nous ſçûmes qu'ils demeuroient dans les Iles du Lac, & qu'ils s'en retourneroient d'abord que nous aurions eu audience de Sevarminas.

La maiſon où nous demeurions étoit ſituée à l'un des bouts de la Ville vers le haut du Fleuve, & de-là nous voions les champs tout pleins d'arbres touffus plantez en ordre, qui faiſoient diverſes allées ſombres & fort agreables. Nous y faiſions ſouvent une promenade avec Sermodas, & diverſes perſonnes conſiderables de la Ville qui venoient nous voir par curioſité. Nous paſſions ainſi nôtre temps & Sermodas nous avertit le huitiéme jour que nous devions comparoître le lendemain devant le Vice-Roy & toute ſa Cour. Le matin étant venu on nous vint faire lever de bonne heure, & l'on nous mena à des bains placez dans nôtre quarré, où l'on nous ordonna de nous bien laver. On nous donna du linge blanc, & des habits neufs faits à fleurs de diverſes couleurs. Le mien étoit le plus riche, & l'on y remarquoit de l'argent tiſſu avec de la ſoye à peu près comme les toilles d'or & d'argent qu'on fait en Europe. On nous fit donner

ner à tous un rameau verd pour porter à la main, & nous aiant fait metre deux à deux comme on avoit fait à Sporounde, on nous mena au travers de longues rues droites vers le Palais du Soleil. Ce jour-la étoit jour de Fête parmy les Bourgeois, ſi bien que toutes les ruës & les balcons étoient pleins de monde qui nous regardoient paſſer. Après avoir marché de cette maniére près d'une heure de temps, nous arrivâmes enfin dans un lieu ſpacieux, au milieu duquel nous vimes le Palais du Soleil tout bâty de marbre blanc, & orné de diverſes piéces d'architecture & de ſculpture de pluſieurs couleurs. Il eſt quarré comme tous les autres bâtimens, & n'a pas moins de cinq cens pas géometriques de front, & deux milles de circuit, grandeur prodigieuſe pour une maiſon. Il a douze portes de chaque côté, qui ſont poſées à l'oppoſite les unes des autres, de ſorte que l'on peut voir au travers de tout le palais par douze endroits differents. Outre ces douze portes, il y a un grand portail au milieu d'une grandeur exceſſive, & par où nous devions entrer.

Sermodas nous fit faire alte à la

veuë de ce Palais magnifique, pour nous donner le temps d'en remarquer la beauté. Tous les ordres de l'archite cture y ſont admirablement bien obſervez, & ce grand corps de bâtiment eſt ſi riche & ſi majeſtueux, que je n'ay jamais rien vû qui en approchât. La deſcription exacte d'un tel édifice rempliroit des volumes entiers, & demanderoit des gens habiles en Architecture pour s'en acquitter dignement. Craignant de n'y pas réüſſir, & d'ennuyer mon Lecteur, je me contenteray de dire ſeulement que de toutes les deſcriptions que j'ay jamais leues, ou oui faire, il n'y en a pas une qui puiſſe me donner une idée ſi grande d'une belle ſtructure, que celle que nous vîmes réellement à Sevarinde. Quand nous eumes aſſez long-temps conſideré ce ſuperbe Palais, on nous fit marcher vers le grand Portail, à travers une haye de gens armez, & vêtus de robes bleuës comme à Sporounde. On nous fit arrêter quelque temps devant ce grand Portail, qui a deux cens quarante quatre colomnes de bronze ou de marbre de chaque côté, & pluſieurs ordres de pilliers au deſſus, entremêlez de diverſes figures & ſtatuës. Nous entrâmes par là dans une cour ſpacieuſe,

en-

environnée de portiques, ſoutenus de beaux pilliers de marbre fort hauts, & taillez de diverſes maniéres, le corps du bâtiment étoit blanc dans la cour comme au dehors du Palais. De cette cour on nous fit paſſer dans une autre toute de marbre noir, ornée de pluſieurs figures, & de beaux feüillages de couleurs differentes, enchaſſez dans le corps du bâtiment, qui comme j'ay dit, étoit de marbre noir fort luiſant & bien poly. Nous vimes dans cette cour pluſieurs hommes en armes, vêtus de robes rouges, & rangez en haye comme les premiers.

De la cour noire on nous mena dans une de marbre de diverſes couleurs, ornée de pluſieurs ordres de piliers & de Statuës de bronze admirablement bien faites, & d'une grandeur extraordinaire. De-là nous montâmes par un large eſcalier peint & doré, & l'on nous fit traverſer une grande & belle ſalle, pour paſſer dans une autre encore plus belle, & enfin dans une fort longue gallerie, ornée des deux côtez de Statuës d'hommes & de Femmes fort artiſtement élaborées. De cette gallerie nous entrâmes, en traverſant une ſalle, dans une autre, dont le ſol étoit couvert d'un riche tapis. Ce fut là qu'on

qu'on nous fit arrêter, quelque temps, avant que d'entrer dans une ſalle plus grande & plus magnifique que toutes celles que nous avions veues. On y avoit brûlé des parfums, & divers inſtrumens de muſique y joüoient fort mélodieuſement. Nous y demeurâmes quelque temps, admirant la beauté du lieu avant qu'on tirât un rideau vers le fond de la ſalle, qui s'étendoit en demy cercle, comme le Chœur de nos Egliſes. Ce fut dans cet endroit que nous vimes Sevarminas, élevé ſur un haut Thrône d'yvoire, & vêtu d'une grande robe de toille d'or. Il avoit autour de ſa tête une gloire ou une ombelle faite en rayons, & toute éclatante de diamants & d'autres pierres precieuſes: A ſes côtez étoient placez deux rangs de Sénateurs vêtus de pourpre, avec une écharpe de toille d'or qui leur pendoit ſur l'épaule. Ils étoient douze de chaque côté du Thrône, & l'on voyoit au deſſous d'eux un autre rang de trenteſix perſonnages, vêtus de la même maniére, excepté que leur écharpe n'étoit que de toile d'argent. Nous demeurâmes-là quelque temps à conſiderer avec étonnement cette aſſemblée pompeuſe, juſques

à

à ce que deux personnes de celles qui étoient dans le parterre au dela d'un balustre bas, qui fermoit l'entrée du Chœur, vint dire à Sermodas de nous faire avancer. Nous marchâmes trois pas, & fimes une profonde révérence, après on nous fit avancer encore trois pas, & nous nous inclinâmes jusques à terre: alors on nous mena jusques à la balustrade, où nous nous prosternâmes & baisâmes trois fois la terre. On fit ranger mes gens derriére moy, & Van de Nuits & Maurice se tinrent à mes côtez quand on nous commanda de nous lever & de nous tenir droits sur nos pieds. Sermodas s'avança tout contre le balustre, raconta à Sevarminas tout ce qui nous étoit arrivé, & me faisant avancer vers luy, il me prit par la main, & luy dit que j'étois le Commandant des autres Etrangers. Alors Sevarminas me fit un signe de la tête, & me fit dire que moy & mes gens étions les bien-venus dans les Etats du Soleil, & qu'il étoit fort satisfait de nôtre conduite passée: Qu'il esperoit que nous ferions toûjours de mieux en mieux, & que nous nous conformerions aux Loix du païs: qu'en le faisant nous pouvions être asseurez de





de sa protection, de sa bienveillance, & des favorables regards de leur Roy glorieux, qui void toutes choses, & à qui rien n'est caché. Que cependant il nous exhortoit à nous conduire toûjours par les ordres de Sermodas, auquel il avoit ordonné de nouveau d'avoir un soin tout particulier de nous.

Après ces paroles il nous congedia, se tenant sur son Trône luy & ses assesseurs jusques à ce que nous fûmes hors de la Salle. On nous fit sortir du Palais au travers d'autres chambres & d'autres galleries que celles par où nous avions passé, & nous passâmes par le portail opposé à celuy par où nous étions entrez : nous retournâmes ainsi chez nous au travers de nouvelles ruës, dans le même ordre que nous étions venus.

Nous demeurâmes encore dix jours dans cet état sans autre ocupation que celle de nous divertir & de nous promener de tous côtez, pour voir la Ville & les raretez des environs. Mais enfin Sermodas nous prit un jour à part, moy Van de Nuits, Devese & Maurice, & nous dit, qu'il étoit temps après un si long repos que nous & nos gens nous attachassions à quelque ouvrage pour nous ga-

garantir des maux où nous pourroit jetter la fainéantise ; & que si nous voulions suivre son conseil, nous examinerions tout nôtre monde, pour voir dequoy chacun étoit capaple, afin de l'employer à ce qu'on le jugeroit le plus propre. Que ce qu'il en disoit ne procédoit nullement d'envie, en les voyant vivre sans rien faire, ny d'aucun espoir de gagner par leur travail, parce que ce seroit au profit de la Nation qui les nourrissoit, mais plutôt que c'étoit pour leur bien, & leur avantage, & de peur que leur oisiveté ne fût de mauvais exemple aux Sevarambes, ausquels elle étoit defenduë par les Loix fondamentales de l'Etat.

Nous luy répondimes tout aussi-tôt, que nous ne desirions pas mieux que d'avoir chacun son employ, & de faire comme les autres en toutes choses, que seulement nous le prions d'excuser nôtre ignorance jusques à ce que nous fussions mieux instruits des Coutumes & des Loix du païs. Que cependant il pouvoit nous ordonner ce qu'il lui plairoit, & que nous tâcherions de lui obeïr en toutes choses. Hé bien, dit-il, nous vous employerons tous sans trop vous fatiguer, & sans même vous séparer, & vous

vous, vos femmes & vos enfans pourrez demeurer ensemble tant que vous voudrez sous le même Gouvernement où vous ê-tes. Alors se tournant vers moy, il me dit que j'avois si bien gouverné mes gens, que ce seroit une injustice que de m'ôter mon autorité, & que pour me la conti-nuer Sevarminas me faisoit Osmasionta, c'est à dire, Gouverneur de l'Osmasie ou bâtiment quarré où nous étions logez, & que je pourrois choisir entre mes gens tels Officiers que je voudrois pour m'ai-der dans mon nouveau Gouvernement. Il ajoûta qu'il nous instruiroit des Coutu-mes & des Loix du païs, & qu'on au-roit beaucoup de charité pour excuser les fautes que nous viendrions à commettre par ignorance: Mais qu'il nous conseil-loit, affin que nous pussions vivre avec plus de contentement dans le païs, & converser avec tout le monde, d'en appren-dre la langue, que nous ne trouverions pas difficile, parce qu'elle étoit fort métho-dique & fort reguliére. Que pour cet effet il nous donneroit des Maîtres qui tous les jours nous donneroient une leçon à de certaines heures; que pour nous don-ner plus de loisir pour nous attacher à cet-te étude, il ne nous ordonneroit de tra-

vailler que ſix heures du jour, pendant les premiéres années, quoi que les habitans naturels du païs fuſſent obligez d'en donner tous les jours huit au travail. Il nous dit de plus, qu'il y avoit beaucoup de Fêtes dans l'année où l'on avoit des ſpectacles & des divertiſſemens ordonnez pour le public, & qu'ainſi le travail ne ſeroit pas fâcheux étant mêlé de beaucoup de récréations, & de jeux agreables, qui donnoient du relâche au corps & à l'eſprit.

Quand il fut ſorti nous examinâmes nôtre monde, nous trouvâmes qu'il y en avoit quelques-uns capables d'exercer les divers métiers qu'ils avoient apris en Europe. Tous les autres étoient gens de Marine, mais aſſez robuſtes, & propres à porter des fardeaux, ou à labourer la terre. Nous avertimes Sermodas, qui nous dit qu'on devoit ben-tôt poſer les fondemens d'une nouvelle Oſmaſie proche de la nôtre, & qu'il y auroit là de l'employ pour tout nôtre monde. Que cependant nous euſſions à les diſtribuer par douzaines, pour mettre un Douzenier à chacune, c'eſt à dire un Officier qui eût de l'autorité ſur eux pour les conduire dans le travail. Que nous euſſions auſſi ſoin de régler les affai-

res

res du dedans, ſans nous mettre en peine des vivres, des habits, ny des outils ou inſtrumens néceſſaires à nôtre travail, parce que tout nous ſeroit fourny quand nous en aurions beſoin. Et afin que nous puſſions faire toutes choſes ſelon l'ordre étably dans le païs, il nous donna un modelle du Gouvernement des autres Oſmaſies. Selon ce modelle-là, je fis Van de Nuits & Deveſe mes Lieutenans, ou Deroſmaſiontas, & partageay tous les autres par douzaines établiſſant ſur chacune un Douzenier. Pour la cuiſine & les autres offices du logis, nous ne nous en mimes pas en peine, parce que ne ſçachant ny le langage ny les coutumes, nous n'aurions pû nous en bien aquiter. C'eſt pourquoy Sermodas commit à cela un Sevarambe, nommé Fariſta, qui prenoit ſoin de tout le ménage, & qui commandoit à nos Eſclaves.

Après avoir ainſi reglé nos affaires, on commença de bâtir l'Oſmaſie, dont Sermodas nous avoit parlé, & j'y menay tout nôtre monde pour la premiére fois. Nous y fumes receus par le Maître Architecte, nommé Poſterbas, auquel Sermodas nous recommanda. Celuy-cy employa nos gens à diverſes manœuvres, comme à porter

des fardeaux, à rouler des pierres, & à d'autres ouvrages de cette nature, où nous allions travailler tous les jours à des heures reglées. Pour moy je n'y allois que quand je voulois, j'y envoyois tous les jours un de mes Lieutenans, qui se tenoit là pour voir travailler ses gens, & leur donner les ordres; & j'y allois moy-même d'ordinaire une fois en cinq jours pour montrer bon exemple.

Cependant je m'attachay à l'étude de la Langue du pays, & comme je la trouvay fort facile, ainsi que m'avoit dit Sermadas, j'en compris tous les principes dans trois ou quatre mois, & dans une année je sçus m'expliquer passablement bien. Plusieurs de nos gens l'aprirent aussi, mais la plupart n'y faisoient pas de grands progrès, bien que tous en aprissent un peu pour s'en servir dans les choses les plus nécessaires au commerce de la vie. Nous avions tous des Femmes, & nous leur fimes des Enfans à la plupart, j'eus permission d'en avoir jusques à trois, & mes Lieutenans deux.

Cependant quand j'eus une fois surmonté les premiéres difficultez de la Langue, j'y fis de si grands progrès en peu

peu de temps que dans trois ans je la parlois presque aussi bien que ma Langue naturelle : Cela me servit infiniment pour m'introduire dans la compagnie des Sevarambes, & pour observer leurs mœurs & leurs coutumes. Ils ont comme nous des Livres imprimez, quoy qu'ils n'en ayent pas un grand nombre comme nous en avons, mais tous ceux qu'ils ont sont très bons dans leur genre ; car ils n'en souffrent que de bons chez eux. J'en leus quelques-uns qui traitoient de leur Philosophie, de leurs Mathematiques, de leur Rethorique, de leur Histoire, & divers autres, mais je mattachay principalement à lire l'Histoire de ces peuples, & celle de l'établissement de Sevarias premier Legislateur des Stroukarambes; car c'est ainsi qu'ils s'appeloient avant sa venuë. Je m'attachay encore à la lecture de leurs Loix, & à la connoissance de leur Religion, & de leurs Coutumes, dont je rendray compte du mieux que je pourray dans la suite de cette Histoire, que je commenceray par celle de Sevarias, avant lequel tous ces peuples étoient barbares & grossiers comme le sont encore aujourd'huy tous les Austraux de leur voisinage, & je pense même de tout ce Continent. On a écrit plusieurs

choses de ce grand homme, mais je ne parleray icy que de celles qui ont le plus de rapport à son établissement, ou qui peuvent le mieux faire voir par quels moyens il parvint au degré de sagesse & de vertu où il étoit déja parvenu avant son arrivée aux terres Australes. Sans doute les malheurs de sa maison, ses souffrances & ses voyages n'y contribuerent pas peu; & l'on void rarement beaucoup de lumiéres dans la science du monde, parmy ceux qui ont toûjours vêcu à leur aise chez eux, sans jamais éprouver les rigueurs & l'inconstance de la Fortune, & la malignité des hommes. Sevarias avoit de grands dons de nature; son éducation fut excellente & toute extraordinaire de celle qui se donne en son pays, ses souffrances encore & ses voyages ne contribuerent pas peu aux lumiéres de son esprit; si bien qu'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'avec tous ces avantages il soit parvenu à une si haute sagesse, & qu'il en ait donné des marques si éclatantes dans le grand Theâtre où la Fortune l'avoit élevé.

Quant à la Ville de Sevarinde, qui porte son nom, on peut dire que c'est la plus belle Ville du monde, soit qu'on en

juge par ſa ſituation, & le terroir fertile qui l'environne, ou que l'on conſidere la beauté du climat, & l'air ſalubre du Païs où elle eſt bâtie, avec l'ordre & la magnificence de ſes bâtimens, & la bonne police qu'on y obſerve.

Elle eſt ſituée dans une Ile, qui a près de trente milles de circuit, & qui ſe forme au milieu d'un très-grand Fleuve, où ſe déchargent pluſieurs autres Riviéres. Cette Ile eſt ceinte d'une épaiſſe muraille, qui la fortifie tout alentour, de ſorte qu'il eſt preſque impoſſible d'y faire deſcente ſans la permiſſion des Habitans, quand on auroit la plus grande Armée du monde. Le terroir en eſt extrémement fertile, & produit une prodigieuſe quantité de fruits excellens : toutes les terres d'au-delà du fleuve ſont auſſi d'une merveilleuſe fertilité à plus de vingt lieuës à la ronde. L'air y eſt extrémement ſain, & le climat fort beau, étant environ au 42. degré de Latitude Méridionale.

Elle eſt bâtie au milieu de l'Ile, ſa figure eſt quarrée, & contient outre ſon Palais, qui eſt au centre de la Ville, deux cens ſoixante-ſept Oſmaſies ou

bâtimens quarrez, pleins d'Habitans. Chacune de ces Oſmaſies qui contient plus de mille perſonnes logées à leur aiſe, a cinquante pas Geometriques de front, & quatre grandes portes oppoſées l'une à l'autre, avec une grande cour au milieu remplie de verdure. Ses murailles ſont d'une eſpèce de marbre ou de pierre blanche, qui ſe polit fort bien, & les maiſons ont toutes quatre étages de hauteur.

Dans toutes les ruës, qui ſont fort droites & ſort larges, on void des piliers de fer qui ſoutiennent de larges balcons, ſous leſquels on marche à couvert de la pluye & du Soleil. Tous ces balcons ſont garnis de beaux vaſes remplis de terre, où croiſſent diverſes fleurs & divers arbriſſeaux, qui font comme autant de petits jardins contre les fenêtres. Au dedans des Oſmaſies tout alentour de la cour ſont de pareils balcons & de ſemblables jardins, & de la verdure au milieu de la cour, où l'on void une fontaine & un jet d'eau au centre de la fontaine & de la maiſon. Cette eau vient du haut du toict, on l'y fait monter d'ailleurs, pour éteindre le feu en cas de néceſſité, de-là elle ſe diſtribuë dans les bains,

dans

dans divers offices, dans tous les appartemens, & enfin dans la fontaine du parterre par divers tuyaux qu'on a mis en plusieurs endroits pour cet usage. On lave les ruës de la Ville quand on veut, & l'on pourroit y mettre trois pieds d'eau si l'on vouloit; ce qui se void rarement dans un terrain élevé comme celuy-là, & qui n'a rien du marêcage. On peut marcher sur les toicts des Osmasies, & en faire le tour, comme aussi faire courir l'eau tout à l'environ. Dans les grandes chaleurs de l'Eté on tend des toiles sur les ruës aussi haut que les tuiles des maisons, ce qui les rend fraîches & sombres, & preserve les passans des rayons du Soleil, si bien qu'on n'y est presque pas incommodé de la chaleur. On en fait de même dans les cours, & pour cet effet on attache des poulies aux murailles où l'on passe des cordes attachées aux tentes, & par ce moyen on les éleve en haut, pour empêcher les rayons du Soleil de donner contre les murailles, & de les échauffer. Toutes ces commoditez font que bien que l'Eté soit fort chaud dans tout le pays, néanmoins il n'est point incommode dans Sevarinde, & je puis dire

que je n'en ay passé en aucun endroit de l'Europe où il fût moins fâcheux que dans cette Ville, où l'on void par tout de l'eau, de l'ombre, des fleurs & de la verdure.

Les principaux ornemens de la Ville sont le Palais, & le Temple du Soleil, l'Amphitheâtre & le Bassin, qui est au bout de l'Ile; mais comme l'Ile même est toute environnée de fortes murailles, on la prendroit aisément pour une Ville.

Sevarinde est située au milieu de cette Ile, & cette Ile est presqu'au milieu des terres qui apartiennent à la Nation: Car on a pour maxime, de ne s'étendre que peu à peu & cela aux environs de la Ville Capitale, à mesure que le peuple s'augmente. Il est vray qu'on compte depuis la Mer jusques aux dernieres Osmasies au dessous de Sevarinde tout le long du fleuve, près de cent cinquante lieuës. La plupart de ce païs est habité par les Sevarambes presque comme une ligne: mais si l'on prend la traverse à vingt lieuës de chaque côté de l'Ile, on ne voit plus que de grandes forêts, habitées seulement par des Lyons, des Tygres,

gres, des Erglantes, des Cerfs, des Bandelis, & d'autres bêtes sauvages : Ces forêts appartiennent aux Sevarambes, à près de cinquante lieuës de chaque côté de leur Capitale, & encore plus loin, tout le long du fleuve en tirant vers la Mer, & il y a bien quarante lieuës en montant vers Sevaragondo, qui est la premiére Ville de Savarambe, sur le haut des montagnes en venant de Sporounde Tout le païs au delà des monts sur le rivage de l'Ocean, où demeuroient autresfois les Prestarambes, n'est habité que jusques aux petites Iles du Lac, où Maurice & ses compagnons furent pris, encore n'est-ce que sur le chemin de Sporounde à Sevarinde ; car Sevarias ayant rassemblé tous ces peuples qui étoient dispersez dans les bois, où ils ne vivoient, que de chasse, de fruits sauvages, & de quelques légumes, & leur ayant apris à cultiver la terre à la maniére de nôtre Continent, il leur en falut beaucoup moins ocuper, parce qu'un arpent bien cultivé leur rendoit plus de fruits que cinquante arpens cultivez à leur maniére. Ils se serrérent donc autour de Sevarinde au commencement, & de-là ils se sont

peu à peu répandus tout aux environs à près de vingt lieuës sur les côtez du Fleuve, & à près de trente au dessous de la Ville du côté de la Mer du Sud, où ils s'habituent plus volontiers qu'aux autres endroits, à cause de la commodité du Fleuve & des autres Riviéres qui s'y déchargent. Ils font souvent de nouvelles Colonies; car ils multiplient beaucoup, & l'on compte déja dans toutes leurs terres près de cinq mille Osmasies, ramassées en Villes ou en Bourgs, ou dispersées en divers endroits du païs, trois en un lieu, deux en un autre, mais on en void aussi de toutes seules.

Toutes les terres cultivées y sont, comme j'ay déja dit, d'un grand raport, tant par leur fertilité naturelle que par l'industrie des Habitans qui n'en peuvent souffrir d'inutiles autour de leurs habitations, & qui n'épargnent ni soins, ni peines, pour fertiliser jusques aux lieux les plus stériles, sur tout aux environs de Sevarinde. Pour cet effet ils ont creusé divers canaux à travers leurs plaines, pour arroser par tout, les lieux arides, & d'autres pour dessécher les terres marêcageuses. Il y a deux endroits proche de Sevarinde, où se remarquent, agreablement

ment en cela les effets de leur labeur & de leur induſtrie.

L'un eſt à trois milles au deſſous de la Ville, & dans la même Ile où elle eſt bâtie, où l'on void de très belles prairies, & des allées d'arbres fort touffus.

Avant l'arrivée de Sevarias, ce lieu preſentement ſi beau, n'étoit qu'un marais bourbeux & puant, qui ne produiſoit que des roſeaux ; mais par le moyen des canaux qu'ils y ont creuſez, & de la grande quantité de terre qu'ils y ont portée, ils en ont fait un terrain très-fertile & très-agréable.

L'autre endroit eſt au delà du Fleuve du côté d'Occident à ſix ou ſept milles de la Ville. Ce n'étoit autrefois qu'une grande plaine ſablonneuſe, où rien ne croiſſoit ; Mais par le moyen des Riviéres qu'on y a conduites par des Canaux, & par une invention qu'ils ont trouvée de diſſoudre le ſable, de l'engraiſſer & de le convertir en bonne terre, les Sevarambes ont fait de cette plaine un des plus beaux & des plus fertiles lieux du monde ; Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que ces ſables ainſi diſſous & engraiſſez par les moyens dont ils ſe ſervent ſans preſque aucune

peine, au lieu de s'amaigrir par les fréquentes récoltes qu'on en tire, deviennent toûjours plus gras & plus fertiles. Il y a une infinité de terroirs sablonneux dans nôtre Europe qui ne servent de rien, & que l'on pourroit rendre très-féconds & très-profitables, si l'on avoit cette invention. Je la trouvay si merveilleuse, que je ne fus jamais content que je n'en eusse appris le secret, ce qui ne me fut pas fort difficile, d'abord que j'eus appris la langue du Païs, parce que les Sevarambes, qui ne sont guidez par aucune avarice particuliére, & qui ne sont riches qu'avec l'Etat, ne font nul mystére des choses de cette nature. J'espere de publier cette invention en Europe si jamais j'y arrive, & que j'y trouve des personnes assez raisonnables, & assez puissantes pour vouloir entreprendre de tels Ouvrages où la dépense n'est pourtant pas fort grande, & dont les profits ne manquent jamais d'être très-considerables & très-avantageux au Public & aux particuliers.

Après avoir fait une description succincte de la Ville de Sevarinde, comme elle nous parut à nôtre arrivée, je croy qu'il est temps de traiter de l'Histoire, des Loix & des Mœurs des Sevarambes, en

en commençant par la Vie de Sevarias, que j'ay eu le loiſir de lire aſſez ſouvent durant pluſieurs années de ſéjour que j'ay fait dans Sevarambe, pour en remarquer ce qu'il y a de plus conſiderable & de deſcendre en ſuitte à celle de ſes Succeſſeurs.



HIS-

HISTOIRE DE SEVARIAS, LEGISLATEUR DES SEVARAMBES,

Premier Viceroy du Soleil, & celle de ses Successeurs.

Ou troisiéme Partie de l'Histoire des SEVARAMBES.

JE serois trop long si je raportois ici tout ce qu'on a écrit de la vie de ce grand homme, dont la sage conduite & les actions admirables ont fait la matiére de plusieurs volumes. J'en choisirai seulement les endroits les plus remarquables & les plus essentiels à l'Histoire de ce peuple heureux, qui croit devoir

voir toute ſa félicité aux ſoins & à la prudence de ce Législateur incomparable. Il étoit Perſan de nation & de fort ancienne origine, puis qu'il deſcendoit des Parſis, dont on voit encore pluſieurs familles dans la Perſe, qu'on diſtingue par ce nom des Tartares qui ſe ſont emparez de cet ancien Royaume. Ces Parſis, qui ſont les veritables originaires du païs, ont retenu pluſieurs coutumes de leurs Ancêtres, dont celle d'adorer le Soleil & le Feu, eſt une des principales. Ils n'ont point embraſſé le Mahometiſme commme le Sophi & ſes autres Sujets: De ſorte que Sevarias étant né Parſis, il fut élevé dès ſa plus tendre jeuneſſe dans la Religion de ſes Peres. Il s'appelloit dans ſon païs SEVARIS AMBARCES, étant le fils aîné d'un Seigneur nommé Aleſtan Hoſſer Ambarces, qui parmy ceux de ſa Religion étoit grand Prêtre du Soleil. Le lieu de ſa naiſſance & de ſa demeure n'étoit pas éloigné de cette partie de la Perſe, qui s'étend le long du Golfe Perſique. Sa Famille s'y étoit conſervée avec éclat pendant toutes les guerres, malgré les perſecutions des Tartares, juſqu'au tems de cet Aleſtan, qu'elle perdit baucoup de ſon ancienne ſplendeur, par la malice des puiſſans en-

ne-

nemis, que l'envie lui avoit suscités.

Les Sevarambes comptent le temps par Dirnemis, qui contiennent chacun sept révolutions Solaires. Suivant leur supputation, pour l'accommoder à la nôtre, Sevarias nâquit l'an de grace 1395. & trente-deux ans après il fit sa premiére descente dans les Terres Australes; c'est à dire l'an 1427. qui est celui, où ces peuples ont établi leur principale époque.

Pendant les six premiéres années de son âge, Sevaris fut élevé parmy les femmes du Palais de son pere selon les mœurs & les coutumes de sa Nation; Mais Alestan qui étoit un homme d'esprit & très-habile dans l'Astronomie & dans toutes les sciences receuës parmy les Parsis, ayant remarqué dans cet enfant tous les caractéres d'un naturel extraordinaire; qu'il observoit & vouloit imiter presque tout ce qu'il voyoit faire aux autres, & que même il y reüssissoit au-delà de tout ce qu'on en auroit pû esperer dans une si tendre jeunesse, il resolut de cultiver son esprit avec soin, & de luy donner une éducation proportionnée à l'excellent génie qu'il faisoit déja paroître. Il se porta d'autant plus facilement à cette résolution, qu'il avoit la commodité de l'executer par le moyen d'un

d'un de ſes eſclaves nommé Giovanni qui étoit homme de vertu, très-fidéle & très-ſçavant.

Ce Giovanni étoit Venitien de naiſſance, & Chrétien de Religion; il avoit déja ſervi Aleſtan trois ou quatre ans de ſuite, avant qu'il luy donnât la conduite de ſon fils. Quelque temps auparavant il avoit été pris par des Pirates, & puis acheté par quelques Marchands, qui le vendirent au grand Prêtre du Soleil. Il avoit naturellement de l'eſprit & de la vertu, & comme dès ſes jeunes ans on avoit eu ſoin de l'élever aux belles Lettres, il en avoit aquis une connoiſſance plus que mediocre, avant que ſon malheur lui eût fait perdre ſa liberté. Ses premiers Maîtres qui étoient des gens ignorans & groſſiers ne prirent pas garde à ſes bonnes qualitez. Mais Aleſtan, qui, comme je l'ay déja dit, étoit homme d'eſprit, connut bien-tôt le mérite de ſon eſclave & le traita avec tant de douceur & d'humanité, qu'il l'engagea par une forte inclination à préférer le ſervice d'un ſi bon Maître, à la liberté qu'il lui avoit ſouvent offerte, quoi qu'il eût une grande envie de le retenir dans ſa maiſon, pour lui donner la conduite de ſon fils. Quand donc Sevarias fut

entré

entré dans la ſeptiéme année de ſon âge, Giovanni prit le ſoin de ſon éducation. Alcſtan après luy avoir donné toute l'autorité qu'il faut à un Gouverneur, ne luy ordonna pas ſeulement d'inſtruire ſon fils dans les Sciences & dans les Arts, mais encore de le former à la vertu, ſans quoy les lumiéres de l'eſprit ne ſont pas ſeulement inutiles, mais très dangereuſes. Il luy remit devant les yeux la douceur avec laquelle il l'avoit toûjours traité, & les marques particuliéres qu'il luy avoit ſouvent données de ſon eſtime & de ſa bienveillance; Enfin il luy dit, que pour derniére preuve de cete eſtime & de la confiance qu'il avoit en luy, il commettoit à ſa ſage conduite le plus précieux de tous ſes biens, qui étoit ſon fils. Giovanni receut avec un profond reſpect ces témoignages avantageux de la bonté de ſon Maître, & s'attacha ſi fortement au ſervice & à l'éducation du jeune Sevaris, que dans peu d'années il luy fit faire des progrès extraordinaires dans l'étude des belles Lettres, & dans les exercices du corps, mais ſur tout dans la pratique de la vertu. Il eſt vray qu'il trouva un ſujet bien diſpoſé, car outre la douceur naturelle & l'inclination honnête qui paroiſſoit dans

ce

ce jeune Prince, il vit bien-tôt briller en luy un eſprit vif, pénétrant & judicieux, accompagné d'une mémoire très-heureuſe, ce qui ſe rencontre rarement dans une même perſonne. Il ſceut ſi bien cultiver ces belles diſpoſitions qu'à l'âge de ſeize ans, Sevarias ſçavoit parfaitement la Langue Italienne, entendoit aſſez bien la Latine & la Greque, & avoit lû dans toutes ces Langues les Autheurs qui pouvoient le plus contribuer à polir ſon eſprit, & le confirmer dans l'amour de la juſtice & de la ſageſſe. Outre ces belles qualitez de l'ame, il avoit toutes les parties du corps néceſſaires à un honnête homme. Il étoit bien fait de ſa perſonne, il avoit outre une taille riche, & un beau viſage, une mine douce & majeſtueuſe, qui le feſoit aimer & reſpecter en même temps de tous ceux qui le regardoient. Il joüiſſoit d'une ſanté ferme & ſon corps robuſte & vigoureux, plein de force & d'agilité, le fit parfaitement bien reüſſir dans tous les exercices qu'on lui fit apprendre.

Tant de qualitez éminentes le rendoient l'amour de ſes parens, l'admiration & l'eſperance des Parſis, & un objet d'envie aux ennemis de ſa maiſon. Car la longue proſpérité de ſa Famille avoit ſuſcité bien des

des envieux à son Pere, & luy en auroit suscité beaucoup davantage, si par son adresse & sa modération, Alestan n'eût étouffé dans leur naissance, mille mauvais desseins, que plusieurs personnes jalouses de son bonheur avoient formé contre luy. Mais quelque sage & modéré qu'il fût, il ne put empêcher qu'un Seigneur de ses voisins ne luy fit plusieurs insultes, sous pretexte de quelques interêts qu'ils avoient à démêler ensemble. Comme leur haine s'augmentoit tous les jours par de nouveaux sujets, ils se firent enfin une guerre ouverte, & l'ennemi d'Alestan lui dressa diverses embûches pour le tuer, mais pas une ne reüssit.

Ces mauvais succès ne l'empêcherent pourtant pas de lui en dresser de nouvelles, jusques-là, qu'il vint un jour luimême accompagné d'un grand nombre de Gens armez, attendre Alestan & son fils dans un bois, où ils étoient à la chasse.

Par bonheur un Seigneur Parsis de leurs amis les y étoit venu rencontrer, quoy qu'on ne l'eût pas invité ; & comme il avoit amené beaucoup de monde avec lui, il fortifia extrémement le parti d'Alestar, qui sans cela auroit couru grand risque d'être

Tome 1 Pag. 215



d'être accablé par le nombre de ſes ennemis. Ils ne manquerent pas de ſe jetter ſur luy & ſur les ſiens une heure après qu'il fut arrivé dans le bois, où ils ne croyoient pas le trouver ſi bien eſcorté. Neanmoins comme ils étoient encore les plus forts en nombre, & qu'ils s'y étoient préparez de longue main, ils mirent d'abord les gens d'Aleſtan en deſordre, & ſans doute ils auroient pouſſé leur pointe plus loin, ſi le jeune Sevaris acompagné de ſon Gouverneur & de deux de ſes domeſtiques, voyant le danger évident où étoit ſon pere, n'eût avec un courage héroïque & un bonheur extraordinaire, pouſſé ſon cheval au milieu de ſes ennemis, & tué leur chef de ſa propre main. La mort de ce chef & la valeur de ce jeune Prince jetterent l'étonnement & l'épouvante parmi ces aſſaſſins ; ſi bien qu'Aleſtan ayant promptement rallié ſon monde pour aller ſecourir ſon fils, il n'eut pas beaucoup de peine à rompre & à mettre en fuite ceux qui purent échaper à ſon juſte reſſentiment.

Mais la joye que lui donna cette victoire ne fut pas de longue durée. Elle ſe changea bien-tôt en triſteſſe quand il vint à conſidérer les malheurs, où elle pourroit

le précipiter luy & sa Famille. Son ennemi étoit mort à la vérité, mais l'inimitié n'étoit pas éteinte; Il avoit laissé de puissans amis dans la Cour du Sophi & dans le païs même, qui devoient aparemment faire tous leurs efforts pour perdre Alestan, & son Fils. Ils étoient tous Mahometans, & par consequent très-capables d'oprimer un Prince qui n'étoit considerable, que dans une Religion persécutée, & par une Nation soumise à la loy d'un cruel vainqueur.

Toutes ces considerations, & sur tout la crainte de voir périr son fils, qu'il aimoit plus que sa vie, luy firent prendre la résolution de l'éloigner, pour l'arracher à la vengeance de ses ennemis. Sans perdre donc un tems qui lui étoit précieux, il fit venir Sevarias & Giovanni dans son cabinet, après leur avoir fortement representé le déplorable état de ses affaires, & le danger qui les menaçoit, il dit au Gouverneur, que comme son fils avoit receu de luy son éducation, & qu'après son Pere il étoit obligé de le considerer comme l'homme du monde auquel il devoit le plus de respect & de reconnoissance, aussi pouvoit-il raisonnablement attendre de luy plus d'affection & de fidélité que

que d'aucun autre; Que depuis treize ou quatorze ans qu'il étoit dans sa Famille il avoit donné des preuves si claires de son zele, & de sa prudence, que ce seroit pécher contre la raison & contre la justice de ne pas avoir une entiére confiance en luy. Que comme jusques alors, il avoit eu la conduite de son fils, il étoit juste qu'il eût encore le soin de sa personne durant le reste de sa jeunesse; & qu'enfin les liens qui les attachoient l'un à l'autre étoient si forts, que rien ne devoit les rompre, ni même les relâcher.

Vous avez, dit-il, *Fidelle Giovanni, cultivé jusques icy cette jeune plante; mais vous n'aurez rien fait encore, si lors qu'elle commence à porter des fruits & à remplir nôtre esperance vous ne la sauvez du danger qui la menace. Je vous la remets donc entre les mains comme un dépôt sacré, dont je vous demanderay compte, & que je vous conjure de tenir cher comme vos yeux. Fuiez ces lieux infortunez, où l'injustice oprime l'innocence; & menez mon fils dans tous les païs de l'Asie & de l'Europe, où vous pourrez tous deux vivre en seureté, & joüir du commerce des honnêtes gens. J'ay déja donné ordre à tout ce qui vous est nécessaire pour vôtre voyage, & je n'attens rien avec plus d'impatience que l'heure de vôtre départ.*

Ce discours impreveu causa beaucoup d'étonnement au jeune Sevarias, qui ne vouloit point quitter son pere, & qui desiroit de partager avec luy tous les dangers & toutes les peines, où les malheurs de sa fortune pourroient le précipter. Mais toutes ses priéres furent inutiles. Alestan voulut être obéi & mettre son fils à couvert de l'orage qui le menaçoit.

Ils partirent donc secrettement luy & son Gouverneur, ne prenant avec eux qu'une seule personne pour les servir dans leur fuite, & traverserent plusieurs Provinces, avant même que leurs ennemis eussent rien apris de leur départ.

Cependant Alestan ayant mis ordre à ses affaires domestiques, s'éloigna pour quelque tems de son païs, & se tint caché jusques à ce que ses ennemis eussent assouvi leur rage par la ruine de ses maisons, & par celle de tout ce qu'il n'avoit pû mettre à couvert. Enfin après trois ans d'exil, il ménagea son acommodement avec eux, & pour quelque somme d'argent, il fut rétabli dans la possession de ses biens & de ses dignitez. Alors il tourna toutes ses pensées vers son fils, & l'envoya chercher par un Mes-

Meſſager fidelle, à la Cour du Grand Seigneur, où il s'étoit arrêté, aprés avoir parcouru une bonne partie de l'Aſie. Mais lors que ce Meſſager y fut arrivé, les perſonnes à qui on luy avoit ordonné de s'addreſſer, luy dirent que Sevarias étoit parti avec ſes gens pour aller voir l'Europe, & que depuis ſix mois qu'ils avoient quitté l'Aſie, on n'en avoit eu aucune nouvelle. Aprés cette réponſe ce Meſſager, voyant qu'il ne le pouvoit trouver en Aſie reſolut de l'aller chercher en Europe, & particuliérement à Veniſe, parce que c'étoit le païs de Giovanni. Pour cet effet il prit la route d'Italie, & s'enquit avec un ſoin extrême des perſonnes qu'il y cherchoit. Mais aprés une longue & inutile recherche, il fut enfin obligé de s'en retourner en Perſe rapporter à ſon Maître le mauvais ſuccés de ſon voyage.

Ces triſtes nouvelles toucherent ſenſiblement Aleſtan. Il s'imagina que ſon fils étoit mort, & il en conceut un tel déplaiſir, que trois mois aprés l'arrivée du Meſſager, ce Pere deſolé mourut de triſteſſe, & laiſſa ſes biens & ſes dignitez à ſon ſecond fils plus jeune de quatre ans que Sevaris.

Revenons maintenant à ce jeune Seigneur que la Providence avoit conservé pour les grandes choses dont il fut ensuite l'instrument, & que pour cet effet elle avoit garanti d'une infinité de dangers. Il avoit quitté la Cour du Grand Seigneur pour aller voir l'Italie, & s'étoit embarqué sur un Vaisseau chargé pour Venise, païs de Giovanni son Gouverneur. Ils furent assez mal-heureux pour être pris par des Corsaires, qui venant à partager leur butin, les séparerent malgré les priéres & les promesses qu'ils leur faisoient d'une rançon considerable, s'ils vouloient les laisser ensemble, jusques à ce qu'ils eussent dequoy les satisfaire. Giovanni fut ramené en Asie, & Sevaris fut envoyé à Naples pour être donné à un Marchand de cette Ville, qui avoit part aux prises que faisoient ces Corsaires. Il n'eut pas long-tems demeuré avec ce Marchand, que son mérite fut remarqué par un Seigneur de qualité, qui l'acheta pour le donner à un jeune Gentil-homme Sicilien, qui devoit bien-tôt retourner en son païs. Ce Seigneur s'interessoit beaucoup dans l'éducation de ce Gentilhomme, parce qu'il étoit son proche parent, & qu'il n'avoit ni pere ni me-

mere. Il avoit luy-même examiné Sevaris dans les Sciences & dans les Langues, & avoit reconnu qu'outre un ſçavoir extraordinaire aux perſonnes de ſon âge, il avoit une beauté de génie & une ſolidité d'eſprit incomparable. Ces belles qualitez luy aquirent l'eſtime & l'affection de ce Seigneur Néapolitain qui fut aſſez généreux pour ne le donner à ſon jeune parent, qu'à condition qu'il luy rendroit ſa liberté après trois ans de ſervice. Sevaris partit donc pour la Sicile avec ſon nouveau Maître, qu'il ſervit avec beaucoup de zele & de fidélité durant l'eſpace de deux ans, & ſans doute il auroit continué juſques au temps qu'on luy avoit preſcrit, ſi la malice d'une femme qu'il avoit mepriſée ne luy eût ſuſcité de fâcheuſes affaires qui penſerent le perdre, & dont il eut beaucoup de peine à ſe tirer.

Elle l'avoit fauſſement accuſé d'avoir voulu attenter à ſon honneur, & en avoit ſecrettement averti ſon mari, qui croyant les plaintes de ſa femme juſtes, voulut ſe venger de cette injure. Mais après bien des perſecutions & des peines qu'on fit ſouffrir à Sevaris,

à la fin son innocence triompha de la malice de ses ennemis, & parut si clairement, qu'il ne leur resta que la honte d'avoir voulu oprimer un étranger éloigné de sa Patrie, & destitué de Parens & d'amis. Néanmoins quelque innocent qu'il fût, il ne se seroit pas facilement tiré d'affaire, si le Seigneur qui l'avoit acheté venant à sçavoir le tort & la persécution qu'on luy faisoit, ne se fût employé pour luy & ne luy eût fait obtenir sa liberté, même plus d'une année avant qu'on fût obligé de la luy rendre;& pour comble de bonté,n'eût ajoûté à ce bienfait, des récompenses pour lui aider à se retirer chez luy.

Ainsi nôtre jeune Affranchi ayant quitté la Sicile, passa le plus promprement qu'il put en Italie, & fut tout droit à Venise, esperant d'y aprendre des nouvelles de son Gouverneur: Mais tous ses soins furent inutiles. De-là il voyagea presque par toute l'Italie, & vid ce qu'il y avoit alors de plus remarquable; Après quoy il retourna à la Cour du Grand Seigneur, où il avoit laissé des amis & de l'argent.

Ce fut là qu'il aprit que son cher Giovanni étoit esclave en Egipte, ce qui l'obligea d'y aller avec toute la diligence possible

ſible pour le tirer d'eſclavage & reprendre avec luy le chemin de la Perſe. Il l'en tira & eut plus de bonheur dans ce voyage qu'il n'en avoit eu dans le précédent; mais la fin en fut fort triſte: car il ne fut pas plutôt arrivé en un lieu d'où il pouvoit aprendre des nouvelles de ſon pere, qu'il receut celle de ſa mort. Cette mort inesperée luy cauſa une douleur extrême & le fit reſoudre à ne pas retourner de long-temps chez luy. Il dit donc à Giovanni, qu'après avoir vû la Grece, l'Italie & la plupart de l'Aſie du côté d'Occident, il deſiroit de voir l'Aſie Orientale, & de paſſer juſques dans les Indes; Que pour cet effet il le prioit d'aller trouver ſon Frere pour luy communiquer ſon deſſein, & pour tirer de lui ce qui étoit neceſſaire pour ſon voyage. Giovanni executa ſes ordres, & l'ayant rejoint dans une Ville dont ils étoient convenus, ils paſſerent tous deux aux Indes, de là aux Iles du Japon, & enfin au Royaume de la Chine. Ils eurent dans tous ces païs diverſes avantures, où Sevaris eut occaſion d'exerſer ſa vertu, & où il acquit cette grande ſageſſe dont on void encore aujourd'huy les effets parmy les Sevarambes. Il fut auſſi long-temps à faire ſes voyages

ges d'Orient qu'il en avoit été à ceux d'Occident puis il s'en retourna chez luy, où il eſperoit ſe repoſer de toutes ſes fatigues durant le reſte de ſa vie, ne ſçachant pas que le Ciel l'eût choiſi pour les grands deſſeins, qu'il luy fit enſuite executer. Mais il ne l'avoit fait naître avec tant de belles qualitez, & n'avoit préparé ſon ame par tant d'épreuves & de traverſes, que pour le faire l'Auteur des Loix les plus juſtes qu'on ait jamais faites, & l'inſtrument de la félicité du plus heureux peuple du monde.

Quand Sevaris fut arrivé chez luy, il n'entra pas ſeulement en poſſeſſion des biens de ſon Pere; il fut auſſi reçu dans la charge de Grand Prêtre du Soleil, qui étoit héréditaire dans ſa maiſon, & que ſon frere n'avoit exercée durant ſon abſence, que pour la luy remettre à ſon retour. Or cette charge étant la plus éminente qui fût alors parmy les Parſis, elle faiſoit conſiderer ceux qui l'exerçoient comme des Souverains, & leur autorité étoit d'autant mieux établie, que les peuples s'y ſoumettoient volontairement, & croyoient même y être obligés par la Religion. Et comme les grandes charges ne ſont pas ſeulement honneur à ceux qui les exer-

exercent, mais qu'elles en reçoivent aussi un nouvel éclat, quand ils ont du mérite, Sevaris qui en avoit infiniment, porta sa Prêtrise jusqu'à un degré de gloire & de majesté, tout à fait singulier. Sa belle éducation, ses longs voyages & ses adversités passées avoient de beaucoup augmenté les lumiéres naturelles de son esprit, & luy donnoient des avantages peu communs aux Orientaux. Aussi tous ces grands avantages joints à la noblesse de son extraction, à l'éclat de ses dignitez & à la grandeur de sa fortune, luy aquirent bien-tôt parmy les Parsis une réputation de prudence & de sagesse, qui le faisoit considerer beaucoup au delà de tous ceux qui l'avoient précédé. On le venoit consulter de toutes parts sur les affaires les plus épineuses, & il donnoit des avis, ou rendoit des Jugemens si sages & si équitables, que tout le monde en étoit satisfait.

Deux ou trois ans aprés son retour, il survint un grand differend entre le Maître d'un Navire & un Marchand du païs, dont le jugement luy fut déféré.

Le Marchand d'un côté se plaignoit que les Mariniers qu'il avoit employez pour transporter des Marchandises aux In-

des, & pour en raporter d'autres de ce païs-là, s'étoient mal aquitez de leur commiſſion. Il ajoûtoit qu'après l'avoir engagé à faire une grande dépenſe, & avoir conſumé beaucoup de ſes denrées, ils étoient enfin revenus ſans achever le voyage, & luy alléguoient des raiſons chimeriques, inventées à plaiſir pour le fruſtrer de ſon bien.

Les Mariniers au contraire pour ſe juſtifier de cette accuſation, ſoutenoient qu'ils avoient été pouſſez par la tempête vers les Mers du midy, au delà desquelles ils avoient trouvé un païs habité, où ils avoient été contraints de demeurer durant l'eſpace de ſept ou huit mois, avant que d'en pouvoir revenir; Que pendant leur ſejour dans cette terre inconnuë ils s'étoient vûs obligez de ſe deffaire d'une partie de leur Cargaiſon, pour y ſubſiſter & pour ſe munir des choſes néceſſaires pour leur retour.

Sevaris entendant parler d'une nouvelle découverte vers le Sud, où l'on croyoit alors qu'il n'y eût que des Mers interrogea ces Matelots en particulier ſur un ſujet ſi ſurprenant & ſi nouveau & aprit qu'en effet la tempête les avoit jettez ſur un grand païs vers le Mi-

Midi. Et comme il leur fit plusieurs demandes sur tout ce qu'ils avoient pû remarquer dans cette nouvelle terre, ils firent les réponses suivantes.

Qu'ils y avoient vû des Hommes & des Femmes d'une taille extraordinaire: Mais qui d'ailleurs étoient fort bien-faits, & de plus fort doux & fort traitables; Qu'ils en avoient reçû dans leur nécessité, toutes les choses necessaires à la vie, pendant le séjour qu'ils avoient fait parmi eux, & qu'on ne leur avoit fait aucune injustice, soit en leurs biens ou en leurs personnes: Que ces Peuples habitoient dans des hutes & des cabanes, qu'ils alloient tout nuds, & ne couvroient que les parties du corps que la Nature enseigne de cacher; Que les Femmes y étoient fort belles, même sans l'aide des ornemens, & qu'on leur en avoit fourny d'assez aimables, aussi bien que des vivres & des logemens; Que les Hommes n'avoient que des Arcs & des flêches, ou de grands bâtons pour toutes armes, & qu'ils étoient fort adroits à tirer de l'Arc; Que la chasse étoit leur exercice le plus ordinaire, & que leur païs étant très bon & leur climat très beau, ils y pourroient vi-

vre heureux, à leur maniére, si la cruelle guerre que leur faisoient les Habitans d'un autre païs au delà de certaines Montagnes, n'eût troublé leur tranquilité.

Ces Matelots ajoûterent qu'ils avoient compris, que les causes de cette guerre venoient de quelques differends de Religion; Que ceux de par delà les Monts avoient innové dans le culte du Soleil, dont ils étoient tous adorateurs, & qu'ils faisoient la guerre à ceux-cy, parce qu'ils ne vouloient pas recevoir leurs innovations, ni aprouver les cérémonies superstitieuses, que les autres avoient mêlées au culte de ce grand Astre.

Sevaris étant persuadé par le témoignage unanime de ces Matelots, que cette relation étoit véritable, quelque surprenante qu'elle parût, se sentit touché d'un desir ardent d'aller lui-même voir cette nouvelle Terre. Pour cet effet il engagea par des bienfaits & par des promesses tous ces Mariniers à son service, & pour faire cesser les plaintes du Marchand, il leur donna dequoy le dédommmager. Après cela il mit tous ses soins à recouvrer les choses necessaires pour son voyage, & fit enfin équiper deux Navires outre celuy des Matelots qu'il avoit pris à son service. Quelque temps

temps après il partit ſous leur conduite avec un aſſez bon nombre de Soldats qu'il avoit choiſis entre ceux des Parſis qui voulurent ſuivre ſa fortune. Ils furent fort long-temps en Mer, contraints d'eſſuyer deaucoup d'orages avant qu'ils puſſent arriver à ce païs nouvellement découvert: Mais enfin ils y arriverent heureuſement. Avant que de mettre luy-même pied à terre, il y fit deſcendre ceux de ſes matelots qui ſçavoient le mieux s'expliquer en la langue du païs. Il leur ordonna de faire entendre à ces Peuples qu'un fidele Miniſtre du Soleil, qui offroit ſacrifice à ce grand Aſtre pour pluſieurs de ſes véritables adorateurs, étoit arrivé ſur leurs côtes avec des forces ſuffiſantes pour les défendre contre tous leurs ennemis, quoique le nombre de ſes Soldats ne fût pas grand: mais qu'étant armez des foudres du Ciel, ils étoient capables de diſſiper les armées les plus nombreuſes.

En effet, il avoit bien prévû que par le moyen de l'Artillerie, & des autres armes à feu dont il avoit eu ſoin de ſe munir, il ne manqueroit pas de repandre la terreur parmi tous ces Peuples ignorans, qui n'en connoiſſoient point l'uſage, & qui n'en avoient pas même oui parler.

Dans cette vuë il en avoit apporté tout autant que le nombre & la grandeur de ses vaisseaux l'avoit pû permettre, quoi qu'il eût bien eu de la peine pour en recouvrer, parce qu'en ce temps-là l'usage n'en étoit pas encore commun dans la Perse. Mais comme il avoit de fort bonnes correspondances dans le Royaume de la Chine, où l'invention de l'Artillerie étoit dès lors ancienne, quoi qu'elle fût nouvelle ailleurs, il en avoit fait venir de ce païs-là.

Cependant les gens qu'il avoit envoyez à terre, où ils étoient déja connus, ne manquerent pas d'y executer ses ordres, & leur proposition ayant été examinée, on la trouva trop avantageuse pour ne pas la recevoir. Ainsi trois jours après l'arrivée des Parsis sur leurs côtes, les principaux du peuple avec une grande suite de gens armez de flêches & de bâtons vinrent vers le rivage portans des presens de leurs meilleures viandes, & de leurs meilleurs fruits, pour les offrir à Sevaris & pour le prier de mettre pied à terre. Il reçut quelques-uns de leurs Chefs dans ses vaisseaux, dont ils admiroient la grandeur & la fabrique, & les y traita avec tant de douceur & de bonté qu'il aquit leur estime &

leur amitié dès la premiére entrevuë. Ensuite ayant apris qu'il y avoit un Port commode sur ces côtes il y fit conduire sa petite flote pour la mettre à couvert des tempêtes qui pourroient survenir. Ce Port étoit justement la Baye que nous découvrimes, & près de laquelle nous transferâmes nôtre camp; De sorte que Sevaris suivit la même route que nous, quand nous montâmes vers Sporonde. Il est vray qu'il y entra du côté du Soleil couchant, où l'embouchure est plus large, & plus commode, que du côté du Levant par où Maurice entra dans ce grand Lac.

Avant que de faire sa descente Sevaris prit toutes les précautions qu'il falloit prendre, & ne voulut pas imprudemment se confier à des gens dont il ignoroit encore les mœurs & les coutumes. Pour être donc à couvert de toutes sortes d'insultes, il se campa dans une petite Ile proche du Continent vis-à-vis de Sidembourg. Ce fut là que pendant quelques jours, il reçut les visites & les hommages des peuples d'alentour, auquels il fit entendre ses canons pour leur imprimer la crainte & le respect. Le bruit épouvantable de ces machines inconnuës leur causa tant d'étonnement & d'admiration, qu'ils

se

se persuaderent facilement, que les Parsis étoient envoyez du Soleil pour leur délivrance, & qu'ils en avoient aporté les foudres pour la punition de leurs ennemis.

Quand Sevaris se fut bien informé des mœurs de ces Peuples, il trouva qu'ils vivoient en commun, & qu'ils étoient distribuez par grandes familles, chacune desquelles avoit un espèce de gouvernement particulier; Que néanmoins pour leur conservation mutuelle ils élisoient tous les ans un Capitaine Général, auquel chaque famille envoyoit un certain nombre d'hommes armez qu'il menoit à la guerre contre les Montagnards leurs ennemis, quand ils descendoient dans la plaine pour les ataquer ou pour ravager leur païs. Au reste il trouva que selon le raport de ses Matelots, ces Peuples alloient tout nuds, & qu'ils couvroient seulement les parties que la pudeur défend de nommer, de la dépoüille des animaux qu'ils tuoient à la chasse; Qu'ils se nourrissoient principalement des fruits des arbres, de diverses racines qu'ils plantoient, & d'une espèce de légume qu'ils prenoient soin de cultiver, & dont ils avoient de très-grandes récoltes. Que d'ailleurs la Pêche, la Chasse des

Cerfs

Cerſs & celle des Bandelis faiſoit leur exercice le plus ordinaire, & que tous les ans ils offroient au Soleil les prémices de tous leurs fruits.

Sevaris s'étant ainſi fait inſtruire des mœurs de ces peuples, qu'il trouva très-conformes à ſes ſentimens, & ayant pris toutes ſes précautions, il crut qu'il étoit de ſon intérêt & de ſa gloire de ſe ſignaler au plutôt par quelque action guerriére contre les ennemis.

Pour cet effet il ſe fit montrer les lieux par où ces Barbares deſcendoient tous les ans de leurs montagnes dans les plaines, & y fit faire des retranchemens où il mit pluſieurs piéces d'artillerie & un bon nombre de Mouſquetaires. Il avoit mené de Perſe ſix cens hommes ou environ, tous braves & fort adroits, qu'il arma d'épées, de piques & de mouſquets. Il y avoit un bois au-delà de ſon retranchement, dans lequel il poſa cent de ſes Parſis, & deux cens Preſtarambes, ou Habitans du Païs. Dans un autre bois encore plus avancé vers les Montagnes, il y mit une pareille embuſcade, & ſe tint luy-même avec le reſte de ſes gens dans ſon nouveau retranchement. Il l'avoit fait faire dans un lieu fort étroit, afin que ſon artillerie fit un

plus

plus grand effet contre les Barbares dans leur passage. Quand il eut ainsi disposé ses gens, il envoya un grand parti de Prestarambes pour donner l'allarme aux ennemis jusques dans leurs Montagnes, & leur ordonna de feindre une fuite quand les autres viendroient pour les repousser, afin de les attirer dans son embuscade. Ceux-cy étant entrés chez les Stroukarambes, (car c'est ainsi qu'ils nommoient les Montagnards leurs ennemis) se jetterent sur quelques-unes de leurs habitations, où ils mirent tout à feu & à sang. Cette insulte alarma fort cette Nation fiére qui n'avoit pas accoûtumé d'en souffrir de pareilles, quoy que tous les ans elle en fit de semblables aux Prestarambes. Ils s'assemblerent donc de toutes parts pour repousser la violence par la force, & vinrent enfin au nombre de dix ou douze mille fondre sur le party qui les avoit insultez, & résolurent de les pousser jusqu'au rivage de la Mer & de les exterminer tout à fait. Les autres les voyant venir & prenant la fuite selon les ordres de Sevaris, les attirererent insenblement devant l'artillerie, où les Canonniers prirent si bien leur temps & firent une décharge si terrible sur eux qu'elle leur donna tant d'épouvante, que tout en desordre ils prirent

rent la fuite vers leurs Montagnes. Mais leur consternation fut encore plus grande quand ils tomberent dans les autres embuscades qu'on leur avoit dressées. Alors ils crurent que les foudres du Ciel étoient lancées sur eux de toutes parts, & qu'elles les poursuivoient en tous lieux, ce qui acheva de les disperser. Dans cette confusion & cette déroute generale, les Prestarambes qui étoient à leurs trousses avec la mousqueterie des Parsis, en firent un horrible canage & vengerent dans ce jour les injures & les violences qu'ils avoient souvent souffertes de la part de ces Barbares.

Ils en tuérent plus de trois mille, & en firent presque autant de prisonniers; Après quoy ils s'en retournerent triomphans à leurs demeures, & témoignerent leur respect & leur reconnoissance à Sevaris & à ses gens, que depuis cette victoire ils commencerent à regarder comme leurs Libérateurs & leurs Dieux Tutelaires. Il reçut leurs hommages avec beaucoup de modération & leur fit comprendre qu'ils devoient donner la gloire de cette action au grand Dieu de la Lumiére qui avoit envoyé les Parsis pour les défendre & les protéger. Il ajoûta qu'il étoit raisonna-

ble,

ble, & de leur devoir, de luy faire un ſacrifice ſolemnel pour le remercier de l'heureux ſuccès qu'il avoit donné à leurs armes.

Cette pieuſe exhortation ayant été bien reçuë de tout le monde, on fit incontinent élever un Autel dans le champ de Bataille, & Sevaris s'étant vêtu de ſes habits Sacerdotaux les plus riches & les plus éclatans, & uſant de cérémonies pompeuſes, offrit au Soleil les armes & les dépoüilles des ennemis. A ce ſacrifice il en ajoûta un autre de parfums, dont l'uſage étoit alors ignoré des Preſtarambes, qui pendant cette action étoient remplis de reſpect & d'admiration à la vuë d'un ſacrifice dont l'éclat & la magnificence ſurpaſſoit de beaucoup la ſimplicité des leurs.

Après cet acte de piété & de reconnoiſſance, Sevaris reprit le chemin de ſon camp, que dans peu de jours de-là, il fit tranferer à l'une des Iles du Lac de *Sporaskompſo*, auprès deſquelles Maurice fut pris dans ſa Pinaſſe quand il alloit à la découverte du païs. Ce lieu étoit plus ſeur & plus commode que celuy où il étoit auparavant, & même beaucoup plus près des Montagnes & dans une diſtance raiſonnable de la Mer. Il n'y fut pas plutôt établi, qu'il

qu'il renvoya deux de ſes Vaiſſeaux en Perſe ſous la conduite de Giovanni, auquel il donna ordre d'amener autant de Parſis qu'il en pourroit engager à ſon ſervice. Outre cela il luy dit de raporter tout ce qu'il jugeroit néceſſaire pour un ſolide établiſſement, & ſur toutes choſes il luy ordonna de ne parler de leur avanture qu'aux Parſis qu'il pourroit obliger à les ſuivre. Il ajoûta qu'il falloit leur recommander le ſecret, parce qu'il étoit à craindre que les Uſurpateurs de la Perſe pour s'oppoſer à leurs deſſeins, ne les empêchaſſent de ſortir du païs, & d'aller demeurer dans cette nouvelle terre, qu'il ſembloit que la Providence leur eût donnée pour y rétablir l'ancienne ſplendeur des véritables Perſans, & le vray culte de l'Aſtre du jour. Giovanni ayant reçu ces ordres ſe mit en mer avec un vent favorale, cinglant vers la Perſe où dans peu de temps il arriva heureuſement.

Cependant ceux des Stroukarambes, qui étoient échapés du combat, étant de retour chez eux y jetterent tout le monde dans une extrême conſternation, par le recit qu'ils leur firent de la bataille, où la foudre (diſoient-ils) avoit fait un horrible carnage de leurs gens. La renommée

porta

porta bien-tôt cette nouvelle au-delà des Monts parmi les Stroukarambes habitans du plat païs, où Sevarinde est presentement située. Une avanture aussi extraordinaire qu'étoit celle-là, fit grand bruit parmy eux & ne manqua pas de leur causer un merveilleux étonnement. Elle leur fit même craindre par avance un châtiment pareil à celui de leurs voisins, & cette crainte facilita beaucoup les entreprises de Sevaris, lors que fortifié d'un nouveau secours de Parsis, il porta jusques dans leurs plaines ses armes victorieuses.

Durant l'absence de Giovanni il fut élû Capitaine General de tous les Prestarambes; après quoy s'occupant à reconnoître leur païs, & à faire un dénombrement de leur Nation, il trouva qu'elle consistoit en plus de trois cens mille ames, hommes, femmes & enfans compris. Or comme ces Peuples vivoient en communautez, qu'ils étoient exposés aux courses de leurs voisins, qui venoient tous les ans desoler leurs frontiéres, ils usoient d'une grande œconomie & faisoient toûjours des amas de grains pour deux ou trois ans. Pour les conserver ils creusoient de grands trous dans la terre & les recouvroient ensui-

ſuite ſi adroitement, qu'il étoit fort difficile à leurs ennemis de les découvrir. Sevarias fit ouvrir pluſieurs de ces Magazins, & en fit tranſporter les grains à l'Ile du Lac, où il avoit transferé ſon camp, afin que delà il en pût commodément tirer pour ſes divers uſages.

Quand il eut ainſi pourvû à la ſubſiſtance de ſes troupes, il fit entendre aux Preſtarambes que c'étoit peu que d'avoir défait les ennemis ſur la frontiére s'ils ne ſongeoient à les aller attaquer dans leur pays même; & s'ils ne ſe mettoient en devoir de les ſubjuguer tout à fait, pour s'aſſûrer la paix & pouvoir vivre tranquillement chez eux; Qu'ils ne jouïroient jamais d'un parfait repos tant que leurs voiſins ſeroient en état de les troubler, & que l'expérience du paſſé leur étoit une preuve ſenſible de ce qu'ils devoient eſperir à l'avenir. Outre ces raiſons ſolides il leur dit, que s'ils avoient quelque génércux reſſentiment des outrages qu'ils avoient ſi ſouvent ſoufferts de la part de leurs ennemis, ils feroient leur dernier effort pour en tirer réparation & pour ſe venger des ravages & des cruautez que ces peuples farouches avoient depuis longtemps exercées ſur leurs Ancêtres, & ſur eux.

eux. Il ajouta qu'il croyoit que tous les avantages que leurs ennemis avoient remportés venoient plutôt de leur multitude que de leur valeur, mais qu'à l'avenir leur grand nombre ne ſerviroit qu'à rendre les victoires des Parſis & des Preſtarambes plus éclatantes, & que l'heureux ſuccès de la derniére, & la faveur de leur Dieu glorieux, qui pour cet effet leur avoit prêté ſes foudres, leur promettoit une conquête facile & aſſeurée.

Ce diſcours toucha fort les Preſtarambes, leur inſpira une nouvelle ardeur, & redoubla l'impatient deſir qu'ils avoient de ſe venger de leurs ennemis. D'une commune voix ils prierent Sevarias de les mener au combat, luy promirent de le ſuivre par tout où il voudroit les conduire, & lui jurerent qu'ils n'avoient point de plus forte paſſion que celle de vaincre ou de mourir avec luy. Il loüa leur courage & leur généroſité, & les aſſura que dès que le renfort qu'il attendoit tous les jours ſeroit arrivé il les meneroit à la guerre.

Quelque temps après Giovanni revint de Perſe en Preſtarambe, qui étoit alors le nom du pays, que preſentement on nomme Sporombe, conduiſant avec luy

lui plus de mille Parsis armez & pourvûs de toutes les choses necessaires à la guerre. Il avoit pris soin aussi d'engager à sa suite tout autant de Massons & de Charpentiers qu'il avoit pû, & d'aporter tous les instrumens propres à bâtir & à remuer la terre.

Avec ce nouveau renfort Sevaris resolut de passer les Montagnes, dès que les neiges seroient fonduës, & fit pour cet effet tous les preparatifs necessaires pour cette expedition.

Depuis la victoire qu'il avoit remportée, il avoit pris soin de faire apprendre l'exercice des armes aux plus adroits jeunes hommes des Prestarambes, dans le dessein de les mêler avec ses Parsis, & d'en former un bon Corps d'Infanterie, quand il auroit des armes pour leur donner. On lui avoit amené de Perse une cinquantaine de bons chevaux qui lui furent fort utiles, ce qui fut cause qu'il renvoya souvent ses vaisseaux pour en apporter davantage, afin d'en pouvoir faire des haras dans Prestarambe.

Dès que la saison fut propre, & qu'il eut pourvû à la subsistance de ses troupes, il se mit en campagne avec toute son armée, qui se trouva forte de huit mille

hommes effectifs, dont il y en avoit plus de trois mille qui portoient des armes à feu. Il se servit des prisonniers qu'il avoit faits après le combat, pour porter ses vivres & traîner son artillerie qui ne consistoit qu'en petites piéces de campagne faciles à traîner. Et comme ses prisonniers étoient de grands & puissans hommes pour la plupart, ils portoient le bagage ou traînoient le Canon presque aussi bien que des chevaux. Sevaris ayant ainsi disposé toutes choses, suivi de son armée il prit son chemin vers les Montagnes. Le bruit de sa marche y avoit déja porté une si grande terreur, que tous les Habitans des lieux par où il devoit passer avoient abondonné leurs Habitations. Sans trouver donc d'autres obstacles que ceux des chemins, il traversa tout le païs jusques aux plaines de Stroukarambe. Ce terroir qui naturellement est très beau & très-fertile, lui plut tant qu'il resolut de s'y établir, s'il pouvoit une fois subjuguer les peuples qui l'habitoient. Il forma aussi le dessein d'y transferer la meilleure partie de la Nation des Prestarambes, dont le païs n'étoit si bon, ni si agréable que celuy-ci.

La marche soudaine de son armée surprit

prit extrêmement les Habitans des plaines, mais elles ne les étonna pas tant qu'ils ne s'attroupassent en divers endroits à dessein de le combattre. Dans moins de quinze jours ils assemblerent plus de vingt mille hommes, qui étoient resolus de l'attaquer, & qui se moquoient de ceux qui leur disoient que les Parsis lançoient les foudres du Ciel. Ils traitoient cela de mensonge & d'un pretexte adroit dont leurs voisins s'étoient servis pour couvrir la honte de leur défaite. Dans cette confiance ils s'avancerent vers l'Armée de Sevarias, qui s'étoit campé à côté d'un bois tout auprès d'une grande Riviére, & qui de peur d'être forcé dans son camp l'avoit fortifié par les endroits où les ennemis y pouvoient entrer. Il avoit sur la main droite le grand Fleuve, que de son nom on a depuis appellé *Sevaringo*, sur la gauche le bois le mettoit à couvert de leurs insultes, & par derriére il fit faire une profonde trenchée depuis le Fleuve jusqu'au bois, dont il fit abatre plusieurs arbres qui étant couchez en travers, en defendoient entiérement l'accès. Pour la tête du camp il ne la fortifia que de son artillerie, & ne voulut opposer aux ennemis que la vigilance & la valeur de ses Sol-
 dats,

dats. Quand il les vit assez proches pour leur livrer bataille, il mit tous les Prestarambes qui n'étoient armez que de fléches & de bâtons à la tête de son armée. Il leur commanda d'aller au devant des ennemis, de les attaquer les premiers, de soûtenir quelque tems le combat, & enfin de ceder peu à peu, jusqu'à ce qu'ils les eussent attirez auprès de son artillerie, ce qu'ils observerent ponctuellement.

Les Barbares ne voyant d'abord que des Prestarambes, qu'ils avoient accoûtumé de vaincre, & dont les armes étoient semblables aux leurs, les reçurent avec beaucoup de courage ; & méprisant le petit nombre de leur armée, ils crurent pouvoir facilement les accabler par leur multitude. Ceux-cy de l'autre côté, voyant qu'ils avançoient vers eux avec beaucoup d'ardeur, leur cederent peu à peu le terrain jusques à ce qu'ils les eussent attirez près du canon. Alors ils s'ouvrirent tout d'un coup selon les ordres de Sevaris, & ce fut dans cet instant que l'artillerie commença de foudroyer les ennemis, & que la mousqueterie des flancs redoublant le feu en fit une si horrible boucherie, qu'il en tomba

plus

plus de cinq cens dès la premiére décharge. Le bruit épouvantable du canon, & la mort si subite de tant d'hommes arêta bientôt l'ardeur des Barbares, & puis les consterna si fort, que jettant bas les armes ils prirent tous la fuite & se renverserent les uns sur les autres ; ce qui causa leur entiére défaite. Dans ce desordre les Prestarambes les chargerent vigoureusement, en tuerent un grand nombre, & ne se relâcherent point qu'ils ne les eussent tout à fait dispersez. Le desir de vengeance qui les animoit les fit passer même au delà des bornes d'un ressentiment ordinaire, & contrevenir aux ordres de Sevaris, qui leur avoit commandé de ne plus tuer des ennemis, dès que la victoire seroit assurée : Mais malgré cette precaution il y eut cinq ou six mille hommes de tuez dans cette bataille, & plus de trois mille de pris; les miserables restes de cette grande armée trouverent leur salut dans la fuite.

Après cette defaite tous les habitans de ces plaines furent persuadez que les Parsis portoient avec eux les foudres du Ciel, & que le rapport des Montagnards étoit veritable; de sorte qu'ils en furent saisis de crainte & d'étonnement. Dans

un tems si favorable à ses desseins Sevaris ne manqua pas de profiter de leur consternation. Après donc qu'il eut fait un nouveau Sacrifice au Dieu de la Lumiére, il marcha plus avant dans leur païs tout le long du Fleuve, sans trouver aucune resistance, parce que les ennemis fuyoient toûjours devant luy & quitoient leurs demeures pour se cacher dans les forêts. Quand il ne trouva plus rien qui luy osât resister, il resolut de gagner ce Peuple par la douceur. Dans cette vuë, dès qu'il fut arrivé vis à vis de l'Ile, où presentement Sevarinde est située, il y posa son camp & le fortifia pour de là pouvoir en toute seureté traiter avec eux, & leur persuader d'accepter la paix. Mais afin qu'ils vinssent la demander eux-mêmes, il fit élargir plusieurs de ses prisonniers après les avoir traitez fort humainement. Il leur ordonna de dire à leurs compatriotes, qu'il n'étoit pas venu pour les détruire, ni les chasser de leur païs. Mais seulement pour les châtier à cause des cruautez qu'ils avoient exercées sur les Prestarambes. Il ajoûta que le Soleil les prenoit desormais sous sa protection, & qu'il les y prendroit aussi luy-même s'ils se vouloient soûmettre sans repugnance

aux loix de ce Dieu de tous les hommes, dont il étoit principal miniſtre icy-bas.

Cet expedient produiſit bien-tôt l'effet que Sevaris en avoit attendu : car dans moins de huit jours on luy envoya des Deputez de toutes parts pour luy demander la paix aux conditions qu'il voudroit la leur donner. Il leur en fit de très-raiſonnables & ne leur preſcrivit d'abord, que quelque tribut de grains, de fruits & d'autres proviſions pour la ſubſiſtance de ſon armée. Enſuite il leur dit, qu'une autre fois quand ils auroient plus de loiſir, & qu'ils ſe connoîtroient mieux les uns les autres, ils pourroient faire de nouveaux traitez. Les Stroukarambes qui n'eſperoient pas d'en être quittes à ſi bon marché, ſe ſoûmirent volontiers à des conditions ſi douces, & porterent au camp des Parſis une grande abondance de toutes les choſes neceſſaires à la vie.

Peu de jours après la concluſion de cette paix, Sevaris prit une partie de ſes gens, & laiſſant le gros de ſon armée dans le camp ſous le commandement de Giovanni, il alla reconnoître le païs d'alentour à plus de dix lieuës à la ronde. Il en revint enſuite fort ſatisfait, & de

plus en plus confirmé dans sa resolution de s'y établir, parce qu'il le trouvoit beaucoup meilleur que celuy des Prestarambes. Mais comme il ne pouvoit y faire un solide établissement sans y bâtir quelque ville, il avoit autant fait ce voyage pour y chercher une assiette commode à cet effet, que pour la curiosité de voir la campagne. Les habitans de ces plaines demeuroient alors dans des hutes & des cabanes, & n'avoient jamais vû ni même ouï parler de bâtimens de pierre, de maniére qu'on ne pouvoit trouver parmy eux des gens qu'on pût employer à de tels ouvrages. Il est vray que parmy les Parsis il y avoit des Massons & des Charpentiers : mais le nombre en étoit si petit qu'ils n'auroient pû de long-tems achever aucun grand edifice sans l'aide de plusieurs autres personnes. Neanmoins on crut que, si l'on entreprenoit quelque chose d'éclat & d'un usage public, on pourroit avec le tems tirer de grands secours des gens du païs, & qu'en attendant on feroit venir de Perse tout autant d'ouvriers qu'on en pourroit tirer. Pour avoir donc un sujet specieux de les employer, Sevaris leur dit qu'il avoit ordre du Soleil de leur declarer de sa part qu'il vouloit qu'on

qu'on luy bâtît un Temple dans le païs, & que, s'ils obeïssoient à cet ordre avec un zele respectueux, il les beniroit desormais de ses plus benignes influences : mais que si tout au contraire ils refusoient d'obéir à ses commandemens, il détourneroit d'eux ses regards favorables, & les affligeroit de mille calamitez. Cet ordre fut receu de tout ce peuple avec beaucoup de joye & de respect. L'on envoya de tous côtez pour découvrir les carriéres, d'où l'on pût tirer les matériaux nécessaires pour ce bâtiment. On en trouva en deux ou trois endroits vers les Montagnes & fort près du Fleuve, mais faute de bâteaux on n'auroit pû les porter bien loin, & les lieux où on les trouvoit n'étoient pas si beaux ny si commodes, qu'une Ile qu'il y avoit au milieu du Fleuve, pour y faire ce bâtiment. On avoit resolu de bâtir dans cette Ile, tant à cause de la beauté du lieu qui étoit très-agreable & très-fertile, que pour la force de sa situation naturelle. Mais pour venir à bout de ce dessein il faloit y faire transporter des pierres, & cela paroissoit très-difficile. Neanmoins le hazard, ou plutôt le bonheur de Sevaris leva cette difficulté : car comme il se promenoit sur u-

 ne

ne montagne qui s'élevoit vers le bout de l'Ile opposé au courant de l'eau, & que pour prendre le frais il fut entré dans un antre qui s'y trouvoit, il observa que cette Montagne étoit d'un certain rocher blanc fort facile à tailler, & dont on se pourroit servir commodément pour les édifices qu'il avoit projettez. De cette découverte il prit adroitement occasion de persuader aux Stroukarambes que le Soleil luy avoit revelé, que dans l'Ile même il trouveroit les materiaux necessaires à la construction de son Temple. En effet on reconnut par l'exacte recherche qu'on en fit ensuite, que cette Montagne étoit pleine d'un espèce de Marbre, qu'il y en avoit de plusieurs couleurs & qu'en divers endroits de l'Ile il croissoit de grands Cedres & d'autres arbres de haute fûtaie fort propres pour la charpente du grand édifice qu'on y vouloit élever. Presentement il ne reste plus rien de ces rochers parce qu'on les a tous employez à bâtir la ville de Sevarinde ; si bien que l'Ile est toute unie, & n'a que fort peu de penchant vers le courant du Fleuve du côté d'en-bas. Sevaris traça luy même le lieu où l'on devoit poser les fondemens du Temple, & des plus an-

ciennes maiſons qu'on y voit aujourd'huy.

Cependant quoy qu'il fût occupé à ces bâtimens, il ne laiſſoit pas de ſoigner ſes autres affaires. Premiérement il eut ſoin de ſe bien aſſurer du paſſage des Montagnes; enſuite il fit un grand amas de vivres, & pour en avoir à l'avenir une plus grande abondance, il ordonna aux Stroukarambes de ſemer diverſes ſortes de grains qu'il avoit fait venir de Perſe. Il fit faire quantité de bateaux, & en montra l'uſage à ces peuples qui ne ſe ſervoient auparavant que de petits canots faits d'écorces d'Arbre. Après cela Sevaris exhorta pluſieurs des Preſtarambes à quitter leurs demeures pour s'établir avec luy dans leur ancienne Patrie. Et pour les y attirer plus facilement, il leur dit qu'il avoit effacé de ſon eſprit toutes les penſées de s'en retourner en Perſe. De tems en tems il venoit des Parſis auſquels ſes heureux ſuccès étoient déja connus, & qui voyant comme renaître en lui la ſplendeur & l'ancienne gloire de leur Nation, preſque effacée dans leur Patrie, venoient à l'envi offrir leur ſervice à ce Reſtaurateur du nom Perſan.

Dans le commerce qu'il avoit avec les Stroukarambes, Sevaris s'attacha fort à remarquer leurs inclinations, leurs mœurs, leur loix & leurs coutumes. Il fit aussi de grandes remarques sur leur langue, & l'apprit dans fort peu de tems. Par la recherche exacte qu'il fit de toutes ces choses il trouva que c'étoit des gens naturellement spirituels & qui avoient plusieurs semences de generosité, bien que leurs mœurs fussent alors grossiéres; Ils vivoient à peu près comme les Prestarambes par grandes familles, ou communautez, & quand la necessité de leurs affaires le demandoit, ils choisissoient des Chefs pour leur administrer la justice, ou pour les mener à la guerre; ils punissoient sévérement le larcin, parce que tous leurs biens étant à découvert il étoit très facile & qu'on pouvoit par là leur causer de grandes pertes. Quand au mariage ils le pratiquoient d'une maniére qui luy deplut extrémement, & qu'ensuite il tâcha d'abolir. Comme ils vivoient tous par grandes familles ils joüissoient en commun des biens & même des personnes qui dépendoient de leur Communauté. Ils ne faisoient nul scrupule d'épouser leurs propres filles & leurs propres sœurs, & ce mélange incestueux

tueux ne leur sembloit point criminel. Au contraire ils en avoient une idée toute differente de la nôtre, & croyoient qu'il étoit plus honnête de prendre en mariage une personne de son sang que de s'associer avec un étranger. Ils ne laissoient pourtant pas de s'allier souvent avec leurs voisins & de recevoir leurs filles chez eux, mais les garçons ne sortoient jamais de leur famille. Celuy qui épousoit une femme en étoit reputé le seul mari & le pere des enfans qu'elle luy donnoit ; mais il n'en étoit pas le seul possesseur : Car il étoit permis à tous ceux de la famille qu'elle voudroit recevoir d'en joüir aussi librement que celuy qui l'avoit épousée, qui avoit aussi le même droit sur les femmes des autres. Mais si quelqu'une de ces femmes se prostituoit à un étranger, on regardoit son action comme un crime énorme, & on la punissoit de mort. On punissoit aussi les hommes qui se mêloient avec les femmes de leurs voisins ; Dans chaque Communauté on choisissoit de tems en tems un Chef & d'autres Officiers pour le gouvernement œconomique de la famille, où les vieilles gens étoient les plus honorez aprés ces Magistrats. Ce Chef avec son conseil avoit puissance de vie & de mort sur tous

tous ceux qui dependoient de son autorité & disposoit souverainement des biens & des personnes de ses sujets. On ne pouvoit sortir de la famille ni contracter aucune alliance sans sa permission, & chacun étoit obligé d'obeïr à ses ordres. Pour le gouvernement de toute la Nation on envoyoit des Deputez de chaque Communauté; tous ensemble composoient le grand conseil qui assistoit le General dans toutes les deliberations publiques; & c'est ainsi que ces Peuples étoient gouvernez. Pour ce qui est de leur langue, Sevaris trouva qu'elle étoit douce, méthodique, & fort propre à la composition, quoi qu'elle fût bornée, & n'eût pas beaucoup de termes: parce que les notions de ces Peuples étoient seulement des choses communes, & qu'ils ignoroient alors les Sciences & les Arts que les Parsis leur ont enseignés, depuis qu'ils se sont mêlez avec eux. Il s'appliqua fort à l'apprendre, & comme il en savoit déja plusieurs, qu'il étoit habile & pénétrant, & que d'ailleurs il avoit une memoire fort heureuse, dans peu de temps il y fit de si grands progrès, qu'il se faisoit facilement entendre aux Stroukarambes & aux Prestarambes qui n'avoient qu'une même langue, quoy que les

les Dialectes en fussent differens. Ces derniers vivoient à peu près de la même maniére que les premiers, à la reserve des mêlanges incestueux dont nous avons parlé, qu'ils avoient en grande horreur. Ils disoient que cette coutume s'étoit introduite chez leurs ennemis par l'exemple de quelques-uns de leurs voisins, qui habitoient les parties Meridionales du païs, tirant vers le Pole Antartique, pour parler à nôtre maniére. Ils ajoûtoient que cela s'étoit fait depuis qu'ils s'étoient separez, (car autrefois ils ne faisoient tous qu'une même nation) par les persuasions d'un insigne imposteur, dont ils portoient alors le nom, qui les avoit fascinez, avoit corrompu leurs bonnes coutumes, & causé mille maux à tous les Habitans de ces contrées, qui avant luy étoient appellez Sephirambes.

Cependant les murailles du Temple s'avançoient incensiblement, & quoy que d'abord elles n'eussent pas tous les ornemens de l'Architecture, elles ne laissoient pas d'être belles & solides, & Sevaris en regla si bien le corps que dans la suite il fut facile de les embellir. Il traça tout alentour de ce Temple le dessein d'une nouvelle ville, & en accommoda les édifices au modele

le du gouvernement qu'il ſe preposoit d'établir parmy ces peuples. Il en avoit fait le projet depuis qu'il avoit reconnu le païs, qu'il s'étoit informé de leurs coutumes, & depuis que le ſuccès de ſes armes luy faiſoit raiſonnablement eſperer d'acquerir ſur eux une autorité ſouveraine. Quand le Temple fut achevé il invita les principaux de la Nation à la ſolemnité de ſa dédicace, & pratiqua dans cette rencontre toute la magnificence & tout le faſte exterieur dont il put s'aviſer pour donner de l'éclat à cette action. Il avoit fait venir de Perſe ſes femmes & ſes enfans; ſi bien qu'il auroit pû ſe paſſer des femmes du pays, mais comme chez les Perſans, la poligamie y étoit permiſe, il crut qu'en bonne politique, il devoit ſe faire des amis par de nouvelles alliances avec les Preſtarambes & les Stroukarambes. Dans cette vuë il épouſa la fille d'un des principaux de ces premiers, & quelque tems après la niéce d'un des Chefs des derniers qu'il avoit honoré de ſa confidence & de ſon amitié. Il obligea auſſi ſes Parſis d'en faire autant, & cette conduite luy fut fort avantageuſe en ce qu'elle affermit beaucoup ſon autorité, & que ces alliances lui ſervirent puiſſamment, lors qu'il s'agit de ſe faire déclarer Chef de toutes ces Nations.

Ce-

Cependant le nombre des Parsis & des Prestarambes qui luy obéissoient s'étoit extrémement accru, & s'augmentoit tous les jours ; de sorte que par leur moyen il se voyoit de plus en plus en état de se faire craindre par tout le païs. Il les exerçoit souvent à la discipline militaire, & le reste du tems il les employoit à bâtir & à travailler à la terre, qui étant cultivée à la maniére des Nations polies, rapportoit infiniment plus, qu'elle ne faisoit par la culture des sauvages. Il avoit fait venir de Perse des chevaux, des bœufs, des chameaux & plusieurs autres animaux dont il n'avoit point trouvé dans la Terre Australe: Mais il y en avoit aussi trouvé beaucoup d'autres que nous ne connoissons point dans nôtre Continent, & sur tout les Bandelis dont nous avons fait la description dans la premiére partie de cette Histoire. C'est un espèce de Cerf, dont on voyoit des lors en ce païs-la, de grandes troupes, qui paissoient dans les Forêts. Sevaris en fit prendre quelques-uns dans des filets, & en ayant bien consideré la taille, la force & le naturel, il crut qu'on pourroit facilement les apprivoiser, & les dompter ; ce qui réüssit selon sa pensée. Il en fit donc prendre tout autant qu'il put, defendit qu'on

qu'on en tuât de jeunes, & promit aux Austraux des recompenses pour tous ceux qu'on luy ameneroit. Ils avoient acoutumé de les tuer à coups de traits, & d'en manger la chair qui est aussi bonne que celle des Cerfs. Dans peu de tems il en recouvra un assez grand nombre qu'il fit dresser, & s'en servit ensuite utilement, tant pour le charroy & les attelages que pour un Corps de Cavalerie qu'il forma de ces Bandelis & des Chevaux qu'on luy avoit amenés d'Asie. Dans trois ans de tems il fit toutes ces choses, & quand il vit que le Temple étoit presque achevé, qu'il avoit outre cela déja bâti quatre grandes maisons quarrées, qu'il appella *Osmasies*, c'est-à-dire Communautez, dont chacune pouvoit contenir mille personnes ou environ; qu'il avoit fait cultiver l'Ile & le païs d'alentour, en sorte qu'il en tiroit une grande abondance de vivres pour en remplir ses Magazins, il crut qu'il ne devoit plus differer de se faire élire Chef de toutes les Nations qu'il avoit soumises. Pour cet effet il institua une Fête solemnelle à l'honneur du Soleil, & voulut qu'on la celebrât tous les ans, & qu'on y fit des sacrifices, des festins & des réjoüissances publiques. Il y convia les principaux des
Pres-

Preſtarambes & des Stroukarambes, & comme il les vit tous de bonne humeur & pleins d'admiration pour la magnificence de la Fête, il leur fit propoſer par un de leurs Commandans nommé Hoſtrebas, d'élire un Chef de toutes les deux Nations auquel on donneroit une autorité ſouveraine pour les gouverner & pour les defendre. Comme cet Hoſtrebas avoit beaucoup de credit & qu'il étoit appuyé de tous les alliez des Parſis, ſa propoſition fut bien reçuë & d'un conſentement univerſel on déféra l'honneur de la Royauté à Sevaris. Il la refuſa d'abord, & dit qu'il ne pouvoit pas accepter une dignité ſi éclatante, ſans premiérement conſulter le Soleil, dont il étoit le miniſtre, & ſur la volonté duquel il devoit regler toutes ſes actions. Que pour cet effet, s'ils le trouvoient à propos, il luy offriroit un ſacrifice de parfums, pour prier ce grand Aſtre de les diriger & les conduire dans une affaire ſi importante & leur faire connoître de quelle maniére ils devoient agir dans cette rencontre. Ils acquieſcerent tous à ce ſentiment modeſte & raiſonnable, & le ſuivirent au Temple, où il offrit des parfums au Soleil, & luy fit à haute voix cette

te Oraiſon ou plutôt ce Panegyrique devant toute l'Aſſemblée.

Le ſtile en eſt un peu Poëtique & dans pluſieurs endroits on y peut remarquer une cadence & quelques tranſpoſitions qu'on ne ſouffre que dans les Vers ; mais parce que cela ne s'eſt pas fait ſans deſſein, & que d'ailleurs ce roulement de paroles dans un tel ſujet touche plus le cœur qu'une Proſe plate & diffuſe, je n'ay pas crû devoir m'en éloigner.

Peut-être que cette maniére d'écrire ne ſera pas du goût de tout le monde, & que les Vers entiers avec les tranſpoſitions frequentes qu'on y trouvera preſque par tout donneront lieu aux Cenſeurs d'exercer leur critique ; mais les perſonnes éclairées qui connoiſſent la force de la Poeſie en jugeront, je m'aſſure, tout autrement; ſur tout quand ils ſeront avertis que Sevaris qui étoit fort verſé dans les Poëtes Grecs & Latins, cultivoit beaucoup la Poëſie.

Un grand Poëte nommé *Kodamias*, c'eſt à dire, Eſprit divin, l'a depuis miſe en Vers métriques.

On verra ſur la fin de cette Relation l'Hiſtoire de ce fameux Poëte, qui par beaucoup d'autres ouvrages excellens s'eſt a-

aquis parmy les Sevarambes une réputation à peu près semblable à celle que s'aquirent autrefois Homere & Virgile chez les Grecs & les Romains. Mais de tous ses écrits il n'y en a point que ces peuples regardent avec plus d'estime & de veneration que l'Oraison du Soleil, parce qu'elle contient en abregé ce qu'il y a de plus essentiel dans leur Religion, & que d'ailleurs cet excellent Poëte a suivy dans ses vers, autant que son Art le pouvoit permettre, les pensées de Sevaris, qui, comme nous l'avons déja dit, la prononça devant le peuple en la maniére suivante.

ORAI-

ORAISON DE SEVARIS AU SOLEIL.

SOurse feconde de lumiére & de vie, bel Astre qui brillez d'un éclat sans pareil, & dont nos foibles yeux ne sçauroient soûtenir les Divins regards; nous ne voyons rien de si glorieux que vous, ni rien de si digne de nôtre admiration, lors que nous jettons la veüe de tous côtez sur les objets charmans que vous seul nous rendez visibles. Vous êtes souverainement beau par vous-même, vous embellissez toutes choses & rien ne peut vous embellir. Tout ce que les corps lumineux soûmis à vôtre impire ont de brillant & de splendeur, ils l'empruntent de vos raions. Ce sont ces beaux rayons qui peignent les lambris des Cieux & les nuages de l'air de mille couleurs differentes; Ce sont eux qui dorent le sommet des montagnes & la vaste étendue des plaines, ce sont eux qui chassant les noires om-

ombres de la nuit, ſervent de guide à tous les animaux; eux enfin qui leur ſont voir tous les objets que vous éclairez. Vous êtes infiniment aymable & rien n'eſt aymable ſans vous; rien ne peut étaler ſes charmes ſans l'aide de vôtre clarté. Lors que vous commencez à paroître ſur nôtre Horiſon toutes choſes ſe réjoüiſſent de vôtre venüe & rompent leur morne ſilence pour vous ſaluer à leur réveil. Vous arrachez les humains appeſantis dans leurs couches d'entre les bras du frere de la mort, comme pour leur annoncer une nouvelle vie. Mais quand au ſoir vous leur ôtez vôtre lumiére pour la porter en d'autres lieux, ils ſont d'abord envelopez d'épaiſſes tenèbres, images du trépas, qui leur ſeroient inſuportables s'ils ne ſe conſoloient du doux eſpoir de vôtre retour. Quand vôtre corps lumineux s'obſcurcit & s'éclipſe au milieu du jour, les mortels en pâliſſent comme vous, & leurs cœurs ſont ſaiſis de crainte & d'epouvante. Mais la joye & l'allegreſſe ſuccedent bien-tôt à leur crainte lors qu'ils vous voyent hors de travail. Vous parcourez l'immenſe voute des Cieux d'une courſe rapide & fourniſſez tous les ans vôtre vaſte carriére pour nous marquer les tems & les ſaiſons d'un mouvement juſte & reglé. Lors que vous approchez de nous toutes choſes ſe renou-

vellent & prennent un éclat nouveau. La Nature comme percluse par les neiges & les glaçons rompt ses liens & ses chaînes à l'ayde de vôtre chaleur vivifiante. Alors la terre se couvre de verdure, & vous la parsemez de fleurs & la remplissez de fruits, que vous meurissez par vos douces influences pour en nourrir les animaux des champs, les oyseaux du Ciel & les poissons des eaux. C'est de vôtre bonté celeste qu'ils tirent toute leur subsistance comme ils en ont receu la vie. Vous êtes l'ame du monde, puisque vous animez toutes choses & que rien ne peut se mouvoir sans vous. Lors que vôtre chaleur divine nous abandonne, incontinent succedent les froides horreurs de la mort, & tous les animaux cessent de vivre quand ils cessent de vous sentir. Leur ame n'est qu'un rayon de vôtre lumiére incorruptible, & lors que vous retirez ce rayon du corps terrestre où il étoit enfermé, ce corps se corrompt, se dissipe, & retourne dans son néant. Quand vous vous éloignez de nous selon l'ordre des saisons, tout sent les fâcheux effets de vôtre éloignement, tout se ternit, tout devient triste, & la terre se couvre de deuil. Vous étendez vos bienfaits sur tous ses habitans: mais vous ne favorisez pas également tous les peuples & tous les climats. Quelques-uns n'ont qu'un foible

usage

usage de vôtre chaleur & de vôtre lumiére, & se voyent le plus souvent plongez dans les horreurs de longues & noires tenèbres, & dans les rigueurs des hyvers, où ils languissent & soûpirent dans l'attente de vôtre retour. Ils ont des preuves très sensibles que vous êtes la source de tous les biens, ou du moins le canal favorable par où coulent jusques à eux les bienfaits & les graces du Grand Etre qui vous soutient, & dont vous êtes le Ministre glorieux. Mais ceux, qui comme nous, jouissent d'un plus doux aspect de vos yeux, voyent toûjours leurs champs couverts de fleurs & de fruits, & vous doivent aussi bien plus d'amour & de reconnoissance. Vous nous rendez tous les matins la lumiére que vous nous ôtez tous les soirs, & si quelquefois des humides vapeurs de la mer, vous formez des nuages épais qui nous cachent vôtre face lumineuse, ce n'est que pour les resoudre en pluyes rafraîchissantes & en douces rosées, qui engraissent & fertilisent nos plaines & nos côteaux.

Mais si vôtre beneficence est adorable & s'étend ainsi par tout, votre colere n'est pas moins à craindre & ne se fait pas moins sentir en tous lieux. Car lors que nos ingratitudes & nos crimes vous ont irrité contre nous, vous avez cent verges pour nous châtier, & pour nous faire éprouver les effets de votre justice.

Quelquefois vous convertiſſez vôtre chaleur benigne, qui fait croître & meurir nos fruits, en feux ardents qui les haviſſent & les brûlent. D'autres fois vous changez les douces roſées du Ciel en pluyes impetueuſes & en grêles bruyantes qui détruiſent les richeſſes de nos arbres & de nos guerêts. Vous tournez les douces haleines des Zephirs en tourbillons & en orages redoutables. Vous entaſſez les nuës obſcures les unes ſur les autres, vous élevez des broüillards épais pour nous dérober vôtre lumiére, & au lieu de vos regards propices, vous envoyez des éclairs terribles, & faites gronder le Tonnerre épouvantable pour nous reprocher nos forſaits & pour nous avertir de vôtre juſte courroux. Quelquefois vous lancez vos foudrez redoutables & en frapez les arbres les plus orgueilleux, & les monts les plus ſuperbes, pour faire voir aux mortels que vous pouvez abattre tout ce qui s'éleve & qui s'enorgueillit, & que ſi votre bonté ne retenoit votre colere, vous écraſeriez les impies & les rebelles qui n'adorent point vôtre Divinité.

Pour nous qui ſommes aſſemblez dans vôtre Temple pour vous rendre nos vœux & nos hommages, & pour faire fumer vos Autels, nous reconnoiſſons que c'eſt à vous ſeul que nous devons l'être & la vie, & tous les biens

que nous possedons, comme le reste des hommes. Mais nous sentons que nous sommes obligez de vous reverer d'une maniére toute particuliére, parce que vous nous avez fait & nous faites tous les jours des faveurs & des graces que vous ne faites point aux autres peuples de la terre. Vous nous avez prêté vos foudres terribles pour soûmettre nos ennemis, & nous donnez des lumiéres & des connoissances utiles & agreables dans la vie, que vous n'avez departies qu'à nous. Vous nous instruisez dans nos affaires les plus importantes, quand nous avons recours à vos Oracles sacrez, & faites réüssir nos entreprises malgré les obstacles les plus difficiles à surmonter. Enfin vous nous faites connoître de quelle maniére nous devons regler nôtre adoration, & les marques exterieures de nôtre respect religieux, afin que nous ne fassions rien qui vous déplaise ni qui soit contraire au veritable culte de vôtre Divinité. Pour cet effet vous nous conduisez comme par la main; dans vos routes lumineuses & assurées, pendant que les autres hommes s'égarent dans les sentiers obscurs & incertains de leurs vaines imaginations. Les uns se font des Idoles foibles & impuissantes & les autres se forment de vains Phantômes pour adorer en eux les folles pensées de leurs esprits. Mais nous qui som-

mes guidez par des lumiéres plus simples, plus pures & plus naturelles, nous adorons un Dieu visible & glorieux dont nous connoissons la puissance, & dont nous éprouvons tous les jours les graces & les bontez.

Veüillez, ô Divine Lumiére; les repandre toûjours sur nous & dissiper les nuages & les tenèbres qui pourroient obscurcir & seduire nôtre raison. Mais parce que d'elle-même elle est trop foible & trop bornée, nous avons recours à vos divines clartez, dans le choix que nous devons faire d'un Chef & Conducteur capable de nous gouverner selon vôtre volonté. Si c'est vôtre plaisir de nous en donner un, faites, ô bel Astre, qu'il ait toutes les qualitez que demande un employ si relevé, afin qu'il nous guide & nous serve d'exemple dans toutes nos actions, Qu'il nous protege contre nos ennemis; qu'il fasse fleurir parmy nous la Paix, la Justice & toutes les vertus. Enfin, qu'il nous sçache instruire dans le culte & le respect que nous vous devons rendre; afin que vous étant toûjours agreables, & ne faisant rien qui puisse attirer vôtre colere, nous jouissions à jamais de vos douces influences, & des témoignages de vôtre bonté particuliére.

Cette Oraison que Sevaris prononça avec beaucoup de zele toucha le cœur des assistans

tans, & leur fit concevoir une haute eſtime pour la piété de ce Prince : mais ils furent agréablement ſurpris, quand dès qu'il eut achevé de parler, ils oüirent une douce harmonie vers la voute du Temple, qui ſembloit venir de lon & s'approcher peu à peu. Lors qu'elle fut aſſez près on entendit la voix charmante d'une femme ou d'un garçon, qui après avoir chanté quelque tems fort mélodieuſement, dit à toute l'aſſemblée qu'il étoit envoyé de la part du Soleil pour leur annoncer que ce Dieu glorieux avoit écouté leur priére, qu'il avoit reçû leur ſacrifice, & même jetté les yeux ſur l'un d'entre eux pour l'élever en dignité au deſſus des autres. Mais qu'il ne vouloit pas que ce fût en qualité de Roy ; parce que nul mortel n'étoit digne de commander ſouverainement à un peuple qu'il avoit choiſi entre tous ceux de la terre, pour être ſes ſujets & ſes vrays adorateurs. Qu'il vouloit luy-même être leur Monarqüe, comme il étoit déja leur Dieu ; afin qu'ils ſe gouvernaſſent entiérement ſelon ſes loix ; qu'il leur en donneroit de très-juſtes & de très-expreſſes par les mains de celuy qu'il avoit choiſi pour ſon Lieutenant dans la Monarchie, comme il l'avoit auparavant élevé au ſuprême degré de la

Prêtriſe ; Que la perſonne dont il avoit fait choix étoit ſon grand Prêtre Sevaris, qu'il declaroit publiquement avoir élû pour ſon Lieutenant ; Et qu'enfin il leur ordonnoit de le recevoir en cette qualité pour luy obéir à l'avenir, à luy & à ſes Succeſſeurs ſelon les celeſtes loix qu'il inſpireroit luy-même à ce Miniſtre, qu'il avoit choiſi pour être l'Interprète de ſes volontez, & le Diſpenſateur de ſes graces.

Après cette harangue on oüit une harmonie plus douce encore que la premiére, qui ſembloit s'éloigner peu à peu juſques à ce qu'on ne l'entendît plus.

Cependant le peuple étoit dans une profonde admiration, & croyoit en effet que c'étoit une voix du Ciel qui leur avoit annoncé la volonté de leur Dieu. Ils luy obéirent ſur le champ, d'autant plus volontiers qu'ils voyoient que ce Roy glorieux avoit pris pour ſon Lieutenant celuy qu'ils avoient voulu choiſir pour leur Souverain, & qu'à cette grace il ajoûtoit l'honneur éclatant, de vouloir luy-même les gouverner, & prendre un ſoin tout particulier de leur Nation. Sevaris fut donc reçû du peuple en qualité de Vice-Roy du Soleil, & les principaux de ſes ſujets luy rendirent hommage & luy jurerent fidélité. Je trou-

trouve ſa conduite dans cette rencontre fort remarquable & digne de ſon eſprit & de ſa prudence: Car il ne fit pas ſeulement comme ont fait pluſieurs autres grands Legiſlateurs, qui pour autoriſer leurs loix diſoient les avoir reçuës de quelque Divinité : Mais de plus il fit dire au peuple par une voix du Ciel) comme on leur fit accroire) quelle étoit la volonté de leur Dieu. Il crut auſſi que refuſant l'autorité ſuprême & l'attribuant toute au Soleil, le Gouvernement qu'il avoit deſſein d'établir parmi ces peuples, ſeroit plus ferme & plus reſpecté; & que luy-même devant être le Lieutenant & l'Interprète de ce glorieux Monarque, il ſeroit beaucoup plus honoré & mieux obéï que s'il recevoit ſon autorité des hommes mortels. Il aimoit fort la Muſique, & l'entendoit paſſablement: ce qui me perſuade, que, lors qu'on bâtit le Temple, il fit faire dans la voûte quelque vuide ſecret pour y mettre la ſimphonie dont nous venons de parler, & qu'il avoit quelque invention pour faire que les ſons ſemblaſſent s'approcher & s'éloigner enſuite. Neanmoins le commun peuple des Sevarambes croit encore aujourd'huy, que la voix qui annonça la volonté du Soleil à

 leurs

leurs Ancêtres venoit de ſa part, & que Sevaris fut choiſi par l'ordre de ce grand Aſtre. Mais preſque tous les gens d'eſprit avec qui j'ay converſé familiérement à Sevarinde, m'ont avoüé qu'ils croyoient que ce n'avoit été qu'une adreſſe de leur Legiſlateur pour donner plus de poids & d'autorité à ſon Gouvernement. Cela paroît encore par la conduite des Parſis de ce tems-là qui faiſoient accroire aux Auſtraux, que le Soleil leur avoit enſeigné les Arts qu'ils leur porterent de nôtre Continent, & qu'il les honoroit d'une revelation particuliére. Sevaris en dit autant luy-même dans ſon Oraiſon à cet Aſtre, quand il le remercie des dons & des graces, qu'il dit n'avoir départis qu'à luy & à ſes ſujets.

Les Stroukarambes, ſelon le genie de leur langue, qui ajoûte la terminaiſon *as* au nom des perſonnes élevées en dignité, appellerent Sevaris *Sevarias*. Ils changerent auſſi le nom de leur païs, que les Preſtarambes appelloient alors Stroukarambe en celuy de *Sevarambe*, joignant les premiéres ſyllabes du nom de ce Prince à la diction *Arambe*, qui en leur langue ſignifie Païs, Contrée ou Patrie. Ils en avoient fait autant du nom de Stroukaras, qui

qui signifie fourbe ou imposteur, en haine de cet ancien ennemi de leur Nation : Mais ceux qui l'avoient reçû pour leur Chef, & qui ensuite luy rendirent des honneurs divins l'appelloient *Omigas*, & de son nom s'appellerent eux-mêmes *Omigarambes.* Mais quand ces deux Peuples furent reünis sous l'authorité de Sevaris, ils s'appellerent Sevarambes, & c'est encore aujourd'hui le nom de toute cette Nation.

Sevaris étant enfin parvenu à son but principal, & se voyant revêtu de l'autorité souveraine, s'appliqua fortement à faire cultiver & embellir le païs, à composer des loix pour les faire ensuite recevoir à ses nouveaux sujets. Il fut quelque tems en balance sur le choix des divers modeles de Gouvernement que lui & Giovanni s'étoient proposé.

Le premier projet qu'ils firent étoit de diviser le peuple en diverses classes, dans l'idée qu'ils eurent d'abord de partager les terres, & d'en laisser la proprieté aux particuliers, à l'exemple de presque toutes les nations de nôtre Continent. Tous les Parsis étoient pour ce partage, & l'on fut sur le point de distribuer la nation en sept Classes subordinées les unes aux autres.

La premiére devoit être des Laboureurs & de tous ceux qui travaillent à la terre. Dans la ſeconde on devoit ranger tous les gens qui exercent des métiers mécaniques, comme les Maſſons, les Charpentiers; les Tiſſerans & leurs ſemblables.

La troiſiéme devoit contenir ceux qui travaillent à des Arts plus ſubtils & plus ingenieux, comme ſont les Peintres, les Brodeurs, les Menuiſiers & autres tels Artiſans. Dans la quatriéme devoient être compris les Marchands & les Revendeurs de toutes ſortes de denrees ou de Marchandiſes.

Les riches Bourgeois, les gens de Lettres, & tous ceux qui exercent les Arts liberaux devoient compoſer la cinquiéme. Les ſimples Gentilshommes devoient être rangez dans la ſixiéme; Et enfin la ſeptiéme & la plus honorable devoit être celle des Seigneurs diverſement qualifiez. Dans le partage des terres on en devoit reſerver une bonne partie pour l'entretien ordinaire de l'Etat & dans les occaſions extraordinaires chaque Claſſe devoit contribuer ſelon ſon rang & ſes moyens, ſans que perſonne pût joüir d'aucune exemption ou privilége particulier; parce qu'il ſemble injuſte, & tout à fait contraire à la droi-

droire raiſon, que ceux qui ſont membres d'un Etat, qui ſont protegez par les Loix, & qui joüiſſent des avantages de la Socié-té, ne contribuent rien au ſoutien de cette Societé, pendant que les autres ſont accablez de Tailles & d'Impôts. Le ſeul domaine du Prince en devoit être exempt, & tous les ſujets devoient également contribuer aux dépenſes publiques, chacun ſelon ſon rang & ſelon ſa puiſſance, dans une égale diſtribution. Mais afin qu'ils reconnuſſent perpetuellement l'autorité du Souverain, & qu'ils ſe fiſſent tous une habitude de luy payer tribut, on avoit deſſein d'impoſer ſur chaque perſonne parvenuë à l'âge de vingt ans une taille modique & annuelle, qu'on auroit nommée Capitation. Outre cela tous ceux qui ſeroient parvenus à la jouïſſance légitime de biens & de richeſſes juſques à une certaine valeur limitée par les Loix, & qui auroient voulu monter à un degré plus haut, devoient être obligez de payer à l'Etat une ſomme d'argent ſelon les reglemens qu'on auroit faits pour ce ſujet. Chaque Claſſe auroit été diſtinguée par des habits differens, afin que les inferieurs ne pûſſent jamais uſurper les honneurs, & qu'ainſi chacun tint ſon rang & ſa dignité. Il y devoit avoir

divers autres reglemens dans ce projet, dont je pense que Giovanni étoit le veritable autheur. Mais Sevarias après avoir examiné ce modele de Gouvernement & quelques autres qu'on luy avoit proposez, les rejetta tous & en fit un luy-même incomparablement plus juste & plus excellent que tous ceux qu'on a pratiqué jusques icy. Car comme il avoit une prudence & une sagesse singuliére, il se mit à rechercher & à examiner avec soin les causes des dissentions, des guerres & des autres maux qui affligent ordinairement les hommes & qui desolent les Peuples & les Nations. Dans cette recherche il reconnut que les malheurs des Sociétez derivent principalement de trois grandes sources, qui sont l'Orgueil, l'Avarice & l'Oisiveté.

L'orgueil & l'Ambition portent la plupart des hommes à vouloir s'élever au dessus des autres pour les maîtriser, & rien ne nourrit tant cette passion que les avantages d'une extraction illustre dans les lieux où la Noblesse est héreditaire. L'éclat d'une haute naissance éblouït si fort ceux qui l'ont reçu des mains de la fortune qu'ils en oublient leur condition naturelle pour n'attacher leur esprit qu'à ce bien exterieur qu'ils ne doivent qu'à leurs Ancêtres

&

& non à leur propre vertu. Ils s'imaginent le plus ſouvent que les autres hommes leur doivent être ſoumis en toutes choſes, & qu'ils ſont nez pour leur commander, ſans conſiderer que la nature nous a faits tous égaux, & qu'elle ne met point de differen-ce entre le Noble & le Roturier ; qu'elle nous a tous aſſujetis aux mêmes infirmi-tez ; que nous entrons dans la vie les uns comme les autres ; que les richeſſes ni la qualité ne ſçauroient ajoûter un moment aux jours des Souverains, non plus qu'à ceux de leurs ſujets ; Et qu'enfin la plus belle diſtinction qu'il y puiſſe avoir entre les hommes eſt celle qu'ils tirent des a-vantages de la vertu. Pour donc remedier aux deſordres que produit l'inegalité de la naiſſance, Sevarias ne voulut pas qu'il y eût d'autre diſtinction entre ſes peuples que celle des Magiſtrats & des perſonnes pri-vées ; & que parmy ces derniers l'inégali-té de l'age decidât ſeule de l'inégalité du rang.

Et comme les richeſſes & la propriété des biens font une grande difference dans la Société civile, & que de là viennent l'A-varice, l'Envie, les extorſions & une in-finité d'autres maux ; il abolit cette pro-priété de biens, en priva les particuliers,

& voulut que toutes les terres, & ses richesses de la Nation appartinssent proprement à l'Etat, pour en disposer absolument, sans que les Sujets en pussent rien tirer que ce qu'il plairoit au Magistrat de leur en départir. De cette maniére il bannit tout à fait la convoitise des richesses, les tailles, les impôts, la disette & la pauvreté, qui causent tant de malheurs dans les diverses Societez du monde. Depuis l'établissement de ces loix, tous les Sevarambes sont riches, encore qu'ils n'ayent rien en propre. Tous les biens de l'Etat leur appartiennent, & chacun d'eux se peut estimer aussi heureux que le Monarque du Monde le plus opulent. Si dans cette Nation un sujet a besoin de quelque chose nécessaire à la vie, il n'a qu'à la demander au Magistrat qui la luy acorde toûjours. Il n'est jamais en souci pour sa nourriture, pour ses habits, ni pour son logement, pendant les divers degrez de son âge; ni même pour l'entretien de sa femme & de ses enfans, quand il en auroit des centaines & des milliers. L'Etat pourvoit à tout cela sans exiger ni tailles ni Impôts, & toute la Nation vit dans une heureuse abondance & dans un repos assuré sous la conduite du Souverain. Mais parce que le Magistrat qui

est

eſt la tête du corps politique a beſoin des autres membres pour en tirer de l'aide & du ſecours, & que d'ailleurs il eſt bon de les exercer de peur qu'ils ne ſe rebellent dans l'aiſe & les plaiſirs, ou ne s'amoliſſent dans l'oiſiveté, Sevarias voulut donner de l'occupation à tous ſes Sujets, & les tenir toûjours en haleine par un travail utile & moderé.

Pour cet effet il partagea le jour en trois parties égales, & deſtina la premiére de ces trois parties au travail, la ſeconde au plaiſir, & la troiſiéme au repos. Il voulut que tous ceux qui ſeroient parvenus juſques à un certain âge, & que les maladies, la vieilleſſe, ou d'autres accidens ne pourroient juſtement exempter de l'obligation des Loix, travaillaſſent chacun huit heures du jour, & qu'ils employaſſent le reſte du tems, ou dans les divertiſſemens honnêtes & permis, ou dans le ſommeil & le repos. Ainſi la vie ſe paſſe avec beaucoup de douceur, les corps ſont exercez par un travail mediocre, & ne ſont pas uſez par une fatigue immoderée: Les eſprits ſont agreablement occupez par un exercice raiſonnable, ſans être accablez par les ſoins, les chagrins & les ſoucis. Les divertiſſemens & les plaiſirs qui ſuccedent au travail re-

recreént & raniment le corps & l'esprit, & le repos ensuite les rafraîchit & les délasse. De cette maniére les hommes étant occupez au bien, n'ont pas le tems de songer au mal, & ne tombent guéres dans les vices où les porteroit l'oisiveté, s'ils ne la chassoient par des occupations honnêtes. L'envie qui vient des trois sources dont nous avons parlé exerce rarement sa rage parmy ces Peuples, & leur cœur n'est ordinairement échaufé que d'une noble émulation qui naît de l'amour de la vertu, & du juste desir des loüanges que meritent les bonnes actions.

Sevarias n'eut pas beaucoup de peine à faire recevoir ses Loix à ses nouveaux Sujets: car outre qu'elles étoient autorisées de la Divinité, elles ne s'éloignoient pas beaucoup de leurs coutumes, car (comme nous l'avons déja dit) ces peuples vivoient en Communautez, & n'avoient presque rien en propre. Quand nous viendrons à parler du Gouvernement des Sevarambes d'aujourd'huy, nous en ferons un détail plus exact, pour le present nous nous contenterons d'en dire icy quelque chose en gros. Quoy que ce grand Legislateur ait luy-même posé les fondemens des Loix & de l'administration puplique, nean-

neanmoins il n'a pas fait tous les réglemens qu'on voit aujourd'huy parmi les Sevarambes, ayant laissé à ses Successeurs l'autorité de changer, d'ajoûter & de diminuer selon les occurences, ce qu'ils trouveroient à propos pour le bien de la Nation. Mais il leur a très-expressément defendu de rien ordonner de contraire au droit naturel, ou aux maximes fondamentales de l'Etat, qui sont de conserver sur toutes choses un Gouvernement Heliocratique, c'est-à-dire de ne pas reconnoître d'autre Souverain que le Soleil, & de ne recevoir d'autres Loix que celles qu'il auroit inspirées à son Lieutenant & à son Conseil.

De n'admettre à la Vice-Royauté, que celuy que le Soleil aura choisi d'entre les principaux Ministres de l'Etat; ce qui se fait par le sort, comme nous ferons voir cy-aprés.

De ne pas souffrir que la propriété des biens tombe en aucune maniére entre les mains de personnes particuliéres, mais d'en conserver l'entiére possession à l'Etat pour en disposer absolument.

De ne pas permettre qu'il y ait de rang ou de dignité hereditaire; mais de conserver avec soin l'égalité de la naissance,

afin

afin que le seul mérite puisse élever les particuliers aux charges publiques.

De faire respecter la vieillesse, & d'acoutumer de bonne heure les jeunes gens à honorer ceux qui sont leurs Superieurs en âge & en expérience.

De bannir l'oisiveté de toute la Nation, parce que c'est la nourrice des vices & la source des querelles & des rebellions ; & d'acoutumer les enfans au travail & à l'industrie.

De ne point les ocuper à des Arts inutiles & vains, qui ne servent qu'au luxe & à la vanité, qui ne font que nourrir l'orgueil, & qui engendrant l'envie & la discorde, détournent les esprits de l'amour de la vertu.

De punir l'intempérance en toutes choses, parce qu'elle corrompt le corps & l'ame, & fait tout le contraire de la vertu opposée, qui les conserve l'un & l'autre dans un état tranquille & moderé.

De faire valoir les Loix du mariage & de les faire observer aux personnes adultes, tant pour la propagation de l'espèce & l'acroissement de la Nation, que pour éviter la fornication, l'adultére, l'inceste & d'autres crimes abominables, qui détruisent la Justice & troublent la tranquilité publique.

De prendre un ſoin tout particulier de l'éducation des enfans & de les faire adopter par l'Etat dès qu'ils ont atteint la ſeptiéme année de leur âge, pour leur aprendre de bonne heure l'obéïſſance aux Loix & la ſoumiſſion qu'ils doivent aux Magiſtrats qui ſont les veritables peres de la Patrie.

D'inſtruire la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe dans l'exercice des armes, pour avoir en tout tems des gens capables de repouſſer les ennemis de l'Etat.

Enfin de faire valoir la Religion pour lier les hommes par la conſcience, leur perſuadant que rien n'eſt caché à la Divinité, & que non ſeulement dans cette vie, mais auſſi qu'après le trepas, elle a ordonné des recompenſes pour les bons, & des châtimens pour les méchans.

Voila en abregé les principaux articles des Loix de Sevarias, qui furent publiquement reçuës cinq ans après ſon arrivée aux Terres Auſtrales, & que ſes Succeſſeurs ont religieuſement fait obſerver depuis leur premier établiſſement. Après leur publication, il s'appliqua fortement à les faire obſerver par la douceur & par la crainte de ſes armes. Il avoit pris des meſures ſi juſtes pour parvenir à ſes fins qu'il trouva fort

peu

peu d'obstacles à son dessein, & il n'y eut guéres de gens qui osassent s'y opposer, car si d'un côté ses Loix n'étoient pas agréables aux méchans, tous les bons les aprouvoient, parce qu'elles étoient fort justes & fort équitables. Il est vray que les Parsis eurent quelque peine à s'acommoder à la communauté des biens ; mais comme ils étoient tous étrangers, & que leur fortune dépendoit absolument de celle de leur Chef, ils se soumirent enfin à ses volontez, d'autant plus facilement qu'ils voyoient que les Stroukarambes qui étoient déja tout accoûtumez à vivre en Communautez, s'y soumettoient sans repugnance. Ceux qui avoient toûjours vêcu dans l'oisiveté eurent plus de peine à se reduire à un travail reglé, c'est pourquoi on ne leur fit point observer cet article avec sévérité ; mais on le fit exactement pratiquer aux jeunes gens, de sorte que dans moins de vingt ans il étoit généralement observé, & l'on ne voyoit plus de fainéans que parmy les personnes d'un âge avancé.

Sevarias regna trente-huit ans dans une continuelle prospérité, & vit rendre à ses Loix une parfaite obeïssance dans toutes les terres de sa domination ; sans que jamais personne ozât s'opposer à ses volon-

tez

tez. Pendant ce long Regne ſon peuple s'accrut prodigieuſement juſques-là, que le nombre de ſes Sujets, dont il faiſoit le dénombrement de ſept en ſept ans, ſe monta au deſſus de deux millions, bien qu'il n'en eût pas plus de huit cens mille au commencement de ſon Regne. Il les diſtibua tous par *Oſmaſies*, grands bâtimens quarrez où il les faiſoit vivre en commun, en quoy leurs Deſcendans les ont toûjours imitez depuis.

De ſon temps la ville de Sevarinde s'agrandit beaucoup, luy-même y poſa les fondemens de quarante Oſmaſies, & en fit bâtir beaucoup d'autres juſques à Speronde, dont il fut auſſi le fondateur. Il fit faire divers canaux dans les plaines de Sevarambe pour les fertiliſer davantage, quoy qu'elles fuſſent naturellement très-fertiles, & conçut le deſſein de pluſieurs ouvrages publics que ſes Succeſſeurs ont executé dans la ſuite.

De dix ou douze femmes qu'il eut pendant ſa vie, lui naquirent beaucoup d'enfans, dont la poſtérité s'eſt fort accreuë, & qui ſont fort reſpectez parmy les Sevarambes. Ils jouïſſent même de pluſieurs privileges qui ne ſont pas communs aux autres Sujets, dont le principal eſt celuy d'ê-

d'être admis à la Magistrature trois ans avant les jeunes gens des autres familles.

Durant plusieurs années Sevarias prit beaucoup de peine pour cultiver & pour enrichir la langue du païs, & ses soins furent suivis de tant de bons succès, que de son temps elle égaloit toutes les Langues d'Orient en politesse & en douceur. Il y fit de si belles observations & en acommoda si bien les parties fondamentales pour exercer ceux qui viendroient après luy, que dans le cinquiéme Régne elle se trouva plus belle & plus abondante que n'a jamais été la Langue Latine ni même la Greque.

Enfin après avoir régné trente-huit ans entiers, étant dans la soixante & dixiéme année de son âge, & commençant à sentir les incommoditez de la vieillesse, il resolut de resigner l'Empire à un autre & de passer le reste de ses jours dans le repos d'une vie privée. Pour cet effet il convoqua tous les Osmasiontes de la Nation, c'est à dire tous les Gouverneurs des Osmasies, qui composent encore aujourd'hui le Conseil general, & leur fit sçavoir sa résolution En même temps il les exhorta de proceder au choix d'un nouveau Viceroy & de consulter le Soleil, sur la volonté duquel ils devoient se regler dans une affaire si impor-

portante, les aſſurant que ce Roy glorieux ne manqueroit pas de leur faire connoître par le ſort, celuy qu'il avoit deſtiné pour ſon Succeſſeur, s'ils le jettoient ſelon les ordres qu'il avoit déja preſcrits. Mais voyant que ce diſcours attriſtoit tous ceux de l'aſſemblée, il leur repreſenta qu'il étoit déja fort avancé en âge, & que ſes forces commençant à luy manquer il n'étoit deſormais plus capable de tenir les rênes du Gouvernement, & qu'il étoit du bien public de choiſir un chef plus jeune & plus vigoureux que luy pour la conduite de l'Etat; Qu'après avoir travaillé trente huit ans pour le bien & la félicité de la Nation, il étoit juſte qu'il ſongeât enfin à ſon repos particulier. Il ajoûta qu'outre ces raiſons ſolides il avoit de ſecrets avertiſſemens de la part du Soleil de ſe retirer des affaires, & de remettre à un autre l'adminiſtration de l'Etat & la charge de Grand Prêtre, qui devoit être inſéparable de la Vice-Royauté. Quand il eut achevé ce diſcours qui attriſta beaucoup tous ceux qui l'avoient écouté, les divers membres du Conſeil après luy avoir témoigné leur reſpect, leur reconnoiſſance, & le regret qu'ils auroient d'être gouvernez par un autre que luy, le prierent de garder juſqu'à

la fin de ses jours la dignité dont il étoit en possession depuis si long-temps, & qu'il avoit exercée avec tant de gloire, ou du moins de leur donner un de ses fils pour regner à sa place, s'il persistoit dans la résolution de résigner l'Empire à un autre. Ils ajoûterent que la Nation ayant pendant tout son Régne vû des marques si sensibles de sa prudence, de sa vertu & de l'amour qu'il avoit pour son peuple, pourroit à peine se consoler de sa perte, & que le seul moyen d'adoucir la douleur qu'elle alloit causer à tous ses Sujets, étoit de mettre sur le trône celuy de ses enfans qu'il jugeroit luy-même le plus digne de luy succeder, afin qu'en sa personne & en celle de ses Décendans, on pût toûjours voir la vivante image de leur auguste Prédécesseur, & reverer en eux la sagesse profonde & les vertus incomparables d'un Prince à qui la Nation devoit tout son bonheur. Dans cette vuë ils luy offrirent de rendre ses dignitez héréditaires à sa famille, & de préferer un sang aussi illustre que le sien à tous les hommes de la terre. A ces raisons pressantes ils en ajoûterent plusieurs autres, & se servirent de tous les argumens & de tous les moyens dont ils se purent aviser pour luy faire accepter les

offres

offres qu'ils luy faiſoient. Mais rien ne put ébranler ce grand homme ; il réſiſta fortement à leurs raiſons & à leurs priéres, & ſa vertu triompha dans cette occaſion de toutes les foibleſſes de l'eſprit humain. Il leur dit donc que l'Etat étant purement Heliocratique, il ne pouvoit accepter les offres qu'ils luy faiſoient, parce que dans le choix d'un Vice-Roy, il falloit ſelon les loix établies ſe gouverner entiérement par la volonté du Soleil, qui leur feroit connoître par le ſort lequel de ſes Sujets luy étoit le plus agréable & le plus digne de commander à ſon Peuple. Il les remercia néantmoins de leur zele & de leur affection, & leur dit que, bien qu'il eût autant d'amour & de tendreſſe pour ſes enfans qu'un pere en pouvoit avoir, il ne s'écarteroit jamais de l'obéïſſance qu'il devoit rendre au Roy glorieux qui l'avoit élevé ſur le trône ; Que, lors qu'il s'agiſſoit du bien public, on devoit impoſer ſilence à l'amour paternel, & faire ceder tous les interêts particuliers à celuy de l'Etat, dont le Prince ſe doit toûjours montrer le veritable pere. Il ajoûta qu'en de pareilles ocaſions il eſperoit de la vertu de ſes Succeſſeurs, qu'ils imiteroient ſon exemple, & feroient voir à la poſtérité que l'honneur

& la gloire des Souverains consiste uniquement à faire tous leurs efforts pour rendre heureux les Peuples dont le Ciel leur a commis le gouvernement & la conduite.

Les Osmasiontes du Conseil voyant par cette réponse la nécessité indispensable qui les forçoit à changer de Vice-Roy, choisirent quatre hommes de leur corps, & le sort tomba sur l'un d'eux nommé *Khomedas*, qu'ensuite ils appellerent Sevarkhomedas, ajoûtant à son nom les deux premiéres syllabes de celuy de Sevarias, ce qu'on a fait depuis à tous ses Successeurs.

Trois jours après cette élection Sevarias accompagné de tous les grands Officiers de l'Etat mena Khomedas au Temple pour y pratiquer les ceremonies de son instalation qu'il voulut être fort magnifiques, pour faire honneur à son Successeur, & montrer au Peuple par son exemple, quel est le respect qu'on doit rendre à un Souverain. Il offrit sur l'Autel un sacrifice au Dieu de la Lumiére, & prononça pour la seconde fois l'Oraison qu'il luy avoit faite lors qu'il fut choisi par une voix du Ciel, y ajoûtant seulement qu'il plût à ce bel Astre d'éclairer & de conduire le nouveau Lieutenant qu'il avoit choisi pour gouverner son peuple après luy.

En-

Ensuite se tournant vers celuy qui alloit être son Successeur, il luy parla à haute voix devant tout le Peuple à peu près de cette maniére.

AVant que de vous resigner ce qui me reste encore d'autorité, je me sens obligé, ô KHOMEDAS, de vous faire quelques remontrances: Je m'y sens obligé pour la gloire de nôtre divin Monarque, pour le bien de son Peuple, & pour vôtre instruction particuliére.

Le dessein qui nous amene dans ce Temple a quelque chose de fort étonnant: vous étiez hier mon sujet, & vous allez devenir aujourd'hui mon Souverain; je descens volontairement d'un Trône où vous allez monter sans obstacle, & par cette action nous allons laisser à la posterité un exemple aussi remarquable, qu'un Souverainen en ait jamais laissé. Il arrive peu de ces changemens dans un Etat, si l'amour paternel, ou la foiblesse des Princes n'en sont le véritable motif, ou si la Loy d'un Vainqueur n'en impose la néceßité. Il n'en est pas de même dans cette occasion; Ce n'est ni le sang ni la nature qui me sollicitent en vôtre faveur; Ce n'est ni vôtre force, ni ma foiblesse qui m'obligent à vous resigner le Scéptre & le Diadême du Soleil; C'est la pure volonté de ce Roy glorieux & l'obéissance que je rends à ses Ordres sacrez, qui vous élèvent à la haute dignité où vous allez monter. Le choix qu'il a fait de vôtre Personne pour être son Lieutenant & mon Successeur dans la Monarchie, peut justement remplir vôtre ame de pensées sublimes, mais il ne doit pourtant pas vous inspirer de l'orgueil, ny vous faire oublier vôtre condition naturelle. Souvenez-vous que

vous êtes homme ; Que par les Loix de la naissance vous n'avez aucun avantage sur les autres ; Que vous êtes comme eux sujet aux infirmitez de la Nature, & à l'inconstance de la fortune, & que le terme fatal qui finit leur destinée, doit aussi terminer la vôtre. Considerez serieusement quel est le poids de la Couronne, de qui vous la tiendrez, & à qui vous serez obligé d'en rendre compte. Faites reflexion sur le bonheur du Regne précédent, voyez quel exemple vous aurez à suivre, & quel exemple vous devez donner. Les fonctions de la Vice-Royauté, où vous êtes appellé, sont toutes grandes & relevées ; Elles demandent une application serieuse, un esprit droit, un courage intrepide, une constance inébranlable & une prudence extrême. Je ne doute point que vous n'ayez toutes ces qualitez, puisque le Dieu lumineux qui nous éclaire, qui void & qui sçait toutes choses, vous a preferé à tous ses autres Sujets pour vous faire son premier Ministre. Souffrez néanmoins que je vous dise, que dans la conduite d'un Etat, il y a deux chemins qui menent à des fins bien differentes. Le premier est celuy des bons Princes ; & l'autre est celuy des Tyrans : l'un conduit tout droit à la gloire, & l'autre méne à l'infamie. Les Tyrans lâchent la bride à leurs passions & s'abandonnant au mauvais panchant de leur cœur, ils détruisent toûjours par leurs vices, les ouvrages de leur prudence. Ils pensent rarement à l'Auteur de leur puissance, ils songent peu au compte qu'ils ont à luy en rendre, & ils ne considerent jamais, que plus les effects de sa justice sont lents, plus ses jugemens sont redoutables. De là vient que leur domination est odieuse, leur fin le plus souvent tragique, & leur mémoire toûjours detestée.

Les

Les bons Princes, au contraire, ne ſe conduiſent que par les lumiéres de la droite raiſon; ils ſe font une régle inviolable de leur devoir, & ſuivant par tous les conſeils d'une juſte prudence, ils affermiſſent leur Trône ſur des foudemens que rien ne ſauroit ébranler. On les aime pendant leur vie, on les regrette après leur mort, & le ſouvenir de leur Régne eſt toûjours cher & prétieux à la Poſtérité.

Bien loin de croire que vous puiſſiez balancer un moment ſur le choix de l'une de ces deux routes, je ſuis perſuadé que vous avez déja fait une généreuſe reſolution d'imiter la conduite des bons Princes, avec autant de ſoin que vous avez reſolu de fuir les maximes des Tyrans. Vôtre devoir, vôtre honneur & vôtre interêt particulier vous y obligent indiſpenſablement, & de plus je vous y exhorte de la part de celui dont vous devez être la vivante image dans cet Etat. Il nous a donné des Loix dont il vous fait aujourd'huy le Dépoſitaire, l'Interpréte & l'Executeur; Ces Loix ſont les Decrets d'une Sageſſe, qui n'étant pas ſujette au changement, n'en veut point ſouffrir dans les Conſtitutions fondamentales de ce Royaume. Reſpectez le principe d'où elles viennent, prenez garde de n'y rien changer, & ne manquez pas de punir la témérité de ceux qui voudroient prophaner les Ordonnances ſacrées du Soleil, par le mélange impur de leurs imaginations. Uſez du pouvoir abſolu que ces Loix vous donnent pour faire exercer la Juſtice, pratiquer la Temperance, & pour faire fleurir la Paix. C'eſt dans la Paix que ſe trouve le repos & le bonheur des Peuples, mais pour la conſerver, il faut cultiver avec ſoin l'innocence des mœurs & corriger ſé-

févérement la licence des vices. On regne facilement fur les gens de bien ; mais il eft difficile de regner fur les méchans ; & l'unique moyen de regner avec gloire eft de difpenfer avec juftice les récompenfes & les peines. Pour cet effet il faut qu'un Prince foit toûjours armé dans la Paix & dans la Guerre, afin qu'il puiffe en tout temps repouffer les injures étrangeres, reprimer les rebellions interieures, & faire également craindre & refpecter en tous lieux la puiffance de fes armes & la fainteté de fes Loix. J'ay tâché par mes actions paffées d'établir la verité de ces maximes, comme je vous les propofe aujourd'huy folemnellement par mes paroles devant le Dieu qui nous éclaire, & devant ce Peuple qui m'écoute ; c'eft à vous à faire vôtre profit de mes remontrances. Après cela je vous remets la Couronne & le Sceptre du Soleil comme les derniéres marques de l'autorité que je vous refigne par fes Ordres. Repondez par vôtre conduite à l'intention de ce divin Monarque, rempliffez nos fouhaits & nôtre attente, & tenez enfin pour une maxime certaine que la gloire d'un veritable Prince brille moins par l'éclat de fon Diadême, que par le bonheur de fes Sujets.

Dès qu'il eut achevé ce difcours il prit Khomedas par la main, le mena à l'Autel, luy fit jurer par le Dieu invifible, éternel & infini, par le Soleil vifible & glorieux, & par l'amour de la Patrie, d'obferver religieufement les loix fondamentales de l'Etat, & de n'y rien ajoûter ny diminuer. Enfuite le faifant affeoir fur le Trône, il luy mit la Couronne fur la tête & le Scéptre à la main, le

fa-



salua Vice-Roy du Soleil, & luy rendit le premier hommage. Il invita tous les Officiers de l'Etat qui étoient la presens à suivre son exemple; & puis se tournant vers le Peuple il leur fit plusieurs belles exhortations. Il leur representa sur toutes choses que le plus grand devoir des sujets consistoit dans le respect, l'obéïssance & la fidélité qu'il faut rendre à l'autorité souveraine; Que, quoi que leurs suffrages & leur consentement fussent nécessaires pour l'établir, ils ne devoient pourtant pas s'imaginer que leur volonté en fût la cause pricipale; Que la Providence avoit beaucoup plus de part dans l'établissement des Princes, que les ordonnances des hommes, & qu'on devoit les regarder icy bas comme les plus vives images de la Divinité. Que, quand même ils ne s'aquitteroient pas bien de leur devoir, les sujets ne devoient pas pour cela s'éloigner du leur; Que le Ciel autorisoit souvent les actions injustes des Souverains, pour châtier les Peuples, lors que par leurs offenses ils avoient attiré les effets de sa justice; Qu'ils devoient souffrir ces châtimens sans murmure & sans jamais écouter les conseils rebelles; Que la rebellion n'étoit pas seulement le plus détestable de tous les crimes, mais que c'étoit aussi la plus grande de toutes les fo-

 lies,

lies, puis qu'au lieu de procurer la liberté à ceux qui s'y engageoient, elle les précipitoit le plus souvent dans un plus dur esclavage, de quelque côté que se tournât la victoire; qu'enfin ce n'étoit pas seulement le devoir des Sujets de se soumettre à l'autorité légitime, mais que c'étoit aussi leur intérêt le plus solide.

Après cette résignation de l'Empire, Sevarias se retira avec sa famille dans une Osmasie qu'il avoit fait bâtir à une journée de Sevarinde, dans un lieu fort agréable & dont l'air est fort sain. Il y vêcut en personne privée, sans se mêler aucunement des affaires, hormis lors qu'on le venoit consulter; ce qu'on fit toûjours dans toutes les matiéres importantes, pendant tout le tems qu'il vêcut; tant pour luy témoigner le respect & la vénération qu'on avoit pour sa personne, que pour luy faire voir l'estime que l'on faisoit de ses sentimens.

Il vêcut encore seize ans après s'être deposé, sans que son esprit participât aucunement aux foiblesses de son âge. Il conserva son jugement & même sa memoire jusques au dernier soupir de sa vie, & sentant enfin aprocher son heure derniére il exhorta tous ses enfans à la vertu & à l'amour de la Patrie, & leur fit connoître que

la véritable gloire consistoit en l'obeïssance des Loix, & en la pratique de la justice & de la tempérance. Il ajoûta, que, bien que son corps fût mortel, son âme étoit immortelle, & que, dès qu'elle seroit sortie de sa prison terrestre, elle prendoit son essor vers l'Astre glorieux d'où elle avoit pris son origine, pour y être revêtuë d'une nouvelle forme plus belle & plus parfaite que la premiére; Qu'il en arriveroit de même à tous ceux dont la vie & les mœurs étoient pures & justes, & qui obeïssoient de bon cœur aux Ordonnances de Dieu qui voit toutes choses, qui connoît toutes les actions, & même toutes les pensées des hommes. Qu'au contraire les méchans & les impies, qui n'avoient point obeï à ses loix, ni vêcu dans l'innocence, seroient sévérement châtiez après leur trepas, & que leur ame seroit revêtuë d'un corps plus abject & plus infirme que le premier. Qu'ils seroient enfin jettez en des lieux éloignez de la face lumineuse du Soleil pour y sentir les incommoditez & les rigueurs des Hyvrers, & pour y être ensévelis dans les tenèbres d'une profonde nuit pour y expier leurs crimes.

Après ces exhortations, il rendit l'esprit, & laissa un regret universel de sa per-

te à toute la Nation, qui en mena deüil durant cinquante jours, & témoigna une douleur toute extraordinaire de son absence & de son trepas. Elle le regardoit comme le Pere de la Patrie, & l'Autheur de toute la félicité dont elle joüissoit; Si bien que la memoire de ce grand homme est encore, & sera toûjours si douce & si vénérable aux Sevarambes, qu'ils luy auroient élevé des Autels & rendu des honneurs divins, si luy-même qui en avoit quelque aprehension, & qui étoit ennemy capital de l'Idolâtrie n'y eût mis ordre avant sa mort.

On luy fit des Obseques Royales, où offrit des Sacrifices tout extraordinaires pour ce sujet, & son Successeur n'épargna rien pour honorer sa memoire, & pour faire voir à toute la Nation le sensible regret qu'il avoit de sa mort.

Aussi cette piété & cette sage conduite augmenta de beaucoup l'amour & l'estime qu'on avoit pour luy, ajoûta un nouvel éclat à son Regne, & le fit considerer comme un digne Successeur de Sevarias.

Il regna encore six ans après le decez de ce Prince, mais se sentant attaqué d'une maladie violente, il resigna le Gouvernement, imitant en cela son Prédécesseur, comme il avoit tâché de l'imiter en toute sa conduite.

Du-

Durant son Regne il fit faire plusieurs Osmasies, & fit fleurir tous les Arts qui s'étoient établis du tems de Sevarias, auquel il fit élever un Tombeau magnifique qui se void encore aujourd'huy dans le Temple de Sevarinde. Il fit faire de grands ponts à chaque côté de l'Ile pour en rendre la communication aisée, parce qu'auparavant elle ne se faisoit que par le moyen des bateaux, & conçut aussi le dessein de l'environner d'une forte muraille, mais comme il ne vêcut pas assez long-tems pour cela, il en laissa le soin à ses Successeurs.

BRONTAS
III. *Viceroy du Soleil.*

CEluy qui fut élû à sa place s'appelloit Brontas, après son élection on le nomma Sevarbrontas, selon la coutume. Il suivit les traces de ses Prédécesseurs, fit cultiver les Plaines & même les Montagnes en divers endroits, particuliérement sur le chemin de Sporonde, qu'il rendit beaucoup plus commode qu'il n'étoit auparavant, y posant les fondemens de plusieurs Villes qui se sont fort accrües depuis. Sous son Regne on commença de revêtir tout le tour de l'Ile de murailles, selon le projet de Sevarkomedas, & par l'étude &

la pratique il devint ſi ſçavant dans l'Architecture qu'il orna extrêmement tous les Edifices que ſes Prédeceſſeurs avoient conſtruits. De ſon tems il y eut des diſſentions parmi les Sevarambes, cauſées par quelques Parſis nouveaux venus, qui voulurent établir la proprieté des biens contre les maximes fondamentales de l'Etat; ce qui luy donna beaucoup de peine, mais enfin il en vint à bout & pour remedier à l'avenir à de ſemblables deſordres il defendit le Commerce de nôtre Continent, & ne voulut plus recevoir de ſes eſprits turbulents.

Il étoit décendu des Preſtarambes, ce qui fut cauſe qu'il fit fort agrandir Sporonde, & les autres lieux ſur les Montagnes pour en rendre le Commerce plus facile. Il regna 34. ans, puis reſigna l'Empire à un autre, à l'exemple de ſes Prédeceſſeurs.

DUMISTAS
IV. *Viceroy du Soleil.*

A Sevarbrontas ſucceda Sevardumiſtas Stroukarambe d'origine. Il voulut étendre ſes limites & ſubjuguer une Nation qui habitoit les parties inférieures du Fleuve, environ quatre-vingt lieuës au deſſous de Sevarinde, mais le Conſeil s'y

opoſa

opoſa & ne voulut pas ſouffrir que ſans néceſſité on conquît de nouvelles terres, contre les maximes de Sevarias, qui avoit ordonné qu'on fit bien valoir le Païs des environs de Sevarinde avant qu'on touchât aux terres plus éloignées, à moins que ce ne fût ſur le chemin de Sporonde. Voyant donc que ſon deſſein ne plaiſoit pas, il s'atacha à faire valoir l'Agriculture, & conſtruire de nouvelles Oſmaſies en divers endroits, & ſur tout à la ville d'Arkropſinde d'où il étoit natif. Il inſtitua de nouvelles cérémonies dans la Religion ſeulement pour la pompe extérieure, comme auſſi dans l'Oſparenibon, ou ſolemnité du Mariage. A tout cela il ajoûta divers Reglemens touchant les réjoüiſſances publiques, inſtitua de nouvelles danſes dans l'Erimbaſion ou Fête du Soleil, qui s'obſervent encore aujourd'huy. On tient que n'ayant pû réüſſir dans le deſſein de faire la guerre, il prit des routes contraires, & s'amuſa à l'inſtitution de pluſieurs cérémonies. Son Régne ne fut que de onze ans, & il fut le premier qui garda l'Empire juſques à la fin de ſes jours. Il eſt vray qu'un accident en fut cauſe, car il mourut ſoudainement d'une chute ce qui cauſa un Interregne de quinze jours ſeulement.

SEVARISTAS
V. Viceroy du Soleil.

A Sa place fut élû Sevariftas iffu de Sevarias & en la perfonne du quel le fang de ce premier Viceroy du Soleil remonta fur le Trone. Les vertus & les graces qui brilloient en lui donnerent de grandes efperances de fon Regne, & l'on crut qu'il rempliroit dignement la place de la perfonne illuftre dont il avoit l'honneur de defcendre. On ne s'y trompa point auffi, car il en fut la vive image & le parfait imitateur. Il n'avoit que trente ans quand il fut élevé au Gouvernement, mais dans cet âge il avoit une prudence & une fageffe extraordinaire. La Nation s'étoit extrêment accruë de fon tems, & la paix & l'abondance y fleuriffoient par tout, fi bien que fon Régne fut heureux même dès fon commencement. Comme il avoit beaucoup de Sujets qu'il falloit employer felon les maximes de l'Etat, il entreprit des ouvrages d'un grand travail & d'une difficulté prefque infurmontable. Premiérement il fit achever le Palais de Sevarinde, & les murailles de l'Ile; il fit bâtir le grand Amphiteâtre, & fit percer la Montagne dont nous avons parlé dans la premiére partie de cette Relation.

Il

Il renouvella le Commerce avec la Perse & les autres Païs de nôtre Continent que Sevarbronzas avoit deffendu, mais il en changea la maniére, & voulut seulement que quelques-uns des Sevarambes vinssent voyager parmi nous pour y apprendre toutes les Sciences & les Arts qu'ils jugeroient pouvoir contribuer au bonheur & à la gloire de leur Nation, sans qu'il leur fût permis de nous rien faire connoître de leur Païs.

Ses soins acheverent de polir ces Peuples, & d'établir entr'eux les belles Sciences, les beaux Arts & les grands Spectacles publics. Il institua la Fête nommée Khodimbasion, c'est à dire la Fête du grand Dieu, dont Sevarias avoit eu la premiére idée, & que ses Successeurs n'avoient pas voulu instituer craignant de ne pas bien comprendre le sens de ce Legislateur. Mais celuy-ci, soit par le privilege du sang, ou qu'il eût mieux compris que les autres l'intention de son illustre Prédecesseur, passa par dessus toutes ces difficultez & voulut, après en avoir réglé la solemnité, qu'elle fût célebrée au commencement de chaque Dirnemis, c'est à dire, de sept en sept ans. Il la fit célébrer six fois luy-mê-

même, car il regna quarante-ſept ans au bout deſquels il ſe démit de l'Empire & vêcut encore douze ans.

K H E M A S
VI. *Viceroy du Soleil.*

A Ce Prince illuſtre ſucceda Sevarkhemas, qui fut grand Naturaliſte, & qui s'attacha fort à faire valoir la connoiſſance des Simples & des Métaux, dont il découvrit pluſieurs Mines, & même de riches Mines d'or, dont il ſe ſervit pour l'ornement du Temple du Soleil & du Palais de Sevarinde, car on n'en fait point de monnoye en ce Païs-la, où elle n'eſt pas néceſſaire, & où même l'uſage en eſt deffendu par les Loix fondamentales de l'Etat.

Ce fut luy qui fit mettre autour du grand Globe lumineux du Temple de Sevarinde, qui repreſente le Soleil, cette grande plaque d'or maſſif coupée & gravée en rayons, qu'on y void aujourd'huy. Il regna quarante-trois ans & reſigna l'Empire.

K I M P S A S
VII. *Viceroy du Soleil.*

A Sevarkhemas ſucceda Sevarkimpſas. Celuy-cy fut un grand voyageur dans

dans ſes Etats, dont il vid juſqu'à la moindre Oſmaſie. Il ayma fort les Jardinages, fit accommoder les chemins & y fit planter par tout des Indices ou des Termes pour la commodité des voyageurs. Il fit meſurer & marquer la diſtance des lieux, & commanda de tenir dans toutes les villes des femmes eſclaves pour le ſervice des paſſans. Il fit la guerre aux Stroukarambes Meridionnaux, peuples fiers & brutaux, qui n'avoient jamais reconnu l'autorité de Sevarias, qui en avoit mépriſé la conquête, & qui avoit même exhorté ſon Succeſſeur à ne les point attaquer le premier, mais à ſe contenter des Terres qu'ils poſſedoient qui étant bien cultivées étoient capables de nourrir ſix fois plus de peuple qu'il n'en avoit. Depuis ce tems-là on avoit mépriſé ces Barbares, & on ne leur avoit rien dit tant qu'ils s'étoient tenus dans le reſpect: mais ayant eu l'audace de faire une irruption dans les Terres de Sevarokimpſas, il entra chés eux à main armée, les défit en pluſieurs rencontres, & leur impoſa un Tribut annuel de filles & de garçons pour être les eſclaves des Sevarambes. Et parce que dans leurs Montagnes on trouva de fort bonnes Mines, il y fit bâtir des Fortereſſes & y laiſſa des Garniſons

nisons où la jeunesse des Sevarambes va servir tout à tour, selon l'ordre & le tems établi. Il régna vingt-huit ans, & résigna l'Empire à

MINAS
VIII. *Viceroi du Soleil.*

C'Est luy qui regne à present, & par l'ordre duquel nous fumes menez à Sevarinde. Ce Sevarminas a déja gouverné long tems, & lors que je partis de ce Païs pour aller en Perse, on disoit qu'il alloit résigner l'Empire, parce qu'il se sentoit déja vieux. Il a fait plusieurs choses, & entr'autres le grand Aqueduc qui porte à Sevarinde toute l'eau d'une Riviére qui descend d'une Montagne à six ou sept milles au delà du Fleuve. Son Prédécesseur avoit bien commencé cet ouvrage mais luy l'acheva pendant les douze premiéres années de son Regne.

C'est un homme juste & sévére, voulant être obéï, mais aimant d'ailleurs la Nation, dont il est aussi fort aimé. J'ay vêcu treize ou quatorze ans sous sa domination, où j'ay vû plusieurs choses qui se sont executées pendant ce tems-là, ayant pris peine d'observer les Loix & les mœurs de ces Peuples, dont il est tems que je traite

plus

plus particuliérement que je n'ay fait jusques à present.

Des Loix, Mœurs & Coutumes des Sevarambes d'aujourd'huy.

DAns l'Histoire de Sevarias & de ses Successeurs, j'ay donné un Tableau racourcy des Loix de ces Peuples, & fait voir quelles étoient les principales maximes de leur Gouvernement. Je pourrois icy m'étendre plus loin sur cette matiére, & décrire tous les Reglements & toutes les Ordonnances qui ont été faites par les Vicerois du Soleil depuis Sevarias jusques à Sevarminas à present regnant; mais comme une telle déduction seroit trop longue & trop ennuyeuse, je me contenteray d'en dire ici ce qu'il y a de plus remarquable.

Ce Gouvernement est Monarchique, Despotique & Heliocratique au premier Chef. C'est-à-dire, que la puissance & l'autorité suprême reside en un seul Monarque; que ce Monarque est seul Maître & Proprietaire de tous les biens de la Nation, & que c'est le Soleil qu'on y reconnoît pour Roy souverain & pour Maître absolu. Mais en considerant l'administration de l'Etat de la part des hommes, on trouvera que cet Etat est une Monarchie successive

&

& despotique, mêlée d'Aristocratie & de Democratie.

Cela paroît en ce que le Vice-Roy, qui seul represente le Monarque & le Seigneur, n'est pas seulement élevé à cette dignité par le choix du Soleil, mais aussi par l'élection du grand Conseil, & par celle du Peuple. Car lors qu'il s'agit d'élire un Vice-Roy, le grand Conseil choisit de son propre Corps quatre personnes qui tirent au sort, & celuy de ces quatre à qui la figure du Soleil échet, est par la declaré Chef, comme par le choix de ce bel Astre.

Tous ceux qui sont élevez aux Ofices, le sont premiérement par le choix du Peuple dans Chaque Osmasie, jusques à la charge d'Osmasiontes, ou Cœnobiarque; mais quand un homme est parvenu à ce rang, il est Membre du Conseil général, & a voix délibérative & négative pour l'Osmasie qu'il represente. Au commencement quand la Nation étoit peu nombreuse, ces Osmasiontes étoient du Conseil ordinaire, mais quand elle s'augmenta, on les fit tous du Conseil général, & l'on en prit un pour le Conseil ordinaire, qui representoit quatre Osmasies, dans la suite il en representoit six, & presentement il en represente huit. De ces huitc niers qu'ils appellent

Bros-

Brosmasiontes, on choisit ceux qu'on veut faire Sénateurs, selon le tems de leur récéption, ainsi le plus ancien d'entr'eux remplit la place du Senateur nouvellement decedé. Je dis le plus ancien en Office, car on n'y regarde pas à l'âge. Ces Senateurs sont presentement au nombre de vingt-quatre qui assistent le Viceroy dans toutes les grandes affaires, & composent le Grand Conseil d'Etat. On les appelle Sevarobastes, c'est-à-dire, Aides de Sevarias, ou de ses Successeurs.

Il y a un autre Corps inferieur composé de Brosmasiontes au nombre de trente-six, d'où l'on tire des gens pour les élever à la dignité de Sevarobastes, quand il en vaque quelque place, ou pour les faire Gouverneurs des Villes de la Campagne; excepté de celles de Sporonde & d'Arkropsinde, qui sont gouvernées par un Sevarobaste, tels que sont Albicormas & Brasindas; parce que ces Gouvernemens sont fort considerables.

Outre le soin de donner des conseils au Viceroy, presque tous les Sevarobastes ont quelque Charge particuliére, & des plus considerables de l'Etat, comme celle de Général d'Armée, d'Admiral, de Prefect des Edifices, des Vivres, des Sacrifices,

ces, des Ecoles, des Fêtes ſolemnelles, & de pluſieurs autres choſes: ils ont auſſi chacun leur Conſeil particulier pour l'exercice de ces Charges.

Chaque Gouverneur de Ville encore a ſon Conſeil particulier pour le Gouvernement de ſa place ou de ſa province; comme il nous parut d'abord à Sporonde, le premier Gouvernement & le plus conſiderable de tout l'Etat, car il comprend toutes les villes au delà des Monts, & tout ce qui reſte de la Nation des Preſtarambes, dont la plus grande partie a quité ſon païs pour s'établir en Sevarambe. On envoye en leur place toutes les perſonnes defectueuſes ou de corps, ou d'eſprit; & c'eſt de là qu'on appelle le païs Sporombe, comme nous avous déja dit.

Outre ces Magiſtrats & ces Officiers que je viens de nommer, il y en a pluſieurs autres inferieurs, entre leſquels ceux qui ont la conduite de la jeuneſſe ſont fort conſiderez, parce que de la bonne éducation des enfans depend le ſalut de l'Etat, & celuy de toute la Nation.

Les Intendants de pluſieurs Arts ſont auſſi fort eſtimez, & particulierement ceux qui ont ſoin de l'Agriculture, ou qui ont l'Intendance des Edifices, ces deux emplois

plois étant les plus utiles, & ceux ausquels la Nation s'exerce le plus.

Comme les Magistrats sont élevez au dessus du Peuple, & que leurs fonctions étant plus nobles que celles des gens du commun, ils meritent de plus grandes recompenses, ils en reçoivent aussi de proportionnées au rang qu'ils tiennent dans la Republique. Premiérement ils ont la gloire de commander & le plaisir d'être obéis. Les loix leur permettent d'épouser plus de femmes que les autres sujets, & d'avoir chacun un nombre d'esclaves pour les servir. Ils sont ordinairement mieux logez, mieux nourris & mieux vêtus que les particuliers, & tout le monde les respecte & les honore selon leur qualité. D'ailleurs dès le moment qu'un homme est entré dans la Magistrature, il peut aspirer à la Souveraine Puissance, & y monte par les divers degrez, par où il faut passer. Tous les Vice-Rois depuis Sevarias y sont arrivez de cette maniére, on n'en a point d'autre pour y parvenir, ce qui fait que tous ceux qui ont du merite & de l'ambition tâchent de s'aquerir l'amour & l'estime de leurs Concitoyens, pour avoir leurs suffrages lorsqu'il s'agit de quelque Election. Si l'on fait une serieuse reflexion sur ces Coutumes &

sur

ſur ces maniéres des Sevarambes, on trouvera que dans le fond nous avons les mêmes deſirs & le même but qu'eux, dans le ſoin que nous prenons d'avancer nôtre fortune, pour joüir des commoditez de la vie.

Mais il y a cette difference entre eux & nous, que les moyens dont ils ſe ſervent pour s'élever, ſont tous honnêtes & légitimes, & que le plus ſouvent nous mettons en uſage la baſſeſſe & le crime pour nous tirer de l'obſcurité & de la miſére. Et ſi par des voyes juſtes ou injuſtes nous aquerons des richeſſes & des honneurs, nous en abuſons ordinairement, ou les laiſſons à nos enfans, avec plein pouvoir d'en diſpoſer comme il leur plaît. Mais les Sevarambes, auſquels il n'eſt permis de faire que de bonnes actions, ne peuvent conſerver leurs biens & leurs dignitez que par une conſtante pratique de la vertu, & ne laiſſent à leurs enfans que leur bon exemple à imiter.

S'il arrivoit un Interregne, le plus ancien des Sevarambes gouverneroit à la place du Vice-Roy, juſques à ce que le grand Conſeil eût choiſi un Succeſſeur.

La premiére choſe que fait un nouveau Lieutenant, eſt de convoquer le Conſeil géné-

général de toute la Nation, où tous les Osmasiontes & généralement tous les grands Officiers assistent. Alors il leur declare le choix que le Soleil a fait de sa personnne, & leur demande s'ils ne veulent pas volontairement se soûmettre à la volonté de leur Dieu & de leur Roy, & le reconnoître pour son Lieutenant; à quoy tous crient à haute voix *Erimbas imanto*, c'est-à-dire, que le Roy de la Lumiére soit obéï. Après on le suit au Temple, où il offre des Parfums au Soleil, & luy rendant graces de la faveur speciale qu'il lui a faite, il se consacre à son service, lui promet fidélité & au Peuple justice & protection. Cela fait, il va s'asseoir sur le Thrône, où nous vimes Sevarminas, quand nous eumes audience. Tous les Sevarobastes le suivent le plus ancien lui met sur la tête la gloire ou l'ombelle radieuse dont nous avons parlé. Alors chacun des Senateurs lui promet aide & fidélité; & tous les autres soumission & obéïssance, à luy & à son Conseil. Si pour l'heure il a quelque Loy à proposer, il la déclare devant tous les assistans, l'appuye de raisons, en fait donner des copies à tous les Osmasiontes, & les prie de la bien examiner, & de luy en dire leur sentiment. Neuf jours après dans une autre assemblée pareille à celle cy, cette Loy est confirmée & établie devant tous, dont

chacun prend des copies pour les porter chez soy ; après quoy le Vice-Roï congedie tout le monde & s'en va luy-même à son Palais.

Toutes les fois qu'il s'agit de faire passer quelque nouvelle Loy, on convoque ainsi ce Conseil général, & tout s'y fait de la maniére que je viens de dire.

Les Charges & les Offices ne subsistent qu'autant de tems qu'il plaît au Viceroy & à son Conseil; mais il arrive rarement qu'on les ôte à ceux qui en sont une fois pourvûs, à moins qu'ils ne s'en demettent eux-mêmes, (ce qu'ils font ordinairement quand ils ont atteint l'âge de soixante ou soixantedix ans) ou bien qu'ils ne fassent mal leur devoir, ce qui se void rarement. Mais si par hasard il arrivoit que le Viceroy fût méchant, impie & tyrannique, & qu'il voulût violer les Loix fondamentales ; en ce cas-là on feroit tout ce qu'on pourroit pour lui faire entendre raison, & si enfin on n'y pouvoit pas réüssir, le plus ancien Sevarobaste convoqueroit le Conseil général, & en diroit les causes à ce Conseil demandant l'avis des Conseillers ; & s'ils ne trouvent pas à propos de demander au Soleil un Tuteur pour son Vice-Roy, afin de faire executer ses Loix & les maintenir dans leur entiére force

&

& autorité ſelon les Conſtitions de Sevarias, & de ſes Succeſſeurs, les autres répondroient affirmativement: alors tous iroient au Temple, & après avoir offert de l'Encens & fait une priére au Soleil ils jetteroient au ſort parmi les Sevarobaſtes, & celuy à qui la figure du Soleil écherroit ſeroit declaré Tuteur du Viceroy, qui en cette occaſion doit être ſuppoſé avoir perdu ſon bon ſens. Après cela il ne ſeroit plus reçû dans le Conſeil, on le garderoit dans un Palais à part, où neanmoins il ſeroit traité avec toute ſorte de douceur, & de reſpect, juſques à ce qu'il plairoit à la Divinité de luy rendre ſa raiſon égarée; & quand il paroîtroit qu'il voudroit faire ſon devoir, il ſeroit pupliquement remis dans ſon autorité & dans l'exercice de ſa Charge, de la même maniére qu'il en auroit été privé.

C'eſt là une clauſe des Loix de Sevarias ſur ce ſujet, en cas que telle choſe arrivât, mais elle n'eſt pas encore arrivée, ni peut-être n'arrivera-t-elle jamais. La même clauſe regarde ceux qui en effet ſeroient hors de leur bon ſens, & qui ne voudroient pas volontairement ſe depouiller de l'Empire.

Sevarias a laiſſé des Formulaires pour toutes ces choſes, comme auſſi pour quelques Oraiſons qu'on doit faire au Soleil en

diverses rencontres, & sur tout celle que nous avons traduite, qui se doit reciter toutes les fois qu'on procede à l'élection d'un Vice-Roy.

Je croi qu'il est maintenant à propos de faire voir comment subsiste ce grand Etat, & de quelle maniére on y fait des Magasins publics, & comment on en dispose.

Nous avons déja dit qu'une des principales maximes du Gouvernement étoit d'ôter la proprieté des biens aux sujets, & de la laisser toute entiére au Souverain. Cela s'est toûjours pratiqué depuis Sevarias, & pour pouvoir entretenir les gens, & les faire vivre chacun à son aise, on a fait des Magasins publics de toutes les choses nécessaires & utiles à la vie. On en a fait aussi de celles qui servent aux honnêtes plaisirs; & c'est de ces Magasins qu'on les tire pour en départir à chaque Osmasie, selon ses besoins. Chaque Osmasie a son Magasin particulier qui se fournit de tems en tems des Magasins généraux, pour pouvoir distribuer à chacun ce qui luy est nécessaire, tant pour sa subsistance, que pour l'exercice de son Art ou de son Métier. Aux Osmasies de la Campagne on s'attache principalement à la culture des terres, & l'on nourrit le Peuple des fruits qu'on en recüeille. Premiérement,

cha-

chaque Osmasie champêtre prend du bled, du vin, de l'huile, & d'autres fruits tout autant qu'il luy est nécessaire pour continuer l'Agriculture, & pour nourrir toutes les personnes qu'elle contient. Le surplus est envoyé aux Magasins publics. On en fait de même des Bestiaux dans les lieux où l'on en nourrit grand nombre.

On a des Prefects pour la Chasse, pour la Pêche & pour toutes les Manufactures, qui prennent les matiéres necessaires à leurs ouvrages dans les lieux où elles croissent, & les font transporter dans ceux où elles se travaillent. Par exemple, il y a des lieux où l'on fait du Cotton, du Lin, du Chanvre & de la Soye; Ceux qui ont l'Intendance de ces choses en font des amas, & les envoyent aux villes où l'on en fait des étofes; & des villes on envoye ces étofes à tous les lieux de la Campagne où l'on en a besoin. On en fait de même de la Laine, du Cuir, des Métaux & de toutes les autres choses dont on se sert dans la vie. Pour ce qui est des Materiaux dont on bâtit, l'Intendant des Bâtimens en fait faire des Magasins, & en tire tout ce qui luy est necessaire pour la construction des nouveaux Edifices, pour la reparation & l'entretien des anciens. On en fait de même pour les choses destinées aux réjoüissances publi-

ques,aux ſolemnitez, aux ſpectacles,& il y a ſur toutes ces choſes des Intendans, & des Officiers ſous eux qui commandent à un certain nombre de perſonnes deſtinées à travailler à tous ces ouvrages Il y a diverſes Oſmaſies où l'on éleve les enfans de l'un & de l'autre ſexe, mais chaque ſexe à part; & il y a là dedans des Directeurs & des Precepteurs qui prennent ſoin d'inſtruire la jeuneſſe. Il y en a où on leur enſeigne des Arts & des Métiers & chacune de ces Oſmaſies a ſes Magaſins particuliers, ſes Officiers, & un nombre d'eſclaves pour faire les ouvrages les plus ſordides. De ces Magaſins particuliers on tire ce qui eſt néceſſaire à l'entretien de chaque perſonne.

Si l'on conſidere la maniére de vivre des autres Nations, on trouvera que dans le fond on a des Magaſins par tout, que les villes tirent de la Campagne, & la Campagne des villes; que les uns travaillent de leurs mains, & les autres de leurs têtes; que les uns ſont nez pour obéir, & les autres pour commander; qu'on a des Ecoles pour l'éducation de la jeuneſſe, & des Maîtres pour leur enſeigner des Métiers; que parmi les emplois de la vie il y en a pour la neceſſité, d'autres pour vivre plus commodément, & enfin d'autres purement pour le plaiſir. Les choſes ſont les mê-

mêmes dans le fond, mais la maniére de les diſtribuer eſt differente. Nous avons parmi nous des gens qui regorgent de biens & de richeſſes, & d'autres qui manquent de tout. Nous en avons qui paſſent leur vie dans la faincantiſe & dans la volupté; & d'autres qui ſuent inceſſamment pour gagner leur miſarable vie. Nous en avons qui ſont élevés en dignité & qui ne ſont nullement dignes ni capables d'exercer les charges qu'ils poſſedent; Et nous en avons enfin, qui ont beaucoup de merite, mais qui manquant des biens de la fortune croupiſſent miſerablement dans la bouë & ſont condamnez à une éternelle baſſeſſe.

Mais parmi les Sevarambes perſonne n'eſt pauvre, perſonne ne manque des choſes neceſſaires & utiles à la vie, & chacun a part aux plaiſirs & aux divertiſſemens publics, ſans que pour joüir de tout cela, il ait beſoin de ſe tourmenter le corps & l'ame par un travail dur & accablant. Un exercice moderé de huit heures par jour luy procure tous ces avantages, à luy, à ſa famille & à tous ſes enfans, quand il en auroit mille. Perſonne n'a le ſoin de payer la Taille, ni les Impôts, ni d'amaſſer des ſommes d'argent pour enrichir ſes enfans, pour doter ſes filles, ni pour acheter des

heritages. Ils ſont exempts de tous ces ſoins, & ſont riches dès le berceau. Et ſi tous ne ſont pas élevez aux dignités publiques, du moins ont-ils cette ſatisfaction de n'y voir que ceux que le merite & l'eſtime de leurs Concitoyens y ont élevés. Ils ſont tous Nobles & tous Roturiers, & nul ne peut reprocher aux autres la baſſeſſe de naiſſance, ni ſe glorifier de la ſplendeur de la ſienne. Perſonne n'a ce déplaiſir de voir vivre les autres dans l'oiſiveté, pendant qu'il travaille pour nourrir leur orgueil & leur vanité; Enfin, ſi l'on conſidere le bonheur de ce Peuple, on trouvera qu'il eſt auſſi parfait qu'il le puiſſe être en ce monde, & que toutes les autres Nations ſont très-malheureuſes au prix de celle-là.

Si l'on compare auſſi le bonheur des Roys, des Princes & des autres Souverains, avec celuy du Vice-Roy du Soleil, on y trouvera des differences notables. Ceux-là ont ordinairement de la peine pour tirer les ſubſides neceſſaires au ſoutien de leur Etat, & ſont ſouvent contraints d'uſer de force & de cruauté pour venir à leurs fins. Celuy ci ne ſe ſert point de tous ces moyens. Il eſt déja le Maître abſolu de tous les biens de la Nation, & nul de ſes Sujets ne peut luy refuſer l'obéiſſance

qui luy eſt deuë, ni pretendre aucun privilège particulier. Il donne & ôte quand il luy plaît; il fait la paix & la guerre quand il le trouve à propos; tout le monde luy obeït, & nul n'oſeroit reſiſter à ſa volonté. Il n'eſt pas expoſé aux rebellions & aux ſoûlevemens des Peuples; perſonne ne doute de ſon autorité, & tout le monde s'y ſoumet, il ne la doit à perſonne, & perſonne n'oſe entreprendre de la luy ôter. Car qui ſeroit ſi temeraire que de ſe revolter contre le Solel & contre ſes Miniſtres? Qui ſeroit ſi vain que de ſe croire plus digne de commander que ceux que ce Roy lumineux a choiſi pour ſes Lieutenans? Et quand quelqu'un ſeroit aſſés inſenſé pour vouloir uſurper le Gouvernement, comment le pourroit-il faire, & où trouveroit-il des gens qui vouluſſent appuyer ſa folie & devenir eſclaves pour le rendre Souverain? Ajoûtez que la Religion lie fort les Sevarambes à l'obeïſſance de leurs Superieurs, car ils ne reconnoiſſent pas ſeulement le Soleil pour leur Roy, mais ils l'adorent comme leur Dieu, & croyent qu'il eſt la ſource de tous les biens qu'ils poſſedent; De ſorte qu'ils ont une grande veneration pour ſes Loix & pour le Gouverne-

ment qu'ils croyent qu'il a luy-même établi parmi eux par le miniſtére de Sevarias. D'ailleurs, leur éducation étant ſi bonne, ils ſont accoutumez de ſi bonne heure à l'obeïſſance de ſes Loix, qu'elle leur eſt naturelle, & s'y ſoumettent d'autant plus volontiers, que plus ils raiſonnent & plus ils les trouvent juſtes & raiſonnables.

De l'Education des Sevarambes.

LEur ſage Legiſlateur faiſant de ſi belles Loix pour ſes peuples, n'avoit garde de négliger le ſoin de faire élever la jeuneſſe, ſçachant bien que de leur éducation depend la conſervation ou la ruine de ces mêmes Loix, & que la corruption des mœurs produit ordinairement de grandes illuſions dans la Politique. Il eſt bien difficile qu'un homme vicieux & mal élevé ſoit jamais un habile Miniſtre ny un bon Sujet. Car d'un côté la violence de ſes paſſions l'entraîne dans le vice, & de l'autre ſon ignorance ne luy permet pas de faire un juſte diſcernement du bien & du mal, du vray & du faux. Les hommes ont naturellement beaucoup de panchant au vice, & ſi les bonnes Loix, les

bons

bons exemples & la bonne éducation ne les en corrigent, les mauvaiſes ſemences qui ſont en eux s'accroiſſent & ſe fortifient, & le plus ſouvent elles étouffent les ſemences de vertu que la nature leur avoit données. Alors ils s'abandonnent à leurs apetits déréglés, laiſſant l'empire de leur raiſon à leurs paſſions impetueuſes & farouches il n'y a point de maux où elles ne les précipitent. De là viennent les violences & les rapines, l'envie, la haine, l'orgüeil & le deſir de dominer; les rebellions, les guerres, les maſſacres, les incendies, les ſacrileges, & tous les autres maux dont les hommes ſont ordinairement affligez.

Une bonne éducation corrige le plus ſouvent & même quelquefois étoufe les ſemences vicieuſes qu'ont les hommes & cultive celles qu'ils ont pour la vertu.

C'eſt ce que comprit fort bien le grand Sevarias, & c'eſt pour cette raiſon qu'il fit pluſieurs Ordonnances pour l'éducation des enfans. Car premiérement ayant reconnu que leurs peres & leurs meres les gâtent le plus ſouvent, par une folle indulgence, ou par une trop grande ſévérité, il ne voulut pas laiſſer ces jeunes plantes entre les mains de perſonnes ſi peu capables de les cultiver.

Pour cet effet il institua des Ecoles publiques pour les y faire élever en commun, & sous la conduite de personnes choisies & habiles, qui n'étant preoccupées ni d'amour ni de haine, instruiroient indifferemment tous les enfans par préceptes, par corrections & par exemples, pour les porter à la haine du vice & à l'amour de la vertu. Mais afin que les Parens ne pussent les contrarier dans l'exercice de leurs charges, il voulut qu'après qu'ils auroient rendu à leurs enfans les premiers soins paternels & qu'ils auroient temoigné leurs premiéres tendresses à ces precieux fruits de leur amour; il voulut, dis-je, qu'ils se dépoüillassent de leur autorité paternelle pour en révêtir l'Etat & le Magistrat, qui sont les Peres politiques de la Patrie.

Selon cette Ordonnance, dès que les enfans ont atteint leur septiéme année, à de certain jours reglez & quatre fois tous les ans le pere & la mere sont obligez de les mener au Temple du Soleil, où après qu'on les a dépouillez des habits blancs qu'ils portoient depuis leur naissance, on les lave, on leur rase la tête, on les oint d'huile, on leur donne une robe jaune, & puis on les con-

consacre à la Divinité. Le pere & la mere se démettent entiérement de l'empire que la nature leur avoit donné sur eux, ne se reservant que l'amour & le respect, & dès ce moment ils deviennent enfans de l'Etat. Incontinent après on les envoye à des Ecoles publiques où pendant quatre ans entiers on les accoutume à l'obeïssance des Loix, on leur enseigne à lire & à écrire, on les forme à la dance, & à l'exercice des Armes.

Quand ils ont ainsi demeuré quatre ans dans ces écoles & que leur corps s'est fortifié, on les envoye à la Campagne, où ils apprennent pendant trois ans à cultiver la terre, à quoy on les fait travailler quatre heures du jour, & on les fait exercer les quatre autres heures aux choses qu'ils avoient déja aprises dans les écoles. On éleve les filles de la même maniére que les garçons, ou sans presque de difference, mais c'est en des lieux separez, car on a des Osmasies pour les deux sexes, & d'ordinaire celles de la Campagne sont éloignées les unes des autres.

Lors qu'ils sont parvenus à leur quatorziéme année, on leur fait changer de de-

meure & d'habit; on leur ôte leurs vêtemens jaunes pour leur en donner de verds & alors on les appelle en langue du Pais *Edirnai*, c'est à dire vivant dans le troisiéme septenaire de leur âge. Ceux du premier septenaire sont appellés *Adirnai*, & ceux du second *Gadirnai*. On les appelle autrement de la couleur de leurs habits *Alistai*, c'est à dire habits blancs, *Erimbai*, c'est à dire habits jaunes, & *Forruai*, c'est à dire verds. Pour les filles on ne fait que changer la terminaison *ai* en *ei*, comme *Adirnei*, *Alistei* & ainsi des autres. Alors on leur enseigne les principes de la Grammaire, & on leur donne le choix d'un métier : quand ils ont fait quelque temps d'épreuve, si l'on void qu'ils y soyent propres, on les donne à des Maîtres, qui ont soin de les leur enseigner, mais s'ils n'y ont pas de fort grandes dispositions on leur donne le choix d'être Laboureurs ou Massons, qui sont les deux plus grands exercices de la Nation.

Pour les filles on les éleve à des Métiers affectés à leur sexe, qui ne sont pas si penibles que ceux des garçons. Elles s'occupent à filer, à coudre, à faire de la toile & à plusieurs autres exercices, où la force du corps n'est pas si nécessaire qu'à ceux des hommes.

Quand

Quand elles ont atteint leur ſeiziéme année, & les garçons leur dix-neuviéme, il leur eſt permis de faire l'amour & de ſonger au mariage, ce qui ſe fait de la maniére ſuivante.

Quand ils ſont parvenus à cet âge on leur permet de ſe voir en preſence de leurs Conducteurs à la promenade, au bal, à la chaſſe, aux revües & à toutes les ſolemnitez publiques. Dans ces occaſions les garçons peuvent s'adreſſer aux filles & leur dire librement je vous aime, & les filles peuvent ſans honte recevoir leur declaration. La naiſſance, les richeſſes, les charges, ni tous les autres dons de la fortune, ne font point de difference entr'eux, car ils ſont tous égaux en cela, & ne different que de ſexe, & de trois années d'âge que les garçons ont au deſſus des filles : car les mariages inégaux ne ſont permis qu'à celles qui ne pouvant trouver de mary particulier, ſont obligées de choiſir un homme public pour les tirer d'entre les Vierges. S'il y en a que quelque infirmité naturelle, ou quelque accident, exempte de l'obligation de ſe marier, on les envoye en Sporombe; car on ne veut pas ſouffrir de telles gens en Sevarambe. Dans les aſſemblées des filles & des

des garçons, l'amour joüe son rôle & fait de grandes conquêtes sur les cœurs. Chacun tâche de se faire aimer, par la beauté de son visage, & par les charmes de son esprit. Ceux en qui l'on en void briller beaucoup & qui y ioignent de la probité & de la vertu, sont le plus souvent preferés aux autres, & les filles prudentes voyent bien qu'ils parviendront facilement aux charges; & qu'ainsi elles auront part aux honneurs & aux dignitez de leurs maris: Mais il s'en trouve dont la prudence est toute contraire; car de peur qu'un homme de mérite parvenant aux emplois, n'ait en même temps le Privilege dû à sa charge, qui est d'avoir plus d'une femme, s'il le veut, elles aiment mieux épouser une personne sans merite, que de s'attacher à un homme, qui s'élevant dans la fortune pourroit partager un cœur qu'elles voudroient posseder tout entier. Ainsi chacun accommode sa politique à son inclination; les uns aiment les plaisirs, les autres les honneurs & chacun a son penchant particulier.

Comme les Sevarambes ont naturellement de l'esprit & qu'ils sont bien élevés & polis, les Amans ne manquent pas dans

les rencontres de mettre en uſage les preſens de fleurs & de fruits, les ris, les chanſons & les diſcours éloquens, pour témoigner leur paſſion à leurs maitreſſes. Tout cela leur eſt permis & perſonne n'y trouve à redire : au contraire on mépriſe ceux qu'on ne void pas touchez d'amour, on les regarde comme des gens de mechant naturel, comme des Citoyens indignes des faveurs de la Patrie.

Mais dans toutes ces occaſions on ne s'écarte que rarement des regles de la modeſtie, & l'on ne fait, ny ne dit rien qui puiſſe choquer la pudeur ; car cela eſt expreſſément défendu, & les plus impudens même n'oſeroient rien faire contre la bienſeance, parce qu'ils ne parlent aux Filles, qu'en public, & devant leurs Gouvernantes.

Pendant dixhuit mois les Filles à marier qu'on appelle *Enibei*, & les Garçons *Sparai* ont le loiſir de ſe voir, de ſe connoître, & de s'aimer ſans rien conclurre, mais ce temps-là expiré, c'eſt la coutume de tomber d'accord & de ſe donner la foy, après quoy les rivaux rejettez ſe retirent, & la Fille ne reçoit que l'Amant qui lui a promis mariage. Quand le tems de l'Oſparenibon, c'eſt à dire, des Solenni-

nitez du Marige est venu, ils vont au Temple & sont mariez comme nous en avons fait la description dans la premiére Partie de cette Histoire.

Lors qu'ils sont mariez on donne des habits bleus aux garçons, à cause de leur vingt-&-uniéme année, & aux filles aussi parce qu'elles leur sont jointes; mais pour marquer que la Fille n'est pas encore parvenuë à sa quatriéme Dirnemis, c'est à dire, au-delà de vingt-&-un an, elle porte des manches vertes sur son habit bleu, jusques à ce qu'elle ait vingt-&-un an complets; alors elle prend un voile sur la tête, & cache ses cheveux, qu'elle laisse voir à découvert avant cet âge-là.

Le soir de la nôce on leur fait un festin, où se trouve un grand nombre de gens de tous âges & des deux sexes, & où la Musique & la Dance ne manquent pas. Cela se fait dans une des sales de l'Osmasie où ils doivent demeurer & dans laquelle on leur a préparé deux Chambres de plein-pied, dont l'une regarde sur la ruë, & l'autre sur la cour, & c'est là qu'ils consomment leur mariage; mais on ne leur permet de coucher ensemble que de trois nuits une, pendant les trois premiéres années de leur union, & puis de deux

nuits

nuits une jusques à leur vingt-huitiéme année; après quoy ils sont libres, & peuvent coucher ensemble quand il leur plaît. Le plus grand honneur des femmes est d'aimer leurs maris, & d'élever elles mêmes plusieurs enfans à la Patrie. Entre les femmes des particuliers celles qui en ont le plus sont le plus honorées, mais parmy les femmes des Magistrats on regarde le mary. Les femmes steriles sont fort méprisées, & lors qu'un homme en a gardé une cinq ans il lui est permis d'épouser quelque veuve ou quelque fille qui ne trouve point de mary, ou de tenir une esclave en qualité de concubine. L'unique moyen qu'ont les femmes stériles d'effacer leur opprobre est de servir les malades, ou si elles sont habiles, de s'emploier à l'éducation de la Jeunesse. Chaque mere est obligée d'allaiter son enfant, à moins qu'elle ne fût si foible que de ne pouvoir pas le nourrir sans trop hazarder sa santé. Car en ce cas-là on luy donne une autre Nourrice de celles qui ont perdu leurs enfans, qui sont fort estimées quand au defaut de leur propre fruit, elles nourrissent celuy d'un autre, & élevent un enfant à la Patrie.

Voilà quelle est la maniére ordinaire d'é-

d'élever & de conduire la Jeunesse parmy les Sevarambes. Mais ceux de leurs enfans qui ont un génie extraordinaire, & qui sont propres aux belles Sciences & aux Arts liberaux, ne sont pas élevez de même; car on les exempte des travaux du corps pour les employer à ceux de l'esprit. Pour cet effet il y a des Colleges faits tout exprès pour leur éducation, & c'est du nombre de ceux-cy qu'on prend de sept en sept ans, des gens pour voyager dans nôtre Continent, & pour y apprendre tout ce que nous avons de particulier; ce qu'ils ont pratiqué depuis que Sevaristas en rétablit le commerce & ordonna ces sortes de voiages. Ceux-cy ne peuvent sortir du Païs sans y laisser du moins trois enfans pour assurance de leur retour, je ne sçay si c'est la raison pourquoi ils ne manquent jamais s'ils le peuvent, de retourner chez eux; mais je n'ay pas oüi dire que depuis que cette coûtume est établie; il s'en soit trouvé un seul qui ait deserté sa Patrie, pour demeurer ailleurs, & que ceux qui ne sont pas morts dans leurs voyages, ayent manqué d'y retourner.

Ces voyages sont cause qu'il y a plusieurs personnes à Sevarinde & aux villes d'alentour qui savent parler diverses Langues

gues de l'Asie & de l'Europe, qu'ils enseignent d'ordinaire à ceux qui sont destinez à voyager, avant qu'ils partent de leur Païs, & c'est la raison pourquoy Sermodas, Carchida & les autres s'entretinrent d'abord avec nous, parce qu'ils sçavoient déja plusieurs de nos Langnes, ayant conversé des années entiéres parmy les Asiatiques & les Européens, sans qu'on sçût de quel païs ils venoient, car ils passent d'ordinaire pour Persans ou pour Armeniens.

Fin du I. Tome & de la II. Partie.



Tout connoître est bien difficille, ce n'est pas l'ouvrage d'un Seul.

HISTOIRE
DES
SEVARAMBES

PEUPLES QUI HAPITENT une Partie du troisiéme Continent communément appellé

LA TERRE AUSTRALE,

Contenant une Relation du Gouvernement, des Mœurs, de la Religion, & du Langage de cette Nation, inconnuë jusqu'à present aux Peuples de l'Europe.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Aux dépens d'ESTIENNE ROGER, Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment général de Musique.
M. D. C. C. X. V. I.



HISTOIRE DES SEVARAMBES, QUATRIE'ME PARTIE.

Des Mœurs & Coutumes particuliéres des Sevarambes.

LE Gouvernement ſous lequel vivent les Sevarambes, & l'éducation qu'ils reçoivent, ne peuvent pas manquer de faire de grandes impreſſions ſur leurs eſprits, & de les tourner au bien s'ils y ont quelque panchant naturel. Sevarias remarqua d'abord que l'humeur de ces Peuples étoit un peu fiére, & cela continuë toûjours. Il eſt vray que leur éducation tourne cette fierté en une noble ambition de bien faire, & d'acquerir de l'eſtime; ſi bien que ce qui dans un autre Etat ſeroit un panchant au vice, leur ſert icy d'un éguillon à la vertu. Ils ſont fort amoureux des loüanges, & lors que quelqu'un de leurs Magiſtrats les louë de

s'être bien aquitez de leur devoir, ou d'avoir fait quelque action genereuse, ils en sont plus contens que nous ne le sommes quand on nous fait de riches presens. Les femmes ne sont pas moins avides de loüanges que les hommes, ce qui se remarque sur tout en celles qui ont nourri beaucoup d'enfans, & qui ont toûjours fait profession d'honneur & de chasteté. Elles en conçoivent une fierté qui se lit sur leur visage, malgré toute la modestie dont elles tâchent de la voiler. Rien entr'elles n'est plus détestable que le nom d'une débaûchée, & elles se croiroient criminelles d'avoir séulement parlé à une personne qui n'auroit pas bonne reputation, ou qui auroit dit quelque chose de contraire à la pudeur de leur sexe. Nonobstant cela elles ne sont pas fort scrupuleuses; car conversant tous les jours dans le travail & dans le repas avec leurs Concitoyens & leurs Concitoyennes, elles sont asses familiéres & disent fort librement leurs sentimens, mais toûjours avec beaucoup de modestie. Les hommes n'en font pas une profession moins sévére, & l'on auroit une très-mauvaise opinion d'eux, s'ils avoient fait ou dit quelque

que chose de ſale & de mal-honnête devant les Dames. Ils tâchent de s'aquerir l'amour & l'eſtime de tout le monde, parce que c'eſt le moyen de parvenir aux charges, ce qui fait que parmi ceux qui aſpirent aux dignités on voit une honnête émulation qui leur fait prendre ſoigneuſement garde à toutes leurs actions, de crainte de perdre leur credit. La medisance & les calomnies ſont ſévérement punies, & s'il arrive qu'un d'entr'eux accuſe quelqu'un de ſes Concitoyens ſans pouvoir prouver ſon accuſation, il n'eſt pas ſeulement noté d'infamie, mais il eſt encore ſévérement châtié par les Loix. Ils font tous profeſſion de dire la vérité ou de ſe taire, & l'on punit rigoureuſement les enfans quand on les a ſurpris en menſonge de quelque qualité que ce menſonge, puiſſe être, ce qui les accoûtume de bonne heure à dire la vérité, ou à garder le ſilence. Quand on leur demande quelque choſe qu'ils n'ont pas envie qu'on ſçache, ils ne répondent rien, & ſi l'on perſiſte à les preſſer, ils s'en fâchent beaucoup, & ne manquent pas de traiter d'importuns ceux qui les preſſent ainſi. Il n'y a pas lieu de s'étonner que parmy des gens élevés comme

eux, & qui vivent ſous un tel Gouvernement, il y ait ſi peu de perſonnes adonnées au menſonge, n'ayant pas les motifs de mentir qu'ont les autres Nations. Ils n'y ſont jamais forcés par la pauvreté ni attirés par l'eſpoir du gain, & encore moins portés par la crainte ou l'eſperance de plaire ou de déplaire à leurs Superieurs.

D'ailleurs quand les exemples ſont géneraux dans une Nation, il n'y a que les vicieux & les perdus qui veüillent s'écarter de la regle commune, & faire des actions contraires à la coutume & aux maximes aprouvées de tout le monde. Parmy les Sevarambes l'éxemple des vicieux incorrigibles ne va jamais guéres loin, car on les châtie fort ſévérement, & quand on void qu'ils ne s'amandent point, on les envoye aux Mines loin de la ſocieté des honnêtes gens.

Pour les ſermens & les blaſphêmes on ne les connoît ſeulement pas, & l'on peut dire d'eux, que ſans avoir jamais vû l'Evangile, ils en obſervent beaucoup mieux les regles ſur ce point, que les Chrétiens mêmes; car tous leurs diſcours n'ont que *Oui* pour affirmer, & *Non* pour nier.

L'yvrognerie leur eſt inconnue, car ou-

outtre qu'elle feroit rigoureufement punie, il leur feroit difficile d'avoir dequoy s'enyvrer, vivant fans Taverne ny Cabaret, & mangeant tous en public, où chacun a feulement ce qu'il peut manger & boire, fans fortir des bornes de la temperance. D'ailleurs il ne leur eft pas permis de boire du vin ny d'aucune liqueur fermentée qu'ils ne foient mariés; de forte qu'ils font élevés à la fobriété, & en contractent l'habitude avant que de pouvoir fe debaûcher. Les vices où ils font naturellement les plus enclins, font l'amour & la vengeance; mais les Loix remedient aux excès du premier, en ordonnant le Mariage à la jeuneffe dès qu'elle eft capable de cette paffion; & pour l'autre, leur éducation la corrige beaucoup; parce qu'étant élevés enfemble, ils s'acoûtument dès leur enfance à fouffrir beaucoup de chofes de leurs compagnons, par la néceffité de ne pouvoir faire autrement, ou par l'obéïffance qu'ils rendent à leurs Superieurs, qui ne manquent pas de les mettre d'accord dès qu'il s'éleve entre eux quelque demêlé confiderable. Ils font naturellement gais, aimant à fe divertir quand ils fortent de leur travail journalier. La dance, la mufique, la courfe, la lutte & divers

autres jeux font leurs récréations les plus ordinaires. Ils sont fort robustes & jouissent d'une grande santé pour la plupart, ce qui vient en partie de leur naissance, & de leur maniére de vivre, & en partie de leur gayeté.

De leur naissance, parce que leurs peres & meres étant des personnes que l'amour unit, s'aiment beaucoup plus que ne font ceux qui se marient pour d'autres considerations. Et comme ils ont un grand égard à la génération, ils n'habitent que rarement ensemble, d'où vient qu'ils font des enfans plus forts & plus vigoureux qu'on ne fait dans les lieux où l'on n'a pas tous ces égards. Outre que, comme les femmes mariées sont fort honorées quand elles en élevent beaucoup, elles se font une vertu de ne pas souffrir un commerce assez fréquent de leurs maris, pour être contraire à la génération, & qui rendroit leurs enfans foibles & sujets aux maladies, ou les feroit mourir dans leur plus tendre jeunesse ; ou s'ils en échappoient les empêcheroit de devenir hommes robustes & vigoureux.

La maniére de vivre de ces Peuples contribuë encore beaucoup à fortifier leurs corps, car ils vivent dans la sobrié-

té

té ſans ſouffrir ni faim, ni ſoif. Ils font beaucoup d'exercice, mais c'eſt un exercice moderé, & comme ils ne ſont ſujets à aucune débauche, on ne void chez eux ni gouteux, ni gravelleux, ni des gens attaqués de maladies ſales & infames, que la pudeur empêche de nommer.

Leurs divertiſſemens & leur gayeté aident auſſi beaucoup à la conſervation de leur ſanté, qui n'eſt jamais interrompuë par les ſoucis & les chagrins dont eſt devorée l'ame de ceux qui ſont obligez tous les jours à ſubvenir à leurs néceſſités preſentes, ou à celles de leurs familles, & à ſe munir contre celles où ils peuvent tomber dans la ſuite. Ils n'ont ni ſouci, ni avarice; ils ne manquent jamais de rien, & leur plus grand ſoin eſt de joüir avec modération des plaiſirs légitimes de la vie. Cela n'eſt pas ſeulement cauſe qu'ils ſont généralement ſains & robuſtes, mais auſſi qu'ils vivent long-tems étant aſſez ordinaire d'y voir des vieillards de cent & de ſix vingts ans. Ils ſont preſque tous grands & de belle taille; & ceux de la taille mediocre parmi eux, ſeroient de la plus haute parmy nous. On y void pluſieurs hommes de ſix à ſept pieds de haut, & parmi les femmes on y en void de hautes à propor-

 tion.

tion. Ce n'est pas qu'il n'y en ait de beaucoup plus petites, mais il n'est pas étonnant d'y voir des hommes de sept pieds de haut, qui parmi nous passeroient pour des Geans.

Tout ce qui contribuë à leur santé, ne contribuë pas moins à la beauté de l'un & de l'autre sexe ; car quoy qu'on n'y voye guéres de ces beautes fines & délicates qui ressemblent à des poupées de cire, on y void des hommes & des femmes qui ont les traits beaux & reguliers, la peau douce & unie, le corps dodu, & potelé, le teint passablement blanc & vif, outre un air mâle & vigoureux qui ne se rencontre que rarement parmi nous. Ils ont généralement les cheveux noirs & les yeux de même couleur. Il s'en trouve qui ont les cheveux d'un chatain clair, mais on y void peu de gens blonds. Leurs habits sont très-propres, mais très-simples, & sont faits, de toile, de coton, de laine, ou de soye, dont il y a chez eux de trois sortes. La premiére se fait d'une espèce d'herbe qu'on seme comme le lin, l'autre de l'écorce interieure d'un arbre dont on a grand nombre en ce Païs-là, & la derniére se tire des vers à soye, comme celle que nous avons. Ils usent aussi de

draps

draps d'or & d'argent, mais ils ſont reſervés aux grands Officiers, l'or & les pierreries au Vice-Roy, l'écharpe de toile d'or aux Sevarobaſtes ſeulement, & celles d'argent aux Oſmaſiontes & Broſmaſiontes. Les Officiers inferieurs & leurs femmes portent la ſoye ; & les étoffes de lin, de chanvre, de laine & de coton ſont pour le commun peuple. Les habits ſont de diverſes couleurs ſelon les divers âges, & l'on change ces couleurs de ſept en ſept ans. Ceux des petits enfans ſont blancs comme nous avons déja dit; aux blancs ſuccedent les jaunes, aux jaunes les verds, aux verds les bleus, aux bleus les rouges, qui ſont de deux ſortes, l'un pâle & clair, & l'autre obſcur; deux ſortes de gris ſuccedent au rouge, au gris le minime ou couleur de ſuye, & enfin le noir dont ſont vêtus tous les gens âgez. La pourpre, l'or & l'argent ſont pour les Magiſtrats, & par ces differentes couleurs d'habits, on void la difference des âges & des dignités. Quelques-uns pourront ſe moquer de cette bigarrure, mais quand ils ſçauront qu'outre les Offices, toute la ſuperiorité de ces Peuples les uns ſur les autres, conſiſte dans l'âge, & que ces couleurs ſont né-
 ceſ-

cessaires pour les faire connoître, afin qu'on puisse rendre l'honneur dû à chacun selon son degré, je croi qu'ils ne s'en moqueront plus. Les étoffes bigarrées sont reservées aux Esclaves & aux Etrangers, & c'est la raison pourquoy les habits qu'on nous donna en étoient tous faits.

Les hommes couvrent leur tête de bonnets & de chapeaux de même couleur que leurs habits. Avant leur mariage ils laissent croître leurs cheveux, mais étant mariés ils les coupent jusqu'aux oreilles. Ils portent des calçons, des vestes & des robes qui leur pendent jusques au milieu de la jambe. Ils se ceignent d'une ceinture, & usent de bandes de toile peintes autour de leur cou en forme de cravates. Ils usent de gans, de bas, de souliers de cuir, & de spardilles de corde comme nous, & ils en font encore de l'écorce d'un arbre qui nous est inconnu.

Les femmes sont coëffées differemment selon leur âge. Les filles accommodent leurs cheveux en diverses maniéres, & ne mettent rien sur leurs têtes que quand elles vont au grand air; car alors elles se couvrent de certaines ombelles ou chapeaux faits d'une herbe dont on tire une espèce de soye; & toutes les femmes s'en ser-

ſervent dans ces occaſions. Les mariées ſont toûjours voilées de coëffes de toile ou de ſoye de la couleur de leurs habits.

Celles qui ont eu des enfans portent autant de bandes de ſoye couleur de pourpre, qu'elles en ont élevé juſqu'à l'âge de ſept ans, car ceux qui ſont morts au deſſous de cet âge ne ſont comptés pour rien, & les meres n'en ſont pas plus honorées, ce qui les rend fort ſoigneuſes de les élever. Le reſte de leur habit ne differe de celuy des hommes qu'en ce que leurs robes ſont plus longues, & qu'elles ſont ouvertes au ſein.

On leur donne tous les ans deux habits neufs, l'un de lin ou de coton, & l'autre de laine. Les hommes en ont autant & les enfans auſſi, de ſorte qu'on les voit toûjours propres & bien vêtus. On leur donne à chacun une fourniture de linge de trois en trois ans, & l'on renouvelle leurs meubles quand ils en ont beſoin. Tout ce meuble conſiſte en des lits, des tables, des ſiéges, & en quelque peu de vaiſſelle, car ils n'ont point beſoin d'autre choſe, parce qu'ils n'apprêtent point leurs viandes, & que mangeant en commun

dans toutes les Osmasies, on leur apprête tout ce qu'il leur faut.

Ils sont généralement trois repas le jour ; qui sont le déjeuner, le dîner & le souper. Ces deux premiers se font en public & le dernier en particulier, car il est permis à chacun de manger le soir chez luy avec sa femme & ses enfans, ou avec tel de ses amis qu'il luy plaît.

Souvent ils font entr'eux de petites sociétés particuliéres, & se divertissent ensemble ou dans leurs chambres, ou en public ; mais ce n'est que quand ils ont fini leur travail. Par ce moyen chacun choisit la compagnie de ceux qui luy plaisent le plus, & satisfait son inclination.

Le bain leur est ordinaire : en Hyver ils se baignent toûjours dans des bains chauds qu'on fait dans chaque Osmasie, du moins une fois en dix jours. En Eté ils se baignent le soir dans les Riviéres, & les hommes mariés avec leurs femmes s'y mêlent les uns avec les autres fort librement, mais les filles & les garçons se baignent à part, & pour cet effet il y a des lieux differens destinés pour eux.

Le public fait souvent des parties de chasse,

chaſſe, & donne la liberté aux hommes & aux femmes de s'y trouver : tantôt à de certaines compagnies & tantôt à d'autres. On fait de même pour la pêche, & pour cet effet il y a des gens qui ſont ordinairement employez à ces exercices.

Les heures du travail ſont reglées, & l'on ſonne la cloche pour éveiller les gens & pour les avertir de leur devoir. En été on ſe leve fort matin, à cauſe de la longueur des jours, & en Hiver plus tard à cauſe de leur briéveté, & l'on avance ou recule les heures ſelon la difference des ſaiſons.

Les perſonnes malades ſont exemptées du travail durant leur maladie, comme auſſi tous ceux qui ont paſſé ſoixante ans, s'ils veulent uſer de leur privilége, mais la grande habitude qu'ils ont priſe à travailler, & la honte de ne rien faire, ne leur permet guéres de s'en exempter quand ils ſe portent bien. Les femmes groſſes & les nourrices en ſont auſſi exemptes, mais quand elles peuvent faire quelque ouvrage aux heures de loiſir, elles aiment mieux travailler que de ne rien faire.

La ſalutation des Sevarambes eſt diffe-

ferente ſelon les perſonnes. Quand ils paſſent devant un Magiſtrat ils ſe découvrent & font une inclination du corps qui eſt plus ou moins profonde ſelon ſon rang & ſa dignité. Aux vieillards ils découvrent ſeulement la tête ſans faire aucune inclination, à leurs égaux ils font ſeulement un geſte de la main, la poſant ſur leur poitrine, & puis la laiſſant tomber à côté. Les femmes font la même choſe, hormis les filles qui au lieu de ſe découvrir la tête, y metttent leur main gauche, quand elles ſaluënt quelque Officier, ou les vieilles gens. Les Magiſtrats ſaluent la jeuneſſe avec un geſte de la main, & quand ils veulent donner une marque particuliére de leur faveur à quelqu'un d'entr'eux, ils le baiſent au front. Ce n'eſt pas la coûtume de baiſer les femmes, ni les filles en les ſalüant, ni même de les toucher, & il y a peu de perſonnes de ce ſexe qui ayent jamais été baiſées que par leur pere & leur mere dans leur premiére enfance, & le premier baiſer qu'elles reçoivent des hommes, eſt celuy que leur fait dans le Temple leur nouvel époux le jour de leur mariage. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit permis aux filles de donner leur main à baiſer à quelqu'un de leurs

leurs Amans, mais cela ſe fait fort rarement, & par une grace toute particuliére. C'eſt dans les dances & non ailleurs que les jeunes hommes ont la liberté de leur toucher la main & pour les perſonnes d'un même ſexe, il leur eſt permis de ſe la donner en ſigne d'amitié. Pour les complimens qu'ils ſe font lors qu'ils ſe ſalüent, ils ſont differens, le plus ordinaire eſt celuy-cy: *Erimbas erman*, c'eſt-à-dire, *Que le Soleil vous aime.*

Il arrive rarement que les femmes y faſſent brêche à leur honneur, quoy que cela arrive quelquefois, comme le Lecteur aura pû l'obſerver dans le châtiment d'Ulisbe & de ſes compagnes, & dans celuy des jeunes hommes de l'Armée dont nous avons parlé; ce qui fait voir qu'il s'en trouve qui voudroient bien ſatisfaire leur paſſion, mais trois choſes les en empêchent ordinairement, ſçavoir la rigueur des loix, la rareté des occaſions & le ſoin qu'on prend de marier bientôt les jeunes gens, comme nous avons dit ailleurs. Toutefois ces raiſons ſont bien ſouvent moins puiſſantes que leurs impatiences amoureuſes, comme il arriva trois ans après nôtre établiſſement à Sevarinde, à quelques jeunes Amans

trop

trop amoureux, pour attendre avec patience leur Osparenibon, qui leur sembloit trop long-tems à venir.

C'étoient deux jeunes hommes, dont l'un s'appelloit Bemistar & l'autre Pansona. Le premier avoit une sœur nommée Bemiste, qui luy ressembloit parfaitement & qui n'avoit qu'un an moins que luy. Ils étoient d'une même taille, ils avoient un même ton de voix, enfin jamais deux personnes ne se ressemblerent mieux. Dans l'Osmasie de Bemiste étoit une fille fort belle nommée Simmadé dont Bemistar étoit éperdûment amoureux & qui s'en étoit fait aimer. L'amour de ces deux personnes fit naître de l'amitié entre Bemiste & Simmadé, celle-cy s'attachant à l'autre parce qu'elle étoit sœur de son Amant, & l'autre à celle-cy parce qu'elle étoit Maitresse de son frere: Si bien qu'ayant lié une forte amitié, elles étoient presque toûjours ensemble, & sur tout la nuit; car étant si bonnes amies elles avoient fait en sorte de n'avoir qu'une même chambre & un même lit. Bemiste étoit aimée de Pansona, & l'aimoit aussi de son côté, & cette même raison avoit obligé son Amant de lier une aussi étroite amitié avec son frere; que Sim-

madé avoit liée avec elle: de ſorte qu'ils logeoient & couchoient auſſi enſemble, & ſe faiſoient confidence de leur amour. Par le moyen de Bemiſtar qui pouvoit librement entretenir ſa ſœur, Panſona avoit ſouvent le bonheur de voir ſa chére Bemiſte, & de luy dire tout ce qu'il vouloit en preſence de ſon frere; & celuy-cy étoit bien aiſe de la compagnie de cet Amant de ſa ſœur, afin qu'il parlât avec elle pendant qu'il entretiendroit ſa chere Simmadé. Ils avoient de ces entretiens le plus ſouvent qu'il étoit poſſible. Ils ſentoient tous les jours augmenter leur amour par les témoignages mutuels qu'ils s'en donnoient les uns aux autres; & cela cauſoit en eux des ardeurs & des impatiences qu'ils avoient beaucoup de peine à retenir. Ils faiſoient ſouvent des vœux pour l'arrivée du jour heureux qui devoit mettre fin à leurs peines; mais ce jour tardoit trop long-tems pour des Amans dont les jeunes cœurs étoient épris d'une paſſion violente. Bemiſtar étoit le plus bouillant & le plus emporté de tous; ſon impatience luy mit dans l'eſprit un expédient pour ſoulager ſa peine en trompant la vigilance des gardes de l'Oſmaſie où ſa Maitreſſe demeuroit. Il s'imagina que,

s'il

s'il pouvoit persuader à sa sœur de changer d'habit avec luy & de venir coucher avec Pansona, il pourroit facilement ocuper sa place dans le lit de Simmadé. Dans cette pensée il consulta son ami qui n'étant pas plus sage que luy, & qui ayant moins à risquer, l'affermit tout autant qu'il put dans ce dessein. Etant tous deux dans un même sentiment, la difficulté étoit d'y faire aussi entrer les filles. Ils trouvoient cela fort difficile, mais enfin ils resolurent de l'entreprendre & d'en venir à bout s'il étoit possible. Après cette resolution ils firent tous leurs efforts pour séduire ces innocentes filles, & animerent si bien leurs discours & leurs persuasions, que dans un mois de tems ils les firent consentir à leur dessein amoureux. Ils prirent si bien leur tems un jour solemnel, auquel tout le monde étoit ocupé à la célébration de la Fête, que le frere & la sœur changerent d'habit, & par ce moyen de demeure & de logement. Ainsi Pansona eut l'entiére joüissance de Bemiste, & Bemistar celle de sa chere Simmadé; après quoy, quand la solemnité, qui dura sept jours, fut sur sa fin, ils rechangerent d'habit, & ainsi chacun d'eux retourna chez soy fort content

tent & fort satisfait d'avoir tout à son aise joüi de son amour.

Mais comme les choses violentes sont rarement de durée, le feu de l'emporté Bemistar s'éteignit par la joüissance, & s'alluma pour une autre. Pendant qu'il avoit demeuré avec sa Maitresse, il avoit conversé librement avec plusieurs autres filles de l'Osmasie, entre lesquelles il en avoit vû une nommée Ktalipse, en qui il luy sembloit avoir trouvé beaucoup plus de charmes que dans Simmadé, dont il commença à se dégoûter trois jours après en avoir joüi. Il dissimula pourtant ses sentimens, & ne fit paroître à sa Maitresse aucun relâchement. Dans toutes les occasions qu'il put avoir de parler à Ktalipse, il tâcha de s'insinuer dans sa bienveillance, avant que de sortir du lieu où elle demeuroit. Cependant il s'enquit avec soin qui étoient les Amans de cette fille, & trouva qu'elle en avoit trois ou quatre, entre lesquels il y en avoit un qu'elle préféroit à tous les autres. Il fit connoissance avec luy le plutôt qu'il put, luy fit confidence de son amour avec Simmadé, sans pourtant luy rien dire de ce qui s'étoit passé de particulier entr'eux; & luy fit connoître que par le

moyen de sa sœur il pourroit fort avancer ses affaires auprès de sa Maitresse. L'autre qui ne demandoit pas mieux le prit au mot, & le pria de gagner Bemiste en sa faveur, afin qu'elle luy rendît de bons offices auprès de Ktalipse. Dès que Bemistar eut reçu cet ordre, qu'il avoit luy-même recherché, il ne manqua pas de recommander ses affaires à sa sœur, & de l'obliger d'en parler à Ktalipse. Celle cy écouta volontiers tout ce qu'on luy disoit en faveur d'un homme qu'elle aimoit déja : si bien qu'elle prit Bemiste en fort grande amitié. Elles étoient très souvent ensemble, & Simmadé en auroit pû concevoir de la jalousie si elle n'eût été de la confidence. Et comme c'est la coutume des jeunes filles de coucher souvent ensemble quand elles s'aiment, & qu'elles demeurent dans une même Osmasie, Ktalipse voulut quelquefois partager ce bonheur avec Simmadé, & changer de lit avec elle, pour parler plus commodément de son amour avec Bemiste, qui cependant avertissoit son frere de tout ce qui se passoit, afin qu'il en pût instruire l'Amant de son amie. Le rusé Bemistar ravi de voir les choses venuës au point où il avoit bien prevû qu'el-

qu'elles arriveroient, exhorta sa sœur de coucher souvent avec Ktalipse, de s'insinuer bien avant dans son amitié & de rendre à son ami tous les bons offices qu'elle pourroit. Elle qui ne pénétroit pas dans les desseins de son frere, fit en cette rencontre tout ce qu'elle put pour servir celuy qu'il luy recommandoit; elle y réüssit si bien, que Ktalipse conçut pour lui un amour fort sincére, mais en même tems fort chaste & fort pur, dans la vuë de l'épouser. Le jeune homme, qui reconnut bien-tôt les bons offices que Bemistar & sa sœur luy avoient rendus, ne pouvoit assez leur en témoigner sa reconnoissance, & confirmoit de plus en plus sa maitresse dans l'amitié qu'elle avoit pour Bemiste.

Cependant les quatre heureux Amans attendoient avec impatience qu'il vint une autre solemnité pour favoriser une seconde entrevuë, & la Fête de l'Osparenibon qui dure cinq jours à Sevarinde n'étant pas éloignée, ils esperoient qu'elle favoriseroit autant leurs desseins qu'avoit fait la Fête précédente. Mais les esperances que leur donnoit la commodité de cette solemnité avoient des fins fort différentes; car le rusé Bemistar n'en attendoit pas moins que la joüissance de Ktalipse, & ne regardoit la

poſſeſſion de Simmadé, que comme un moyen pour parvenir au principal but de ſes deſirs. Pour donc y arriver plus ſeurement il obligea ſa ſœur ſoit par priéres, ſoit par menaces, de perſuader à Ktalipſe de recevoir ſon Amant, qui avoit trouvé, diſoit-il, un moyen aſſuré de venir de nuit dans ſa chambre ſans y être aperçu, ni même ſouçonné tant que la Fête dureroit. Bemiſte ſelon les ordres de ſon frere ne manqua pas de prendre la premiére occaſion qu'elle put trouver; car après avoir rendu à Ktalipſe une lettre de ſon Amant fort tendre & fort paſſionnée, & vû qu'elle en avoit le cœur touché, elle crut que c'étoit le tems le plus propre pour luy faire la propoſition de le recevoir Elle la fit donc avec toute l'adreſſe dont elle étoit capable; mais ce fut ſans aucun ſuccès. Ktalipſe luy témoigna d'abord de l'horreur pour ce deſſein, luy dit qu'elle ne ſacrifieroit jamais ſon honneur à ſa paſſion, & que, ſi elle ne pouvoit poſſeder ſon Amant par des voyes légitimes, elle renonçoit à ſa poſſeſſion. Peu après elle luy fit voir quelles ſeroient les ſuites funeſtes d'une entrepriſe ſi téméraire, & luy dit que, ſi une autre qu'elle luy avoit fait une parelle pro-

proposition, elle la haïroit toute sa vie. Elle ajoûta qu'elle commençoit fort à douter de la sincérité de son Amant, puis qu'il avoit pû douter de sa vertu, & que cela lui faisoit voir clairement qu'il n'étoit pas si honnête homme qu'elle l'avoit crû. Bemiste voyant la colere de cette fille, crut qu'il falloit tourner la chose adroitement pour ne pas rompre avec son amie; si bien que prenant un autre air, se mettant à rire, & puis la baisant étroitement, elle luy dit qu'après cette preuve qu'elle venoit de luy donner de sa vertu, elle avoit sujet de l'aimer plus que jamais; qu'elle n'avoit fait cette proposition que pour l'éprouver; que son Amant n'y avoit point de part; & qu'elle luy conseilloit de persister dans ces nobles & généreux sentimens sans jamais prêter l'oreille à rien qui pût être contraire à son honneur ou à son devoir. A tout cela elle ajoûta que, si son Amant avoit eu seulement la pensée de l'employer dans aucun dessein illégitime, elle ne luy pardonneroit jamais une telle offense. Ces discours artificieux apaiserent entiérement la sincére Ktalipse; & la conversation finit par de nouvelles assurances d'estime & d'amitié. Peu de jours après Bemiste fit sçavoir à son frere ce qui s'étoit passé entr'elle & Ktalipse, & luy donna le chagrin

de voir ſon deſſein avorté, & ſes eſperances preſque éteintes : car il ſe propoſoit d'entrer la nuit dans le lit de Ktalipſe ſous le nom de ſon Amant, & de tromper ainſi cette innocente & vertueuſe fille. Mais malgré ce mauvais ſuccès il ne perdit pas tout à fait l'eſperance d'en venir à bout par quelqu'autre moyen. Il ne preſſa donc plus ſa ſœur, que de l'entretenir toûjours dans ſon amitié, & attendit le plus patiemment qu'il put l'arrivée de la ſolennité. Enfin elle arriva, il ne manqua pas de changer d'habit avec ſa ſœur & d'aller coucher avec Simmadé, mais les careſſes qu'il luy faiſoit étoient toutes feintes, & ſi elle y eût pris garde de bien-près, elle auroit aiſément pû connoître qu'un autre objet qu'elle captivoit le cœur de ſon Amant; mais comme elle ne le ſoupçonnoit de rien, & qu'il ſçavoit bien déguiſer ſes ſentimens, elle le crut toûjours fidelle. Cependant il luy demanda comment il ſe menageroit avec Ktalipſe, qui le prenant pour ſa ſœur le preſſoit de venir quelquefois coucher avec elle, dequoy il auroit peine à ſe défendre ſi elle continuoit. Cela fit rire Simmadé, de voir ſon Amant reduit à la néceſſité de refuſer une ſi belle fille. Il faiſoit ſemblant d'en rire auſſi, mais la troiſiéme nuit ayant

ayant pris ſon tems quand Simmadé étoit endormie, il luy mit dans les narines d'une certaine drogue aſſez commune en ce Païs-là, qui la plongea dans un très-profond ſommeil; & lors qu'il la ſentit ainſi endormie il ſe leva, & ſortant de ſa chambre, il s'en alla heurter à celle de Ktalipſe qui en étoit fort proche. Cette fille prenant ſa voix pour celle de Bemiſte luy ouvrit d'abord la porte, & Bemiſtar étant entré, il la pria de dire à ſa compagne d'aller occuper ſa place au lit de Simmadé, parce qu'elle la vouloit entretenir ſans témoin. Et comme dans de pareilles rencontres, elles avoient déja accoutumé d'en uſer ainſi, il ſe vit bien-tôt ſeul avec Ktalipſe, & dans ſa chambre & dans ſon lit. Alors ſe ſentant dans un lieu ſi propre à contenter ſes deſirs, il voulut ſe rendre poſſeſſeur de cette belle perſonne, mais dès qu'elle aperçut qu'elle avoit un homme entre les bras, s'imaginant, qu'il avoit contrefait la voix de Bemiſte pour venir ainſi luy voler ce qu'elle avoit de plus cher, elle fit de ſi hauts cris, que dans peu de temps elle eut allarmé toute l'Oſmaſie. On vint promptement à ſon ſecours, mais avant que perſonne fût arrivé Bemiſtar s'étoit evadé hors de ſa chambre, & s'étoit fourré parmi la mul-

multitude des femmes qui venoient de tous côtés, les unes avec des flambeaux à la main, & les autres avec des armes. On demande à Ktalipse quelle étoit la cause de ses cris, & pourquoy elle étoit si éfrayée. Sa compagne revient de la chambre de Simmadé, qui seule de toute l'Osmasie dormoit encore d'un profond sommeil, & la prenant par la main, ma chere amie, luy dit-elle, qu'est-ce qui vous est donc arrivé depuis que je vous ay quittée, & d'où vient cette grande émotion, & l'étrange alarme que je vois? Parlez, ma chere, & faites-nous connoître la cause de vos cris & de vôtre frayeur. A toutes ces demandes Ktalipse ne répondoit rien: mille differentes pensées luy occupoient l'esprit; il luy souvint de la proposition que luy avoit fait Bemiste quelque temps aparavant, de recevoir son Amant, s'il la venoit trouver dans sa chambre. Elle s'imagina que n'ayant pû avoir son consentement dans ce dessein, il l'avoit entrepris sans luy en rien dire, croyant venir facilement à bout d'elle, quand il la tiendroit entre ses bras. La pensée d'une entreprise si téméraire, luy donnoit d'abord de l'indignation; mais un moment aprés l'affection & la pitié se mêlant ensemble luy faisoient envisager cette

action comme un effet de l'amour violent que son Amant avoir pour elle ; si bien que dans ce moment elle se repentoit d'avoir fait du bruit, & s'accusoit de ne s'être pas défenduë autrement que par des cris. Le chagrin qu'elle en avoit étoit d'autant plus grand, qu'elle voyoit que ses cris avoient causé une étrange confusion dans l'Osmasie, ce qui exposoit son Amant à des peines & des châtimens très-sévéres, & la rendoit elle-même le sujet des discours & des railleries de toute la Nation. Ces reflexions étoient fort raisonnables, mais elles venoient un peu trop tard, & elle eut beau garder le silence, pendant qu'elle étoit encore toute eperduë, il fallut enfin dire la cause de ses cris. Sa compagne luy demanda qu'étoit devenuë Bemiste, & dit à toute la compagnie comment elles avoient changé de lit. On la va chercher dans la chambre de Simmadé, qui dormoit encore, qui étoit toute seule, & qui ne répondoit nullement aux demandes qu'on luy faisoit. On l'appelle, on la tire, on la pince pour l'éveiller, mais elle dort toûjours. Là dessus quelques filles vont crier qu'elle étoit morte, & cela donne une nouvelle alarme, beaucoup pire que la premiére. On luy tâte le pouls, on luy met la main

ſur le cœur, & on la trouve pleine de vie, mais dans un profond aſſoupiſſement. On en demande la cauſe, & l'on trouve enfin dans ſes narines la drogue que Bemiſtar y avoit miſe. Cela donne un nouveau ſujet d'étonnement, & perſonne ne ſçavoit qu'en juger ; lors qu'on apporte d'un certain eſprit, qu'elle n'eut pas plutôt ſenti qu'elle revint de ſon aſſoupiſſement. On peut facilement s'imaginer quelle fut la ſurpriſe de cette fille, quand à ſon reveil au lieu de ſon Amant elle vit tant de femmes autour d'elle, qui lui faiſoient des queſtions, & qui diſoient cent choſes où elle ne comprenoit rien. Elle crut d'abord que toutes ſes intrigues étoient découvertes, & que ſon Amant avoit été trouvé dans ſon lit. Cette penſée & le remord de ſa conſcience, joint à la foibleſſe que luy avoit cauſé la drogue qui l'avoit aſſoupie, luy donnerent une ſi vive douleur qu'elle en tomba dans une profonde & dangereuſe pâmoiſon. Ce nouvel accident étonna bien des gens, & donna lieu à de nouveaux diſcours. Mais pendant qu'on luy donne ſecours, retournons à l'innocente Ktalipſe, qui ne pouvant plus garder le ſilence & ſongeant enfin qu'il valloit

mieux

mieux perdre ſon Amant que ſon honneur, dit, tout haut qu'un homme qu'elle ne connoiſſoit pas étoit entré dans ſa chambre ſous le nom de Bemiſte dont il contrefaiſoit la voix, & qu'il avoit voulu luy faire violence, ce qui l'avoit obligée à crier au ſecours. Cette confeſſion étant faite devant la Gouvernante de l'Oſmaſie, elle fit auſſi-tôt redoubler la garde des portes, & appeller Bemiſte. On la cherche de tous côtés, on fait retentir ſon nom par toute l'Oſmaſie, mais elle ne ſe trouve point; on trouve bien ſes habits, mais on ne peut trouver ſa perſonne, quelque diligence qu'on faſſe. Après l'avoir long-temps cherchée en vain, on fait venir toutes les filles, on les examine toutes, mais on ne trouve point de garçon parmy elles. Cela fait qu'on parle diverſement de Ktalipſe & qu'on doute de ce qu'elle avoit dit, mais elle perſiſte & aſſure qu'un homme l'avoit voulu forcer dans ſon lit. Là deſſus on cherche de nouveau par tous les coins de l'Oſmaſie, ſans négliger aucun endroit, mais inutilement, on ne trouve point d'homme, & Bemiſte ne ſe troue pas non plus. Cependant le jour étant venu quelques filles qui avoient fait deſſein de ſe baigner entrent dans le bain & trouvent la

feinte Bemiste, qui après avoir fait quelque tems le plongeon, fut enfin contrainte de reprendre l'air & de s'exposer à leur veuë : Ces filles l'ayant reconnuë en avertissent la Gouvernante qui se vient saisir de sa personne, & qui l'ayant visitée, trouva sans beaucoup de peine de quel sexe étoit le Gallant, qu'on reconnut pour être le frere de Bemiste. Cependant Simmadé étoit revenuë à elle, & Ktalipse ayant sçu que c'étoit Bemistar qui l'avoit voulu surprendre, découvrit les pratiques de sa sœur, & dit à la Gouvernante qu'elle avoit voulu luy persuader de recevoir son Amant dans son lit, sans doute dans le dessein d'y introduire son frere. Là dessus on entra dans un juste soupçon de toute l'intrigue; & bien que le prisonnier ne voulût rien confesser, on envoya visiter sa chambre, & on y trouva la veritable Bemiste couchée avec son Amant. On les examina tous trois touchant Simmadé, mais ils ne voulurent jamais l'accuser, & elle auroit pû passer pour innocente, si elle ne se fût accusée elle-même, & n'eut confessé sa faute à ceux qui l'examinoient. On envoya querir la Justice, mais avant que de luy mettre Bemistar entre les mains, les filles de l'Osmasie luy déchirerent toute la peau à coups de verges.

Cet-

Cette avanture fit fort grand bruit à Sevarinde, & l'on en sçut bien-tôt toutes les particularités. Peu de temps après ces infortunés Amans furent publiquement foüettés autour du Palais & Ktalipse fut visitée, mais on la trouva pure; ce qui donna beaucoup de joye à son Amant qui l'épousa quelque temps après, & qui, je pense, vit encore heureusement avec elle.

Voilà comme quelquefois l'amour se joüe de la vigilance des Gardes les plus sévéres, & porte les Amans aux entreprises les plus hasardeuses. Tout le monde n'obeït pas également aux loix, quelques douces & raisonnables qu'elles paroissent être, & par tout on trouve des gens qui n'en apprehendent pas tant la sévérité, qu'ils aiment la passion aveugle qui les porte à les violer malgré la rigueur des châtimens qu'elles ordonnnent.

Les Sevarambes divisent le temps comme nous par années ou révolutions Solaires. Ils le subdivisent aussi par mois ou révolutions Lunaires & par demy révolutions: car ils ne comptent point par semaines. Les trois premiers jours de la nouvelle Lune & les trois premiers après qu'elle est dans son plein, sont des jours de Fête chez eux, & ils ne travaillent que trois

heures du matin, & le reste du jour se passe en réjoüissances. On void dans leur païs presque tous les instrumens de musique connus dans nôtre Continent, & quelques autres que nous n'avons pas. Ils ont retrouvé l'invention des Hydrauliques qu'avoient autrefois les Grecs & les Romains, que nous avons perduë, & se vantent même d'y avoir beaucoup ajoûté. Quoy qu'il en soit, il est certain que leurs Hydrauliques ou orgues d'eau sont incomparablement meilleures que celles où l'on ne se sert que du vent. Leurs airs & leurs chansons ont quelque chose de si majestueux & de si charmant tout ensemble, que ce n'étoit pas sans raison que Maurice trouva leurs concerts beaucoup meilleurs que les nôtres. Ajoûtés à cela qu'étant plus robustes & plus puissans que nous, ils ont aussi la voix plus mâle & plus éclatante. De plus ils suivent les regles de la Poësie Metrique, qui est infiniment plus forte & plus énergique que nos barbares Vers rimés, comme nous le dirons ailleurs. A tous ces avantages on peut ajouter que, lors qu'on trouve dans la Nation quelque enfant qui a la voix excellente, on l'instruit dès l'âge de sept ans, & on le consacre au Soleil, pour être l'un des Chantres qui chantent

tent les Hymnes qu'on a compoſées à ſa loüange.

Pour la Peinture, la Sculpture, la Gravure, la Brodure & tous ces autres Arts qui ſont plus pour la curioſité que pour l'utilité, ils ne ſont point exercés par le peuple, mais il y a des lieux où des perſonnes choiſies & qui excellent dans tous ces beaux Arts travaillent pour les ornemens publics.

On n'y void gueres de caroſſes, de chaiſes, ny de litiéres, à moins que ce ne ſoit pour des gens malades, ou des Officiers âgés. Les maladies y ſont en petit nombre, & peu de gens en ſont attaqués, ſi ce n'eſt de quelque fiévre ou de quelque pleureſie, qui vienne de trop grande abondance de ſang, ou de quelque exercice trop violent.

Leurs maiſons ſont ſi bien percées & ſi bien aérées, & ils y vivent ſi proprement, que cela ne contribuë pas peu à leur ſanté, auſſi bien que leur maniére de vivre ſobre & reglée, leurs exercices moderés, & la ſalubrité de l'air qu'ils reſpirent, & des viandes dont ils ſe nouriſſent. Auſſi ne ſont ils guéres incommodés de Medecins & d'Apothicaires, quoy qu'il y en ait d'établis par le Magiſtrat, mais ils font grand cas des Chirurgiens. Ceux-cy ſont princi-

palement employés à embaumer les corps de Magistrats illustres qui ont bien merité du public, & ils y sont si adroits, que j'ay vû de ces corps embaumés depuis plus de cent ans, qui sembloient encore être vivans, sans que l'air leur nuisit aucunement, quand on ouvroit les caisses où ils sont enfermez. Pour le reste du peuple, on brûle leurs corps quand ils sont morts, & l'on recueille les cendres de quelques-uns dans des Urnes à la maniére des anciens Romains.

Quand ils brûlent un corps, ils croyent que la fumée en emporte les parties les plus subtiles vers le Soleil, & qu'il n'y a que les plus terrestres qui demeurent dans les cendres.

De la maniére dont on exerce la Justice parmy les Sevarambes.

COmme ils n'ont rien en propre, on ne voit jamais de procès civil parmy eux. Il n'y a que des causes criminelles, qui sont jugées par les Osmasiontes, lors que le fait a été commis dans leur Jurisdicton. Chaque Juge est assisté par ses deux Lieutenans, & par trois vieillards du lieu, que le criminel a la liberté de choisir. Si le crime a été commis par des gens, ou contre des

des perſonnes qui demeurent dans des Oſmaſies differentes, la cauſe eſt portée devant un Broſmaſionte & les Oſmaſiontes intereſſez, qui tous enſemble jugent ſouverainement, ſi ce ſont de petits crimes; mais les plus grands ſe jugent devant un Broſmaſionte & ſes huit Aſſiſtans, & l'on peut en appeller devant eux pour les affaires conſiderables. Dans les crimes d'Etat les cauſes ſont portées devant un Sevarobaſte & douze Aſſiſtans, tous Broſmaſiontes; & ſi le fait eſt fort extraordinaire, on le plaide devant le Vice-Roy même & ſon Conſeil. Les accuſés peuvent eux-mêmes plaider leur cauſe, ou employer quelqu'un de leurs amis qui ſçache mieux plaider qu'eux

J'y ſouvent aſſiſté aux Tribunaux pour voir la déciſion des cauſes, & leur maniére de les juger, qui eſt aſſurément très digne de loüange, tant à cauſe de la patience & de la modération des Juges, que du reſpect & de la vénération qu'on a pour eux On n'y entend point ces crieries & ce tumulte qu'on fait en Europe dans les Cours où l'on décide les procès. Tout ſe fait icy avec un ſilence & un ordre merveilleux, & rarement arrive-t-il qu'on y rende des Jugemens iniques, comme on fait le plus ſouvent

vent parmy nous, où l'ambition, l'avarice & l'envie corrompent l'esprit des Juges, & leur font prononcer des Sentences contraires à l'évidence du droit, & aux lumiéres de la raison. Néanmoins la passion regne par tout où il y a des hommes, la difference n'est que du plus au moins, & la faveur ou la ruse l'emporte bien souvent sur la Justice & l'innocence. Cela me parut un jour à la Ville d'Arkropsinde, à l'occasion d'une Sentence que prononça un Juge nommé Nerelias, dans une cause qui luy avoit été déférée.

Un jeune homme fort honnête & fort sçavant dans les Mathematiques, & sur tout dans la partie de cette science qu'on appelle Mecanique, avoit trouvé l'invention de faire monter l'eau jusques à une hauteur prodigieuse par le moyen d'une Machine qu'il avoit imaginée, & dont il croyoit que l'effet seroit infaillible. Mais comme il ne voulut pas que personne sçût cette affaire, jusques à ce qu'il la demontrât en public, quand on distribuë les prix de la gloire à ceux qui ont fait quelque chef-d'œuvre, il fut obligé de s'adresser à un homme de sa connoissance, qui avoit l'art de parfaitement bien dessiner. Il luy fit connoître le besoin qu'il avoit de sa main pour representer

ter ſur le papier la Machine qu'il avoit imaginée, & le pria de travailler pour lui. Ce que l'autre luy promit de faire & de deſſiner inceſſamment ſa Machine ſelon l'eſquiſſe qu'il luy en donneroit. Le Mathematicien ayant tiré cette promeſſe, donna au Peintre une partie des figures qu'il avoit groſſiérement tracées de ſa propre main, & le pria de les peindre au net avant que la ſolemnité des Prix fût arrivée. Après cet engagement il ſe paſſa beaucoup de temps, pendant lequel, ſoit par malice ou par faineantiſe, le Peintre ne travailla preſque point à l'ouvrage qu'il avoit entrepris, ce qui laſſa la patience du Mathematicien, & l'obligea de luy demander ſes modèles, & de ſe fâcher contre luy de ce qu'il luy faiſoit perdre le temps & le moyen de remporter le prix entre ceux de ſon art. Mais le Peintre ſe moqua de ſes plaintes, & après l'avoir long-temps amuſé de vaines promeſſes, luy dit enfin qu'il ne vouloit pas luy rendre ſes originaux, s'il ne jettoit un de ſes ennemis du Pont d'Arkropſinde dans le Fleuve. Il voulut exiger cela de luy, parce que ce Mathematicien étoit un homme d'une force prodigieuſe. Cette demande ſurprit ce jeune homme, parce qu'elle étoit injuſte & bizarre, la crainte pourtant qu'il

eut

eut de ne pas avoir son ouvrage prêt dans le temps qu'il luy étoit nécessaire, fit qu'il donna sa parole au Peintre de faire ce qu'il luy demandoit, pourvû qu'il achevât dans dix jours l'ouvrage qu'il avoit entrepris pour luy. L'autre en tomba d'accord, & le desir de faire un affront à son ennemy par le moyen d'une tierce personne sans s'exposer luy-même au danger, fit qu'il travailla sans cesse à l'ouvrage qu'il avoit commencé long-temps auparavant, si bien qu'il l'acheva dans le jour qu'il luy avoit promis. Il le fit ensuite sçavoir au Mathematicien, & luy offrit de luy donner tout ce qu'il avoit fait pour luy, s'il vouloit executer la promesse qu'il luy avoit faite de jetter son ennemy dans le Fleuve. Bien que le Mathematicien vit sa malice & sa lâcheté, il ne laissa pas de luy confirmer la parole qu'il luy avoit déja donnée, & le pria seulement de trouver un moyen pour attirer sur le Pont la personne qu'il devoit jetter dans le Fleuve. Le Peintre ne manqua pas d'en chercher l'occasion, & l'ayant trouvée il mena son champion sur le Pont où son ennemy regardoit quelque exercice qu'on faisoit dans l'eau. Il le montra au Mathematicien qui le prit au milieu du corps, après lui en avoir declaré la cause, & malgré toute la resistance qu'il put faire

il

il le precipita dans la Riviére, & demanda ses papiers au Peintre, qui les luy rendit incontinent. Il ne les eut pas plutôt serrez, qu'il luy dit, que, puisqu'après l'avoir tenu long-temps en suspens par de belles paroles, il avoit enfin exigé de luy un service qui le rendoit l'instrument de son injuste vengeance, il n'étoit pas moins raisonnable qu'il se servît de ses propres forces pour satisfaire son juste ressentiment. Alors sans tarder davantage il prit le Peintre & le jetta dans le Fleuve, luy disant d'aller tenir compagnie à l'autre qui meritoit moins que luy le traitement qu'il avoit reçu. Le Fleuve Setaringo est fort large & fort profond & les Ponts d'Arkropsinde ne sont pas forts hauts; ce qui fit que ces deux personnes que le Mathematicien y avoit jettés, ne se firent aucun mal, sçachant tous deux bien nager ils n'auroient couru aucun risque de se noyer s'ils ne se fussent pris l'un l'autre dans l'eau, où ils avoient été jettés presque dans un même temps & dans un mêmeendroit. Le premier attaqua le Peintre l'ayant atteint à la nage, & ne voulut pas porter plus loin les effets de sa vengeance. Il se fit donc un combat fort extraordinaire entr'eux, & si quelques gens n'y fussent accourus avec des batteaux pour les separer & les tirer de l'eau,

l'un

l'un des deux y auroit sans doute été noyé. L'ennemi du Peintre l'avoit déja pris par les cheveux, luy avoit donné plusieurs coups sur le visage, & l'alloit étoufer dans l'eau, quand ces batteaux luy arracherent ce miserable des mains, & les tirerent tous deux à terre pour les mener ensuite en prison, jusques à ce que la Justice connût de leur differend. Cependant le Mathematicien après avoir vû qu'on les menoit devant le Juge, s'y en alla aussi luy-même, & fut envoyé en prison avec eux. A quelque temps de là les trois criminels furent appellés en jugement devant ce Nerelias dont nous avons parlé, qui s'étant laissé prevenir, condamna le Mathematicien & celuy qu'il avoit jetté le premier dans l'eau, à six mois d'emprisonnement, & déclara le Peintre innocent quoy qu'il fût le plus coupable. Lors qu'il prononça ce Jugement, le Mathematicien eut beau luy representer la vérité du fait, & justifier l'ennemy du Peintre, qui étoit tout à fait innocent, il ne voulut pas seulement l'écouter ny entendre les témoins qu'il avoit menés avec luy. Ce Nerelias étoit un homme assés éclairé & bon Justicier, quand il n'étoit pas prévenu, mais la moindre personne qui alloit le solliciter & luy recomman-

mander sa cause avant le Jugement, étoit mieux écoutée que toute autre ne l'étoit en suite dans l'Audience. Outre cela il avoit une maxime très-fausse dans ses Jugemens, c'est qu'il soutenoit plutôt les Esclaves & les gens sans honneur que les personnes de merite. Cela s'étoit vû en diverses Sentences qu'il avoit données, mais comme c'étoit dans des affaires moins éclatantes que celle-ci, il n'avoit jamais été châtié de ses injustes décisions. Il étoit fantasque & bourru, & sur le moindre sujet condamnoit ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire, quelque juste que fût leur cause. Le Mathematicien qui étoit homme de cœur & de probité, fut extrémement irrité de l'injustice qu'on luy avoit faite, & tourna toute sa colere contre son injuste Juge, dans l'esperance de s'en venger quelque jour s'il en pouvoit avoir l'occasion. Cependant il fut obligé de subir la Sentence, parce qu'il n'en pouvoit appeller qu'aux Censeurs, lors qu'ils feroient leur Censure, ce qui se fait publiquement de trois en trois ans, & alors il n'est pas seulement permis à ceux qui ont sujet de se plaindre de l'injustice des Juges, de porter leurs plaintes devant eux; mais il leur est même enjoint de le faire. Il crut donc qu'il valoit

mieux

mieux attendre un temps ſi favorable à ſon deſſein, que de faire du bruit & des plaintes inutiles. Le temps de cette cenſure n'étoit pas loin, & comme elle ſe fait par des Sevarobaſtes dans la Ville & dans tous les ſiéges Judiciaux de la campagne, il ne douta point que ces grands Miniſtres n'examinaſſent ſa cauſe avec plus de juſtice & d'exactitude que n'avoit fait Nerelias, qui s'étant laiſſé prévenir à quelques amis du Peintre, ne l'avoit pas ſeulement écouté, & l'avoit même traité indignement, ſans répondre que par des regards de mépris, accompagnés de menace, au reſpect & à la ſoumiſſion qu'il lui avoit temoignée, quand il luy avoit demandé audience. Heureuſement pour luy, un Sevarobaſte qui étoit homme d'eſprit & grand Amateur des ſciences & des beaux arts, fut envoyé cette année à la Ville d'Arkropſinde pour y exercer la cenſure. Le Mathematicien luy fit ſes plaintes contre Nerelias, & en fut favorablement écouté, il luy montra même quelques piéces de ſon deſſein, que le Sevarobaſte approuva fort, quoy que Nerelias ſans l'avoir aucunement examiné l'eût traité de chimerique & de confus. Pluſieurs autres perſonnes ayant joint leurs plaintes à celles du Mathemacien, les

Cen-

Cenſeurs furent fort irrités contre ce Juge inique, qui avoit été ſi deraiſonnable que de condamner des gens ſans examiner leur cauſe, & ſans vouloir même les écouter, ce qui parmi ces Peuples paſſe pour la plus grande des injuſtices, & c'eſt plus pour cela que pour toute autre choſe qu'on punit un Juge. Nerelias fut appellé devant les Cenſeurs, & en leur preſence le Mathematicien, qui étoit un fort honnête homme, & qui ne manquoit pas d'éloquence prouva ce qu'il avoit avancé contre luy, de ſorte que Nerelias, tant pour la Sentence injuſte qu'il avoit rendue dans cette cauſe, que pour pluſieurs autres mauvais jugemens, fut demis de ſa charge, reduit à la condition de vivre en homme privé, & expoſé à la haine & au mépris de tout le monde. Mais il ne vêcut pas long-temps dans cet état; car ne pouvant ſuporter la douleur & la honte de ſa demiſſion, il en perdit le repos & le jugement; Et enfin par un juſte deſeſpoir il ſe precipita du Pont d'Arkropſinde dans le fleuve, au même endroit où le Mathematicien avoit jetté le Peintre, & ſon ennemy. Mais il n'en ſortit pas comme les autres: car s'étant abandonné au courant de l'eau, il en fut étoufé avant qu'on pût l'en tirer, & finit ainſi ſa vie.

Voy.

Voyla comment le Ciel punit les crimes des Juges iniques, & fait voir par de sévéres châtimens qu'il n'est rien qui luy deplaise plus que les actions de ceux qui abusent de leur autorité pour oprimer les innocens. J'étois dans la Ville d'Arkropsinde lors que les Censeurs examinerent la Sentence de ce Nerelias, & j'entendis peu de temps après raconter à Sevarinde quelle avoit été sa fin malheureuse.

On ne punit jamais de mort, à moins que ce ne soit pour quelque crime énorme, mais on condamne à plusieurs années d'emprisonnement selon la qualité du crime. Dans ces prisons on est obligé de travailler beaucoup, & l'on y est souvent châtié, & de tems en tems les coupables sont promenez dans les ruës pour y être publiquement foüetés autour du Palais, & puis ramenés en prison, jusques à ce que le temps ordonné pour leur châtiment soit expiré. Quand je demandois aux Sevarambes pourquoy on ne punissoit pas les crimes de mort, ils me disoient qu'il y auroit de l'inhumanité & de la folie à le faire: De l'inhumanité à faire mourir un Concitoyen, & luy ôter ce qu'on ne peut pas luy donner; & de la folie, à détruire une personne qui peut expier son cri-

crime par des ſervices utiles au public. Ils ajoûtoient qu'on punit aſſés un criminel, quand on le fait travailler long-temps dans une priſon, où il ſouffre une longue mort, & d'où on le tire de temps en temps pour montrer exemple aux autres, & leur mettre ſouvent devant les yeux la punition qu'on ſouffre pour les crimes qu'on a commis. Ils diſoient encore qu'on avoit trouvé par experience que les hommes craignoient plus ces longs châtimens qu'une mort prompte qui les tireroit tout d'un coup de leurs miſéres. On envoye ſouvent les malfaicteurs travailler aux Mines, ou bien on les garde dans les maiſons de correction, ſelon qu'on a beſoin de les employer.

Tout le monde a la permiſſion de mener celui qu'il accuſe devant le Magiſtrat, pourvû que ce ſoit une perſonne privée, & qu'on ſe rende priſonnier avec luy; & ſi l'accuſé ne veut pas le ſuivre & qu'il ne ſoit pas aſſez fort pour l'y contraindre, tout le monde eſt obligé de luy prêter main forte dès qu'il crie: *Sevariaſtei ſomés antai.* C'eſt à dire on viole ou deſobeït aux loix de Sevarias. Dès qu'on entend ces mots, on court de toutes parts pour arrêter l'accuſé, qui rend par cette deſobeiſſance, ſon affaire plus fâcheuſe qu'elle n'étoit auparavant.

vant. Voila en abregé comment on exerce la Justice parmy ces Peuples, où l'on n'est pas long-temps à decider les causes, parce qu'il n'y a ny gain ny profit à les tirer en longueur.

De la milice des Sevarambes.

BIen que cette Nation n'ait jamais de guerre, elle ne laisse pas d'être toûjours armée, de s'exercer perpetuellement aux armes, & d'en faire un de ses principaux emplois. Dès qu'un garçon ou une fille, ont été adoptez par l'Etat, ce qu'on fait lors qu'ils ont atteint l'âge de sept ans, on leur aprend à manier les armes,& c'est un de leurs exercices journaliers jusques à celuy de quatorze. Alors on leur enseigne un métier, mais cependant on les oblige à faire l'exercice durant quelques heures tous les jours de Fête, dont il y en a six dans chaque mois, outre plusieurs grandes solennités dans l'année. Aux jours de Fêtes ordinaires, ils s'exercent chacun dans son Osmasie seulement; mais aux Fêtes solennelles on fait des revuës générales, & chacun est obligé de s'y trouver, à moins qu'il n'ait quelque excuse legitime pour s'en dispenser. Ce n'est pas seulement les hom-

mes qui s'exercent aux armes, car les femmes s'y exercent aussi depuis l'âge de quatorze ans, jusques à celuy de quarante-neuf, après quoy tous sont exempts des devoirs de la milice. De plus toute la Nation est divisée en douze parties, dont l'une est toûjours en armes & sert trois mois à l'armée; car cela se fait tour à tour, si bien que de trois en trois ans tous ceux qui ne sont pas exempts du service sont obligés de servir trois mois à l'armée, qui se tient aux champs, & qui campe comme si elle avoit des ennemis à combattre. On aura pû voir quel est l'ordre de leurs armées dans la premiére partie de cette relation, où j'en ay assez amplement fait la description. Presentement j'ajoûteray qu'il y a toûjours quatre armées dans Sevarambe, & deux dans Sporombe, dont deux sont toûjours opposées l'une à l'autre, & tâchent de se surprendre comme s'ils étoient effectivement ennemis, & la rigueur de la discipline y est aussi ponctuellement observée, que s'il y avoit une véritable guerre. Outre cela on tire de chaque Tribu un nombre de Soldats pour aller aux Mines garder les forteresses qu'on y bâtit du temps de Sevarkimpsas, qui subjuga une Nation des Stroukarambes, qui avoit été assez hardie pour

faire des courſes dans ſes Etats. Ceux qui ſont envoyez à la garde de ces Forteresſſes y demeurent toûjours ſix mois; après quoy on les releve, & ils s'en retournent chez eux, cela leur arrive une fois en douze ans ſeulement. Mais s'il y avoit une véritable guerre, alors quelques-unes des armées, qui ſont en campagne, ſeroient obligées de marcher. Outre ces armées il y a tous les jours trois mille hommes à la garde du Palais du Vice-Roy, deux mille d'Infanterie & mille de Cavalerie: Mais les femmes ſont exemptes de ce ſervice, comme auſſi de celuy des Mines. Chaque Gouverneur encore a ſa garde particuliére, proportionnée à la grandeur de ſon Gouvernement, & ainſi la douziéme partie de ceux qui ne ſont pas éxempts de la milice eſt tous les jours actuellement en armes. Pour l'entretien de ces armées on a des chariots & des munitions de bouche & de guerre, de l'artillerie & tout ce qui eſt néceſſaire dans ces occaſions, où l'on fatigue autant les Soldats que ſi l'on étoit veritablement en guerre. Tous les Généraux ſont du grand Conſeil d'Etat, & ſi l'on n'eſt Sevarobaſte, on ne peut commander une armée. Les Lieutenans généraux ſont tous Broſmaſiontes; & les autres Officiers ſont choiſis indifferemment

ment d'entre le Peuple. Ils ont une Juriſdiction militaire, mais il eſt permis aux Officiers d'appeller du jugement du Général, à celuy du Vice-Roy dans de certaines cauſes. Ils diviſent leur Soldateſque en trois corps, ſçavoir celuy des gens mariés qui vont enſemble, celui des filles, & celuy des garçons. Ces corps ſont partagés en Régimens de douze cens perſonnes ; ces Régimens en douze Compagnies de cent perſonnes chacune, & ces Compagnies ſont diviſées en douzaines, ſur chacune deſquelles il y a un douzenier. Il y auſſi deux cinquanteniers dans chaque Compagnie, & ce ſont les Officiers inférieurs. Les ſuperieurs ſont deux Enſeignes, deux Lieutenans & deux Capitaines tous ſubordinés les uns aux autres, enſuite les Colonels qui ſont auſſi deux dans chaque Regiment, & puis les Officiers generaux.

Ils ont auſſi des vaiſſeaux de diverſes grandeurs ſur la Mer, dont quelques-uns ſont toûjours armés. Sur le Lac de Sporaſcompſo, ils ont trente ou quarante vaiſſeaux ou galeres, prêtes à mettre en mer quand il plaît à l'Amiral, qui eſt toûjours du nombre des Sevarobaſtes. Il y a deux

Amiraux, l'un ſur le Fleuve Sevaringo, & l'autre ſur les Mers de Sporonde. On voit ſur le Fleuve un nombre preſque infiny de bâtimens grands ou petits, qui dépendent de l'amiral. Ils ſervent à la pêche ; ou pour tranſporter les denrées de tous les côtés du Fleuve qui eſt fort long & fort profond, & qui reçoit pluſieurs Riviéres navigables avant que d'arriver à la Mer. Il s'y décharge à près de cent lieuës au deſſous de Sevarinde, & cette Mer eſt une Mer intérieure, qui comme l'on croit, n'a point de communication avec l'Ocean, & qui s'étend juſques au deſſous du Pole Antartique, ce qui juſques ici nous a été inconnu. J'en ay bien oüi parler à des Sevarambes qui avoient navigé fort loin dans cette mer, & qui en diſoient des choſes étranges. Premiérement ils diſoient que le Fleuve Sevaringo ſe déchargeoit dans un bras ou détroit de cette mer qui s'avance plus de ſix-vingts lieuës entre les terres, & qui en des endroits n'a pas plus de quatre ou cinq lieuës de large, mais qu'il alloit toûjours en s'élargiſſant vers la grande Mer, juſques à un certain endroit où il ſe rétréciſſoit encore entre deux hautes montagnes, & n'avoit pas plus de deux lieuës de lar-

ge.

ge. Ils ajoutoient que dans ce détroit ils avoient remarqué un eſpèce de flux & de reflux comme dans l'Ocean, mais qu'il n'étoit pas ſi fort. Qu'au delà de ce détroit la Mer s'élargiſſoit de tous côtés, & qu'ils y avoient vû diverſes Iles couvertes d'arbres; que ces Iles & les rivages de la Mer & du Canal étoient en divers endroits habitées par des Peuples groſſiers & ſauvages, qui véritablement adoroient le Soleil, la Lune & les étoiles, mais que les erreurs de Stroukaras étoient receuës parmy pluſieurs d'entr'eux. Nous parlerons tantôt de cet Impoſteur célèbre dans ces parties du Monde, quand nous viendrons au Chapitre de la Religion des Sevarambes. Ils ajoûtoient encore que dans ces Mers on trouvoit des monſtres & des poiſſons fort differens de ceux de l'Ocean, & que le canal avoit une quantité prodigieuſe de ces poiſſons, dont quelques-uns des Habitans des rivages tirent leur principale nourriture. Que d'ailleurs leur Païs eſt fort bon & la terre fort graſſe, de ſorte qu'elle leur pourroit rendre beaucoup de fruits s'ils avoient l'induſtrie de la cultiver.

La premiére fois que les Sevarambes allerent à la découverte de ces Mers, ce qui

fut sur la fin du regne de Sevarias, ils furent attaqués par un fort grand nombre de ces Barbares qui vinrent à eux dans leurs Canots, & qui se voulurent emparer de leurs Navires, mais l'artillerie & la mousqueterie venant à tirer ils en furent si épouvantés qu'ils se mirent tous en fuite, & n'ont jamais depuis osé les attaquer. Au contraire, ils viennent rendre leurs soumissions à tous les vaisseaux qu'ils voyent passer près de chez eux, & leur portent des presens. Ils vont tout nuds, quoy que dans l'Hyver ils se couvrent des peaux des bêtes qu'ils tuent à la chasse, qu'ils rendent fort souples par le moyen de la cervelle de ces mêmes animaux, dont ils se servent pour les accommoder. Ils sont plus ou moins grossiers selon qu'ils s'approchent ou s'éloignent du Soleil, mais on trouve dans des Iles fort avancées dans la Mer des Habitans barbares avec qui les Sevarambes n'ont jamais pû lier de commerce assuré. Ces Iles qui sont plusieurs en nombre, & presque en vue les unes des autres, s'étendent en long vers le Pole à plus de cent lieuës loin du rivage. Quelques-unes sont passablement grandes, mais la plupart n'ont pas plus de neufs on dix lieuës de diamètre, & d'autres beaucoup moins. Du

temps

temps de Sevariſtas on alla fort avant dans cette Mer, & juſques près du Pole ſans y trouver aucunes glaces, bien qu'il y en eût ſur les rivages en des endroits beaucoup plus près du Soleil. Depuis ce temps-là on a navigé par delà le Pole même ſans courir aucun riſque. L'on a trouvé que la Mer y étoit beaucoup plus calme que proche les rivages, quoy qu'elle y eût un eſpèce de flux & de reflux & en quelques endroits des courans aſſez rapides, mais qui n'étoient pas dangereux, & qui au contraire ſe ſont trouvés fort utiles pour la navigation en de certaines occaſions. La curioſité ſeule a porté les Sevarambes à découvrir ces Mers, car ils n'en tirent pas de grands avantages, leur Gouvernement étant tel qu'ils ne ſe ſoucient nullement du commerce des autres Nations, & ils n'ont entrepris cette navigation que pour ſe ſatisfaire. Ils en tirent pourtant beaucoup de criſtal de roche, & de fort belles perles qu'on prend en de certaines Iles de cette mer. Un Pilote nommé Chicodan avec qui j'avois fait amitié & qui m'entretenoit ſouvent de ſes voyages, me fit voir pluſieurs perles qu'il avoit apportées de ces païs-là, où elles ſont fort communes, & m'en donna ſept fort groſſes & fort fines,

que j'ay depuis portées en Aſie, & que j'ay venduës pour des ſommes conſiderables. Neanmoins celuy qui me les donna n'en faiſoit pas plus de cas que nous ferions en Europe de bracelets de verre.

Avant mon départ de Sevarinde, Sevarminas avoit deſſein d'envoyer des vaiſſeaux pour decouvrir entiérement cette Mer, qui eſt fort grande, & qu'on croit n'avoir aucune communication avec l'Ocean, ſi ce n'eſt par des conduits ſouterrains. Pour faciliter ces voyages, ils ont bâti des Fortereſſes en divers endroits du canal, & même dans quelques-unes de ces Iles fort avancées dans la mer. Aux lieux où le froid eſt véhément, ils ont fait des maiſons fort épaiſſes ſous la terre, & les ont voutées par le haut, ſi bien que par ce moyen les eſclaves ou les criminels qu'ils y envoyent ne ſentent preſque point l'incommodité du froid, encore que ſouvent leurs maiſons ſoient couvertes de neige, car ſous ces voutes il fait une chaleur temperée, même au milieu de l'Hyver. Il y a de l'apparence qu'étant ſi bien pouveus des choſes neceſſaires pour une decouverte, ils decouvriront avec le temps toute cette mer.

J'ay demandé ſouvent aux Sevarambes, pourquoy ils ne ſe rendoient pas maîtres de

de tous les rivages du Fleuve & du canal jusques à la mer. A quoy ils répondoient qu'ils en seroient maîtres quand ils voudroient, & qu'ils l'étoient déja par le moyen de leurs fregates, de leurs galiotes, & de quelques Forts qu'ils ont sur le rivage; mais que pour les terres, ils ne s'en soucioient pas, parce qu'ils n'en avoient pas encore besoin. Qu'ils croyoient néanmoins que leur Nation venant à s'augmenter comme elle fait tous les jours, ils seroient enfin contraints d'étendre leurs Colonies plus loin du côté de cette Mer, & de s'emparer peu à peu de tous les rivages du Fleuve. Mais que cela se feroit insensiblement, & seulement quand la necessité les y forceroit; car autrement ils ne le feroient pas, parce qu'une des principales maximes de leur Gouvernement, est de ne point usurper le bien d'autruy, mais plutôt de l'acheter, comme ils ont fait le terrein où ils ont bâti leurs Forts. Les naturels habitans du païs le leur ont vendu pour du vin, & pour des étoffes, & autres marchandises.

Le Fleuve Sevaringo est si grand & si profond, que depuis Arkropsinde jusques à la mer, il n'y a point d'endroit où il n'ait plus de quinze pieds d'eau, lors même

qu'elle est la plus basse. Son cours est si lent & si doux, qu'en divers endroits il est difficile de remarquer le courant de l'eau. Cela vient de ce qu'il passe au travers d'une plaine de plus de cent lieuës de longueur, & fort unie tout le long du Fleuve, bien qu'en d'autres endroits on y voye plusieurs buttes ou petites colines. A trois lieuës au dessous de l'Ile ou Sevarinde est située, une grande Riviére, qui vient des montagnes qui regardent l'Orient, se jette dans le Fleuve Sevaringo, qui le rend fort large & fort profond. J'ai oüi dire qu'il reçoit plusieurs autres Riviéres avant que d'entrer dans la Mer, & qu'à son embouchure il a plus de six lieuës de large. En cet endroit on dit qu'il y a de grands serpens, qui viennent quelquefois devorer les pauvres Austraux dans leurs canots, s'ils ne s'en donnent de garde.

De la Cour du Vice-Roy du Soleil.

CE Prince demeure dans le Palais magnifique dont nous avons déja parlé, où tous les Sevarobastes demeurent aussi, pour pouvoir plus commodément l'assister dans ses Conseils. Le nombre de ses Officiers & de ses Domestiques est medio-

cre,

cre, mais si on y comprend toutes les familles des Senateurs, qui sont les principaux de sa Cour, on en trouvera le nombre fort considerable. Tous les Brosinasiontes le vont servir tour à tour, & s'en font un grand honneur. Les Officiers de l'Etat sont bornés dans le nombre de leurs femmes & de leurs domestiques, excepté le seul Vice-Roy qui n'est point limité; c'est pourtant sa coutume de ne prendre pas plus de douze femmes, à l'exemple de Sevarias qui n'exceda jamais ce nombre. Celle qu'il épouse la premiére après son élevation à l'Empire est la plus considerée, & on la regarde comme la véritable Vice-Reine, s'il m'est permis de parler ainsi. Elle doit être du sang de Sevarias, car on a voulu faire l'honneur à ce grand homme, d'élever sur le Thrône quelque femme de sa race, puis qu'il n'avoit pas voulu rendre l'Empire héréditaire à sa famille par les mâles. Toutes les autres femmes gardent le nom qu'elles portoient avant leur mariage, avec la seule addition de la syllabe *es* ou de la seule lettre *s* si leur nom est terminé en *e*, mais celle-cy porte le nom du Vice-Roy, & selon cette coutume celle qui regne aujourd'huy étant femme de Sevarminas s'appelle Sevarminés.

Les femmes de tous les autres Officiers ont aussi leur nom en *es*, mais la premiére qu'ils ont épousée porte elle seule le nom de son mary, & quand elle meurt la seconde le prend, & ainsi de suite. Lors qu'il se trouve dans la Nation quelque fille d'une beauté extraordinaire, on la fait voir au Vice-Roy qui la prend pour luy s'il veut, & s'il ne la veut pas, il la donne à celuy de ses Sénateurs qu'il veut obliger par ce present, pourveu que le nombre des femmes qu'il doit avoir ne soit pas complet. Chacun de ces Senateurs ou Sevarobastes en peut avoir jusques à huit, les Brosmasiontes jusques à cinq, & les Osmasiontes jusques à trois. Ils peuvent encore avoir autant d'Esclaves concubines que de femmes mariées, mais cela se void rarement. Les Officiers inférieurs en peuvent avoir deux & autant d'Esclaves, mais les gens du commun n'en peuvent avoir qu'une & une concubine, en cas que la femme soit stérile. Et si l'Esclave étoit stérile aussi, ils la peuvent changer pour une autre. Il est aussi permis à tous les hommes de changer de femme avec leurs Concitoyens, pourvû qu'ils en conviennent tous deux, & que les femmes y consentent, & cela se pratique souvent quand ils ne peuvent s'accorder ensemble.

ble. Mais cela ne ſe fait qu'entre perſonnes d'un même rang, car les femmes n'aiment pas à prendre un homme inférieur à leur premier mari. S'ils ont eu des enfans avant leur ſéparation, qui ſoient au deſſous de l'âge de ſept ans la femme les prend avec elle, & les élèvé juſques à ce que l'Etat les adopte. Mais il arrive rarement que ceux qui ont eu des enfans, ſe ſeparent, quoi que cela leur ſoit permis par les Loix. Cette ſéparation même ne ſe fait jamais ſans quelque eſpèce d'infamie, car tout le monde a mauvaiſe opinion de ceux qui rompent un lien auſſi fort qu'eſt celuy des enfans communs à la femme & au mary.

Ces ſortes de ſéparations ſont beaucoup plus communes parmi les Officiers que parmi le commun peuple; parce qu'ayant plusieurs femmes leur amour partagé n'eſt pas ſi fort que lors qu'il ſe conſerve entier pour une ſeule perſonne. Il n'eſt pas permis aux filles de ſe marier avant l'âge de dixhuit ans, ny aux garçons avant celuy de vingt & un, & de l'autre côté ces Loix défendent aux veuves qui ont atteint l'âge de ſoixante ans, & aux hommes qui ont paſſé celuy de ſoixante-dix de contracter de nouvelles nôces. Mais ſi un homme de cet âge eſt fort robuſte & d'une conſtiution

à

à ne pouvoir se passer de femme, on lui donne une Esclave pour concubine. Pour subvenir au besoin qu'on a d'un grand nombre de ces Esclaves, on a imposé un tribut d'enfans à quelques Nations voisines, & on en achepte des autres Nations, qui quelquefois sont bien aises de se défaire de leurs enfans quand ils en ont plus qu'ils n'en peuvent nourrir.

Sevarminas mange en public aux jours de Fête de tous les mois, & dans toutes les grandes solennités. Il fait ces sortes de repas dans une grande Sale garnie en haut & de tous côtés de grandes piéces de cristal, qui comme des miroirs multiplient les objets, & font un effet merveilleux. Il est assis au bout d'une longue table avec sa femme Sevarminés, & aux côtés de la table sont assis les Sevarobastes, qui sont servis par des Brosmasiontes, & ceux-cy sont aidés, par des Osmasiontes, qui se tiennent derriére eux & leur donnent les viandes qu'ils doivent mettre sur la table. Toute la vaisselle dont on garnit la table, est de pur or massif, & pendant que le Vice-Roy dîne, plusieurs concerts de Musique joüent pour luy donner du plaisir. Il se promene quelquefois en public dans les ruës de Sevarinde, ou dans les champs d'a-

d'alentour, où il a un très-beau jardin proche du Fleuve.

Ce jardin est un des plus agréables jardins du monde, soit à cause de la beauté du climat, soit par la fertilité de la terre, soit enfin par la commodité des eaux qui l'arrosent & qui l'embellissent. Il est de figure quarrée, & n'est point environné de murailles, mais il est ceint d'un profond fossé plein d'eau claire, & d'un nombre prodigieux de toutes sortes de poissons de Riviére & d'Etang. Ce fossé aboutit au Fleuve, qui borde le jardin d'un côté, & qui coule contre une longue terrasse soutenuë d'une forte muraille, comme est celle dont toute l'Ile est environnée. Tout le terrain de ce jardin a près d'un mille de diamètre, & pour le moins trois de circuit, y comprenant les fossez; voicy en peu de mots comme il est ménagé.

Premiérement quand on y va de Sevarinde, on passe dans de grandes allées d'arbres touffus, dont la plus grande qui est celle du milieu, aboutit à la porte du jardin. De chaque côté de cette porte régne un bâtiment d'environ trente pieds de hauteur, de six-vingts de large, & de cent pas de long, bordé sur le haut d'une belle balustrade faite de marbre de diverses couleurs

leurs, & distinguée de distance en distance de statuës élevées sur des piédestaux. On en trouve une semblable du côté du jardin, qui borde le haut de ce bâtiment, & qui ne céde en rien à la premiére. Entre ces deux balustrades on void un grand espace pavé de grandes pierres couvertes de verdure en des endroits, & de sable en d'autres, distingué par compartimens, ornés de diverses caisses où sont plantés des arbres nains, & divers pots où croissent plusieurs sortes de belles fleurs. Tout cela est distingué de temps en temps par des statuës & de petites fontaines qui arrosent & embellissent ce jardin à fleurs. C'est un espèce de belveder, qui regnant sur le jardin, est un lieu très-commode pour en découvrir facilement toutes les beautés. Au dessous de ce belveder il y a diverses grotes & divers appartemens frais, où l'eau coule de toutes parts quand on veut la faire couler. Sous la balustrade dont nous avons parlé, on void par dehors & par dedans de grands portiques où l'on peut commodément se promener à l'ombre à toute heure du jour, parce que, lors que le Soleil luit d'un côté, l'autre côté est à couvert de ses rayons.

Quant au jardin il est tout disposé en al-

lées, en parterres & en compartimens quarrés, diſtingués d'arbres, de fontaines, de ſtatuës & de fleurs. On y voit des berceaux touffus, un labyrinthe, & vers le bout, de petits bois de cédre, de palme, de laurier, d'orangers, & de divers autres arbres qui font un bocage fort touffu, fort frais & fort agréable. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, & ſur quoy je m'étendray le plus, ſans m'amuſer à décrire les autres particularités, eſt le mont d'eau qu'on void au centre de ce jardin. Ce mont fait en figure de de pain de ſucre a cent cinquante coudées de hauteur, & cinquante de diamètre. Il eſt creux dans le milieu comme un cône de carton, & dans cette concavité l'on void les vaſtes tuyaux, qui ſervent à conduire l'eau vers le ſommet du mont, & vers tous ſes côtés. Au dehors & tout alentour du mont ſont divers petits étages diſpoſés dans une diſtance convenable les uns des autres pour retenir l'eau, & pour former des napes & des caſcades Au ſommet du mont eſt le baſſin ou le reſervoir où tombe toute l'eau, que par le moyen des tuyaux on conduit fort haut, où elle eſt enfin pouſſée dix ou douze pieds dans l'air de la groſſeur de trois hommes. De là elle tombe dans le baſſin, & puis ſe diſtribue éga-

également de tous les côtés du mont, & le couvre si bien de son cristal mouvant, qu'on ne void rien du bâtiment, & le tout ressemble à une montagne d'eau. Outre les tuyaux qui aboutissent au sommet du mont, il y en a une infinité de plus petits, qui aboutissent à ses côtés & par le moyen desquels on rend le mont tout hérissé de jets d'eau que l'on dirige en haut, en bas, à côté & de la maniére qu'on veut, ce qui fait un effet admirable.

Sevarminas aujourd'hui regnant, a fait faire ce bel ouvrage, qui est dans son genre le plus admirable qui soit au monde. On y a mêlé l'utilité au plaisir; car de ce mont élevé (où l'on a fait venir l'eau d'une Riviére qui est au-delà du fleuve, & d'autres hauteurs assez éloignées) on ne tire pas seulement tous les jets d'eau qui arrosent & embellissent le jardin, mais on en fait aussi conduire une bonne partie à Sevarinde pour la commodité de ses Habitans. Ce mont est entouré d'un beau canal qui sert à conduire les eaux qui en tombent jusques dans le grand bassin qui est au bout de l'Ile, & dans lequel se font les exercices qui regardent la Marine. Les tuyaux dont on se sert pour conduire les eaux jusques au mont, ne sont ni de plomb ni de cuivre, mais d'un au-

autre metal qui tient un milieu entre ces deux-là, & qui nous eſt inconnu en Europe, quoy qu'il ſoit fort commun à Sevarinde. Les ſtatuës & les piliers que nous primes d'abord pour du bronze, ſont faits de ce metal; il en a preſque la couleur, mais il n'eſt pas tout à fait ſi dur, il eſt auſſi beaucoup plus ferme que le plomb, & d'un bien meilleur uſage. Il ne ſe roüille jamais, & à la reſerve de l'or il n'y a point de metal qui dure ſi long-tems. On l'appelle en langue du païs Plocaſto, & l'on s'en ſert à divers uſages avec beaucoup d'utilité.

Quand le Vice-Roy ſe va divertir dans ce jardin, & que la choſe eſt publique, il s'y fait porter dans un chariot tout éclatant d'or & de pierres précieuſes, ſuivy de ſes Gardes, montés ſur des chevaux & ſur des Bandelis. Quelquefois il va luy-même à cheval, ſur tout quand il ſort de la Ville, mais quand il va à l'amphitheâtre, des hommes l'y portent ordinairement ſur leurs épaules, à couvert d'un dais fort riche & fort éclatant.

Cet amphitheâtre eſt à un mille au deſſus de Sevarinde, & proche du lieu d'où l'on a tiré la pierre dont il eſt conſtruit. C'eſt le bâtiment le plus giganteſque qui ſoit peut-être au monde, & dont les murail-

railles ſont les plus ſolides, étant faites de pierres d'une prodigieuſe grandeur. Il eſt de figure ronde, & a deux cens pas de circuit au dehors, & cinquante de diamètre au dedans. Le Parterre eſt tout entouré de piliers d'une longueur & d'une groſſeur prodigieuſes, pour en ſoutenir la voute qui eſt fort haute, & qui eſt auſſi percée en divers endroits de grandes fenêtres vitrées de criſtal, par où vient un fort grand jour au milieu du Parterre. Tout alentour de ces piliers, regne une autre voute fort ſpacieuſe, ſoutenuë d'autres grands piliers plus bas, & encore une autre voute plus baſſe autour de celle-là. Toutes ces voutes ſont éclairées par des fenêtres exterieures, élevées les unes ſur les autres. Au dehors & ſur ces voutes il y a une grande terraſſe, par laquelle on monte tout alentour de l'amphithéâtre, juſques bien haut vers le ſommet, après quoi on monte juſques au faîte par un chemin pavé, entre coupé de diverſes marches ou degrés, qui aboutiſſent à une grande plate forme, bordée tout alentour d'une belle baluſtrade. Cette plate forme eſt ſi haute, que de là on découvre auſſi loin dans la plaine, que ſi l'on étoit ſur une montagne. Au milieu de cette plate forme on a élevé un globe de criſtal qui

qui n'a pas moins de douze pieds de diamètre. Ce globe eſt creux, vuidé par dedans, & percé par le haut & par le bas, & le trou d'en-bas eſt aſſez grand pour le paſſage d'un homme, qui la nuit de toutes les Fêtes ſolennelles y allume un grand fanal pour illuminer le globe, qui lors qu'il eſt illuminé, ſe void de fort loin, & reſſemble à la Lune quand elle eſt dans ſon plein. J'admiray ce globe prodigieux qui eſt tout d'une piéce, & je m'étonnay qu'étant de criſtal on l'eût pû faire ſi grand; mais on me dit, qu'on avoit à Sevarinde le ſecret de fondre le criſtal, comme nous fondons le verre, & que même on le manioit plus facilement. On entre dans l'Amphitheâtre par quatre grandes portes, au dedans ſont divers ſiéges, & trois galeries l'une ſur l'autre qui contiennent une prodigieuſe quantité de monde. On y void pluſieurs belles ſtatuës & divers autres ornemens d'architecture, dont la deſcription ſeroit trop longue & trop ennuyeuſe. On voit à douze pas de l'Amphitheâtre une ceinture de muraille de vingt pieds de haut, & au dedans de cette muraille en divers endroits on a bâty des loges, où l'on tient diverſes bêtes farouches, qu'on fait entrer dans l'Amphitheâtre par des paſſages pratiqués juſ-

jusques au parterre, quand on les y veut faire combattre, ce qui se fait dans toutes les Fêtes solennelles. La jeunesse s'y exerce aussi à la lute, à la dance, à l'escrime & à diverses actions d'agilité. On y represente des piéces de theâtre, on y recite des ouvrages d'éloquence & de Poësie, & l'on y joüe de divers instrumens. Il y a des prix d'honneur pour ceux qui excellent, qui consistent en fleurs artificielles faites d'or ou d'argent ou d'autres metaux peints ou émailles; en épées, en medailles & en instrumens de musique. Quand ces exercices sont achevés on porte ceux qui ont gagné le prix sur des Chars de triomphe jusques au Temple du Soleil, où ils offrent des parfums à ce bel Astre en signe de reconnoissance.

Outre ces exercices qui se font sur terre & dans l'Amphitheâtre, on en a d'autres qui se font sur l'eau & dans un lieu fait exprès pour ce dessein. C'est au bas de l'Ile où l'on a fait un grand Lac ou bassin environné d'une fort épaisse muraille, comme est celle qui borde l'Ile tout alentour. Au dedans de ce Bassin qui est très grand & de figure ovale, on a bâti trois rangs de portiques ou galleries soutenuës par des piliers qui ont le pied dans l'eau, si bien que

que les bateaux peuvent se metttre à couvert sous ces portiques. On s'exerce dans ce bassin aux combats de mer, dans les jours de solennité j'y ay vû plus de trois cens barques ou bateaux de chaque côté, qui se mettoient en ordre & qui donnoient des batailles feintes, dont la representation étoit fort agréable. Les Fregates & les barques qui sont assez grandes pour porter du canon & de la mousqueterie, tiroient comme nous faisons sur mer, & il n'y manquoit que des bales pour rendre le combat veritable. Les petits bateaux qui sont en grand nombre ont une autre maniére de combatre: car comme ils sont fort plats, on n'y peut rien mettre de pesant, si bien qu'on n'y void point d'artillerie, mais on y void seulement des jeunes hommes en calçon qui portent de grandes rondaches de bois sur l'estomach & à la main une lance obtuse & fort grosse au bout. Avec ces lances ils s'entre choquent & tâchent de s'entrepousser dans l'eau, ce qui ne se fait pas sans bien divertir les Assistans. Ceux qui ont été jettés dans l'eau ne peuvent pas remonter sur leurs bateaux, mais ils sont obligés de se retirer & de se confesser vaincus. Quelquefois les combatans sautent d'un bateau dans l'autre, en chassent leurs ennemis & s'en ren-

rendent-maîtres, ou le font couler à fond, ce qui passe pour la derniére bravoure. On y voit encore des rameurs qui tâchent de se surpasser les uns les autres à force d'aviron, & ceux qui peuvent le plutôt arriver au bout de leur carriére, sont ceux qui emportent le prix. Les nageurs s'exercent aussi à leur mode, & celuy qui nage le mieux emporte la victoire & la recompense proposée au vainqueur. Je n'ay jamais vû des hommes nager si adroitement ny avec tant de force que les nageurs que j'ay vûs dans ce bassin. Ils vont presque aussi vîte qu'un bateau, & si je ne l'avois vû, j'aurois de la peine à le croire. Il est vray que, si l'on considere la force & l'agilité naturelle des Sevarambes, la chaleur du climat, la situation commode de Sevarinde, & les récompenses d'honneur qu'on donne aux victorieux, on ne trouvera pas étrange que s'adonnant fort à cet exercice, il s'y trouve de si bons nageurs. Entre ce bassin & la Ville sont plusieurs rangs d'arbres toufus qui font des allées larges, où l'on s'exerce souvent à la course. Toute l'Ile & presque tous les champs d'alentour, sont pleins de ces allées d'arbres, où l'on peut commodément se promener à l'ombre. Tous les chemins en sont aussi garnis, de sor-

ſorte que dans les chaleurs on peut voyager de tous côtés ſans être incommodé comme dans les autres Païs où ces commodités ne ſe trouvent pas. Ces Plaines ſont arroſées par divers canaux qu'on a tirés des montagnes, & l'eau qu'on en fait venir ſe répandant par tout où l'on veut, elle fertiliſe tout le païs & l'entretient dans une verdure perpétuelle malgré les grandes ardeurs du Soleil qui eſt fort chaud dans ce climat.

Sevarminas ſe divertit auſſi quelquefois à la chaſſe des lions, des tigres, des leopards, des ours, des erglantes, des abrouſtes, des cerfs, des bandelis & de pluſieurs autres animaux que nous n'avons pas en Europe. Ces parties de chaſſe ſe font dans des forêts qui ne ſont pas éloignées de Sevarinde tirant vers la mer, & tout le long du Fleuve, ce qui fait qu'on y va ſouvent par eau. On fait auſſi des parties de pêche, & quand cela ſe fait au tems des ſolemnités, on y void un très-grand nombre de gens, hommes & femmes, qui en vont prendre le divertiſſement.

Pour le reſte du temps le Vice-Roy l'employe à ſes affaires, ou à ſes plaiſirs particuliers avec ſes femmes & ſes amis. S'il a des enfans, comme cela ne manque guére,

ils sont élevés en public comme ceux des autres; ils ne pretendent rien à la succession, & ne sont pas estimés de meilleure naissance que le moindre du peuple, bien que ce leur soit un grand honneur d'avoir eu un Vice-Roy dans leur famille. Cependant ils n'ont aucun privilége sur les autres, cela étant reservé aux seuls Descendans de Sevarias.

Quant au reste le Vice-Roy est le Prince le plus heureux & le mieux obeï qui soit au monde, & l'on ne void point de peuple qui ait plus de veritable respect pour son Souverain que les Sevarambes en ont pour le Lieutenant du Soleil. Personne n'en médit, personne ne murmure contre luy, & personne n'a lieu de s'en plaindre, parce qu'on sçait que tout ce qu'il fait est pour le bien public, & qu'il n'entreprend rien sans l'avis de son Conseil, & sans ordre du Soleil, comme on le fait accroire au Peuple.

Description du Temple du Soleil, & de la Religion des Sevarambes.

CE Temple est au milieu du Grand Palais dont nous avons parlé. Il fut bâti par Sevarias & n'est pas plus grand qu'une de nos plus grandes Eglises en Euro-

ro-

rope. Il n'en fit que les murailles les trois premiéres années qu'il employa à le bâtir. Ensuite il y ajoûta quelques ornemens, & ordonna si bien le tout, qu'il laissa à ses Successeurs le moïen d'y ajoûter beaucoup de choses, & d'achever ce qu'il n'avoit qu'ébauché. Sevarbrontas troisiéme Vice-Roy, qui fut grand Architecte embellit ce Temple de tous les ornemens de l'architecture, & le rendit beaucoup plus beau qu'il n'étoit auparavant: mais tous les ornemens qu'il y ajoûta n'étoient que de pierre, parce que de son temps les metaux étoient encore rares dans le Païs. Il fit faire une balustrade de marbre pour separer le chœur du reste du parterre, & fit mettre du côté de l'autel une representation du Soleil en marbre jaune, & de l'autre côté une grande statuë de marbre blanc pour representer la Patrie, comme est celle que nous vîmes à Sporonde, & dont nous avons fait la description. Il fit aussi faire trois rangs de galleries l'une sur l'autre, pour y placer une partie du peuple ajoûtant à cela plusieurs autres choses, dont une partie se voit encore, & dont plusieurs ont été changées depuis.

Sevarkhemas qui fut le sixiéme Viceroy, & qui fut grand Naturaliste, enrichit beau-

coup le Temple par le moyen des mines qu'il trouva de son temps, & dont il tira beaucoup de riches metaux. Il fit changer la balustrade de marbre, qui séparoit le chœur du reste du Temple, & en fit mettre une d'argent massif. Il fit mettre autour du globe lumineux de cristal que Sevaristas avoit fait mettre à l'un des côtés de l'autel, au lieu de la representation en marbre jaune, une grande plaque d'or taillée en rayons, parsemée de diamants & autres pierres précieuses d'un prix inestimable, & qui rendent un éclat merveilleux. Le globe de craistal du Temple de Sevarinde est beaucoup plus grand & plus radieux que celuy de Sporonde, & jette une lumiére beaucoup plus forte & plus éclatante. A l'un des côtés de l'autel on voit la statuë de Sevarias en or massif, & de l'autre celle de Sevarkhomedas son Successeur. A côté de ces deux on voit la figure de tous les autres Vice-Roys qui ont regné depuis, chacun selon son rang, & toutes ces statuës sont faites de pur or & de grandeur naturelle. Sur le milieu de l'autel entre le globe lumineux & la statuë on ne voit qu'un voile noir comme au Temple de Sporonde. A côté des murailles tout alentour du cœur on void de grands tableaux en huile où sont

re-

reprefentés tous les Vice-Roys avec les actions les plus memorables qu'ils ayent faites. Ces reprefentations font faites par emblêmes ou par portraits naturels.

Dans le premier tableau on voit Sevarias recevant de la main du Soleil les foudres du Ciel, & le livre des loix qu'il a depuis laiffé aux Sevarambes. On y voit la reprefentation des deux batailles qu'il gagna fur les Stroukarambes, & la maniére dont il fut élevé au Gouvernement par l'ordre du Ciel, & quelques autres paffages remarquables de fa vie.

Au fecond on void Sevarkhomedas recevant le livre de la loy des mains de Sevarias : on le voit enfuite faifant conftruire le tombeau de ce grand Prince, qu'on a bâti à l'un des côtés du Temple. Dans un autre endroit on le voit occupé à faire conftruire les ponts de Sevarinde, à faire bâtir des Ofmafies, & à ordonner plufieurs chofes qui fe firent de fon temps.

Dans le troifiéme on void Sevarbrontas avec une épée nuë à la main droite, & une équierre & un compas à l'autre, pour reprefenter la guerre qu'il eut contre les Partis rebelles, & fa grande connoiffance dans l'architecture. On voit dans le même tableau la reprefentation de plufieurs autres

choses remarquables que fit ce Prince.

Dans le quatriéme, on voit Sevardumistas tirant son épée à demy hors du fourreau, & une main sortant du Ciel qui luy retient le bras : ce qui represente le dessein qu'il avoit eu de conquerir quelques Païs voisins, mais qu'il en avoit été empêché par les Loix celestes de Sevarias. On le voit aussi faisant des Sacrifices & instituant de nouvelles cérémonies.

Dans le cinquiéme paroît Sevaristas plus jeune & plus beau que tous ses Prédécesseurs. D'un côte l'on void le grand Amphithcâtre qu'il fit construire, & de l'autre le Palais qu'il fit achever. On voit encore plusieurs representations des choses éclatantes qu'il fit durant son regne, entr'autres, le portrait d'une jeune fille admirablement belle qu'il tient par la main, ayant à ses pieds un jeune homme couché par terre avec un poignard dans le sein. Je demanday ce que ce portrait vouloit dire & l'on me raconta l'Histoire suivante, que je leus en suite au tout au long dans la vie de ce Prince.

Il y avoit à Sevarinde du temps de Sevaristas un jeune homme nommé Foristan qui devint amoureux d'une fille nommée Calenis. Dès l'âge de quatorze ans elle a-

voit

voit une beauté extraordinaire, qui la faisoit admirer de tous ceux qui la regardoient. Avec tant de charmes on peut bien s'imaginer qu'elle ne manquoit pas d'Amans, mais Foristan fut le premier qui luy parla d'amour & qui luy fit present de son cœur. Il eut plusieurs Rivaux qui dans la suite en firent de même: mais comme il avoit parlé le premier, qu'il étoit des mieux faits & des plus passionnés, aussi avoit-il la meilleure place dans le cœur de sa belle Maitresse. Leur passion & leur beauté croissant avec leur âge, tous les Amans de Calenis en concevoient de la jalousie contre Foristan qui nonobstant sa conduite modeste avoit neanmoins une secrete joye de se voir preferé à tous ses Rivaux. Il attendoit avec impatience le jour heureux qui devoit finir ses peines par la possession du bel objet qui l'avoit charmé, & ne s'attendoit guéres aux malheurs qui traverserent le repos de sa vie, & qui faillirent à le perdre avant qu'il parvint au moment heureux qui dans la suite couronna tous ses travaux. Un jour de solennité qu'on faisoit une grande partie de chasse, il accompagna sa Maitresse & ses amies à la forêt. Elle étoit montée sur un Bandelis blanc comme la neige, & brilloit dans ses habits de chasse comme un Soleil.

Tous ses Amans l'admiroient dans cet équipage, & sentoient augmenter leur amour, mais ils sentoient en même temps redoubler leur envie, quand ils voyoient qu'elle favorisoit de ses plus doux regards le bienheureux Foristan. Un entre autres nommé Cambuna, jeune homme violent qui ne supportoit qu'avec peine le bonheur de son Rival étoit toûjours auprès d'elle, autant pour donner du chagrin à Foristan, que pour marquer sa passion à Calenis. Ce jour-là les chasseurs trouverent dans un endroit de la forêt une troupe d'Erglantes, qui sont une espèce d'Ours blancs, mais beaucoup plus agiles que les Ours ordinaires. La chasse tournant de ce côté-là, tout le monde y accourut, & entr'autres la charmante Calenis suivie de ses Amans. On poussa les Erglantes avec beaucoup d'ardeur, & l'on en blessa plusieurs à coups de traits, dont quelques-uns furent tués; mais ceux qui n'avoient été que légérement blessés devenoient plus furieux par leurs blessures, & déchiroient presque tout ce qui se presentoit devant eux. Il y en eut un de ceux-là qui venant vers la troupe où étoit Calenis & ses Amans, renversoit ce qu'il rencontroit, & auroit pû déchirer cette belle personne, si Cambuna qui se trouva com-

commodément poſté, n'eût pouſſé ſon cheval contre luy, & n'eût pour quelques moments arrêté la furie de cet animal. Mais dans ce choc il fut ſi malheureux, que ſon cheval ſe renverſa ſur luy, & l'Erglante alloit ſe lancer ſur Calenis, que ſon Bandelis avoit jettée par terre, ſi Foriſtan qui ne la quitoit point, ne luy eût mis ſon épée dans le corps juſques à la garde, & ne l'eût abbatu mort à ſes pieds. Il s'étoit jetté à bas de ſon cheval quand il avoit vû le danger ou étoit ſa Maitreſſe, & cette prevoyance la ſauva elle & Cambuna. Mais Foriſtan n'en fut pas quitte à ſi bon marché qu'eux, car s'étant approché trop près de l'Erglante, cet animal furieux luy donna en mourant un coup de patte qui luy déchira une partie de la cuiſſe, & luy fit perdre beaucoup de ſang. Cependant Calenis ſe ſentoit fort obligée à ces deux Amans, mais quoi que Foriſtan ne ſe fût pas expoſé le premier au danger, parce qu'il n'étoit pas ſi bien poſté, il n'avoit pas montré moins de zele pour ſon ſervice. Il avoit fait voir plus de prudence que Cambuna, & avoit même répandu ſon ſang pour ſauver la vie à ſa Maitreſſe. Cette belle action de Foriſtan, qui ſurpaſſoit celle de ſon Ri-

val, jointe à l'inclination qu'elle sentoit pour lui, obligea Calenis à luy donner des marques particuliéres de sa reconnoissance; ce qui jetta Cambuna dans un espèce de desespoir. Neanmoins pour cette fois il dissimula son dépit : ainsi la chasse étant finie chacun s'en retourna à Sevarinde.

Quelque temps après, Calenis devint malade d'une langueur qui luy ôta dans peu de jours son éclat & son embonpoint, & comme son mal continua six ou sept mois, & qu'on croyoit même qu'elle en mourroit, tous ses Amans se retirerent, à la reserve du seul Foristan, qui persista dans son amour sans rien diminuer de la tendresse qu'il avoit pour elle. Durant sa maladie il luy rendit autant ou plus de soins qu'auparavant, il luy donna mille preuves de son amitié, & tâcha de la consoler en tout ce qu'il pouvoit, s'affligeant luy-même pour l'amour d'elle, & se privant volontairement de tous les plaisirs de la vie. Après sept ou huit mois de langueur elle fut enfin guerie par le moyen de quelque remède qu'on luy fit prendre & dans peu de jours son embonpoint & son teint luy revirent si bien, qu'elle fut plus belle que jamais. Lors que ses Amans infidelles la virent

rent dans cet état, ils ſentirent rallumer leurs feux, que ſa maladie avoit preſque éteints, mais la honte de l'avoir abandonnée en empêcha la plupart de la rechercher de nouveau. Quelques-uns pourtant furent aſſez hardis pour luy parler de leur paſſion. Elle les traita ſelon qu'ils l'avoient merité, & leur dit franchement que, puis qu'ils avoient ceſſé de l'aymer dès qu'elle avoit ceſſé d'être aymable, elle avoit auſſi ceſſé de les eſtimer, depuis qu'ils avoient ceſſé d'être fidelles; que le ſeul Foriſtan avoit été conſtant dans ſon amour & dans ſes ſervices, & qu'ainſi le ſeul Foriſtan étoit digne de ſon eſtime & de ſa reconnoiſſance; que deſormais ils ne l'importunaſſent plus & qu'ils ne la cruſſent pas aſſez injuſte pour vouloir donner un cœur partagé à un fidelle Amant qui luy avoit conſervé le ſien tout entier. Par ces diſcours Calenis ſe defit bientôt de ſes Amans importuns & leur fit ſenſiblement connoître qu'elle ſe reſervoit toute entiére pour ſon fidelle Foriſtan. Cela les mettoit au deſeſpoir & ſur tout le violent Cambuna qui ne pouvoit ſuporter le bonheur de ſon Rival, & qui dans cette diſpoſition d'eſprit auroit volontiers ſacrifié ſa propre vie pour luy ravir la poſſeſſion de Calenis.

Les Sevarambes ne portent jamais d'armes, que lorsqu'ils sont en exercice de guerre, ou à l'armée, ou à la Garde du Vice-Roy ou à celle de quelque grand Officier. Cambuna qui en vouloit à Foristan, mais qui d'ailleurs étant brave, étoit incapable de faire une lâcheté, chercha l'occasion de se trouver en armes avec luy. Pour cet effet il changea le jour de sa Garde avec un de ses amis qui la devoit monter chez le Vice-Roy le jour même que Foristan y venoit. Ils s'y rencontrerent donc tous deux armés, & ce fut dans cette occasion que Cambuna ayant provoqué son Rival par des paroles piquantes, & voyant qu'il se menageoit, ou par la crainte des loix, ou par le respect du lieu, tira l'épée contre luy, & l'obligea de tirer la sienne pour se deffendre. Ils se pousserent plusieurs coups, & furent tous deux blessés; Foristan eut le bras percé, & Cambuna eut un coup d'épée au travers du corps: mais leurs blessures quoy que grandes, ne se trouverent pas mortelles. Ce combat fit du bruit dans le Palais, les combattans furent mis en lieu de seureté, & leur audace ayant été extraordinaire, on fut obligé d'en avertir le Vice Roy. Ce Prince fut fort irrité contre eux, tant à cause de leur irre-

reverence pour le Palais du Soleil, que pour avoir perdu le respect qu'ils devoient à sa personne & commanda qu'on les punît selon la rigueur des Loix.

Cependant un troisiéme Amant de Calenis prenant ce temps qu'il crut être favorable à son dessein, employa un Sevarobaste de ses amis, pour la demander au Vice-Roy, qui la luy donna, à condition qu'elle y consentiroit. Comme cette fille étoit d'une beauté extraordinaire, l'ordre auroit voulu qu'on l'eût presentée au Vice-Roy avant qu'il luy fût permis de s'engager à un autre, ce que sans doute on n'auroit pas manqué de faire, si la maladie dont nous avons parlé, n'eût terni les charmes qui la rendoient digne de cet honneur. Après donc que le Prince l'eut accordée à celuy qui l'avoit fait demander, cet Amant fit tous ses efforts pour gagner ses bonnes graces, & pour en venir plus facilement à bout il luy representoit non seulement l'excès de son amour, mais aussi la faveur qu'il avoit auprès du Vice-Roy. Et pour luy ôter l'esperance de posseder Foristan, il ne manquoit pas de luy mettre devant les yeux le pitoyable état auquel son action l'avoit precipité; mais toutes ces raisons ne furent pas ca-

pa-

pables d'ébranler la constance de Calenis. Elle fut toûjours fidelle à son cher Foristan, & resolut, quoy qu'il en pût arriver de n'épouser jamais nul autre que lui. Cependant ce pauvre Amant étoit presque gueri de ses blessures. Pour justifier sa conduite & pour éviter les châtimens où l'exposoit l'audace d'avoir tiré l'épée dans le Palais, il tâchoit de faire voir la nécessité qui l'avoit obligé de se défendre contre son Rival. Après beaucoup de peines il eut enfin le bonheur de se tirer d'affaire, & de prouver par de bons témoins que Cambuna l'avoit attaqué de dessein prémédité ; que de son côté il avoit tâché d'éviter le combat, & qu'il n'avoit tiré l'épée que par la seule nécessité de se défendre. Cette justification luy procura sa liberté & le moyen de revoir Calenis, qui put à peine retenir les transports de joye que luy causoit la veuë de son Amant. Mais ils ne joüirent pas long-temps du plaisir de se voir, car peu de jours après Foristan fut obligé de se rendre à l'armée qui commençoit d'entrer en campagne. Cela plongea ces pauvres Amans dans un chagrin inconcevable, leur mal étoit d'autant plus cruel qu'ils n'y pouvoient apporter de remède. Il falut se resoudre à se

ſeparer, ce qui ne ſe fit pas ſans bien des ſanglots & bien des larmes. Ils ſe promirent une fidélité éternelle, comme le temps de leur Oſparenibon approchoit, ils ſe conſolerent dans l'eſperance de ſe voir bien-tôt heureux par leur légitime mariage. Foriſtan partit donc, & s'éloigna pour trois mois de ſa belle Maitreſſe, pendant leſquels celuy qui l'avoit obtenuë du Vice-Roy, tâcha par toutes ſortes de moyens d'ébranler ſa fidélité: mais après avoir en vain uſé de priéres & de perſuaſions, il eut enfin recours à la ruſe, à la violence & à l'autorité pour venir à bout de ſon deſſein. Un cœur moins conſtant que celuy de Calenis auroit ſans doute ſucombé à de ſi puiſſans efforts, mais bien loin de faire la moindre impreſſion ſur ſon eſprit, tout cela ne ſervit qu'à l'affermir dans les ſentimens qu'elle avoit pour Foriſtan. Toutefois prevoyant qu'elle auroit de la peine à reſiſter ſeule à des gens qui ſe prevaloient de la faveur du Vice-Roy, elle ſe ſervit d'un de ſes amis pour preſenter une requête à ce Prince. Dans cette requête elle le ſupplioit de revoquer le don qu'il avoit fait de ſa perſonne, & de luy permettre de ſe jetter à ſes pieds pour luy faire ſavoir la violence qu'on

qu'on faisoit à sa liberté. Il luy accorda sa demande, & cette belle fille fut menée devant luy, où toute éplorée elle luy fit ses plaintes de la maniére du monde la plus touchante. Sevaristas fut premiérement ébloüy de l'éclat de sa beauté, & puis sensiblement touché de sa douleur; il témoigna même de la colere contre ceux qui avoient voulu luy faire violence; il la consola par de douces paroles, luy promit de la proteger, & pour cet effet la fit mettre dans son Palais auprès de la femme d'un Sevarobaste. Ce fut là qu'il alloit souvent la visiter, après quelques conversations il trouva tant de charmes dans sa personne, qu'il en devint amoureux, & luy en donna plusieurs témoignages. Elle en fut d'abord fort affligée, prevoyant bien qu'elle ne pourroit résister à un tel Amant, & qu'elle seroit enfin contrainte d'être infidelle à Foristan; mais elle ne pouvoit éviter le malheur qui la menaçoit. Quelque temps après cette recherche la femme du Sevarobaste, avec qui elle demeuroit, eut ordre de luy parler de l'amour du Vice-Roy, & de luy faire sçavoir le dessein qu'il avoit de l'épouser, ce qu'elle fit de la maniére du monde la plus persuasive. Car comme elle trouva de la repugnance du côté de la fille, el-

elle luy representa les choses d'un air à ébranler la constance la plus ferme dont une femme puisse être capable. *A quoy pensez-vous, insensée, luy dit-elle, de refuser un mariage si éclatant, & dont les plus belles femmes du monde feroient leur plus grande ambition. Pesez serieusement les biens & les maux qu'une bonne ou méchante conduite vous peut procurer. Si vous épousez Foristan vous aurez en luy, je l'avoüe, un homme dont l'âge est plus proportionné au vôtre que celui de Sevaristas, & vous seule le possederés tant qu'il sera homme privé, & satisferés ainsi la passion & la reconnoissance qui vous attachent à lui. Mais que tout cela est peu au prix des avantages que vous trouverés en épousant Sevaristas! Car premiérement vous possederés en sa personne le plus puissant & le plus bel homme de la Nation. Il est vray qu'il n'est pas des plus jeunes, mais aussi n'est-il pas fort vieux; dans l'âge où il est, mis à part la grandeur de sa fortune, il est plus aymable que tous les jeunes hommes de Sevarinde. Les avantages de la jeunesse sont communs à tous les hommes & aux bêtes mêmes, mais ceux de la beauté du corps & particuliérement celle de l'ame, ne sont accordés qu'à peu de gens, & bien souvent quand la nature les a donnés à un homme, elle n'y a pas ajoûté ceux de la*

for-

fortune, qui les font briller d'un nouvel éclat. Tout cela se trouve dans un degré suprême en la personne de nôtre Vice-Roy. Il est aussi beau qu'un homme le puisse être, & parmy tous les Sevarambes on n'en voit point qui ait cette mine charmante & ce port majestueux & presque divin qu'on void éclater en lui. Pour ses hautes vertus, son esprit & son excellent naturel, il n'est pas nécessaire de vous en rien dire. Tout le monde sçait que depuis le grand Sevarias, dont il est descendu, nous n'avons point eu de Vice-Roy qui eût l'ame si grande, & qui meritât mieux que luy de monter sur le Trône du Soleil. Sa fortune l'a élevé aussi haut qu'elle puisse élever un homme, & il peut vous faire monter à un degré de grandeur & de gloire au dessus de toutes les autres femmes. Il le fera sans doute, puis qu'il vous aime, & au lieu d'être la femme d'un particulier, vous aurez le bonheur de posseder celuy qui est Maître de toute la Nation, & qui ne reconnoît que la Divinité au dessus de luy. C'est sans raison que vous m'allegués que vous avés engagé vôtre foi à vôtre Amant, & que vous luy êtes liée par amour & par reconnoissance. Tout cela seroit bon à dire contre un particulier, mais contre le Vice-Roy ces excuses ne sont pas legitimes. Car premiérement vous êtes à sa disposition selon les loix de l'Etat, &

a-

avant que vous aimassiez Foristan, Sevaristas pouvoit vous prendre pour luy-même, ou vous donner à un autre. Vous luy appartenez encore selon les mêmes loix ; & vous n'avez pû disposer de vôtre personne à son préjudice. Vous sçavez que cela est défendu aux jeunes filles à marier, qui sont toutes enfans de l'Etat, dont il est le pere politique. Mais quand il n'auroit pas ce droit, quel homme, je vous prie, pourrez-vous trouver qui soit plus digne de vôtre amour, & que vous puissiez raisonnablement lui preferer ? Si vous avez aimé Foristan, n'est-ce pas pour cette raison, qu'il vous a semblé plus aimable que tous ceux qui vous recherchoient ? Vous ne l'avez assurément aimé que pour l'amour de vous-même, parce que vous conceviez plus d'avantages dans sa possession que dans celle de vos autres Amans. Faites que cet amour propre agisse à present en vous par les mêmes motifs. Si vous le consultez il vous dira que Sevaristas étant infiniment plus aimable que tout le reste des hommes, & vous aimant déja passionnément, vous devez aussi l'aimer préférablement à tout autre, par la même raison qui vous fit donner la préférence à Foristan. Pour les raisons de reconnoissance & de gratitude que vous alleguez elles sont fort foibles, & vous êtes plus obligée au Vice-Roy, pour avoir jetté des regards

gards favorables sur vous, que vous ne l'êtes à vôtre Foristan pour tous les soins qu'il vous a rendus. Si même les biens qu'on peut recevoir à l'avenir, doivent entrer en considération, voyez, je vous prie, quelle difference vous devez faire entre les soins que vous a rendus un homme du commun, & les avantages que vous peut procurer le Maître de tout l'Etat. Considerez, poursuivit elle, ce que je viens de vous dire, & ne refusez pas un honneur éclatant, pour satisfaire une passion obscure. Mais si vous m'alleguez que vous ne possederez pas seule le Prince, comme vous pourrez posseder Foristan, je vous répons, que l'entiére possession de ce dernier ne vous est asseurée que pendant qu'il sera homme privé; mais s'il parvient aux charges publiques, il pourra épouser d'autres femmes qu'il aymera peut être plus que vous, & si cela vous arrive, vous perdrez l'unique bonheur où vous aspirez. Il n'en sera pas de même à l'égard du Vice-Roy : car si d'un côté ses feux venoient à se ralentir, de l'autre vous pourriez du moins vous consoler par les illustres avantages que vous auriez acquis par son alliance. Si donc vous êtes sensible à la gloire, vous reconnoîtrez que l'amour d'un Souverain est infiniment plus glorieux que celui d'un sujet.

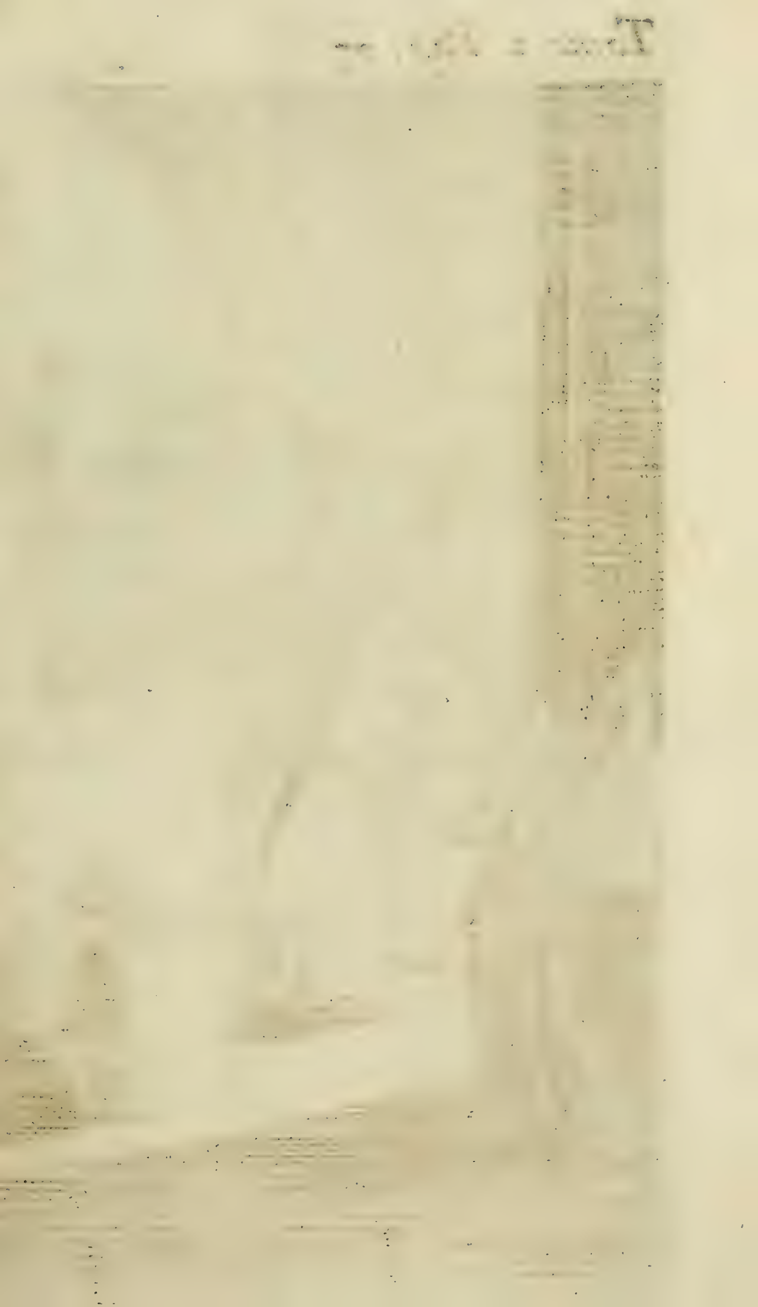
Ces

Ces puiſſantes raiſons ébranlerent beaucoup la conſtance de Calenis. Plus elle y faiſoit réflexion & plus elle les approuvoit, & quoy qu'elle en eût de cuiſans remords, elle ne laiſſoit pas de laiſſer peu à peu ſucceder l'amour de Sevariſtas à celui de Foriſtan. Peu de jours après ſon nouvel Amant la fut viſiter, & cette viſite acheva de la faire ſuccomber. Elle admira ſa perſonne & toutes ſes belles qualitez, & la peinture qu'on lui en avoit faite lui ſembla n'être qu'un foible crayon de ce qu'elle voyoit de ſes propres yeux. Ainſi l'ambition s'emparant de ſon cœur, cette paſſion puiſſante en effaça preſque toute l'image du malheureux Foriſtan que l'amour y avoit gravée. Cette volage receut avec joye la viſite du Prince, elle écouta tous ſes diſcours avec plaiſir, & devenant peu à peu familiére avec luy, elle oſa bien ſoutenir ſes regards, elle oſa même y répondre, & luy fit connoître qu'ellle n'étoit pas inſenſible à ſes peines. Enfin après un mois de temps elle luy promit de luy donner la main, & d'oublier tous les hommes du monde pour l'amour de luy.

Voyla comment les têtes couronnées avancent bien tôt leurs affaires, & comment il leur eſt facile de vaincre les cœurs

les plus rebelles. Mais on n'a pas lieu de s'étonner que Calenis se laissât ainsi vaincre à un tel Assailant, puis que Sevaristas étoit un des plus aimables & des plus généreux hommes du monde, & qu'il étoit capable d'ébranler par son merite la constance la plus assurée, quand même il n'auroit pas eu l'éclat de la haute fortune & de la Majesté qui l'environnoit.

Cependant comme les actions des Grands sont éclairées de tout le monde, & que le Vice-Roy ne cachoit nullement l'amour qu'il avoit conçu pour Calenis, ny le dessein qu'il avoit de l'épouser, cette intrigue fut sçuë par toute la Nation, & l'infortuné Foristan ne tarda pas longtemps à savoir quel redoutable Rival son malheur luy avoit suscité. Il en eut toute la douleur qu'un homme étoit capable de ressentir dans une pareille rencontre, & il ne trouva de consolation ni d'esperance que dans sa mort & dans son desespoir. La voix publique luy apprit le jour destiné aux noces de son inconstante Maitresse, & son cœur luy dit en même temps que ce devoit être le dernier de sa vie. Il s'affermit dans ce sentiment, & tout plein de cette pensée il prend le chemin de Seva-





Sevarinde ſans en demander permiſſion à ſes Superieurs, & il y arrive le jour propre de la ſolennité. Les cérémonies du mariage ſe commencent; il entre dans le Temple, & ſe cache derriére un pilier proche du lieu où Calenis devoit donner la main au Vice-Roy. Alors prenant le temps qu'elle la luy alloit tendre: *Arrête*, s'écria-t-il, *perfide, & ne viole pas durant ma vie une foy que mes ſervices & tes ſerments devoient rendre inviolable; attens ma mort qui va tout à l'heure ſuivre ton inconſtance, & rendre legitime une action que tu ne ſaurois faire ſans devenir criminelle tant que je ſeray vivant.* Après ces mots il s'avança vers elle, & aux yeux du Vice-Roy il ſe plongea un poignard dans le ſein. Cette action imprévuë & toute extraordinaire ſurprit extrémement Sevariſtas & toute l'aſſemblée, mais la miſerable Calenis en fut touchée juſqu'au fond du cœur. Dans un moment l'image de ſon inconſtance & de ſa perfidie luy parut avec tant d'horreur, que le deſeſpoir s'emparant de ſon ame, elle courut vers ſon miſerable Amant dans le deſſein de luy arracher le poignard de la main & d'en percer ſon cœur infidelle, pour luy témoigner ſon repentir & pour n'avoir qu'un même ſort avec luy. Son action & ſes regards,

où ſon deſeſpoir étoit vivement peint, firent connoître ſon intention à ceux qui la regardoient, & leur donnerent le tems de prevenir ſon funeſte deſſein.

Cependant par l'ordre même de Sevariſtas, on donna du ſecours au miſerable Foriſtan qui n'étoit pas mort, & dont la bleſſure en ſuite ne ſe trouva pas mortelle; mais elle auroit pû le devenir ſi la promeſſe que le Vice-Roy luy fit ſolennellement de luy céder Calenis, appaiſant la douleur de ſon ame, n'eût donné à ce pauvre Amant le deſir de vivre pour la poſſeder. Il laiſſa donc bander ſa playe qui par bonheur ne ſe trouva pas dangereuſe. Si bien que dans peu de jours il ſentit diminuer ſon mal, & revivre ſes eſperances preſque éteintes. Le Vice-Roy le fit ſouvent viſiter, luy renouvella ſa promeſſe, puis enfin luy ceda Calenis, quoy qu'il eût pour elle une paſſion fort tendre & un extrême deſir de la poſſeder. Mais ſa vertu impoſa ſilence à ſa paſſion, & la fit céder à la juſtice & à la pitié. Auſſi cette action généreuſe luy acquit beaucoup d'eſtime & d'amour parmy ſes Sujets, & ſes Succeſſeurs la trouverent ſi belle, qu'ils la crurent digne d'être repreſentée dans ſon tableau. Pour l'affligée Calenis, après avoir témoigné un regret extrê-

trême à ſon Amant, de s'être laiſſée éblouïr au mérite de Sevariſtas, elle épouſa ſon cher Foriſtan, même par le commandement de ce généreux Prince, & ils furent tous deux unis par les liens d'un légitime mariage, ſelon la maniére de leur païs.

Cette hiſtoire eſt écrite tout au long dans la vie de Sevariſtas, & c'eſt de là que je l'ay tirée.

Après cette digreſſion je viens au ſixiéme tableau, où l'on void Sevarkhemas avec un Sceptre d'or à la main droite & une poignée d'herbes & de fleurs à la gauche, pour marquer la connoiſſance qu'il avoit des choſes naturelles, & principalement des Plantes & des metaux, dont il avoit découvert diverſes mines fort riches & fort utiles. On void peints autour de lui pluſieurs ouvrages d'or & d'argent, dont il orna le Temple & le Palais du Soleil, & entr'autres les riches raïons qu'il fit mettre autour du globe lumineux.

Dans le ſeptiéme & dernier tableau l'on voit Sevarkimpſas tenant une épée nuë à la main, & traînant après luy des eſclaves enchaînés, ce qui repreſente la conquête qu'il fit des Auſtraux, qui oſerent faire des courſes dans ſes Etats. On y void auſſi la repreſentation des Termes ou Indices

qu'il fit planter sur tous les chemins, & plusieurs jardinages dont il embellit la campagne, comme encore une longue suite de jeunes esclaves qui representent le tribut d'enfans qu'il imposa aux vaincus.

Ce sont là tous les tableaux des sept Vice-Roys, qui ont précédé celuy qui regne presentement, & l'on y voit peintes en abregé les plus signalées actions de leur vie. On voit encore leurs tombeaux ensuite de celui de Sevarias, & ils sont tous ornés de piéces de sculpture en marbre relevées d'or ou d'argent très-richement & très-artistement élaborées. Sur le milieu du Temple & contre une des galleries se void une Orgue d'une grandeur extraordinaire, dont les tuyaux sont d'argent doré, & tout vis à vis de cet Orgue un lieu destiné à divers instrumens de musique & à des concerts de voix.

La voûte du Temple est fort haute & toute enrichie de dorures & de peintures de grand prix qui luy donnent un éclat merveilleux. Il y a quantité d'autres riches ornemens que je passeray sous silence; & je me contenteray de dire en peu de mots que ce Temple est grand & magnifique, de même que le Palais & l'Amphitheâtre, & qu'une personne sçavante dans l'Architecture, en pourroit faire des descriptions admi-

mirables: Mais pour moy qui ne ſuis pas du métier, je ne m'étendray pas davantage ſur cette matiére, crainte auſſi d'ennuyer le Lecteur par un trop long détail. Je crois qu'il ſuffira après ce que j'ay déja dit, d'ajoûter icy que je n'ay rien vû ailleurs de comparable à ces trois grands Edifices, quoi que j'aye voyagé preſque par toute l'Europe & vû ce qu'elle a de plus rare & de plus curieux.

Et comme c'eſt dans ce Temple principalement qu'on exerce la Religion du Païs, je crois que c'eſt ici le lieu de dire quelle eſt la croyance, la Theologie, & en quoi conſiſte le culte Religieux des Sevarambes.

De la Religion des Sevarambes d'aujourd'huy.

CEtte nation a comme toutes les autres pluſieurs opinions differentes touchant la Divinité; mais il n'y a qu'un culte extérieur qui ſoit permis, bien que tous ceux qui ont des ſentimens particuliers, ayent pleine liberté de conſcience, & qu'il ne leur ſoit pas même deffendu de diſputer contre les autres, pouvû que ce ſoit avec le reſpect & l'obeïſſance qu'on doit aux Loix & au Magiſtrat. Il y a même des Col-

leges, où en de certains temps de l'année l'on fait des diſputes publiques, & chacun y peut librement dire ſes penſées & ſoutenir ſes opinions, ſans craindre d'être blamé ny maltraité de qui que ce ſoit. Car les Sevarambes ont pour maxime de n'inquiéter perſonne pour ſes opinions particuliéres, pourveu qu'il obeïſſe extérieurement aux loix, & ſe conforme à la coutume du Pays, dans les choſes qui regardent le bien de la ſociété. Ainſi quand il s'agit de rendre juſtice à quelqu'un, ou de le revêtir de quelque Charge où de quelque Dignité, on ne s'informe pas de ſes ſentimens touchant la Religion, mais de ſes mœurs & de ſa probité. On n'exclut point non plus les Prêtres ni les Eccleſiaſtiques du Gouvernement civil, comme on fait preſque par tout ailleurs, & l'on croiroit avoir violé le droit naturel & le droit civil, ſi l'on avoit refuſé une Charge publique à un Prêtre par la ſeule raiſon qu'il eſt dans les Ordres Eccleſiaſtiques. Il n'en eſt pas moins pour cela membre de l'Etat, & n'a pas moins de part que les autres au Gouvernement & à la ſociété civile. Or parmy les Sevarambes cette ſociété n'étant point partagée en diverſes Juriſdictions, ils obéiſſent tous à un ſouverain Chef, qui eſt Lieute-

nant

nant & grand Prêtre du Soleil. En la personne du Vice-Roy sont unis les titres du temporel & du spirituel, ce qui rend son autorité beaucoup plus entiére & même plus vénérable parce que la Prêtrise orne la Vice Royauté, & la Vice-Royauté donne du lustre & de l'éclat à la Prêtrise. Ces deux Offices étant donc unis dans le Souverain, le peuvent aussi être dans les sujets, & un Prêtre peut être en même tems dans les Ordres Ecclesiastiques & dans le Gouvernement de l'Etat, quand même il auroit des opinions particuliéres dans la Religion, pourvû qu'au dehors il fasse le dû de sa Charge & vive en homme de bien.

Les effets de ces maximes justes & raisonnables sont fort avantageux au repos & à la tranquilité publique, qui est le but principal où doivent viser tous les sages politiques; car quoi que parmi les Sevarambes il y ait diverses opinions touchant la Divinité, & qu'on y voye souvent des controverses ouvertes où tout le monde peut aller; toutefois il n'y a peut-être point de païs au monde où l'on s'échaufe moins pour la Religion, & où elle produise moins de querelles & de guerres; au lieu que dans les autres Etats, on la fait souvent servir de

pretexte aux actions les plus inhumaines & les plus impies sous le masque de pieté. C'est sous ce pretexte spécieux que l'ambition, l'avarice & l'envie joüent leur rôle abominable, & qu'elles aveuglent tellement les miserables mortels qu'elles leur font perdre tous les sentimens d'humanité, tout l'amour & le respect qu'ils doivent au droit naturel & à la societé civile, & toute la douceur & la charité que les saintes maximes de la Religion leur recommandent. De là vient que de la chose la plus sainte & la plus sacrée ils en font bien souvent la plus cruelle & la plus pernicieuse, & que ce qui ne leur devroit inspirer que la douceur, la justice & l'innocence, ne leur inspire le plus souvent que la rage, l'injustice & la cruauté. Il n'en est pas de même parmi ces peuples heureux, où personne ne peut opprimer son prochain, ny violer aucunement le droit naturel sous aucun pretexte de Religion; où l'on ne sçauroit émouvoir une populace farouche pour l'exciter à des rebellions, des massacres & des incendies par un zele inconsidéré, & où l'on ne peut enfin s'acquerir des biens & des honneurs ni par les ruses, ni par les fausses aparences d'une pieté feinte & simulée. L'ambition

n'ai-

n'aime que les hauteurs & les difficultez, & ne s'attache guére aux choſes baſſes & faciles. Ainſi parmi les Sevarambes perſonne ne ſe pique d'être chef d'une Secte, parce que chacun peut facilement le devenir, & qu'il eſt permis à tout le monde d'être de la Religion qu'il veut. Perſonne ne ſe pique d'amaſſer des richeſſes, parce qu'elles ne ſervent de rien, & que pour avoir beaucoup de treſors, on n'eſt ni plus riche ni plus heureux que le moindre de la Nation; & perſonne enfin ne porte envie à ſon prochain ni pour les Dignitez Eccleſiaſtiques, ni pour les rentes & les revenus qui leur ſont attachez. De cette maniére chacun vit ſous l'obéïſſance des Loix & a de la crainte pour le Magiſtrat; & bien qu'il ſoit permis à tout le monde de croire tout ce qu'il veut, il n'eſt pourtant permis à perſonne de troubler le repos public ni de violer les droits de la ſocieté ſous quelque pretexte que ce puiſſe être. La curioſité eſt le ſeul motif de toutes leurs controverſes, & l'on y traite la Religion avec autant ou plus de modération, que nous ne traitons la Philoſophie en Europe. Cela ne ſera pas difficile à croire ſi l'on fait reflexion ſur la maniére dont on éleve les enfans parmi les Sevarambes, en les acoûtu-

mant de bonne heure à vivre en société, & à ne se perdre pas le respect les uns aux autres. On peut ajoûter à ces raisons que la Religion de l'Etat tenant plus de la Philosophie & du raisonnement humain, que de la révélation & de la foy, ce n'est pas merveille si l'on en parle avec tant de sang froid & si peu d'emportement.

De là vient que si leur Religion n'est pas la plus véritable de toutes, elle est du moins la plus conforme à la raison humaine, & qu'il n'y a que les celestes lumiéres de l'Evangile de grace qu'on luy doive préférer. En effet si l'on n'avoit pas la révélation divine, il ne seroit pas difficile d'approuver les opinions de ces peuples touchant la Divinité : car premiérement ils croyent qu'il y a un Dieu Souverain & indépendant, qui est un Etre éternel, infini, tout puissant, tout juste & tout bon, qui gouverne, & qui conduit toutes choses par une admirable sagesse.

Mais ils croyent aussi que le monde est infini, & n'admettent ni vuide ni néant dans la nature. Quant aux globes particuliers qui sont partie du monde universel, ils croyent qu'il y en a une génération comme de chaque animal, & que de la destruction des uns vient la naissance des autres.

tres. Là dessus ils ajoûtent que, quand on voit quelque Comete au dessus des Planetes, c'est un globe qui se dissoud par le feu, & que son corps qui ne paroissoit auparavant que comme une étoile, venant à s'enflamer, il s'étend & se dilate, & qu'alors il paroît plus grand & plus visible à nos yeux. Sevarias douta long-temps s'il y avoit d'autre Dieu que le Soleil, qui est le seul que les anciens Perses reconnoissoient : mais Giovanni son Gouverneur qui étoit Chrétien, après avoir en vain tâché de le luy prouver par le témoignage des saintes Ecritures, le luy persuada & le luy fit enfin comprendre par raisonnement naturel.

Il luy fit remarquer que les étoiles fixes étoient si loin du Soleil, qu'elles n'en pouvoient recevoir qu'une foible clarté, & fort peu ou point du tout de chaleur ; qu'elles avoient une lumiére qui leur étoit propre, & que selon les apparences elles étoient autant de Soleils dans le monde universel, aussi grands & aussi glorieux que celuy qui nous échaufe & qui nous éclaire. Or cette multiplicité de Soleils dans le monde & leur égalité sont choses incompatibles avec la Divinité Suprême, qui doit être une, & qui ne souffre point d'égal. D'ailleurs

elle fait voir l'impuissance du Soleil, qui seul ne peut suffire au grand monde universel, & qui n'en peut éclairer qu'une petite partie à l'égard du tout; d'où l'on peut facilement conclure qu'il n'est pas le Dieu Souverain qui gouverne le monde, & qu'il faut qu'il y ait un Etre infini, invisible, indépendant & tout-puissant qui gouverne toutes choses par sa Providence éternelle.

Ces raisonnemens prévalurent sur Sevarias, & luy firent avoüer qu'il falloit qu'il y eût un Dieu Suprême & invisible, plus grand que le Soleil, mais ils ne purent luy ôter de l'esprit que le Soleil ne fût aussi un Dieu, & sinon le Dieu Souverain du Ciel & de la terre, du moins un Dieu subordiné, ou l'un des grands Ministres de Dieu dans la Nature, & celuy qu'il a commis pour éclairer & échaufer le globe de la terre que nous habitons & les Planettes qui sont autour de luy, qu'il crut être aussi de sa Province & de sa Jurisdiction. Il s'affermit de plus en plus dans cette opinion & en mourant la transmit à sa Postérité, qui la tient encore aujourd'huy, & qui en fait le plus grand article de sa Religion. On peut même tirer cette doctrine de son Oraison au Soleil, où il dit qu'on peut du moins

moins le regarder, *comme le canal favorable par où coulent jusques à nous les bienfaits & les graces du grand Etre qui le soutient, & dont il est le Ministre visible & glorieux.*

Ces deux idées de la Divinité ont fait mettre aux Sevarambes dans leurs Temples un voile noir au-dessus de l'Autel, pour representer ce Dieu éternel & invisible qu'ils ne connoissent point, & qu'ils ne peuvent regarder qu'au travers des noires tenèbres, dont leurs entendemens sont envelopez. Mais pour le Soleil, qui, comme ils disent, est un Dieu visible & glorieux, & le canal par où les hommes reçoivent la vie & tous les biens qui aident à la soutenir, ils croyent qu'il doit être leur Dieu particulier, puisqu'il les vivifie, qu'il les éclaire, & qu'il les nourrit; qu'ils sont tous obligez & par estime & par reconnoissance de luy adresser leur vœux, de luy rendre leurs hommages, & de luy diriger immédiatement leur culte religieux, comme au Ministre du grand Dieu, qui l'a commis pour mouvoir & pour conduire le grand Orbe que nous habitons, & les autres qui sont de sa Province ou de sa Jurisdiction.

Ils ajoûtent que le grand Dieu ne se rendant pas visible, il ne veut pas que nous le

voyions autrement que des yeux de l'esprit & qu'il se contente des respects & des sacrifices que nous offrons à celuy qu'il a fait le Dispensateur de toutes les graces qu'il nous communique.

C'est ainsi que raisonnent ces pauvres aveugles qui préférent les foibles lueurs de leur esprit ténébreux aux lumiéres éclatantes de la révélation, & au témoignage de la sainte Eglise de Dieu. Neanmoins ils ne laissent pas d'adorer le Dieu Eternel que les Chrétiens adorent, & même ils luy ont institué une Fête solennelle, qu'ils appellent *Khodimbasion*, qu'ils célébrent de sept en sept ans. Toutefois l'adoration qu'ils luy rendent est aussi ténébreuse que la connoissance qu'ils ont de luy, c'est pourquoy ils en font le plus grand mystére de leur Religion.

Pour ce qui est du culte du Soleil, il est clair & visible comme ce bel Astre, & n'a pas des mystéres profonds comme celuy du Grand Dieu, qu'ils apellent *Khodimbas*, c'est à dire, *Roy des esprits* : car parmy eux *Khoda* veut dire un esprit, & *Imbas* un Roy ou Monarque Souverain, du mot *Imba* Empire ou Commandement, d'où se forme le Verbe *Prosimbai*, commander souverainement. Ils appellent aussi le Soleil *Erimbas*,

bas, c'eſt à dire Roy de lumiére, car en leur langue *Ero*, ſignifie lumiére. Outre ce nom ils luy donnent pluſieurs autres épithetes, ſçavoir celles *Phodarieſtas*, c'eſt à dire, ſource de vie, *Antemikodas*, miroir divin, & pluſieurs autres noms que nous expliquerons cy aprés. Dans diverſes converſations que j'ay euës avec eux ſur ces matiéres, je les ay ſouvent oüi finir leurs diſcours par ce raiſonnement, qu'il y avoit dans la Religion trois devoirs auſquels tous les autres ſe raportent & auſquels tous les hommes ſont indiſpenſablement obligez. Le premier de ces devoirs, diſoient ils, lie toutes les créatures raiſonnables au grand Etre des Etres par un reſpect & une vénération intérieure.

Le ſecond au Soleil par un amour & une reconnoiſſance accompagnée d'un reſpect & d'un culte extérieur, comme étant le Dieu particulier & le Gouverneur du globe que nous habitons; & le troiſiéme à leur Patrie ou Païs natal, où ils ont premiérement receu la vie, la nourriture, & l'éducation, ce qui oblige tous les hommes d'aimer le lieu de leur naiſſance, & de le préférer à tout autre Païs du monde. Ces trois choſes ſont auſſi repreſentées dans leurs Temples par le voile noir, par le Globe

ble lumineux & par la ſtatuë de femme qui nourrit pluſieurs enfans, qu'on voit dans le fond de leurs Egliſes au deſſus & à chaque côté de l'Autel.

Les Sevarambes croyent, que le Soleil donne le mouvement à la terre & à toutes les Planettes qui ſont de ſa Province, & que tous ces Orbes ſe meuvent concentriquement ſur un cercle par la force des rayons qui émanant inceſſamment de ſon corps avec une grande rapidité, font tourner les corps qu'ils échauffent & qu'ils éclairent, comme l'eau ou le vent fait tourner une rouë de moulin. Ils croyent auſſi que le Soleil eſt la cauſe des vents, du flux & reflux de la Mer. Ils croyent que toutes les ames, tant des hommes, que des autres animaux, viennent du Soleil, & qu'elles en ſont les rayons les plus épurez, avec la difference du plus & du moins. Les grands eſprits de cette Nation ſont fort partagés touchant l'immortalité de l'ame, les uns la croyant immortelle & les autres periſſable: Mais parmy le peuple, tout le monde la croit immortelle, & c'eſt la Religion de l'Etat, parce que c'étoit l'opinion de Sevarias, & qu'elle eſt plus plauſible & plus agréable que l'autre. Ceux d'entre eux qui croyent qu'elle eſt materielle, & qu'il n'y a d'Etre ſpi-

ſpirituel que le Grand Dieu, diſent qu'elle eſt immortelle de la même maniére que le corps conſidéré dans la matiére premiére qui peut bien changer de forme, mais qui ne peut pas être anéanti. Toutefois l'opinion commune eſt qu'après cette vie il y a des récompenſes & des peines pour les bons & pour les méchans, & que les ames des hommes au ſortir du corps en vont ocuper d'autres plus près ou plus loin du Soleil, ſelon le bien ou le mal qu'elles ont fait. On a tiré cette opinion de Sevarias, & l'on croit comme luy que l'ame des Juſtes, après avoir paſſé en divers corps ou erré quelque temps dans les airs, ſoit dans l'orbe où nous ſommes, ou dans quelqu'une des Planettes, eſt enfin reincorporée au Soleil, dont elle n'eſt qu'un écoulement, & que là elle trouve ſon repos parfait & ſon entiére félicité. Il s'en expliqua clairement avant ſa mort, comme nous l'avons déja fait voir, & ce qu'il en dit alors eſt généralement reçû comme une vérité inconteſtable. Pour l'ame des méchans on croit qu'au ſortir du corps elle en va occuper un autre dans des lieux plus éloignez de la face lumineuſe du Soleil, & qu'elle eſt long-tems releguée dans les païs froids parmi les neiges & les glaçons, juſqu'à ce que venant à s'amen-

der,

der, elle aproche toûjours de ce bel Aſtre, où elle eſt enfin reincorporée, quand elle a été purgée de ſes vices & de ſa corruption comme celle des Juſtes.

Ils croyent auſſi que l'ame des bêtes paſſe d'un corps à l'autre, mais ils ne croyent pas comme Pithagoras que l'ame d'un homme puiſſe paſſer dans le corps d'une bête, ny celle d'une bête dans le corps d'un homme ; ce qui fait que les Sevarambes ne font point de difficulté de tuer les bêtes pour ſe nourrir de leur chair.

Nous faiſons ordinairement une diſtinction entre les animaux raiſonnables & irraiſonnables, mais ils ne reconnoiſſent point ce partage : car ils croient que tous les animaux qui ne viennent que par la voye de la génération, & qu'on appelle des animaux parfaits, ont une certaine meſure de raiſon, plus grande ou plus petite, ſelon que leur ame eſt plus pure ou plus groſſiére. Ils croyent que ces ames émanent auſſi du Soleil, mais qu'étant mêlées de l'air & des autres Elemens elles ne ſont pas ſi pures ni ſi durables que celles des hommes, qui approchent plus qu'elles de la nature des eſprits, & qui par conſequent ſont d'une conſiſtance plus forte, & capables d'une plus longue durée. Les opinions ſont fort par-

partagées sur ce sujet : mais tous ne laissent pas de reconnoître que la Religion de l'Etat est fort raisonnable, & personne ne fait difficulté d'assister aux Assemblées publiques, aux Sacrifices, aux Hymnes & aux Cantiques divers qu'on chante à la loüange du Soleil.

Les seuls Descendans de Giovanni, qui sont Chrétiens, font Secte à part, & n'y veulent point assister, car ils appellent idolâtrie ce que les autres nomment culte Religieux. Ceux cy sont en fort petit nombre, & ne sont pas même fort bons Chrétiens ; car ils ont des opinions fort particuliéres & qui ne sont guére conformes aux dogmes de la sainte Eglise Catholique.

Premiérement ils ne croyent pas que JESUS-CHRIST soit Dieu de sa nature, mais seulement par assomption ou par association à la Divinité, & disent qu'avant qu'il eût pris la nature humaine pour travailler au mystére de nôtre Redemption, il n'étoit qu'un Ange, mais le plus excellent de tous les Anges, à qui Dieu avoit donné toute plenitude de grace, l'avoit élû pour son Fils, & choisi entre tous ses compagnons pour le faire l'instrument du salut des hommes, & pour l'associer à son Empire. Que pour cet effet il luy avoit don-

né la verge de fer pour vaincre ses ennemis, pour abaisser la puissance de l'enfer & pour triompher avec ses Elûs, du Diable, du Monde & de la Chair. Mais ils nient qu'il fût Dieu éternellement *a parte ante*, comme on parle dans les Ecoles, & affirment que de sa propre nature il n'étoit qu'un Ange creé, & que, depuis qu'il s'est fait homme, il est Dieu aussi par la volonté de Dieu, qui luy a donné toute puissance au Ciel & en la terre, l'a adopté pour son Fils d'une maniére toute spéciale, & luy a dit de s'asseoir à sa dextre, pour marque de l'autorité dont il l'a revêtu. Ainsi ces pauvres Hérétiques tâchent d'appuyer leur erreur par ces vains raisonnemens, & nient le très-sacré mystére de la Trinité, ou le conçoivent d'une maniére fort differente de celle des bons Catholiques : car outre qu'ils nient la Divinité éternelle du Fils de Dieu, ils disent que par le Saint Esprit on ne doit entendre que l'accord qui est entre le Pere & le Fils & la vertu qui procéde de ces deux pour la régénération des Fidèles, pour le soutien de l'Eglise, & pour le Gouvernement du monde. Quant au reste, ils croyent presque tout ce que croit l'Eglise Romaine, comme le Purgatoire, la priere pour les mors, l'invocation des Saints, le

le mérite des œuvres, & plusieurs autres doctrines de l'Eglise Catholique: mais ils ne croyent pas au très-Sacré Mystére du Saint Sacrement de l'autel, & disent que ce n'est qu'une céremonie instituée de JESUS-CHRIST seulement, pour nous faire souvenir de la Croix, & des promesses qu'il a faites à tous ceux qui croiroient en luy, & qui tâcheroient de suivre le bon exemple qu'il a laissé aux hommes, pour y regler leurs mœurs & y conformer leurs actions. C'est là le sentiment qu'ils ont de la Sainte Eucharistie, en quoi, si je ne me trompe, ils sont semblables aux Calvinistes & autres Hérétiques que nous avons en Europe. Neanmoins ils celebrent extérieurement la Messe à peu près de la même maniere que nous, & ils ont retenu presque tous les ornemens & les céremonies de l'Eglise Catholique & Romaine. Ces Chrétiens Austraux, que du nom de leur Fondateur nous pouvons appeller Giovannites, ont du moins cela de bon, qu'ils honorent fort le Pape, & disent unanimément qu'il est le plus grand de tous les Evêques Chrétiens & le vray Successeur de Saint Pierre: mais ils disent aussi que tous les Chrétiens ne sont pas obligez de luy obéir, bien qu'il soit de leur devoir de le res-

respecter. Quelques-uns assurent néanmoins qu'ils ne seroient pas fâchez de le reconnoître pour Chef de leur Eglise, s'ils pouvoient tirer quelque assistance de luy pour l'agrandissement de leur Secte dans les Terres Australes, mais qu'ils conçoivent que cela est presque impossible tant à cause du grand éloignement que des loix des Sevarambes, qui ne veulent point diviser l'autorité en spirituelle & temporelle, comme les Chrétiens, & qui ont uni ces deux jurisdictions en une seule personne. Le nombre des Giovannites n'est pas de plus de dix ou douze cens dans toute la Nation, & ils demeurent presque tous à Sevarinde dans une Osmasie qu'on leur a donnée pour y demeurer ensemble & pour prier Dieu à leur mode sans trouble & sans inquiétude. Ils ont un espèce d'Evêque & quelques Prêtres sous luy qui font les fonctions de leur Religion parmi eux; ils les honorent beaucoup & leur rendent des respects dignes de leurs Offices. Ceux-cy sont les seuls qui fuyent les assemblées & les Sacrifices qu'on offre au Soleil, mais ils ne font point de scrupule d'assister à la Fête de *Khodimbasion*, parce que, disent-ils, elle est instituée en l'honneur du vray Dieu. Un jour je demanday à des Prêtres Giovannites s'ils n'a-

n'avoient pas tâché de convertir quelques-uns des Sevarambes à la Foi Catholique, à quoy ils me répondirent, qu'ils l'avoient souvent tenté, mais sans aucun fruit, parce que ces Peuples ont tant de zele pour l'adoration du Soleil, & s'appuyent si fort sur la raison humaine, qu'ils se moquent de tout ce que la Foi nous enseigne, si elle n'est soutenuë par la raison. Selon cette maxime ils trouvent fort étranges les saints mystéres de nôtre Religion, & traitent de ridicule tout ce qui surpasse leur entendement obscurci & leur esprit ténébreux. Ils se moquent des miracles, & disent qu'il n'y en peut avoir que par des causes naturelles, quoy que les effets qu'elles produisent soient étonnans & passent pour des prodiges à nôtre égard: mais qu'à l'égard de la nature tout se fait dans un ordre réglé, selon les dispositions qui se trouvent dans les choses naturelles. Enfin ces Prêtres concluoient que la conversion de ces pauvres Infideles étoit presque impossible, & que, si Dieu ne faisoit quelque grand miracle parmi eux pour confondre leur raisonnement & vaincre leur infidélité, il n'y avoit pas lieu d'esperer qu'aucun d'eux voulût jamais embrasser la Foi Chrétienne. Ces mêmes Prêtres ajoûterent qu'ils

sça-

ſçavoient de Giovanni par tradition, que non obſtant la grande vénération qu'avoit Sevarias pour le Soleil, il ne laiſſoit pas de fort honorer Moïſe & JESUS-CHRIST, & de confeſſer que c'étoient du moins de grands hommes qui avoient laiſſé de belles Loix & de beaux preceptes, & tâché d'inſpirer aux gens de leur tems l'amour & le culte du vray Dieu, pour les tirer de leur idolâtrie brutale. Il diſoit de plus que la Morale de JESUS-CHRIST étoit excellente dans nôtre Continent, pour y corriger nos mœurs corrompuës, & qu'elle ſembloit avoir quelque choſe de divin, en ce que par l'eſperance de la réſurrection & pluſieurs autres bonnes doctrines, elle tendoit à une très-bonne fin, qui eſt d'adoucir la fierté des hommes, de vaincre leurs paſſions les plus farouches, & d'établir la piété, la juſtice, la tempérance & la charité. Mais il traitoit la Religion de Mahomet de profane & de ſenſuelle, & diſoit qu'elle portoit à l'ignorance, au vice & à la cruauté; qu'elle avoit pour principe la tyrannie, la perſécution & l'infidélité, & que ceux qui en étoient les principaux Sectateurs, n'étoient qu'un corps ou une faction de gens avares, cruels & ambitieux qui ſe ſervoient du faux maſque de la Religion

gion pour s'agrandir dans le monde, pour y gouverner les peuples ignorans, comme s'ils étoient des bêtes, & pour en faire autant d'esclaves & d'instrumens de leur avarice & de leur orgueil. C'est ainsi que Sevarias parloit des Mahometans & de leurs semblables, dont il ne faut pas s'étonner, car outre les raisons generales qu'il avoit d'en parler ainsi, il étoit porté particuliérement à les haïr, parce qu'ils s'étoient emparez de la Perse, & que ses Ancêtres & luy avoient long-tems senti les effets de la tyrannie & de la cruauté qu'enseigne leur Religion. Ils disoient de plus que Giovanni leur Fondateur avoit fait tous ses efforts pour luy persuader la Religion Chrétienne, & la luy faire embrasser, mais qu'il n'en avoit jamais pû venir à bout, parce que son intérêt mondain & ses vains raisonnemens s'étoient trouvés des obstacles insurmontables; qu'au reste il étoit ennemi capital de l'Idolâtrie Payenne, qu'il traitoit de ridicules toutes les Fables des Grecs, & disoit qu'ils avoient farci le culte du vray Dieu, qui au commencement étoit fort simple, de mille fictions extravagantes & superstitieuses, qui choquoient en toute maniére, non seulement la vérité, mais aussi le bon sens & la raison commune. Et c'est

pour cette raison qu'il en deffendit la lecture, & le recit à ses Successeurs & à ses Peuples, estimant que cela ne feroit que corrompre les bonnes mœurs & remplir les esprits d'idées extravagantes. Il appelloit aussi fables & contes de vieille tout ce qu'on dit des Lutins, des Fées, des Magiciens & des Sorciers, & disoit que ces opinions s'étoient établies parmi les hommes par les ruses & les finesses de quelques uns, qui abusant de la crédulité & de l'ignorance des esprits foibles, leur avoient fait accroire toutes ces rêveries pour les captiver & dominer sur leurs consciences par la crainte de ces phantômes inventez à plaisir. Ses Successeurs ont suivi ses sentimens, & dans toute cette Nation on ne sçait ce que c'est d'enchantemens, de sortiléges ny d'apparitions. Neanmoins ils en ont vû dans les nuës; car du temps de Sevarkimpsas on apperçut à Sporonde la figure de plusieurs Vaisseaux, representant une Flote, qui sembloit aller à toutes voiles au milieu des airs. Cette apparition mit beaucoup de gens en cervelle, & donna même de la crainte aux Magistrats, qui crurent que cela leur annonçoit la venuë de quelque Armée Navale qui pourroit ravager leurs côtes. Sur cette croyance on fit marcher deux Ar-

mées de Sevarambe à Sporombe, & l'on fit équiper autant de Vaiſſeaux qu'on put pour defendre le Païs, en cas qu'il fût attaqué par quelque Nation étrangere; mais après avoir uſé pendant deux ans de cette précaution, & vû qu'il n'arrivoit rien de ce qu'on avoit craint, la crainte ceſſa & l'on ne parla plus de cette apparition. Les Sçavans qui chercherent les cauſes naturelles d'un Phenomene ſi étonnant, raiſonnerent long-temps là deſſus ſans en pouvoir deviner la veritable cauſe. Vingt ans après on vit encore une autre apparition de Vaiſſeaux en l'air, qui ſembloient être agitez de la tempête, & on crut même en voir perir quelques-uns; ce qui fournit un nouveau ſujet d'étonnement, & donna lieu aux gens de lettres de philoſopher commme auparavant, mais ce fut avec auſſi peu de lumiére que la premiére fois. Enfin comme on n'en parloit preſque plus, il vint un Vaiſſeau de Perſe, qui raporta pluſieurs jeunes hommes qui avoient été voyager dans nôtre Continent, & qui dans le paſſage avoient été accueillis d'une tempête où ils avoient penſé perir, juſtement dans le temps qu'on avoit vu l'apparition à Sporonde. Quelques-uns d'entr'eux ayant comparé le tems & la maniére dont on racontoit ce phenomene, avec l'orage qu'ils avoient eſ-

ſuyé, & les Navires de l'air avec une Flote de Vaiſſeaux d'Europe qu'ils avoient rencontrée ſur la Mer un peu avant la tempête, conclurent que ce qu'on avoit vû dans le Ciel, n'étoit qu'une image de ce qui ſe paſſoit alors ſur l'Ocean, & que les objets inferieurs ſe peignent quelquefois dans les nuës, comme dans des miroirs, qui faiſant une eſpèce de refraction, portent les images qu'elles reçoivent dans quelque endroit de la terre opposé à l'angle de la lumiére qui portoit ces objets. Cette explication fut généralement reçuë comme très vrayſemblable, & diſſipa toutes les penſées myſtérieuſes qu'on avoit eues ſur ce ſujet: de ſorte que les Sevarambes ne craindront plus à l'avenir de pareilles apparitions, s'il en arrive à Sporonde ou ailleurs. Il eſt vray que cette Ville étant ſituée à une diſtance raiſonnable de la mer dans un païs de Plaines & au deça des hautes montagnes de Sevarambe, ſemble être bien placée pour voir ſouvent de ſemblables ſpectacles, & ſur tout depuis que les Hollandois & les autres Nations de l'Europe font de ſi frequentes navigations vers les Indes Orientales, vers la Chine & vers le Japon.

Il y a bien de l'aparence que tant d'apparitions d'Armées combatantes qu'on a

veues

veues fort ſouvent en Europe, & où l'on diſtinguoit de l'Infanterie & de la Cavalerie, des Enſeignes & des Etendards, venoient de la même cauſe, & que dans le temps que les nuës nous montroient toutes ces images, elles les recevoient de quelque autre endroit où étoient alors les veritables corps qu'elles repreſentoient en l'air. Chacun en penſera ce qu'il luy plaira, pour moy je croi que les Sevarambes ont du moins fait un jugement raiſonnable ſur cette matiére, & qu'il n'y a pas tant de myſtére que le commun Peuple s'imagine. Mais quoy que les Sevarambes ne croyent plus rien de myſtérieux dans ces apparitions, ils ne laiſſent pas de croire qu'il y a au deſſus de la baſſe région de l'air des ſubſtances aëriennes que nous ne voyons pas, parce qu'elles ſont d'une matiére ſi ſubtile, que nos yeux groſſiers ne les peuvent appercevoir. Il y a même à Sevarinde une Secte de gens qui ſe vantent d'avoir eu du commerce avec les Habitans des regions Elementaires, qu'ils diſent être en très-grand nombre, & qu'ils peuvent ſe rendre viſibles par le moyen de l'air condenſé qu'ils prennent dans la baſſe region, & dont ils ſe font un eſpèce d'habit quand ils veulent ſe faire voir. Mais pluſieurs traitent cette opi-

nion de ridicule & de chimerique, & ceux qui la soutiennent pour gens qui ont l'imagination blessée, ou qui veulent debiter leurs rêveries sous pretexte de ce commerce pretendu. On dit même que le premier Autheur de cette Secte étoit descendu d'un des Prêtres de Stroukaras, dont nous avons déja parlé, qui par le moyen d'une pierre merveilleuse qu'il avoit euë de pere en fils, depuis cet insigne Imposteur, se rendoit le visage resplendissant comme s'il eût été irradié d'une lumiére céleste. Il n'osa pas dire comme Stroukaras, qu'il eût du commerce avec le Soleil, parce que la Religion que Sevarias avoit établie, étoit contraire à ses desseins, mais il dit qu'il conversoit familiérement avec des Peuples de la religion Elementaire, & qu'il étoit quelquefois transporté dans les airs, où il goûtoit avec eux des plaisirs infiniment plus doux que tous ceux qu'on goûte sur la terre. Pour donner du credit à ses rêveries il se servoit à l'exemple de Stroukaras, de cette pierre merveilleuse, & la mettoit à sa bouche, ce qui le plongeoit peu à peu dans un si grand assoupissement, qu'il sembloit être mort pendant une heure ou deux. Après ce tems il s'éveilloit & à mesure qu'il se levoit de terre, on voyoit éclater sur son

vi-

viſage une lumiére comme divine, qui éblouiſſoit tous ceux qui le regardoient, de ſorte qu'ils ne pouvoient ſoutenir ſes regards. Alors il leur diſoit que ſon ame avoit été tranſportée dans les airs parmi ces Peuples Elémentaires, où il avoit joüi de plaiſirs inénarrables. Par cette pierre il s'acquit une réputation de ſainteté entre ceux qui n'avoient pas encore tout à fait abandonné la Religion de Stroukaras, & établit parmi eux l'opinion que pluſieurs ont encore, qu'il y a des Peuples Elémentaires qui converſent quelquefois avec les hommes, & qui ſont d'une ſubſtance plus pure & plus ſpirituelle que la nôtre. Mais du tems de Sevariſtas on découvrit cette fourbe : car comme cet Impoſteur étoit dans un profond aſſoupiſſement, un Sevarambe, qui pour découvrir la vérité, avoit fait ſemblant d'être un grand zelateur de ſa doctrine, apperçut la pierre qu'il avoit à la bouche, la prit & l'emporta avec luy; après quoy cet Impoſteur ne put plus exercer ſes preſtiges, & l'on trouva par expérience que la vertu ſecrette de cette pierre cauſoit cet aſſoupiſſement & puis cette lumiére dans les yeux & ſur le viſage de tous ceux qui la mettoient à la bouche. On tient que Strougaras s'en ſervit le premier, & que delà il

prit occasion de s'ériger premiérement en Prophète & dans la suite d'aspirer à l'autorité suprême, à laquelle il parvint à la fin, comme nous le ferons voir dans la derniére partie de cet ouvrage. Cependant quoy que l'imposture de celuy qui s'en servoit pour persuader à ses Sectateurs qu'il avoit du commerce avec une Nation Celeste, eût été découverte, elle ne laissa pas de conserver son crédit entr'eux, parce qu'ils avoient été remplis de cette croiance dès leur plus tendre jeunesse, & qu'elle leur étoit agreable, en ce qu'elle leur promettoit une félicité éternelle parmy ces Peuples Elementaires, ausquels tous ceux qui auroient une vive foy, devoient être agregez après leur trepas.



HIS-

HISTOIRE DES SEVARAMBES.

Cinquiéme & derniére Partie.

LOrſque Sevarias & ſes Parſis aborderent aux terres Auſtrales, ils virent bien que les Habitans de ce Continent adoroient le Soleil, mais ils ne les trouverent pas tous d'accord dans la maniére de le ſervir. Au contraire, ils étoient diviſez par des opinions differentes qui avoient cauſé de longues guerres que les Stroukarambes avoient faites aux Preſtarambes. Ces derniers ſe vantoient d'avoir retenu l'ancien culte du Soleil dans ſa pureté, & accuſoient les autres d'avoir innové, & mêlé dans la Religion les rêveriës d'un faux Prophete nommé des ſiens Omigas, & par eux Stroukaras, c'eſt à dire Impoſteur. Ils diſoient que cet Omigas ſe vantoit d'être fils du Soleil, & qu'il avoit ſéduit preſque tous les Habitans de ces Païs à plus de cent lieuës autour de Sevarinde. Selon

le raport des Preſtarambes il s'étoit attiré un renom de Divinité, par diverſes ruſes, & par pluſieurs faux miracles; car comme il avoit la connoiſſance de pluſieurs ſimples, il en tiroit des poiſons fort ſubtils qui tuoient par le ſeul odorat ou par le ſeul attouchement, & par leur moyen il ſe défaiſoit ſouvent de ceux qu'il trouvoit contraires à ſes deſſeins. Il avoit auſſi le ſecret de guerir quelques maladies, ce qui le rendoit fort recommandable parmy ces Peuples ignorans, qui prenoient pour miracles de purs effets de la nature, & qui croyoient qu'il y eût en lui une vertu divine.

Mais entre tous les moyens dont il ſe ſervoit pour autoriſer ſes impoſtures, celuy de la pierre merveilleuſe dont nous avons parlé étoit le plus efficace, & l'on dit qu'après l'avoir recouvrée, & en avoir reconnu les vertus, il crut pouvoir s'en ſervir utilement pour perſuader au Peuple credule qu'il avoit du commerce avec le Soleil, & que cet Aſtre étoit ſon Pere. Pluſieurs ſe laiſſoient d'autant plus facilement perſuader à ſes paroles, qu'ils voyoient qu'après avoir été pendant quelque temps dans un profond aſſoupiſſement, à ſon réveil ſon viſage devenoit ſi radieux que perſonne ne pouvoit le regarder ſans en être éblouï.

Cet-

Cette lumiére faisoit encore d'autant plus d'effet, qu'il étoit fort bel homme, & qu'il avoit le don de bien parler & de dire les choses avec un air & une grace qui charmoit tous ceux qui l'écoutoient.

De tels artifices aquirent dans peu de tems à cet imposteur beaucoup de réputation parmy la Populace grossiére, qui le suivoit par tout, & qui lui rendoit une obeïssance aveugle. Il subornoit de temps en temps des gens qui contrefaisoient les aveugles & les boiteux, & qui se disoient atteints de diverses maladies, dont il prétendoit les guerir au nom du Soleil. Et pour se mieux faire valoir parmy le Peuple, il s'associa quelques-uns d'entr'eux qui alloient parlant de ses miracles & de sa sainteté, & qui ne manquoient pas d'exagerer toutes choses à son avantage. Plusieurs femmes le suivoient aussi, car il étoit bel homme, & il faisoit dire à quelques-unes qu'il avoit corrompuës qu'il parloit familiérement avec le Soleil du sommet d'une haute montagne où il alloit quelquefois passer des mois entiers. Là il se faisoit porter des fruits & des viandes par des oiseaux qu'il avoit instruits, & que quelques-uns de ses disciples lui envoyoient de temps en temps.

Quand par tous ces artifices il se fut aquis

une haute réputation parmy le Peuple, il leur fit accroire que le Soleil lui avoit commandé de se retirer dans un lieu sacré pour lui offrir journellement des sacrifices en reconnoissance de tant de bien-faits qu'il répandoit tous les jours sur les hommes.

Pour cet effet il choisit un bois toûjours verd, dans le fonds d'une valée qui étoit à l'abri du mauvais temps, & au travers de laquelle on ne pouvoit passer à cause d'une montagne roide, qui en faisoit un espèce de cu de sac. Là dans un bocage épais & autour d'un arbre d'une prodigieuse grandeur, d'une longue durée, & dont il ne se trouve que peu dans le Païs, il fit un espèce de Temple de bois qu'il environna d'une triple palissade pour en deffendre l'accès. Il s'y logea lui & ses principaux amis se servant de leur ministére, & ne se montrant que rarement au Peuple pour se rendre plus vénérable & pour être plus respecté. Dans ce Temple, ou aux environs, il faisoit offrir tous les jours des sacrifices au Soleil & y recevoir les offrandes qu'on luy portoit de tous côtez, par le moyen desquelles luy & ses associez vivoient à leur aise sans peine & sans soucy, étant respectez de tout le monde, & leur persuadant ce qu'ils vouloient.

On

On trouve dans ce Païs un eſpèce d'Aigle, couvert d'un plumage jaune, & qu'à cauſe de ſa couleur on appelle *Erimfroda*, c'eſt à dire, l'oiſeau du Soleil. Stroukaras & ſes Compagnons trouverent le moyen d'en apprivoiſer pluſieurs dans leur Bocage, où perſonne n'oſoit entrer ſans leur permiſſion, & de là ils les lâchoient ſouvent à la veuë du Peuple, qui les voyant voler dans les nuës à perte de veuë, ſuivant la coutume de ces oiſeaux, & puis revenir dans le Bocage, crurent facilement que ces animaux alloient porter les meſſages de Stroukaras au Soleil, & venoient luy en rapporter ſes ordres & ſes commandemens. Cependant ſes Miniſtres faiſoient valoir cette croyance tant qu'ils pouvoient, & confirmoient le Peuple dans l'opinion que le Soleil avoit un commerce fréquent avec ſon fils par le moyen de ces oiſeaux. Ils leur dirent de plus qu'ils avoient ordre de leur déclarer de la part de ce bel Aſtre, que le lieu où étoit ſon Temple & tous les environs étoient ſacrés, que de peur que quelque impie ne vint à profaner ce lieu ſaint, il étoit néceſſaire d'y tenir nuit & jour des gardes armez tout alentour, & qu'il faloit que ces gardes y fuſſent entretenus aux dépens de la Nation, qui tenoit du Soleil &

là vie & tous les biens néceſſaires pour la conſerver. On leur accorda bien-tôt cela, ſi bien que Stroukaras ayant fait choix d'un bon nombre d'hommes propres à ſes deſſeins, il en fit autant de gardes, & ſe fit conſiderer par les armes auſſi bien que par la Religion. Il étoit grand Obſervateur des temps & des ſaiſons, & prédiſoit ſouvent la tempête & l'orage quand il aprochoit, comme auſſi les pluyes & le beau temps, les bonnes & les mauvaiſes années. Quelque temps avant qu'une ſéchereſſe, qui gâta tous les fruits, arrivât, il la prédit au Peuple, & leur fit accroire que le Ciel les châtioit à cauſe que pluſieurs d'entr'eux ne vouloient pas ſe ſoûmettre aux ordres qu'il leur donnoit de la part du Soleil. En effet il y avoit pluſieurs perſonnes habiles dans la Nation, & ſur tout les Principaux du Peuple, qui connoiſſoient ſes fourbes, & qui ne vouloient nullement ceder à ſes ordres, ny recevoir les ſuperſtitions qu'il vouloit introduire dans la Religion. Toutefois ils n'oſoient s'y oppoſer ouvertement à cauſe du Peuple dont cet Impoſteur diſpoſoit par ſes artifices & ſes faux miracles.

Par malheur pour la Nation, la prédiction s'accomplit, & la ſechereſſe perdit tous les fruits de la terre, ce qui luy attira de

plus

plus en plus l'admiration du Peuple, qui crut fermement que la desobéïssance des Principaux avoit attiré ce châtiment du Ciel. Stroukaras ne laissa pas passer une si belle occasion de ruiner ses ennemis, pour cet effet il fit acroire à ceux qui favorisoient son parti, que, s'ils ne chassoient loin d'eux les Rebelles & les Impies, ils sentiroient de plus en plus le courroux de son Pere qui étoit irrité contr'eux, & qu'il brûleroit tous les ans les fruits, l'herbe & les grains dont ils tiroient leur nourriture & celle de leurs enfans.

La Populace credule abusée par cet Imposteur s'irritant contre les Impies pretendus, offrit à Stroukaras de les bannir pour jamais du Païs, s'il vouloit les nommer & les leur faire connoître.

Alors il leur nomma les Principaux de la Nation, qui luy étoient les plus opposés, & les accusa d'être la cause de tous les maux que le Peuple souffroit, & leur dit, que, s'ils ne se repentoient, ou ne s'éloignoient du Païs, ils attireroient sur la Nation des calamités beaucoup plus grandes. Ceux-cy tâcherent de se justifier devant le Peuple, auquel ils firent voir qu'ils avoient suivy les traces de leurs Ancêtres, dans la Religion, & dans les bonnes mœurs sans y a-

voir

voir rien changé, & que, s'ils n'avoient pas voulu recevoir les innovations de Stroukaras, ce n'étoit que parce qu'ils n'avoient pas crû le devoir faire. Qu'il ne leur paroissoit point qu'il eût aucune autorité légitime pour changer les maximes de leurs Peres & mêler sa nouvelle Doctrine à la Religion des Anciens. Que neanmoins s'il pouvoit leur faire paroître son autorité, ils s'y soumettroient comme les autres, dès qu'ils seroient convaincus qu'elle étoit légitime, & qu'il étoit Fils du Soleil. Ces raisons arrêterent pour un temps la furie du Peuple, & quelques-uns d'entr'eux representerent à Stroukaras qu'il devoit les écouter avant que de bannir des gens si considerables de leur Patrie, & que, s'ils s'obstinoient dans leur incredulité, après qu'il leur auroit fait paroître par ses raisons & par ses miracles qu'il avoit une autorité légitime, alors il pourroit les chasser du Pays avec justice. Stroukaras écouta cette proposition, sembla l'aprouver, & répondit que dans une affaire de cette importance il ne pouvoit pas donner de réponse positive, sans premiérement consulter la volonté de son Pere, qui faisoit la régle de toutes ses actions. Que pour s'en instruire il luy offriroit un Sacrifice tout extraordinaire, &

luy

luy envoyeroit ses Messagers volans, qui lui rapporteroient les ordres de ce grand Astre, & luy diroient de sa part de quelle maniére il se devoit conduire dans cette occasion. Cette réponse satisfit tout le monde, & calma les esprits pour quelque temps, ou du moins suspendit les effets de leur rage. A quelques jours de là Stroukaras fit un Sacrifice solemnel devant tout le Peuple, & en leur presence il envoya ses oyseaux au Soleil, & leur commanda de revenir du Ciel le plutôt qu'ils pourroient pour luy annoncer la volonté de son Pere. Ces oyseaux selon leur coutume prirent leur essor vers le Soleil, & monterent dans l'air jusques à ce qu'on les eût perdus de veuë. Ils revinrent quelques heures aprés en presence de tout le monde, & s'allerent poser sur les épaules de Stroukaras, qui les porta dans son Temple, comme pour écouter en secret ce qu'ils avoient à luy dire de la part de son Pere. Il en sortit dans un moment, & vint dire au Peuple attendant sa réponse en grande devotion, que le Soleil luy avoit commandé de leur dire que, si dans vingt jours les personnes accusées venoient dans le Bocage, ils seroient reçus à dire leurs raisons, & que, s'ils ne pouvoient pas demeurer d'accord avec luy de son autorité

lé-

légitime, il la confirmeroit par un nouveau miracle capable de les convaincre, s'ils ne s'obstinoient volontairement à rejetter les témoignages du Ciel. Cette proposition, quoy que suspecte, fut reçuë de ceux à qui elle étoit faite, parce que tout le monde la trouvoit raisonnable, & qu'ils ne la pouvoient refuser sans s'exposer à la furie du Peuple: si bien qu'ils promirent de se trouver au temps & au lieu assigné, pour examiner les raisons & les preuves que Stroukaras devoit donner de son autorité prétenduë.

Cependant cet Imposteur fit creuser une grande fosse dans son bocage qu'il fit remplir de matiéres combustibles, & puis la fit couvrir si adroitement, qu'il ne paroissoit pas qu'on eût remué la terre dans cet endroit. En suite il fit faire un cabinet de verdure dessus, qui couvroit non seulement cette fosse, mais aussi une bonne portion de terre ferme tout auprès. Il y fit mettre des siéges pour faire asseoir toutes les personnes qui devoient être de l'Assemblée, & en fit poser la moitié sur la fosse, & l'autre moitié sur la terre ferme, laissant un espace entre deux. Il avoit si bien ajusté toutes choses, que l'on pouvoit par un chemin pratiqué du dehors jusques à la fosse, alumer les matiéres combustibles qu'il y avoit fait met-

mettre, & en tirant une cheville faire abîmer la machine qui ſupportoit la terre dont elle étoit couverte. Quand le jour dont on étoit convenu fut arrivé, les perſonnes qui devoient compoſer l'Aſſemblée ne manquerent pas de ſe trouver au Bocage, & Stroukaras les fit mener ſous la verdure qu'il avoit fait faire pour les recevoir, & fit aſſeoir ceux de ſon parti ſur les ſiéges qui étoient poſés ſur la terre ferme, & ſes adverſaires ſur ceux qu'on avoit arrangés ſur la foſſe. Lors qu'il ſçut que tout le monde étoit aſſis, & qu'on n'attendoit que luy, il alla trouver l'Aſſemblée, & commença la conference avec ceux qui s'oppoſoient à ſa doctrine. Chacun dit librement ſes raiſons, toutes choſes furent debattuës de l'un & de l'autre côté avec beaucoup d'ardeur, & Stroukaras mit toute ſon éloquence en uſage, pour perſuader ſes adverſaires qu'il étoit fils du Soleil, & que la doctrine qu'il avoit prêchée & les miracles qu'il avoit faits étoient de purs effets de l'obeïſſance qu'il rendoit aux ordres ſacrés de ce grand Aſtre. Mais voyant que le party contraire perſiſtoit dans ſon incrédulité, & qu'il demandoit des témoignages aſſûrés de l'autorité dont il ſe vantoit; alors il ſe leva ſur ſes pieds, & hauſſant les bras vers le Ciel,

il

il pria le Soleil son Pere de faire un miracle qui prouvât la vérité de ses paroles, & qu'il fit ouvrir la terre pour l'engloutir, s'il avoit rien avancé de faux, ou qu'il punît de la même maniére ceux qui s'opposoient à la doctrine celeste qu'il luy avoit commandé de prêcher à son Peuple. Il n'eut pas plutôt achevé de prononcer cette imprécation, que ceux qui avoient le signal firent abîmer dans la fosse profonde les innocens infortunés qui étoient assis dessus, & l'on en vit sortir incontinent après une épaisse fumée, qui fut suivie de flames, dont toute la verdure & le bois qu'on avoit mis dessus furent embrazés. Ainsi par cette ruse detestable Stroukaras fit perir les Principaux de ses ennemis, & s'établit plus que jamais dans l'esprit du Peuple par ce miracle prétendu. Neanmoins il y en eut plusieurs que cette imposture ne fut pas capable de convaincre, & qui persisterent dans leurs premiers sentimens. Il en fit massacrer un grand nombre, mais craignant que ces cruautés ne le fissent enfin haïr autant qu'elles le faisoient craindre, il fit publier que ceux qui ne voudroient pas se soumettre à la volonté de son Pere, selon qu'il la leur declaroit, eussent à se retirer au delà des montagnes qui separent la Sevarambe de Spo-

Sporombe. Il y eut un grand nombre de personnes qui aimerent mieux prendre ce parti, que de changer leur Religion; ainsi ces pauvres innocens furent contraints d'abandonner leur Patrie, ou de se voir cruellement massacrez. Après quoi cet Imposteur ne trouvant personne qui osât lui resister, redoubla ses Gardes, & se fit en suite declarer Chef de toute la Nation, qui de son nom fut appellée la Nation des Omigarambes jusqu'au temps de Sevarias. Quand il se vit à la tête de ces Peuples, qu'il avoit enchantés par ses prestiges, il ne crut pas les pouvoir gouverner en sureté, tant qu'ils auroient du commerce avec ceux qui ne vouloient pas se soumettre à luy, & qui pour la plupart avoient passé les Montagnes & s'étoient retirez, comme nous venons de le dire, dans le païs que presentement on nomme Sporombe, qui s'étend le long des Côtes de l'Ocean vers le Septentrion & vers l'Orient.

Il persuada donc à ses Sujets de leur faire la guerre, pour les engager dans des inimitiés éternelles. Les autres se voyant attaquez songerent à se deffendre, & pour cet effet choisirent parmy eux un brave homme, nommé Prestar, qu'ils nommerent Prestaras, & de son nom s'appellerent Prestarambes.

Ce-

Celuy-cy étant homme habile & vigoureux deffendit ſes nouveaux Sujets contre leurs ennemis, & les repouſſa diverſes fois au delà des Montagnes avec grande perte de leurs gens, ce qui augmenta de plus en plus la haine de ces Peuples les uns contre les autres, & les rendit ennemis irreconciliables.

Cependant Stroukaras regnoit abſolument, perſuadant à ſes Sujets, par ſes artifices & ſes faux prodiges, qu'il étoit fils du Soleil, & le ſeul interprete de ſes volontés.

Cela lui acquit le renom de participer à la Divinité, & même avant ſa mort on commença de luy adreſſer des vœux, comme à la ſeule perſonne par le moyen de laquelle on pouvoit obtenir la faveur du Ciel. Il ne ſe montroit plus au Peuple, & depuis que l'âge eut affoibly ſon corps, & terny ſa beauté, il ne leur parloit que par ſes Miniſtres. Enfin après avoir long-tems regné, quand il ſe ſentit vieux & caſſé, & qu'il vit qu'il n'avoit pas long-temps à vivre, il fit courir le bruit qu'il devoit bien-tôt monter au Soleil ſon pere, & qu'il ne converſeroit plus viſiblement avec ſes Sujets ; Que neanmoins il ne laiſſeroit pas de venir ſouvent au temple du Bocage, & que là il leur declareroit la volonté de ſon pere, & leur

leur donneroit des témoignages du ſoin perpetuel qu'il vouloit prendre de ceux qui auroient recours à luy. Que cependant pour ſuppléer à ſon abſence, il leur donneroit ſon fils & ſes Miniſtres pour les commander, juſqu'à ce qu'il les eût plus pleinement inſtruits de ſa volonté.

Quand ces diſcours eurent couru parmy les Perſonnes qu'il s'étoit aſſujetties, & les eurent preparées à la ſoumiſſion, il leur donna ſon fils, qu'elles reçurent pour leur Chef après lui avoir témoigné le regret & la douleur que leur cauſoit ſon éloignement, mais il les conſola par l'eſperance d'un prompt retour.

Cependant il dit à ſon fils & à ſes diſciples de creuſer le grand arbre qui étoit au milieu du Bocage, & leur ordonna d'y enſevelir ſon corps, dès qu'il auroit rendu l'ame, ce qui fut peu de jours après, mais on ne fit pas ſçavoir ſa mort ny ſon depart au Peuple, juſques à un certain jour, qu'il fit des éclairs & des tonnerres épouvantables. L'on prit ce temps-là pour faire accroire à ſes Sujets que Stroukaras étoit monté au Ciel, mais qu'il en deſcendroit de temps en temps, comme il avoit promis, pour leur déclarer la volonté du Soleil ſon pere. Dès ce tems-la on le reve-

véra comme un Dieu, on luy offrit des sacrifices, & lors qu'on trouvoit quelque grande difficulté, soit dans la Religion ou dans le Gouvernement de l'Etat, on le prioit de descendre du Ciel pour déclarer la voye qu'on devoit prendre. Pour cet effet on faisoit entrer un Prêtre dans le grand arbre creux, & de là ce Prêtre répondoit comme un Oracle à toutes les demandes qu'on luy faisoit, comme si c'eût été Stroukaras.

Dès qu'il se trouvoit quelque belle fille dans la Nation, les Prêtres ne manquoient pas de la demander, & de persuader à ses parens que le fils du Soleil avoit jetté ses regards favorables sur elle, & que pour la rendre un vaisseau de sainteté, il daigneroit bien descendre du Ciel pour s'unir à elle & cueillir la premiére fleur de sa jeunesse (car c'est ainsi qu'ils s'exprimoient.) Ils ajoûtoient que si la fille & ses parens avoient une veritable foy, & que, s'ils recevoient cet honneur éclatant avec tout le respect & toute l'humilité convenable en une telle occasion, le divin Stroukaras ne manqueroit pas de remplir la vierge d'un fruit sacré, qui porteroit la bénédiction du Ciel à toute la famille. Que si cette vierge ainsi sanctifiée enfantoit un garçon,

çon, il ſeroit l'un des Prêtres qui offrent des ſacrifices au bel Aſtre du jour; & qu'au contraire, ſi elle concevoit une fille, cette fille ſeroit ſainte, & l'homme qui l'épouſeroit, quand elle ſeroit parvenuë à l'état du mariage, ſe pouvoit vanter d'être gendre du Divin Stroukaras, & petit-fils du Soleil. Qu'une alliance ſi illuſtre ſeroit accompagnée de pluſieurs autres avantages, outre le ſuprême bonheur qu'auroit la fille de ſe voir unie à un Dieu. Le Peuple crédule & ſuperſtitieux ajoûtoit ſi facilement foy à toutes ces belles promeſſes qu'il n'y avoit point de peres ny de meres qui ne s'eſtimaſſent heureux d'avoir mis au monde une fille, dont la beauté plaiſoit au divin fils du Soleil. Cette perſuaſion faiſoit que de tous les endroits du Païs on menoit au Temple du Bocage les plus belles filles qu'on pouvoit trouver, pour les offrir & les conſacrer à Stroukaras. Quand les Prêtres prenoient quelqu'une de ces filles, ils luy faiſoient quitter ſes habits prophanes pour luy en donner de ſacrez, aprés qu'elle avoit été lavée dans un bain compoſé de pluſieurs herbes aromatiques. Le jour qui précédoit la nuit en laquelle Stroukaras la devoit viſiter, on faiſoit des Sacrifices accompagnez du chant de divers

Cantiques, afin qu'il descendit du Ciel, & qu'il vint prendre possession de l'humble & sainte pucelle qui lui avoit consacré sa virginité. Toutes ces ceremonies faites, on laissoit la fille toute seule avec un vieux Prêtre qui lui faisoit quitter tous ses habits, & luy enseignoit à faire cent postures lâcives devant l'Autel, pour solliciter Stroukaras de la venir voir & prendre possession de sa personne. Pendant qu'elle faisoit toutes ces cérémonies impures, les autres Prêtres, qui s'étoient retirez pour la laisser seule avec son vieux Directeur, étoient cachez derriére des jalousies, d'où ils pouvoient voir par tout le Temple sans être vûs, de là ils satisfaisoient leurs yeux impudiques par la vuë de cette personne. Ensuite ils jettoient au sort entr'eux à qui en joüiroit le premier, & lors que la nuit étoit venuë on menoit la fille dans un lieu obscur fait pour cet usage, où l'on luy commandoit de se coucher sur un lit, & d'y attendre avec grande devotion la venuë de son céleste Amant. Quelque temps après on faisoit paroître comme des éclairs qui lui frappoient les yeux, & qui luy inspiroient du respect & de l'étonnement. Ces éclairs étoient suivis d'un tonnerre artificiel que l'on faisoit gronder pour la remplir de

de crainte & d'admiration; si bien qu'elle ne manquoit pas de prendre tous ces artifices pour autant d'avant-coureurs de l'arrivée de son glorieux Amant. Neanmoins il venoit vers elle dans l'obscurité, après s'être bien parfumé, & unissoit ainsi sa fausse dinité à la veritable humanité de cette crédule & dévote vierge. En-suite on la gardoit de cette maniére jusqu'à ce qu'elle fût enceinte, & puis on la rendoit à ses parens, qui la recevoient avec beaucoup de respect & d'humilité.

Ces sales pratiques s'exercerent parmy ces Peuples ensorcelez jusques à ce que Sevarias leur eut fait connoître les impostures de Stroukaras,& celles de ses Sacrificateurs; mais ceux-qu'il ne soumit pas à sa puissance, retiennent encore aujourd'huy ces coûtumes abominables.

A cette imposture inventée pour satisfaire leur concupiscence, ces Prêtres en ajoûtoient une autre, pour exercer leur cruauté contre ceux qui les desobligeoient, ou dont les lumiéres leur étoient suspectes. Ils demandoient ces miserables de la part de Stroukaras pour être immolez à la colere du Soleil, lors-que les péchez du Peuple, l'avoient irrité contre eux, comme ils leur faisoient accroire, & l'unique

moyen (selon leur dire) d'appaiser le courroux de cet Astre, étoit d'égorger ces malheureux, pour laver dans leur sang les crimes de la Nation, & pour se conserver la faveur de Stroukaras.

Le fils de cet Imposteur regna l'espace de quelques années après luy, mais venant à mourir d'une mort subite, il n'eut pas le temps de nommer un Successeur. Cela mit les Prêtres dans une étrange division, & faillit à les perdre tous, parce qu'ils ne pouvoient s'accorder touchant la succession. Comme pourtant ils demeuroient dans un lieu où personne qu'eux n'osoit entrer, ils tinrent la chose cachée jusques à ce qu'ils furent tombez d'accord. Il y avoit deux principales factions dont deux des Prêtres les plus authorisez étoient à la tête. Tous les autres partis cederent à ces deux-là, & les uns se rangeant à l'un & les autres à l'autre, ils se trouverent également partagez, & s'opiniâtrerent si fort, chacun à soutenir son propre parti, qu'il fut impossible de faire en sorte que l'un cedât à l'autre en la moindre chose du monde. Enfin après plusieurs contestations, ils convinrent de se separer, de faire un nouveau Temple dans quelqu'endroit du Païs, & decider par le sort lequel des deux partis quitte-

teroit la vieille demeure pour aller habiter la nouvelle, & y établir le culte & la Religion de la même maniére qu'il étoit déja étably dans le vieux Bocage. Ayant donc vuidé leur différent par cette voye, ils persuaderent au Peuple que Stroukaras, pour leur commodité & pour les soulager du long chemin que plusieurs d'entr'eux avoient à faire de leurs demeures jusques au Temple, avoit ordonné qu'on luy en feroit un nouveau dans un autre endroit qu'il avoit choisi pour cet effet, & que là il leur rendroit ses oracles tout de même qu'au premier. Ils choisirent donc un autre bois où ils avoient trouvé un grand arbre de la même espèce que celuy dont nous avons déja parlé, & lors qu'ils y eurent bâty un Temple, & qu'ils l'eurent environné de très fortes palissades, ils y transferérent la moitié de leur Clergé.

Dès qu'ils y furent établis ils y offrirent des sacrifices, & s'y gouvernerent de la même maniére qu'ils faisoient au vieux Bocage, & Sroukaras y venoit rendre ses oracles tout comme il faisoit à l'autre Temple avant cette separation.

Depuis ce temps-là ces Temples se multipliérent beaucoup, & Stroukaras se trouvoit à tous, tout à la fois, & rendoit des ré-

ponſes en un même moment dans pluſieurs endroits differens & fort éloignez les uns des autres, ſans que perſonne trouvât cela étrange, ou du moins en oſât parler, à cauſe du danger, & de la funeſte experience que pluſieurs avoient déja faite, qu'il valoit mieux ſe taire que de s'oppoſer à des abus déja autoriſez par le temps, la coûtume, & de faux prodiges.

Ce ſujet m'engage à raconter une Hiſtoire remarquable que les Sevarambes ſçavent par tradition & dont ils ont exactement conſervé la memoire. Ils diſent qu'après la mort de Stroukaras, ſes Succeſſeurs pour faire valoir ſa Religion & la rendre plus vénérable, la confirmoient de temps en temps par de faux miracles & par de nouvelles cérémonies, ſe ſervant de toutes les ruſes qu'ils pouvoient inventer pour donner du credit à leurs innovations ſuperſtitieuſes. Cela parut principalement en la perſonne d'un certain perſonnage nommé Sugnimas, qui ſe vantoit d'avoir quelquefois du commerce avec Stroukaras, & d'avoir receu de luy le don de propheticer & de faire des miracles. Il n'étoit pas Prêtre, mais il étoit ſecrettement envoyé des Sacrificateurs du Temple du Bocage, qui l'avoient ſuborné de longue main pour fai-

faire accroire au Peuple qu'il converſoit familiérement avec le fils du Soleil, & qu'il recevoit de luy la vertu de faire des choſes au deſſus des forces de la Nature. Et comme luy & ceux qui l'avoient envoyé faiſoient des obſervations fort exactes ſur le temps & les ſaiſons, à l'exemple de Sroukaras, il prédiſoit ſouvent les orages & le beau temps, les bonnes ou mauvaiſes recoltes. Quelquefois il faiſoit ſécher les arbres fruitiers de ceux qu'il ſoupçonnoit ne pas favoriſer ſa doctrine, & diſoit devant tout le Peuple; ſi j'annonce la verité, que les arbres d'un tel ſéchent dans trois jours; & ſi je prêche le menſonge, que je puiſſe ſécher moy-même, pour la punition de mon forfait. Mais avant que de prononcer cette imprécation, il étoit aſſuré que ces arbres ſécheroient, par le moyen d'une eau minérale qu'il avoit déja fait répandre au pied des arbres qu'il vouloit ainſi priver de leur vigueur & de leur verdure. Si bien que l'effet ſuivoit toûjours ſes paroles, au grand étonnement de la Populace crédule & ſuperſtitieuſe. Il ſe ſervoit encore d'une autre eau, pour ſe rendre le corps incombuſtible, & lors qu'il s'en étoit bien frotté il marchoit hardiment ſur les charbons ardens, & paſ-

ſoit au travers des flames ſans courir aucun riſque de ſe brûler. On trouva par experience qu'il tiroit cette eau de certains ſerpens, qui ſont en fort grand nombre au pied d'un rocher eſcarpé tourné vers le Midy dans les montagnes de Sporombe. Ces animaux qui ſont d'une nature extrémement froide, ſe trouvent pricipalement dans cet endroit, à cauſe de la grande chaleur que la reverberation du Soleil y fait contre ces rochers, qui ſont creux & unis, & qui ſont à peu près de la forme d'un miroir concave. Ce Sugnimas ayant obſervé que ces ſerpens aymoient extrêmement la chaleur, voulut éprouver s'ils pourroient vivre dans le feu, ce qui réüſſit ſelon ſa penſée. Après la premiére épreuve il alluma un grand bucher dans l'endroit où il avoit remarqué qu'il y avoit le plus de ces animaux, & vit, non ſans étonnement, que tous ceux qui ſentoient la chaleur du feu y venoient de tous côtez, ſe trainoient avec plaiſir ſur les charbons ardens, & que bien loin de s'y brûler ils y acqueroient de nouvelles forces. Ces animaux n'étant point venimeux ny malfaiſans, il les prenoit facilement à la main ſans aucun danger : il luy vint dans la penſée d'éprouver ſi leur graiſſe n'auroit pas

la

la vertu de rendre le bois incombuſtible. Il en tua donc quelques-uns, & en frotta de petits bâtons qu'il jetta dans le feu, où ils ne brûlerent non plus qu'une pierre. Après cette expérience il en fit ſur des creatures vivantes, & enfin ſur luy-même, & trouva que toutes les matiéres qu'il frottoit avec ſoin de l'eau ou de la graiſſe qu'il tiroit de ces ſerpens, devenoient impénétrables à l'activité du feu. Il tint cette découverte fort ſecrette, & n'en parla qu'aux Prêtres du Bocage, qui voulurent s'en ſervir comme d'un prodige pour confirmer de plus en plus la Religion de Stroukaras, & l'authorité qu'ils s'étoient acquiſe ſur le Peuple crédule. Ils gagnerent donc Sugnimas, luy firent part de leur abondance & de leurs plaiſirs, & ſe ſervirent de ſon miniſtére pour faire de nouveaux miracles parmy le Peuple, ce qui leur réüſſit en diverſes occaſions. Mais comme les choſes les plus cachées ſe découvrent à la fin, le ſecret de Sugnimas fut découvert par un jeune homme, qui avoit du commerce avec ſa femme, laquelle étant irritée de ce qu'il la négligeoit pour ſe divertir avec d'autres dans le Temple du Bocage, crut pouvoir luy rendre la pareille & prendre ſouvent avec un Amant le plaiſir qu'elle

n'avoit que rarement avec ſon mary. Le jeune homme dont elle fit choix étoit de ces familles qui ne croyoient nullement aux innovations de Stroukaras, quoi que pour éviter les malheurs des Preſtarambes, elles euſſent fait ſemblant d'approuver ſes impoſtures. Il gagna tellement le cœur de cette femme, qu'elle luy découvrit tous les ſecrets de ſon mary, le commerce qu'il avoit avec les Prêtres, & les moyens dont il ſe ſervoit pour faire ſes miracles, & ſur tout celuy de paſſer par le feu ſans ſe brûler. Ce jeune homme en fit des épreuves, & trouva que ſa Maitreſſe ne l'avoit point trompé, & qu'il pourroit par les moyens qu'elle luy avoit enſeignés faire autant de prodiges que Sugnimas, & décrier les impoſtures de ce faux Prophete devant tout le monde, quand quelque occaſion favorable s'en preſenteroit. Il s'en preſenta une peu de tems après, où cet Impoſteur devoit, devant tout le Peuple, en un jour de ſolemnité, ſe rouler ſur un braſier, pour autoriſer une nouvelle Cérémonie que les Prêtres du Bocage avoient établie. Toutes choſes étant donc préparées, Sugnimas après avoir publiquement fait l'éloge du divin Stroukaras & imploré ſon aſſiſtance, ſouhaita qu'il pût être réduit

duit en cendres dans le braſier où il s'alloit jetter, s'il avoit rien avancé au Peuple de contraire à la vérité & au culte qu'on devoit rendre au Soleil & à ſon fils. Après cela il ſe précipita dans les flammes, dont il ſortit auſſi ſain qu'il y étoit entré, non ſans cauſer une grande admiration & un reſpect extrême dans l'eſprit des aſſiſtans, à la reſerve du jeune homme qui connoiſſoit ſon impoſture, & de deux ou trois de ſes amis auxquels il l'avoit découverte. Il s'eſtoit frotté de l'eau qu'il avoit tirée de ces ſerpens, & en avoit fait faire autant à ſes compagnons pour pouvoir plus facilement convaincre Sugnimas d'impoſture. Quand ce fourbe eut achevé ſon miracle, le jeune homme s'avança vers luy, demandant audience, & ſouhaitant d'être paiſiblement écouté de tout le Peuple; ce qu'aiant obtenu, il parla de cette maniére. *Tu viens, ô Sugnimas, de faire un grand miracle pour autoriſer la doctrine de Stroukaras, & tu te vantes d'avoir reçu de luy cette vertu ſurnaturelle. Je te demande ſi tu es le ſeul qui l'ait reçûe de ſa bonté, ou s'il a communiqué cette grace à d'autres auſſi bien qu'à toy.* L'Impoſteur qui croyoit avoir ſeul le ſecret de faire ce prodige, & qui ne prévoyoit nullement l'affront éclatant qu'on avoit reſolu

de luy faire, répondit hardiment qu'il étoit le seul à qui le divin Stroukaras avoit donné la vertu de passer par le feu sans se brûler, pour confirmer par ce signe miraculeux la vérité de sa doctrine. Et si d'autres aussi bien que toy, luy repliqua le jeune homme, faisoient ce prodige pour faire voir que ta doctrine est fausse & que tu n'es qu'un Imposteur, tout ce Peuple que tu fascines, n'auroit-il pas juste raison de croire que tous tes miracles sont des impostures, & que ta doctrine n'est inventée que pour le séduire & le détourner du vrai culte du Soleil, que toy & tes semblables ont farcy de mille superstitions?

Sugnimas fut surpris de cette demande, mais comme il falloit répondre & qu'il ne croyoit pas qu'on eût découvert son secret, il répondit sans hésiter & dit, qu'à la vérité on auroit juste sujet de douter de ses miracles & de sa doctrine, si d'autres que luy les pouvoient exercer pour une fin contraire à la sienne, mais qu'il ne croyoit pas que cela fût possible, & qu'il en défioit tous les hommes du monde. Alors le jeune homme devêtant ses habits, dit à haute voix, qu'il alloit faire voir à tout le monde que Sugnimas étoit un faux Prophete, un Fourbe

&

& un Imposteur, & qu'il souhaitoit, si son témoignage n'étoit pas vray, que le feu ardent où il s'alloit jetter le pût réduire en cendres. Dès qu'il eut prononcé ces paroles il se précipita dans les flames, se roula très long-temps sur le brasier, dont il sortit sans aucune brûlure ny aucun mal, au grand étonnement de tout le Peuple, & à la confusion de Sugnimas. Pour le rendre encore plus confus il luy proposa de choisir sur le champ quelqu'un des siens pour faire la même épreuve, offrant d'en faire autant de son côté, ou qu'il confessât publiquement son imposture. Il ne répondit rien à ce discours, & le jeune homme voyant qu'il avoit la bouche close, dit tout haut, qu'on pouvoit facilement connoître par le silence de cet Imposteur, que son crime l'occupoit, & que pour l'en convaincre encore plus clairement il feroit faire le prodige qu'on venoit de voir à deux ou trois personnes de la compagnie. Pour cet effet il appella trois de ses compagnons, dont les corps étoient préparez comme le sien, & leur dit de se jetter dans le feu; ce qu'ils firent l'un après l'autre en presence de tout le Peuple. Cette avanture mit Sugnimas dans un espèce de desespoir, & donna bien du chagrin aux Prêtres du Bocage,

qui sçachant que plusieurs du Peuple commençoient à douter de leurs miracles & qu'ils en murmuroient assez ouvertement, crurent qu'ils perdroient tout leur crédit s'ils ne réparoient leur réputation par quelque coup d'adresse fatal à leurs adversaires. Ils consulterent donc entr'eux & trouverent enfin un moyen pour s'en venger & pour rétablir leurs affaires. Le Bocage où Stroukaras bâtit son Temple, est vers le fond d'un long valon que forment certains rochers fort hauts & fort escarpez, qui vont toûjours en s'élargissant vers la plaine, & forment cette valée agréable où regne un Printemps éternel, que Stroukaras choisit entre tous les lieux du Païs, tant pour faire sa demeure que pour y exercer sa nouvelle Religion. Ce valon se retrécit peu à peu quand on monte vers les Montagnes, & finit au pied d'un grand rocher, qui s'éleve en forme de coquille, & du pied duquel sort un très-grand nombre de grosses sources. A deux cens pas du rocher, dans l'endroit où se fait l'assemblage de toutes ces eaux, il se forme une espèce de Riviére qui coupe le valon en deux, & l'arrosant de temps en temps quand elle déborde, elle y entretient une abondance prodigieuse de toute sorte de fruits & une

ver-

verdure perpétuelle. Le Temple eſt ſitué environ cent pas au deſſous du lieu où ſe fait l'aſſemblage de ces eaux, ſur un terrain aſſez élevé, où croiſſent pluſieurs arbres qui forment un bocage épais, auſſi agréable qu'on puiſſe voir.

Au commencement Stroukaras ſe contenta d'environner ce bocage d'une triple paliſſade, mais depuis on en a tiré une ſemblable tout au travers du valon, d'un rocher à l'autre, pour enfermer tout à fait le bout d'enhaut, & en deffendre l'accès au Peuple. Ainſi les Prêtres joüiſſoient ſeuls de tout le terrain de la valée, depuis la triple paliſſade juſques au rocher d'où ſortent les belles ſources qui forment une Riviére de leurs eaux fort près de leur origine. Dans l'eſpace enfermé de la paliſſade, on avoit trouvé au pied d'un rocher, une grande quantité de bol ou de craye rouge, qui étant détrempée dans l'eau, la rend rouge comme du ſang. Les Prêtres du bocage s'aviſerent de ſe ſervir de cette terre pour faire un nouveau miracle, & faire croire au Peuple que leurs adverſaires avoient attiré ſur eux le courroux du Ciel, en contrefaiſant des prodiges qu'il ne leur avoit été permis d'imiter, qu'afin que le courroux du Ciel éclatât plus manifeſte-
ment

ment contre les coupables. D'abord ils ne s'opposerent point au jeune homme ny à ses compagnons, mais faisant semblant d'admirer la vertu dont ils avoient donné des preuves si publiques, ils dirent qu'assurément ils avoient reçu de Stroukaras cette vertu divine, mais que peut-être ils en avoient fait un mauvais usage. Que pour cet effet ils avoient résolu de consulter le fils du Soleil, pour sçavoir de luy la vérité & pouvoir distinguer les vrais Prophetes d'avec les faux. Ils firent donc des sacrifices extraordinaires, & prierent la Divinité de faire quelque miracle capable d'éclaircir leurs doutes, & de leur montrer de quelle maniére ils devoient se gouverner dans cette affaire épineuse & pleine de contradictions si manifestes. Cependant ils firent un grand amas de la terre rouge dont nous avons parlé, la reduisirent en poudre, & la détremperent soigneusement dans des reservoirs, dont ils pouvoient facilement vuider les eaux dans la Riviére. Quand ils eurent préparé tous leurs materiaux, ils dirent au Peuple, qu'ils avoient vainement pendant plusieurs jours sollicité le divin Stroukaras de leur révéler sa volonté & de les tirer de la peine où ils étoient, qu'il avoit témoigné de la colere contre tout le

Peu-

Peuple, & menacé de le punir sévérement à cause de quelque grand peché qu'il avoit commis. Mais qu'enfin il s'étoit apparu au grand Prêtre, & luy avoit dit que dans peu de jours il feroit un prodige qui avertiroit le Peuple de son devoir. Lors qu'ils eurent répandu ce bruit, dans une nuit obscure & vers le point du jour, ils firent couler leurs eaux rougies dans le ruisseau, & par ce moyen ils corrompirent la pureté de ses eaux & les rendirent de couleur de sang. Ces eaux sont extrêmement claires & salubres, & parce qu'elles passoient au pied du Temple, les Prêtres avoient persuadé dès long-temps au Peuple qu'elles étoient sacrées & qu'elles avoient plusieurs vertus secrettes. Cette opinion étoit cause que de tous les lieux d'alentour on en venoit puiser, & qu'en Eté tout le monde tâchoit de s'y baigner. Quand donc ceux qui avoient de coutume d'en venir prendre dès le matin, en virent la couleur toute changée, ils répandirent bien-tôt la nouvelle de ce changement parmi le Peuple. Les Prêtres firent semblant d'être fort étonnez de ce nouveau prodige, dirent qu'il falloit là dessus consulter Stroukaras, luy offrir de nouveau des sacrifices, & tâcher de sçavoir la cause d'un changement si étrange

&

& si peu attendu. Cependant le Peuple se voyant obligé d'en aller chercher ailleurs, qui n'étoit ny si saine, ny si agréable, se trouva fort incommodé, & crut facilement tout ce qu'on prit soin de lui faire accroire. Au bout de trois jour les Prêtres dirent au Peuple impatient de sçavoir la réponse de Stroukaras, que ce divin fils du Soleil se laissant enfin toucher aux humbles supplications de ses Ministres, leur avoit dit que la Riviére ne perdroit jamais sa couleur de sang, ny le venin mortel dont ses eaux étoient impregnées, jusques à ce qu'on repandit dans sa source le sang criminel de ceux qui avoient contrefait les miracles de Sugnimas. Ils ajoûterent que ces impies n'avoient eu cette puissance que pour en faire un bon usage, mais qu'ayant abusé de cette grace du Ciel, elle devoit tourner à leur propre ruïne ou à la destruction totale du Peuple; & que c'étoit à eux à juger, laquelle de ces deux choses il valoit mieux choisir, ou de sacrifier ces ames criminelles pour appaiser la Divinité, ou d'attendre que son courroux exterminât toute la Nation.

Cette réponse faite devant la Populace, elle ne balança point sur le party qu'elle de-

devoit prendre, ainsi sans aucun delay on alla saisir les quatre jeunes hommes qui avoient convaincu Sugnimas d'imposture. En suite on les mit entre les mains des Prêtres, qui après leur avoir fait souffrir les tourmens les plus horribles dont ils se purent aviser, les égorgerent enfin & jetterent leurs corps dans la Riviére. Peu de temps après les eaux perdirent leur couleur ensanglantée pour reprendre leur premiére pureté, parce qu'on n'y jetta plus de la matiére qui la soüilloit, & l'on fit accroire au Peuple que ce changement étoit un effet du sacrifice qu'on avoit fait au divin fils du Soleil, dont la colere étoit appaisée par leur prompte obéïssance à ses ordres sacrez. Le Peuple fut d'autant plutôt persuadé que la colere de Stroukaras avoit fait changer la couleur des eaux de cette Riviére, qu'il croyoit par une vieille tradition, qu'elles devoient leur origine à ce fils du Soleil, & que, lors que le valon étoit fort aride, il avoit miraculeusement fait sourdre ces belles sources en frappant du pied contre les rochers d'où elles coulent presentement.

Cette tradition est fondée sur ce que Stroukaras detourna le cours de ces eaux, qui à trente pas de leur source s'alloient

pre-

precipiter dans un goufre, ou conduit souterrain, d'où elles ne sortoient qu'à trois ou quatre lieuës plus bas, après avoir coulè invisiblement sous la terre, sans que personne l'eût jamais remarqué. Mais le subtil Stroukaras ne fut pas long-temps sans y prendre garde, & sçut se servir adroitement de cette remarque pour en tirer ses avantages. Quand donc il se fut bien étably dans le païs & dans le bocage, & qu'il en eut fermé l'accès par une triple palissade, il fit courir le bruit que son Pere vouloit faire en sa faveur, & pour la commodité de ceux qui viendroient habiter les lieux des environs de sa demeure, un miracle fort éclatant, par lequel ils connoîtroient la puissance qu'il avoit donnée à son fils, & le soin qu'il prent de ceux qui avoient une vraye & vive foy en sa doctrine. Après avoir durant quelque temps semé ce bruit parmy le Peuple, il fit travailler à une digue capable de détourner le cours des eaux, du goufre où elles se perdoient, & les fit couler tout le long du valon dans un canal qu'il y avoit fait faire exprès.

Il choisit un Eté fort sec, pour faire voir dans cette saison le premier effet de son miracle; & quand le jour qu'il avoit des-

destiné pour cela fut arrivé, ayant pris avec luy un nombre de ses Disciples, il les mena dans le fond du valon où il avoit fait faire la digue, qui devoit détourner les eaux, & en leur presence il donna un coup de pied à une pierre qu'on avoit placée dans une petite levée de terre tout vis à vis du canal; & cette pierre étant ôtée de son lieu par le coup qu'il luy avoit donné, ouvrit le premier passage à l'eau, qui depuis a coulé dans le canal, & qui arrose tout le valon. De là on prit occasion de dire que Stroukaras avoit fait sourdre l'eau hors d'un rocher en le frapant de son pied, & ses Disciples repandirent, si bien ce faux miracle parmy le Peuple, qu'il fut généralement reçû de tous ceux qui suivoient la doctrine de cet Imposteur. Depuis ce temps, les Prêtres ont souvent détourné l'eau du canal pour la faire couler dans le trou soûterrain, quand ils vouloient châtier le Peuple & leur persuader que Stroukaras étoit irrité contre eux, & se sont souvent servis de cet expedient pour faire passer les superstitions qu'ils vouloient établir, quand ils trouvoient qu'on leur faisoit quelque resistance.

Les Prestarambes conservent la memoire de ces évenemens jusques au jour present

ſent & regardent comme de glorieux Martirs de leur Religion, les quatre jeunes hommes qui furent cruellement maſſacrez pour avoir découvert les impoſtures de Sugnimas.

Depuis ce temps-là perſonne n'oſa plus s'oppoſer à l'autorité des Prêtres du Bocage, & ils purent tout à leur aiſe faire des miracles & faire croire au Peuple credule & ſuperſtitieux tout ce qu'ils luy voulurent perſuader. Ils ne trouvoient point d'obſtacles à leurs deſſeins & les plus ſages & les plus éclairez de la Nation, quoy qu'ils connuſſent aſſez leurs impoſtures, étoient ceux qui s'y oppoſoient le moins, & qui prenoient les premiers le party de ſe taire, plutôt que de s'attirer leur haine & de s'expoſer à leur cruauté.

Cependant ils ſoufrirent encore une diſgrace ſenſible, à l'occaſion d'une fille qui brûla leur Temple, & qui fut cauſe de la perte de pluſieurs d'entr'eux. Les Preſtarambes ont auſſi conſervé cette Hiſtoire, dans laquelle ils étalent le courage & la fermeté de deux de leurs Martirs, qui ſe donnerent volontairement la mort, pour éluder les deſſeins & les efforts de leurs ennemis. Ils racontent cette hiſtoire à peu près de cette maniére.

Du

Du temps du ſeptiéme Succeſſeur de Stroukaras, il y avoit une famille illuſtre qui ne demeuroit pas loin du Temple du Bocage, & qui conſervoit l'ancien culte du Soleil, quoy que politiquement elle eût fait ſemblant d'aprouver les innovations de cet impoſteur. Il ſe trouvoit dans cette famille une jeune fille nommée Ahinomé, qu'on avoit deſtinée à un jeune homme de la même famille nommé Dioniſtar, parce qu'ils étoient dignes l'un de l'autre, & que dès leur tendre enfance on avoit remarqué entr'eux une inclination mutuelle, qui uniſſoit étroitement leurs cœurs & rendoit leurs deſirs conformes. Leur paſſion prenoit tous les jours de nouvelles forces, & ils n'auroient pas tardé long-temps à conſommer par l'hymen un amour qu'ils ſentoient depuis leur plus tendre jeuneſſe, ſi les ſœurs ainées d'Ahinomé n'euſſent été des obſtacles à l'accompliſſement de leurs deſirs. Elles n'étoient point mariées, & la coutume du Pays ne permettoit pas aux cadettes de ſe marier avant que leurs ainées fuſſent pourveues. Ces difficultez, que rien ne pouvoit ſurmonter que le temps & la patience, faiſoient ſoupirer ces deux Amans ; Ahinomé avoit atteint déja ſa vintiéme année

avant

avant qu'aucune de ses sœurs aînées fût engagée dans le Mariage, mais enfin la premiére se maria peu de temps après, & on parloit déja de celebrer les nôces de la seconde, qui devoient être suivies de près par celles d'Ahinomé, si son malheur n'en eût autrement ordonné. Car dans le temps qu'elle esperoit le plus d'être bien-tôt unie avec son Amant, son destin contraire à ses desirs voulut qu'un des Prêtres du Bocage devint éperdûment amoureux d'elle sans luy en rien témoigner, parce qu'il crut que l'unique moyen de jouïr de sa personne étoit de la demander pour Stroukaras, selon la coutume reçuë depuis longtemps. Elle n'étoit pas extraordinairement belle, sa bonne mine & son esprit faisoient la meilleure partie de sa beauté. Il est vray qu'elle étoit passablement bien faite, qu'elle avoit un air viril & majestueux, & faisoit paroître dans ses discours & dans ses actions tant de bon sens & de probité, que ces qualitez la rendoient plus aymable que la delicatesse du teint & des traits ne le fait plusieurs beautez fades qui ne sont propres qu'à plaire à la veüe. Son Amant étoit un jeune homme fort robuste & courageux, doué d'un esprit solide & d'une fermeté d'ame extraor-

dinaire. La conformité de l'humeur de ſa Maitreſſe avec la ſienne étoit un grand lien pour unir leurs cœurs, outre la longue habitude qu'ils avoient faite enſemble qui les lioit encore plus étroitement l'un à l'autre. Le Prêtre qui étoit devenu amoureux d'Ahinomé ſçavoit avec tout le monde le deſſein qu'ils avoient depuis longtemps de ſe marier, & craignant que s'il uſoit de delay leur mariage ne ſe conſommât, & qu'il ne ſe vit privé pour jamais de l'eſpoir de poſſeder Ahinomé, il reſolut de mettre tout en uſage pour prevenir le malheur qui le menaçoit. Il communiqua donc ſon deſſein à ſes Compagnons, implorant leur ſecours dans une occaſion où il s'agiſſoit de ſa miſere ou de ſon bonheur. Il leur perſuada ſans peine de s'employer pour luy: ils reſolurent tous d'un commun accord de députer trois de leur corps vers le pere d'Ahinomé pour la demander au nom de Stroukaras, auquel ils diſoient qu'elle avoit le bonheur d'avoir plû. Le Pere parut ſurpris de cette demande inopinée & fut ſur le point de les refuſer; mais conſiderant qu'il ne ſeroit pas le maître de ſa fille, qu'on le forceroit à la céder au fils prétendu du Soleil, & que cette violence ſeroit ſuivie de la

ruine de sa maison, il leur répondit prudemment qu'Ahinomé étoit dès long-temps engagée à Dionistar, mais qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fit céder la passion qu'elle avoit pour ce jeune homme à son devoir, & qu'elle ne préférât l'honneur éclatant d'être unie à une personne divine, au plaisir de posseder un homme mortel. Il ajoûta qu'il croyoit qu'elle se porteroit d'autant plus facilement à l'obeïssance qu'elle devoit aux ordres du Ciel, qu'elle pourroit dans la suite épouser Dionistar. Que neanmoins comme c'étoit une jeune fille dès long-temps engagée avec luy, sur le point de l'épouser, il se pourroit faire que cet ordre inopiné luy causeroit de la surprise & de la douleur, qu'il leur demandoit donc quelques jours pour la disposer à l'obeïssance. Cette reponse moderée satisfit extrêmement les Deputés, qui luy accorderent dix jours de temps pour faire resoudre sa fille à consacrer sa virginité au divin Stroukaras. Peu de tems aprés le pere adroit fit insensiblement connoître à sa fille & à son Amant le pitoyable état où leur mauvaise destinée les avoit précipitez. Toute la famille en fremit, mais les deux Amans en devinrent comme furieux. Dionistar fut sur le point d'aller

dans

dans le Bocage maſſacrer tous les Prêtres qu'il y trouveroit. Sa Maitreſſe ne fit pas moins paroître d'emportemement & jura devant ſon pere, ſes freres & ſon Amant, qu'elle ſoufriroit les plus cruels tourmens & la mort même la plus épouvantable avant qu'elle conſentit à une pareille infamie. Les plus reſolus de ſes parens loüerent ſa réſolution, & arrêterent entr'eux que par adreſſe ou par force il faloit éluder les deſſeins des Prêtres lâcifs qui vouloient faire d'Ahinomé un inſtrument de leur déteſtable luxure. Après que les premiers mouvemens de leur colere furent paſſez, & qu'un eſpèce de calme leur eut ſuccedé, ils conſulterent entr'eux ſur les moyens de ſe tirer adroitement de cette affaire; après pluſieurs avis donnez de part & d'autre on prit enfin le conſeil d'un amy de Dioniſtar, comme le meilleur qu'on pouvoit ſuivre dans le peril éminent qui les menaçoit. Il dît que proche de ſa demeure il avoit découvert un Antre ſecret dans un rocher, au pied duquel paſſoit la Riviére du valon, qui dans cet endroit étant fort profonde rendoit le rocher preſque inacceſſible de ce côté-là. Il ajouta que le hazard luy avoit découvert ce lieu ſecret; car étant fort adonné à la pêche & ayant

une adresse particuliére à plonger & à prendre le poisson avec la main dans les trous où il se retire souvent, il étoit allé un jour au pied du rocher où étoit cet Antre; qu'en plongeant il avoit trouvé dans l'eau une grande ouverture dans le roc, où il avoit passé & vû de l'autre côté & dans la montagne une grande voute naturelle éclairée par un autre trou élevé au dessus de la Riviére environ la hauteur de quatre hommes; Que la curiosité l'avoit porté à voir tous les endroits de cette voute, & qu'il avoit trouvé qu'elle étoit fort grande, & que du côté de la montagne on en pouvoit sortir pour entrer dans un petit terrain presque rond, environné de rochers escarpez & inaccessibles de tous les autres côtez; que dans ce terrain qui pouvoit avoir environ un jet de pierre de diamètre, il avoit trouvé plusieurs arbres les uns pourris, les autres dans leur force & les autres encore jeunes. Il ajouta que l'eau de la Riviére entroit fort avant dans un côté de la voute souterraine, d'où sortoit une source extrêmement froide, où il avoit pris grande quantité de poisson, & que c'étoit pour cette raison qu'il n'avoit jamais parlé de ce lieu à qui que ce fût, de crainte qu'on ne partageât avec luy la pêche

agre-

agreable qu'il y faiſoit ſouvent, ou qu'on n'interrompit les douces rêveries qu'il entretenoit quelquefois dans ce lieu frais & ſolitaire. Après avoir fait la deſcription de cet Antre & des commoditez qu'on y trouvoit, il conſeilla à Dioniſtar & à ſa Maitreſſe de s'y retirer & promit de leur fournir abondamment toutes les choſes néceſſaires à la vie, s'ils ſe pouvoient reſoudre à vivre quelque temps dans cette ſolitude, juſques à ce qu'ils puſſent paſſer les montagnes, & ſe retirer en Preſtarambe. Ce conſeil fut approuvé de toute l'aſſemblée, & ſurtout de la courageuſe Ahinomé, qui dit qu'elle ſe banniroit volontairement de la ſociété des hommes pour demeurer dans cet Antre & dans les lieux les plus affreux, pour éviter l'infame commerce des Prêtres qui vouloient jouïr d'elle, ſous un prétexte ſpecieux de Religion & de piété; qu'elle étoit donc prête à ſe retirer dans ce lieu ſecret pour y finir le reſte de ſes jours, quand même ſon Amant n'auroit pas le courage de l'y accompagner. Ce diſcours fit rougir Dioniſtar, qui d'un ton emporté luy répondit ſur le champ, qu'elle luy faiſoit tort de douter de ſon courage & de ſa conſtance; qu'après les preuves qu'il luy avoit don-

nées de ſon amour & de ſa fidélité, cette penſée lui étoit injurieuſe, & qu'il ſeroit honteux à un homme d'avoir moins de fermeté qu'une femme, ſur tout dans une occaſion où elle en faiſoit tant paroître pour l'amour de luy. Finiſſez tous ces reproches, interrompit bruſquement celuy qui leur avoit donné le conſeil. Vous êtes bien contens l'un de l'autre, ſongez ſeulement aux moyens d'executer vôtre reſolution. Enſuitte on tomba d'accord de ſe ſauver dans trois jours, à la faveur de la nuit, & que cependant l'amy de Dioniſtar partiroit inceſſamment pour aller préparer la retraite de ces Amans.

Cependant le Prêtre amoureux d'Abinomé reprochoit continuellement à ſes Compagnons le peu de ſoin qu'ils avoient eu de ſatisfaire ſa paſſion, & leur repreſentoit le danger où il étoit de perdre dans un ſi long eſpace qu'on avoit donné au pere de ſa Maitreſſe, la premiére fleur de ſa virginité, ſans quoy il ne ſe ſoucioit pas de la poſſeder & de profiter des reſtes dégoûtans de Dioniſtar, qu'il croyoit qu'elle prefereroit à tout autre. Ses ſoupçons étoient d'autant mieux fondez qu'il étoit averti que cette fille & toute ſa parenté n'aprouvoient qu'en apparence la Religion de

de Stroukaras. Il dît toutes ces raiſons aux autres Prêtres, & ſçut ſi bien les animer, qu'ils le ſuivirent avec une bonne eſcorte de leurs ſatellites au logis de ſa Maitreſſe, pour la demander à ſon Pere dans le temps qu'elle ſe preparoit à la fuite. Ils environnerent la maiſon, & dirent à ceux qui leur demanderent la cauſe de ce procedé, que le temps qu'ils avoient donné au Pere étant trop long, le divin Stroukaras en avoit témoigné de la colere, & leur avoit commandé ſous de grandes peines de luy mener en toute diligence la vierge dont il vouloit prendre poſſeſſion. On eut beau raiſonner là-deſſus, ils ne donnerent à la fille que trois heures pour ſe préparer, pendant leſquelles elle eut le temps de dire à ſon Amant qu'il devoit être aſſuré de ſa fidelité, qu'elle mettroit le feu au Temple du Bocage au premier vent qu'il feroit, & que, ſi dans ce moment il la venoit ſecourir avec ſes amis & favoriſer leur retraite, elle iroit par tout avec luy. Prenez ce parti, Dioniſtar, luy dit-elle, puis que c'eſt le ſeul qui vous reſte, retenez vôtre colere, uſez de conduite & de jugement, & ſoyez aſſuré que tant que je vivray je ne vivray que pour vous, & que la mort la plus terrible me ſera cent fois plus douce

qu'une vie impure & criminelle. Après ces paroles elle emploia le temps qui luy restoit à s'ajuster pour être après conduite au Temple, & prit une forte resolution de si bien dissimuler ses veritables sentimens, que les Prêtres ne peussent découvrir ses desseins. On la conduisit au Bocage avec la pompe ordinaire en de pareilles occasions ; elle fut reçuë dans le Temple & logée de la maniére qu'on y logeoit les autres, & fit paroître exterieurement par son visage & par ses discours qu'elle étoit si satisfaite de l'honneur que le divin Stroukaras luy faisoit, que tous les Prêtres crurent en effet qu'elle sentoit une veritable joye en son cœur, de se voir en état d'être bien tôt unie au divin fils du Soleil. Le Prêtre son Amant le crut comme les autres, & fut ravy de la voir dans une disposition qui surpassoit ses esperances. Il s'applaudit de ses bons succès, & ne respiroit que l'heure & le moment d'assouvir sa brutale passion avec une personne qu'il aimoit éperdûment : Mais comme il faloit pendant quelques jours observer les ceremonies accoutumées dans de pareilles occasions, il fut obligé d'attendre qu'elles fussent achevées pour joüir ensuite de sa charmante Ahinomé. Il mit donc un frein à ses

ſes deſirs juſques au jour que le vieux Directeur la vint avertir de ſe venir preſenter à l'Autel, pour ſolliciter le Divin Stroukaras de vouloir deſcendre du Ciel pour prendre poſſeſſion de ſa perſonne. Alors Ahinomé qui ſavoit déja quelles poſtures lâcives on faiſoit faire à celles qui s'étoient veritablement conſacrées à ce faux Prophete, qui déteſtoit en ſon cœur toutes ces impuretez, mais qui pourtant s'étoit bien attenduë qu'on les exigeroit d'elle, luy répondit avec une langueur affectée qu'elle ne ſouhaitoit rien tant que de ſe voir unie avec le Divin fils du Soleil, mais que pour ſon malheur elle n'étoit point en état de le recevoir, à cauſe de l'infirmité commune à toutes les perſonnes de ſon ſexe. Que pour cet effet elle luy demandoit encore quelques jours de delay, juſques à ce que ſa perſonne fût pure & plus digne de recevoir ſon celeſte Amant. Cette réponſe, que le vieux Directeur entendit fort bien, luy fit obtenir le temps qu'elle demandoit, pendant lequel elle reſolut de mettre le feu au Temple, & de mourir plutôt que de conſentir aux ſales deſirs de ces Impoſteurs.

Cependant Dioniſtar ayant aſſemblé un nombre aſſez conſiderable de ſes fideles amis,

mis, n'attendoit que le signal dont il étoit convenu avec sa Maitresse, pour se jetter sur les Prêtres & pour l'enlever de vive force s'il ne pouvoit le faire autrement. Elle ne manqua pas dans une nuit obscure de mettre le feu à son lit & à deux autres endroits du Temple. Le Ciel favorisa si bien son entreprise qu'un vent qui s'étoit levé quelques heures auparavant, comme Ahinomé l'avoit fort bien remarqué, porta les flames par tous les endroits du Temple. L'alarme fut extraordinaire parmy les Prêtres; quelques-uns furent brulez dans leurs lits avant que d'en pouvoir sortir; les autres en sortirent tout nuds & se sauverent dans le Bocage pleins de crainte & d'étonnement. Les plus résolus tâcherent d'éteindre les flames qui reduisoient en cendres la plupart de ce bâtiment de bois, & qui malgré les efforts de ces gens le purgerent dans peu d'heures des impuretez dont il étoit soüillé. Plusieurs coururent aux portes de la palissade, les ouvrirent & crierent au secours, & pendant cette consternation Ahinomé se sauva dans les champs sans être aperçuë d'aucun d'eux. Cependant Dionistar & ses amis furent les premiers qui se presenterent aux portes sous pretexte d'y venir pour éteindre

teindre le feu. Il chercha par tout ſa Maitreſſe, & ne la trouvant pas il croit qu'elle a peri dans l'incendie. Alors la fureur s'empare de ſon ame, il exhorte ſes amis de paroles & d'exemple, & tuë à coups de maſſuë tous les Prêtres qu'il peut rencontrer. Le maſſacre fut terrible & l'auroit été beaucoup plus, ſi Ahinomé, qui ſavoit bien que ſon Amant ne manqueroit pas de la venir chercher, & qui s'étant cachée derriére un arbre, l'avoit vû paſſer avec ſa troupe, & ſe ſaiſir des portes de la paliſſade, ne ſe fût enfin avancée pour dire à quelques-uns de ſes Compagnons, qu'elle étoit ſortie du Bocage & qu'elle n'attendoit que ſon Amant pour ſe ſauver avec luy. On en avertit le furieux Dioniſtar, qui à cette nouvelle ramaſſe ſes gens, ſort de la paliſſade & va prendre ſa Maitreſſe au lieu où elle l'attendoit. Quand ils furent tous enſemble ils ſe ſauverent au travers des bois & marcherent avec toute la diligence poſſible vers le lieu où ces deux Amans devoient faire leur retraite, laiſſant les Prêtres qui avoient échapé à leur juſte reſſentiment dans une conſternation extrême.

Le jour, qui parut après cette nuit affreuſe, fit voir le triſte ravage que les flâmes

avoient fait dans le Temple, & le grand nombre de Prêtres que Dionistar & ses compagnons avoient sacrifié à leur vengeance. Avant que d'entrer dans la palissade, ils avoient pris soin de se frotter le corps & le visage d'un certain limon noir, qu'ils avoient préparé pour cet effet, & qui les déguisoit si bien, qu'ils ressembloient plutôt à des Diables qu'à des hommes. Les Prêtres qui s'étoient sauvez se souvenoient bien d'avoir vû ces hommes effroyables, assommer tous ceux qu'ils rencontroient devant eux; mais leur consternation & le déguisement, dans lequel ils les avoient veus, ne leur avoit pas permis d'en reconnoître aucun. Cependant tous les Peuples des environs s'étoient assemblez vers le Bocage, & en consideroient le triste spectacle, sans pouvoir deviner la cause d'une si terrible calamité. Chacun en raisonnoit à sa mode, mais enfin le soin que le pere d'Ahinomé avoit pris de répandre parmy eux que c'étoient des demons qui avoient fait ce ravage, fut l'opinion la plus reçuë parmy le Peuple. Mais les Prêtres s'étant remis de leur étonnement ne raisonnoient pas de cette maniére, ils examinerent toutes choses avec soin, & soit par soupçon ou par quelque conjectures bien fon-

fondées, ils conclurent enfin qu'Ahinomé & ſon Amant, qui ne paroiſſoient plus, étoient la cauſe de leur malheur. Ils ſe fortifierent dans cette croyance, & pleins de cette penſée ils envoyerent des ordres vers les montagnes de Sporombe pour en faire ſoigneuſement garder tous les paſſages & faire arrêter Dioniſtar & ſa Maitreſſe, s'ils alloient de ce côté-là pour paſſer à Sporombe.

Cependant cette courageuſe fille & ſon généreux Amant ayant trouvé toutes choſes prêtes dans l'Antre, dont nous avons parlé, s'y retirerent ſecrettement & avec l'aveu de leurs parens, ils y conſommerent leurs longues & fidelles amours. Ils n'avoient du commerce avec perſonne qu'avec celuy qui leur avoit indiqué & préparé le lieu, qui ne manquoit pas de leur fournir de temps en temps tout ce qui leur étoit néceſſaire. Ils vêcurent de cette maniére pendant l'eſpace de cinq, ans ſans jamais ſortir de leur Antre, & ils ne laiſſoient pas de vivre heureux dans leur ſolitude, puis que Dioniſtar faiſoit conſiſter tout ſon bonheur dans la joüiſſance de ſa fidelle Ahinomé, & qu'elle mettoit toute ſa felicité dans la poſſeſſion de ſon cher Dioniſtar. Ils ſe firent peu à peu une ha-

bitude de vivre ſeuls, qui leur parut ennuyeuſe dans la premiére année, mais elle fut adoucie dans la ſuite par les fruits que produiſit leur amour. Ils eurent tous les ans un enfant, & Ahinomé s'occupoit avec plaiſir à les nourrir & à les élever, pendant que ſon mary s'exerçoit à cultiver le petit terrain decouvert qui étoit près de leur Caverne & dont nous avons déja parlé. Il en avoit défriché la terre, y avoit ſemé diverſes ſortes de legumes & des herbes nourriſſantes, & il tiroit des arbres qu'il y avoit trouvés tout le bois qui luy étoit néceſſaire. La Riviére & la ſource de l'Antre leur fourniſſoient une grande quantité de poiſſon, ce qui avec ce qu'on leur portoit de temps en temps du dehors les faiſoit vivre dans l'abondance avec toute leur famille. Ils avoient fait une grande hute fort commode dans ce lieu découvert, pour ne pas être obligez à demeurer dans la voute ſoûterraine, dont l'humidité & l'obſcurité n'étoient ny ſi agréable ny ſi ſaine que ce lieu découvert, où ils reſpiroient le grand air. Les commodités de ce lieu & la proximité de leurs parens, dont ils pouvoient ſouvent apprendre des nouvelles, leur en firent trouver le ſéjour agréable; ils ne ſongerent plus à paſ-

paſſer les montagnes pour ſe retirer à Sporombe, & ils reſolurent de demeurer le reſte de leurs jours dans cette aimable ſolitude, où ſans doute ils auroient pû vivre heureux, ſi la fortune envieuſe de leur bonheur n'en eût interrompu le cours par l'accident qui leur arriva cinq ans après leur retraite.

Quelques jeunes hommes extrêmement adonnez à la chaſſe d'un certain animal nommé dans ce pays *Darieba*, qui eſt un eſpèce de chat ſauvage, mais dont la chair eſt fort delicate & la fourrure fort riche, en découvrirent un grand nombre ſur les rochers eſcarpez, dans leſquels eſt l'Antre & le terrain où Dioniſtar & ſa famille s'étoient retirez. Le deſir de tuer ces animaux obligea ces jeunes gens à grimper ſur ces montagnes preſque inacceſſibles, dans l'eſperance d'y faire une bonne chaſſe. Ils y monterent donc, & dans la pourſuite de ces animaux ils vinrent près du lieu où étoit le terrain enfoncé de Dioniſtar, d'où ils virent ſortir de la fumée ſans voir aucun feu. Cela leur cauſa de l'étonnement & leur donna la curioſité de rechercher la cauſe de cette fumée, & de s'approcher du lieu d'où ils la voyoient ſortir. Ils s'en approcherent donc & virent du haut d'un

rocher où ils étoient montez, le feu que Dioniſtar & ſa femme faiſoient dans leur terrain enfoncé pour y faire cuire leur viande. Ils les conſidererent long-tems ſans en être vûs & ſans faire de bruit, puis ils allerent raconter chez eux la découverte qu'ils avoient faite d'un homme, d'une femme & de leurs enfans, qui vivoient ſeuls entre ces rochers eſcarpez, ſans qu'ils puſſent comprendre comment ils avoient pû deſcendre dans un lieu ſi enfoncé, qui paroît inacceſſible. Ce rapport fit du bruit parmy les gens du pays, pluſieurs voulurent voir eux-mêmes ce qu'ils avoient ouy rapporter aux autres, & il y alla tant de gens qu'il y en eut quelques-uns qui reconnurent Dioniſtar & Ahinomé. Les Prêtres ne furent pas long-temps ſans être avertis de cette découverte, qui raluma en eux le deſir de venger ſur ces pauvres Amans, l'injure faite à leur Temple & à leur ſocieté. Ils ramaſſerent donc les Zelotes les plus ſcelerats qu'il y eût parmy leurs Sectateurs, & allerent aſſiéger de tous côtez le terrain où l'on avoit découvert nos deux Amans. Mais comme le lieu étoit inacceſſible à cauſe de ſa profondeur & de la roideur des rochers dont il étoit environné, tout ce qu'ils purent faire fut de leur tirer quel-

quelques fléches du haut en bas, qui sans leur faire aucun mal les avertirent seulement du danger où ils étoient dans ce lieu découvert, cela les obligea de se tenir sur leurs gardes & de se retirer dans l'Antre prochain, pour éviter les efforts de leurs ennemis.

Cependant les Prêtres songeant nuit & jour à leur vengeance, inventerent une machine faite de racines d'arbre liées ensemble, pour faire descendre des hommes dans le terrain que Dionistar sembloit avoir abandonné, mais ils ne le purent faire sans que luy & sa femme ne s'en apperçussent, ce qui les obligea de songer à leur défense. Quand ils virent qu'on descendoit cette machine dans laquelle on avoit mis cinq hommes armez, ils se cacherent derriére un petit rocher, proche du lieu où ils devoient descendre, & lors qu'ils les virent à la portée de leurs arcs ils les percerent en l'air à coups de traits & acheverent de les tuer, quand ils furent tout à fait descendus. La généreuse Ahinomé avec un courage viril seconda merveilleusement bien son mari & luy aida sans se relâcher à détruire tous ceux qui tenterent la descente du lieu, sur de semblables machines. Ces vains efforts mirent les Prêtres dans une

ra-

rage extrême ; ils exhortérent leurs gens à faire une entreprise plus vigoureuse que les premiers, à ne pas souffrir qu'un homme & une femme impie triomphassent d'un grand nombre de personnes pieuses qui vouloient venger l'injure faite à leurs Autels, & pour les émouvoir davantage, ils ne manquerent pas de leur promettre la faveur de Stroukaras, & les recompenses célestes qu'il donne à ceux qui l'aiment & qui le servent.

Ces exhortations & ces promesses reveillerent le zele de plusieurs personnes, qui s'offrirent volontairement pour entreprendre tout ce qu'on leur commanderoit, si bien qu'il fut resolu qu'on feroit un grand nombre de ces machines, mieux défenduës que les premiéres, & qu'on les feroit descendre toutes à la fois, dans la pensée que Dionistar & sa femme ne pouvant pas être par tout, il ne leur seroit pas possible d'empêcher la descente de tant d'ennemis, & qu'ils seroient enfin obligez de se rendre ou de se tuer eux-mêmes. Ce projet fut executé selon la résolution qu'on en avoit prise, & Dionistar qui l'avoit déjà bien prévû & qui s'y étoit préparé, voyant descendre tant de machines à la fois fut contraint de se sauver dans son An-

Antre, dont l'entrée étoit fort étroite & qu'il boucha tout à fait quand il eut abandonné son terrain. Il se servit pour cela de grosses pierres & de grandes piéces de bois, il en avoit fait provision pendant que ses ennemis se préparoient à donner le grand assaut qui les rendit maîtres du terrain enfoncé. Quand ils furent descendus & qu'ils crurent prendre nos fidelles Amans pour les sacrifier à la vengeance des Prêtres, ils furent bien étonnez, lors qu'après les avoir cherché long-temps parmy les arbres & les rochers, ils ne les purent trouver nulle part. Ils ne se rebuterent pourtant pas & faisant une plus exacte recherche, ils reconnurent enfin le trou par lequel ils s'étoient sauvez dans la caverne. Ils tacherent de le percer, mais comme ils n'avoient point d'instrumens propres pour un tel travail, ils se contenterent de laisser quelques-uns de leur troupe dans le terrain, & se firent remonter sur la montagne pour faire raport aux Prêtres de toute la diligence qu'ils avoient faite, & raisonner avec eux sur les moyens propres à faire réussir leur dessein.

Ceux-cy voyant que leurs ennemis leur étoient encore échapé cette fois, & que le trou par lequel ils avoient passé les avoit

mis

mis à couvert des tourmens qu'ils leur preparoient, ils conclurent après pluſieurs raiſonnemens qu'il falloit qu'il y eût dans la montagne quelqu'antre où ils s'étoient retirez, & que peut-être cette antre avoit d'autres iſſuës que celle qu'on avoit trouvée dans le terrein enfoncé. Dans cette penſée ils ordonnerent à un grand nombre de leurs Zelotes de faire une recherche exacte autour de la montagne, ce qui fut fait dans peu de jours, mais on ne put trouver aucun endroit par où l'on pût entrer dans la caverne. Cela donna lieu de croire qu'il n'y avoit pas moyen d'y entrer, à moins que d'enfoncer ce trou, & que, ſi l'on ne pouvoit l'ouvrir, on feroit perir de faim Dioniſtar & ſa femme dans leur taniére. On envoya donc pluſieurs hommes dans le terrein enfoncé, qui à coups de leviers tacherent d'ouvrir le trou que Dioniſtar avoit bouché; mais il y avoit mis tant de pierres & tant de piéces de bois en travers, qu'il ne fut pas poſſible de faire un paſſage pour entrer dans la caverne où ils s'étoient mis à couvert de leur violence. On réſolut donc après pluſieurs vains efforts de tenir une garde continuelle devant le trou, & d'affamer ces infortunez dans leur antre, s'ils ne vouloient ſe rendre à diſcretion. Ce-

Cependant Dioniſtar & ſa femme prévoyant que leurs vivres ne dureroient pas long-temps, jugerent bien qu'ils ne pourroient jamais échaper des mains de leurs ennemis, qui leur feroient ſouffrir les tourmens les plus horribles, s'ils pouvoient devenir maîtres de leurs perſonnes. Ils conçurent auſſi qu'ils ſerviroient au triomphe des Prêtres orgueilleux & impitoyables, & cette penſée les affligeoit plus que celle de la mort même. Il leur reſtoit encore quelque eſperance que leurs amis les viendroient ſecourir, mais quand après avoir paſſé quelques jours dans cette attente, ſans que perſonne vint, ils virent de l'ouverture élevée qui donnoit jour à l'antre du côté de la Riviére pluſieurs de leurs ennemis qui faiſoient continuellement la ronde autour de leurs rochers, pour empêcher leur évaſion, ils ceſſérent d'eſperer & ſe réſolurent à la mort.

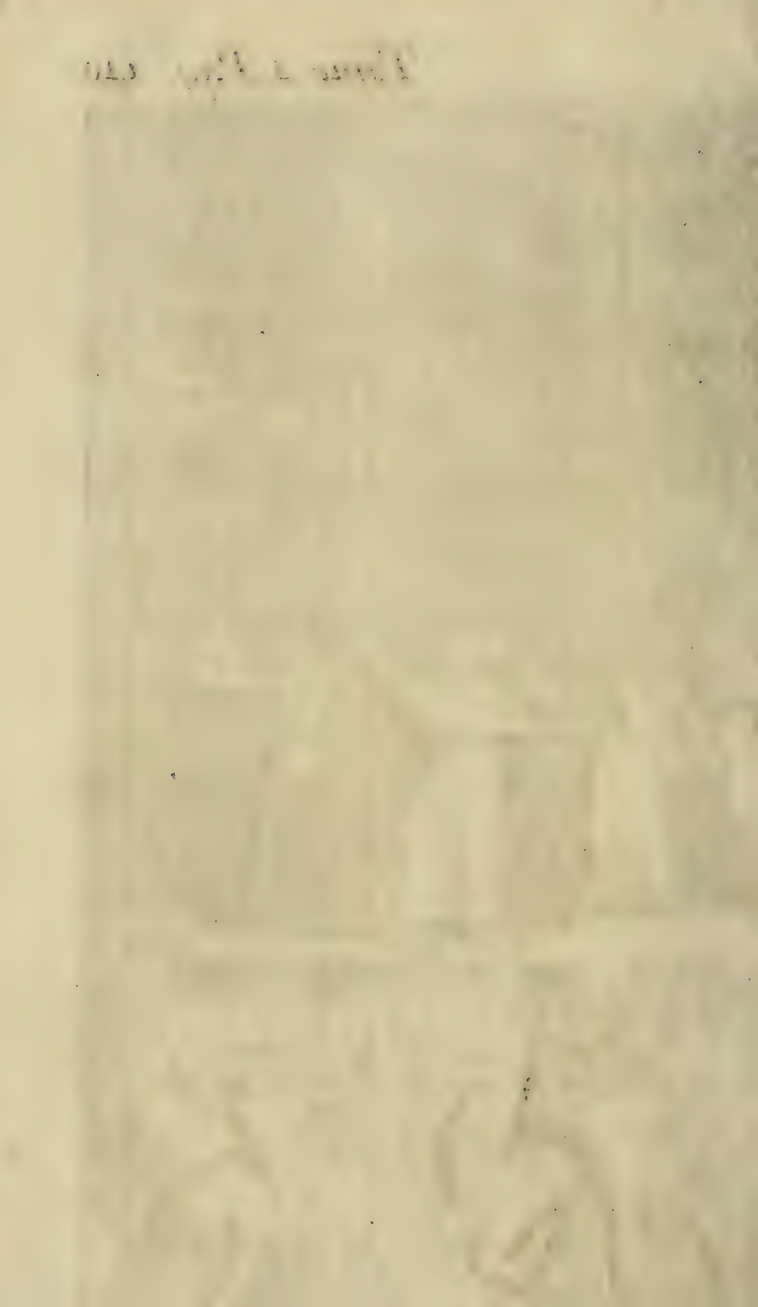
Heureuſement pour eux le pere d'Ahinomé avoit retiré chez luy tous leurs enfans, à la reſerve du plus jeune qui tétoit encore. Le ſalut de leurs enfans les conſoloit extrêmement; ils conſideroient que ces précieux fruits de leur amour échaperoient à la rage de leurs ennemis, & qu'ils vivroient en eux-mêmes après leur tré-

trépas malgré leur ſort, qui tranchoit le fil de leur vie à la fleur de leur âge. Ils en deplorerent ſouvent la rigueur, mais voyant qu'il n'y avoit point de remède, après s'être donné cent témoignages reciproques d'amour & de tendreſſe, ils formérent la généreuſe réſolution de mourir plutôt que de tomber en la puiſſance de leurs ennemis & de les braver en mourant, en leur reprochant leurs crimes & leurs impoſtures. Dès qu'ils eurent pris cette réſolution, ils ſongerent aux moyens de l'executer, ce qu'ils firent de cette maniére.

Nous avons dit que l'antre où ils s'étoient retirez, étoit éclairée du côté de la Riviére d'une grande ouverture élevée au deſſus de l'eau d'environ la hauteur de quatre hommes. Sur le bord du trou qui ſervoit de fenêtre à la Caverne, le rocher s'étendoit de tous côtez, & faiſoit une eſpèce de plate-forme. Dioniſtar & ſa femme choiſirent cet endroit là pour en faire le theâtre de la ſanglante tragedie qu'ils avoient réſolu de jouër en preſence de ceux qu'ils pourroient attirer à ce funeſte ſpectacle. Selon leur deſſein ils porterent ſur cette plate-forme tout le bois qu'ils avoient de reſerve, & le diſpoſerent en cercle,

dans





dans la penſée de ſe brûler au milieu du feu qu'ils y devoient allumer. Alors ils ſe tinrent au milieu de ce cercle, après avoir coupé quelques buiſſons qui les pouvoient cacher à la vuë de ceux qui paſſoient ſur l'autre côté de la Riviére, qui n'étoit pas large en cet endroit, quoy qu'elle y fût très-profonde. Dès qu'ils virent paroître des gens, ils ne manquerent pas de les appeller, & de les prier de venir juſques ſur le bord de l'eau vis à vis du lieu où ils ſe tenoient debout.

Trois ou quatre de ceux qui faiſoient la ronde autour de ces rochers, ſe voyant appellez s'y arrêterent, & Dioniſtar leur dit que c'étoit en vain qu'ils cherchoient à le prendre, puiſque la Caverne où il demeuroit étant inacceſſible, elle le mettroit toûjours à couvert de leurs efforts tant qu'il s'opiniâtreroit à ſe deffendre : mais qu'il croyoit qu'il valoit mieux entrer en traité; que pour cet effet il les prioit d'avertir les Prêtres de la réſolution qu'il avoit faite de ſe rendre à eux plutôt que de ſe voir enfermé dans ſon antre pendant tout le cours de ſa vie. Dites leur, ajouta-t-il, que j'ay des choſes très-importantes à leur communiquer, & que, quand ils les auront apriſes, je ne doute pas qu'ils ne me reçoivent

en grace malgré les injures que je leur ay faites. Je les prie donc de venir en auſſi grand nombre qu'ils pourront, afin qu'ils ſoient eux-mêmes témoins des choſes que je veux faire en leur preſence, & devant tout le Peuple qui les accompagnera.

Après ce diſcours, ceux qui l'avoient écouté ne manquerent pas d'envoyer avertir les Prêtres de cette avanture, & d'appeller un grand nombre de leurs camarades pour garder le rivage vis à vis du lieu d'où Dioniſtar leur avoit parlé.

Les Prêtres ayant reçu cette nouvelle ne manquerent pas d'envoyer quelques-uns de leur corps avec ordre de leur parler le plus doucement qu'ils pourroient, & de leur dire que, pourvû qu'ils fuſſent repentans de leurs fautes, on ne leur en remettroit pas ſeulement la peine, mais que même on les recevroit en grace. Ces Envoyez s'acquiterent exactement de leur commiſſion, promirent plus qu'on ne leur demandoit, & firent tous leurs efforts pour perſuader à Dioniſtar de ſe fier à leurs promeſſes, & de ſe remettre entre leurs mains. Il fit ſemblant d'aprouver leur conſeil, & leur dit que, ſi dans deux jours ils revenoient avec tout leur corps, il leur diroit en preſence du Peuple, des choſes fort im-

importantes, & leur feroit connoître sa derniére resolution.

Les Prêtres suivis d'une grande multitude de gens ne manquerent pas de s'y trouver au temps assigné, & Dionistar les voyant tous assemblez sur le bord de la Riviére vis de sa Caverne, se montrant avec sa femme & l'enfant qu'elle allaitoit, leur demanda une paisible audience, laquelle ayant obtenuë, il ouvrit la bouche pour leur parler à peu près de cette maniére.

Je m'estime heureux dans mon infortune de voir mon souhait accompli. Depuis quelques jours j'avois un desir extrême de vous voir assemblez au lieu où vous êtes maintenant, pour vous dire mes pensées avec liberté, & je conjecture par vôtre silence que vous me donnerez aujourd'huy la favorable attention que vous m'avez promise, & dont je tâcheray de profiter pour vous faire connoître mes véritables sentimens & ma derniére résolution. J'adresse mon discours à tous ceux de cette assemblée, mais principalement à vous Prêtres & Sacrificateurs qui gouvernez le Peuple, & qui en particulier avez plus de sujet de me haïr que les autres, parce que je vous ay le plus outragez. Nous vous confessons ingenûment, ma femme &

moy, qu'elle mit le feu à vôtre Temple, & que j'assommay de ma main plusieurs de vos compagnons. Cette injure ne doit-elle pas exciter vôtre colere contre nous ? Mais puisque nous sommes encore à couvert de l'orage, suspendez vôtre vengeance pour quelque temps, & quand nous aurons achevé ce discours, vous serez infailliblement vengez.

Avant qu'on voulût faire violence à ma Maitresse Abinomé, nous vivions elle & moy avec tous ceux de nôtre famille dans le repos & la tranquilité, sans nous mêler des affaires d'autruy. Nous vous laissions gouverner le Peuple à vôtre fantaisie, sans seulement prononcer une parole qui vous pût offenser, & nous n'attendions tous deux que l'heureux moment qui nous devoit unir ensemble par le lien d'un légitime mariage. Ce temps desiré qui devoit finir nos peines, étoit presque arrivé, & toutes choses étoient disposées pour l'accomplissement de nos vœux, lors que vous vintes volontairement troubler nôtre joye, & tourner nos douces esperances en un furieux desespoir. Vous vintes au nom de Stroukaras demander Abinomé, pour m'arracher ma Maitresse, & pour la priver de son Amant. Cela se pouvoit-il faire sans une violence extrême, & doit-on s'étonner après cela que nous ayons fait tout ce que la rage

rage nous pouvoit inſpirer dans une telle occaſion ? Y a-t-il des gens d'honneur & de courage qui en euſſent moins voulu faire, & pouvez vous juſtement nous en blamer ? Je ſçay bien que vous couvrirez vôtre procédé du voile de la Religion, & que vous me direz que, lors qu'il s'agit d'obeïr aux ordres d'un Dieu, il n'y a point de raiſon qui ne doive céder, que la juſtice, l'équité, le ſang, l'amitié, ny l'amour même, quelque légitime qu'il ſoit, ne doivent faire aucun obſtacle aux ordonnances du Ciel. Ce raiſonnement eſt plauſible, & je ne veux point le refuter, mais qui m'aſſurera qu'un ordre contraire à la raiſon, à la juſtice & à l'honneur ſoit un ordre du Ciel ? Quelle apparence y a-t-il qu'une Religion qui renverſe outre toutes les loix de la nature, celles de la droite raiſon, & qui briſe les plus forts liens de la ſociété, ſoit une Religion celeſte ? Vous dites que Stroukaras eſt le fils du Soleil, qu'il eſt monté au Ciel, qu'il y demeure avec ſon pere, qu'il eſt le ſeul interprette de ſa volonté, qu'il converſe familiérement avec vous dans vos Temples & dans vos Bocages, & que c'eſt de luy que vous avez la puiſſance de faire des ſignes & des miracles. Mais qui m'aſſurera que vous êtes ſincéres, & que toutes ces choſes ſont

véritables, étant si contraires à la raison naturelle & au témoignage de mille gens de bien, qui ont decouvert vos impostures, & qui en sçavent toute l'histoire ? Stroukaras n'étoit qu'un homme, & vous en avez fait un Dieu, que vous adorez comme la Divinité suprême. Vous dites qu'il est fils du Soleil, qu'il participe à sa nature & à sa puissance, & qu'il doit avoir part au culte que tous les hommes doivent à ce grand Astre. Mais quelle preuve apportez-vous pour établir cette Doctrine si contraire au témoignage des sens & aux lumiéres de la raison ? Aveugles, insensez & Conducteurs d'aveugles, le Soleil, qui est un Dieu éternel, a-t-il besoin des voyes de la génération pour se perpétuer, & s'il avoit des enfans, ne les feroit-il pas semblables à luy-même, comme font tous les animaux ? si vous voulez qu'il en ait, vous feriez bien mieux de dire qu'il en fait faire à la Lune, qu'elle est sa femme, que tous les mois elle devient grosse, & qu'elle enfante les Etoiles. Cette opinion, quoy que ridicule, seroit mille fois plus plausible que celle que vous avez insinuée dans l'esprit de ce Peuple insensé, pour le captiver selon vôtre caprice. Vous luy dites que Stroukaras conserve encore sa figure humaine, qu'il se joint avec les filles des hommes qu'il veut favo-

vorifer de fes graces, & qu'il les remplit d'un fruit facré qui porte le bonheur dans les familles, & vous abufez ainfi de la Religion, & de la crédulité des gens fimples pour affouvir vôtre infame luxure. Sous un pareil mafque de piété vous avez éxercé vôtre barbarie contre ceux qui n'ont pas voulu recevoir vos impoftures. Stroukaras vôtre Chef trempa fes mains cruelles dans le fang innocent, & bannit, ou fit perir la moitié de cette Natiou pour fe rendre maître de l'autre. Vous fuivez en tout fes exemples pernicieux, & vous ajoûtez tous les jours de nouveaux crimes à ceux qu'il a commis. Comme je l'ay déja dit, d'un homme mortel vous en avez fait un Dieu immortel, que vous adorez tous les jours, plus brutaux en cela que les brutes mêmes, qui ne rendent aucun refpect Religieux à leurs femblables, & qui n'adorent ny les bêtes ny les hommes mêmes, quoy qu'ils foient beaucoup plus excellens qu'elles, & qu'ils les maîtrifent le plus fouvent. Vous faites encore bien pis, vous attribuez à vôtre Stroukaras des vertus que fon pere prétendu n'a pas. Depuis la premiére féparation de fes miniftres vous luy avez érigé des Temples en divers lieux du Pays; vous dites qu'il defcend du Ciel pour y rendre fes oracles, que cela fe peut faire en cent

lieux tout à la fois, & neanmoins vous confessez que le Soleil ne peut occuper qu'un lieu dans le Ciel. Selon vôtre dire le fils est en cela plus excellent que le pere, & peut beaucoup plus que cet Astre glorieux, qui remplit le monde de sa chaleur & de sa lumiére, & qui donne la vie à tous les animaux ......

Comme il alloit poursuivre, les Prêtres ausquels ce discours ne plaisoit pas, & dont ils craignoient les consequences, éleverent un tumulte parmi le Peuple, & commanderent à leurs plus zelez Sectateurs de percer à coups de traits cet impie Harangueur, qui après avoir commis tant de crimes osoit encore raisonner contre les ministres de la Religion. Ces Zelotes prompts à obeïr à ce commandement banderent incontinent leurs,arcs pour tirer des fléches contre Dionistar & sa femme, qui voyant leur dessein se retirerent dans leur antre, & s'y tinrent à couvert de leurs traits pour en sortir quelques momens après. Ils employerent ce peu de temps à se couper les veines des bras & des jambes, & puis ayant pris des tisons ardens ils en mirent tout alentour du bucher rond qu'ils avoient préparé, & se jettant dedans en presence
de

de la multitude, ils leur firent voir le ſang qui ruiſſeloit de leurs veines coupées. Ce ſpectacle affreux appaiſa le murmure du Peuple, attira ſes regards & ſon attention, & la généreuſe Ahinomé prenant ce temps comme le ſeul qui luy reſtoit durant ſa vie, parla aux Prêtres & au Peuple. Dans ſon diſcours elle approuva tout ce qu'avoit dit ſon mary, reprochant aux uns leur orgueil, leurs impoſtures & leur infame luxure, & exhortant les autres à ouvrir enfin les yeux, & à ne plus ſouffrir qu'on abuſât de leur ſimplicité, pour les rendre les inſtrumens des vices & de l'ambition de ceux qui ſans autorité légitime s'étoient rendus les maîtres de la Nation, contre toutes les maximes anciennes & les loüables coutumes de leurs Ancêtres. Enſuite elle prit ſon enfant, luy coupa les veines en leur preſence, après quoy elle & ſon mary enſemble firent mille imprécations contre leurs ennemis, & leur dirent que la mort leur ſembloit douce, puis qu'ils mouroient unanimement enſemble comme ils avoient vêcu, & qu'ils avoient le plaiſir de braver leurs tyrans, de leur reprocher leurs crimes & leurs impoſtures, & de triompher de leur malice & de leur cruauté. Qu'ils avoient la douce conſolation de n'être pas

tombez entre leurs mains, & d'avoir si bien pourveu à leurs affaires, que leurs ennemis ne pourroient exercer leur rage que sur un peu de cendre qui resteroit du corps de deux personnes qui mouroient Martyrs de la raison & de la vérité.

Après cela ils s'embrasserent tous deux, se coucherent doucement sur le bucher, & se tenant étroitement liez ensemble, ils sentirent couler leur vie avec leur sang, & demeurerent dans cette posture jusqu'à ce que les flammes qu'ils avoient allumées, eussent réduit leurs corps en cendres.

Ce spectacle horrible fit diverses impressions sur l'esprit du Peuple, quelques-uns des plus raisonnables furent extrêmement touchez de l'action de ces deux Martyrs, de la force de leurs raisons, & de la fermeté avec laquelle ils avoient méprisé la mort, pour ne pas renoncer à leurs véritables sentimens, & pour ne pas tomber en la puissance de leurs ennemis.

Les autres moins éclairez, n'ayant pour toute régle que les préjugez de leur éducation & les sentimens de leurs Conducteurs, expliquerent tout autrement cette avanture, & traiterent Dionistar & Ahinomé d'mpies obstinez dans leur erreur,

quoy





quoy que d'abord ils euſſent été touchez de leur action genereuſe, ou plutôt heroïque.

Cependant les Prêtres n'oſerent exercer aucune cruauté ſur les parens des deffunts ; ils avoient peur de ſe rendre odieux à tout le monde, & de ruïner tout à fait leur reputation, déja fort ébranlée par divers évenemens contraires à leurs intérêts & à leur autorité ; ſi bien que depuis ce temps-là ils ſe gouvernerent avec plus de modération qu'ils n'avoient fait auparavant.

Les Preſtarambes ont conſervé de pere en fils la mémoire de cet évenement remarquable, & regardent Dioniſtar & Ahinomé comme deux illuſtres Martyrs de la vérité, pour laquelle leurs Ancêtres ſe virent bannis de leur Patrie, après avoir ſouffert les perſécutions que leur avoit ſuſcité l'ambitieux Stroukaras. Il y en a même qui vont tous les ans viſiter le rocher où ces deux perſonnes généreuſes perdirent la vie, & le reſpect qu'on a pour leur mémoire rend ce lieu venerable.

Quand Sevarias ſubjuga ces Peuples, il trouva vingt-quatre ou vingt-cinq Temples où l'on adoroit l'Impoſteur Stroukaras, ſans en compter pluſieurs autres qui ſubſiſtent encore parmy les Nations voi-

ſines qu'il ne ſoumit pas à ſes loix, & qui perſiſtent encore dans leur ſuperſtition.

Les Preſtarambes qui l'avoient ſuivi dans ſes conquêtes, luy racontérent toute cette hiſtoire, qu'ils avoient apriſe de pere en fils, & le prierent de faire ſes efforts pour tirer d'erreur ces pauvres Peuples abuſez.

Il leur promit d'y mettre la main le plutôt qu'il pourroit, mais il leur fit comprendre en même temps, que dans un deſſein de cette nature il falloit uſer de beaucoup de prudence, de peur d'effaroucher ces Peuples aveuglez dans leurs vaines ſuperſtitions.

Après donc qu'il les eut conquis, qu'il eut bâty le Temple du Soleil, dont la magnificence leur donnoit beaucoup plus d'admiration que les Bocages de Stroukaras, quand il eut inſtitué des cérémonies pompeuſes accompagnées de voix & d'inſtrumens de muſique, qu'il eut été choiſi par le Soleil même pour être le Chef de ces Peuples & l'Interprette de ſa volonté, & que par ſes loix juſtes & ſes actions vertueuſes il ſe fut aquis un très-grand credit parmy eux, alors il commença de leur dire que Stroukaras n'étoit pas véritablement le fils du Soleil ;

que

que ce bel Aſtre étant un Dieu éternel n'avoit pas beſoin des voyes de la génération pour perpétuer ſon eſpèce comme les hommes mortels, & que, quand même il produiroit des enfans, il les feroit ſemblables à leur pere comme font tous les animaux ; que ſes fils ſeroient tout auſſi grands & auſſi glorieux que luy, & qu'ainſi au lieu d'un Soleil il y en auroit pluſieurs, ce qui n'étoit pas véritable comme ils le voyoient bien eux-mêmes.

Toutes ces raiſons ſolides, acompagnées de la force de ſes armes & de ſes foudres, dont ils avoient éprouvé les funeſtes effets, firent beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des Principaux d'entr'eux & leur firent en partie connoître les impoſtures de Stroukaras. Mais ce qui acheva de les mettre au jour & de diſſiper l'erreur de ces Peuples, ce fut le ſoin que prit Sevarias de ſurprendre les Impoſteurs ſur le fait, quand ils rendoient leurs oracles des arbres creux où ils ſe cachoient. Il prit donc ſon temps dans une Fête ſolemnelle, & entrant tout d'un coup à main armée dans les Temples, au moment qu'on y rendoit les oracles, il attrapa les faux Prophetes dans leurs cachetes, & les expoſant à la vuë du Peuple, il leur fit confeſſer devant tous leurs

tromperies & leurs impostures.

Aprés cela toutes les personnes raisonnables furent entiérement desabusées, si bien que dans toutes les terres de sa Domination on abatit les Temples & les Bocages de Stroukaras, & le culte religieux qu'on luy rendoit publiquement y fut tout à fait aboly. Ce ne fut pas pourtant par tout, car encore aujourd'huy les Nations voisines des Sevarambes persistent dans leur idolâtrie.

Revenons maintenant à celle des Sevarambes mêmes, qui, quoy que moins grossiére & moins opposée à la raison naturelle, ne laisse pas d'être une véritable idolâtrie, en ce qu'ils rendent au Soleil, qui n'est qu'une créature, des respects religieux qui ne sont dus qu'au Createur.

L'éxercice public de la Religion ne se fait qu'aux jours de Fêtes ordinaires, qui sont les trois premiers jours de la nouvelle Lune, & les trois premiers aprés qu'elle est venuë jusqu'à son plein. En ces jours on ne fait que quelques sacrifices de parfums, que les Prêtres ordinaires offrent au Soleil, & qu'ils accompagnent de quelques hymnes, aprés quoi le reste du jour se passe en jeux, en dances, & autres divertis-

tissemens. Mais les Fêtes solemnelles sont ce qu'il y a de plus éclatant dans la Religion & où elle paroît dans sa plus grande pompe. Il y en a six toutes differentes dans leurs fins & dans leurs usages, sçavoir le Khodimbasion, l'Erimbasion, le Sevarision, l'Osparenibon, l'Estricasion, & le Nemarokiston. Nous les décrirons toutes l'une après l'autre. On ne célebre ces Fêtes que dans les Temples qu'on a bâtis dans les grandes villes, comme à Sevarinde, à Sporonde, Arkropsinde, Sporumé, & quelques autres, qui ont chacun leur ressort particulier, & le Peuple de la campagne s'y assemble pour assister à une partie de la Fête, après quoy chacun se va rejoüir chez soy. Au Temple de Sevarinde il y a près de quatre cens Prêtres qui officient tour à tour, & dans les autres Temples il y en a plus ou moins selon la grandeur des lieux. Le Vice-Roy est le premier de tous, & comme leur souverain Pontife, & dans toutes les solemnitez, c'est luy qui offre le premier Sacrifice. Chaque Gouverneur des Villes où il y a un Temple en fait autant, & puis les autres Prêtres font le reste. Passons maintenant à la description de ces Fêtes solemnelles.

De la Fête du Grand Dieu, appellé Khodimbasion.

NOus avons déja dit que Sevaristas avoit institué le Khodimbasion selon l'idée de Sevarias, qui en avoit dit quelque chose, mais qui ne s'en étoit pas clairement expliqué. Cette raison avoit été cause que ses Successeurs jusques à Sevaristas n'en avoient pas osé entreprendre l'institution. Mais ce Prince l'établit sans scrupule, & le vid célébrer plusieurs fois avant sa mort. Il ne se fait que de sept en sept ans, au commencement de chaque Dirnemis, au tems que le Soleil touche au signe de la Balance, & qu'il fait l'Equinoxe du Printemps, qui à nôtre égard est celuy de l'Automne. Les cérémonies de cette grande Fête durent sept nuits consécutives, & se font en la maniére suivante.

Dès que le Soleil est couché on ouvre le Temple, qui est tout tendu de noir, & dont le globe lumineux avec tous les autres ornemens, sont cachez, en sorte qu'on ne les void point du tout durant la Fête. Les Prêtres qui sont tous vêtus de noir, couvrent leurs visages d'un crêpe de la même couleur, & le Vice-Roy n'est distingué des

des autres que par un eſpèce de rochet blanc qu'il porte ſur les épaules. Dans cet équipage il marche vers l'Autel, où l'on ne void qu'un petit globe couvert d'un crêpe noir, qui en offuſque la lumiére, & ne laiſſe paroître aux yeux qu'une foible lueur. Tous les Sevarobaſtes & les Prêtres qui doivent ſervir cette nuit le ſuivent, tenant en main des flambeaux allumez. Dès qu'il entre dans le chœur, il fait une profonde révérence, & puis en s'avançant toûjours il en fait une autre juſques à ce qu'il ſoit au pied de l'Autel. Là il s'arrête avec toute ſa ſuite, qui ſe tient derriére luy, & quand les Prêtres ont caché leurs flambeaux, il ſe couche ſur des carreaux noirs tenant le viſage en bas, & les deux mains jointes ſur la tête. Les autres en font autant, & ils ſe tiennent tous dans cette poſture pendant l'eſpace de deux heures dans un ſilence profond. Quand ce temps eſt expiré, on entend la voix éclatante d'un cornet, qui les avertit de ſe lever & de ſe tenir ſur leurs genoux. Un Prêtre prend alors un des flambeaux allumez qu'on avoit caché, & le donne au Vice-Roy, qui le prenant à ſa main ſe leve ſur ſes pieds, & s'approchant de l'Autel, y allume quelque bois aromatique qu'il y trouve tout prêt pour le Sacrifice. Quand

ce bois est enflamé il y jette des gommes & des parfums : (car parmy les Sevarambes on ne fait jamais de Sacrifice sanglant) & puis se mettant à genoux il prononce à haute voix l'Oraison qui suit.

ORAISON
DU GRAND DIEU.

Khodimbas, Ospamerostas, Samotradeas, Kamedumas, Karpanemphas, Kapsimunas, Kamerostas, Perasimbas, Prostamprostamas.

Ce sont les épithètes qu'ils donnent à Dieu en leur propre langue, & dont voicy à peu près le sens, avec le reste de l'Oraison.

Roy des Esprits, qui comprenez tout, qui pouvez tout, qui êtes infiny, éternel, & immortel, invisible, incompréhensible, seul Souverain, & l'Etre des Etres.

NOus aveugles mortels, qui vous entrevoyons sans vous bien voir, qui vous connoissons sans vous bien connoître, & qui néanmoins croyons vous devoir adorer : nous ve-

venons icy au milieu des tenèbres qui nous environnent, pour vous rendre nos vœux & nos hommages. Toutes choſes icy bas nous parlent journellement de vous, & nous font admirer vôtre grandeur & vôtre ſageſſe : & ces Aſtres innombrables, que durant la nuit nous voyons briller ſur nos têtes, nous témoignent aſſez par leur mouvement juſte & réglé que c'eſt vôtre main toute puiſſante qui les guide & qui les ſoutient. Mais le brillant Aſtre du jour qui nous échauffe & qui nous éclaire, ce divin Soleil par le miniſtére duquel vous nous communiquez tous les biens que nous recevons, eſt le miroir le plus éclatant où nous puiſſions contempler vôtre gloire & vôtre Providence éternelle. C'eſt luy qui par ſa lumiére céleſte développant les ſombres voiles de la nuit, nous fait voir les œuvres merveilleuſes de vos mains. C'eſt luy qui nous échauffe & qui nous vivifie, & c'eſt luy enfin par qui nous recevons tous les effets de vôtre bénéficence divine. Auſſi vous l'avez établi pour être vôtre Lieutenant dans la partie de l'Univers qu'il meut, qu'il échaufe, & qu'il éclaire de ſes rayons, agiſſans, ardens & lumineux. Vous avez ſoumis pluſieurs vaſtes Globes à ſon empire, & nous ſommes par vôtre volonté du nombre de ceux qu'il anime. Vous nous l'avez donné pour Dieu viſible &

glorieux, & il a voulu être nôtre Dieu propice & favorable, nous choiſiſſant entre tous les Peuples de la terre pour être ſes ſujets & ſes vrais adorateurs. Pour cet effet il nous a donné des loix, & nous a preſcrit le culte qu'il veut que nous luy rendions, & ainſi nous ſçavons comment nous le devons ſervir parce qu'il nous l'a révélé. Mais vous, ô ſouverain Dieu des Dieux, ô puiſſance infinie, vous êtes inviſible & tout à fait incomprehenſible. Toutes choſes nous annoncent que vous êtes, mais rien ne peut nous expliquer vôtre nature, ny nous dire vôtre volonté, ce qui nous eſt un argument très-clair & très-ſenſible que vous ne voulez pas que nous vous cherchions plus loin que dans vos œuvres admirables, puis que vous n'avez pas voulu vous donner autrement à connoître à nous. Auſſi toute connoiſſance & toute lumiére n'eſt qu'ignorance & que tenèbres auprès de vôtre lumiére divine & incompréhenſible, & plus nous méditons pour vous connoître, & moins nous devenons ſçavans. Nous voyons des gouffres infinis entre nôtre foibleſſe & vôtre puiſſance, & la conſideration de vôtre grandeur abîmeroit nos ames dans le néant, ſi vous ne nous ſouteniez par vôtre miſericorde. Nous tomberions dans un deſeſpoir qui nous feroit perdre la raiſon que vous nous avez donnée, ſi vous ne nous diſiez

par elle, qu'il n'eſt pas poſſible que la créature comprenne le Créateur, ny la choſe finie ce qui n'a point de bornes. Dans cet humble ſentiment nous mettons le doigt ſur la bouche, & ſans vouloir témérairement pénétrer dans les myſtéres profonds de vôtre Divinité, nous nous contentons de vous adorer dans l'intérieur de nos ames. Mais parce que les corps où vous les avez enfermées ſont auſſi l'ouvrage de vos mains, nous croyons qu'ils doivent comme elles avoir part au culte que nous vous rendons, & montrer extérieurement aux hommes & nôtre reſpect & nôtre vénération intérieure. C'eſt pourquoy nous avons ſelon nos foibles lumiéres inſtitué cette Fête ſolemnelle pour être un témoignage de l'honneur que nous vous rendons, & pour avertir de leur devoir ceux qui par ignorance ou par ingratitude, pourroient paſſer tout le cours de leur vie ſans élever leurs penſées juſques à vous. Veüillez, ô Bonté infinie! recevoir le ſacrifice de nos cœurs, & les devoirs extérieurs que nous oſons vous rendre de la maniére que nous avons jugé la plus décente, la plus humble, & la plus reſpectueuſe. Faites que la fumée de nôtre ſacrifice aille juſques à vous, qu'elle vous ſollicite de nous pardonner tous nos crimes, & de répandre tous les jours ſur

nous vos graces & vos faveurs divines, afin que nous puissions toûjours vous adorer & vous célébrer à jamais.

Après cette Oraison on tire les flambeaux allumez qu'on avoit cachez, & la musique se fait entendre de tous les endroits du Temple par plusieurs Cantiques mélodieux, ce qui étant achevé, le Vice-Roy sort du Temple de la même maniére qu'il y étoit entré, & donne lieu par sa retraite & par celle de tous ses auditeurs, à une seconde célébration. Elle se fait par le premier Sévarobaste, qui fait dans une seconde assemblée d'autre Peuple, les mêmes cérémonies & la même Oraison que le Vice-Roy a faite avec la premiére Congrégation. Après la seconde il s'en fait encore une troisiéme, & puis plusieurs autres qui se succedent continuellement l'une à l'autre pendant l'espace de sept jours, jusques à la fin de la Fête.

Durant cette solemnité il se fait en divers endroits de la Ville des assemblées de Sçavans qui parlent de la Divinité chacun selon ses sentimens, & souvent on y fait des controverses fameuses, où les beaux esprits ont de belles occasions pour faire voir au public les fruits de leurs études, & la beauté de leurs génies.

Je

Je me trouvay un jour à l'une de ces assemblées, où un homme très-sçavant & fort éloquent nommé Scromenas, fit un long & grave discours touchant la constitution du monde universel, la naissance de nôtre globe, l'origine des animaux, le progrès des sciences humaines, & le culte Religieux que les hommes ont étably parmy eux.

Pour le premier chef, il dit que le grand monde étoit éternel & infini, & qu'on le devoit considerer comme matériel ou comme spirituel; que la matiére & l'esprit qui l'anime étoient inséparablement unis ensemble, quoy que se fussent deux choses distinctes, comme le corps & l'ame dans les animaux. Que cet esprit avoit une vertu formatrice par laquelle il operoit perpétuellement dans tous les corps en mille façons differentes, & se peignoit en racourcy dans toutes les créatures; qu'il agissoit avec intelligence, que tous ses ouvrages particuliers avoient un rapport merveilleux à l'idée du Grand-Tout, & qu'il ne faisoit rien en vain, quoy qu'il semblât à nôtre foible raison que quelques-unes de ses productions fussent vicieuses, irréguliéres & monstrueuses. Il ajoûta que la vertu formatrice de cet esprit étant répanduë par tous

tous les corps, elle y agissoit diversement, & qu'elle se plaisoit à une admirable varié-té. Que selon ce principe elle aimoit à quitter des corps pour passer dans d'autres, & que cela étoit la cause de la destruction & de la naissance de certains composez, de la mort & de la vie; que ses ouvrages avoient des proportions differentes, puis que quelquefois elle formoit des globes entiers, & qu'en suite elle agissoit dans chacun de ses globes, & s'y peignoit en racourcy de mille maniéres. Que dans la dissolution des corps il n'y avoit que leur forme qui perît pour en prendre une nouvelle, sans qu'il se perdît rien de leur matiére; Que l'esprit qui l'abandonnoit ne périssoit point non plus, mais qu'il alloit operer dans d'autres sujets.

Ce Docteur appuyoit son raisonnement de l'autorité de Pythagore, de Platon, & de plusieurs autres grands Philosophes, tant Grecs, Arabes, qu'Indiens, qu'il disoit avoir été de son opinion, du moins dans la plus grande partie. Il ajoûta que le monde universel étoit composé d'un nombre infiny de globes differens dans leur proportion, leur mouvement, leur situation, leur usage & leur fin. Qu'il y avoit aussi des Soleils à l'infiny qui étoient comme au-

tant

tant de ſources de vie & de lumiére pour é-
clairer & pour animer les globes, que la
Providence avoit placez dans l'étenduë de
leur ſphére, & qu'ils étoient comme ſes
Lieutenans dans la conduite du Grand-
Tout; Que nul de ces globes n'étoit éter-
nel, quoy qu'ils fuſſent d'une très-longue
durée, avec la difference du plus ou du
moins ſelon le degré de leur excellence &
de leur ſolidité, même que tous ſans excep-
tion avoient eu un commencement & de-
voient avoir une fin comme les autres corps
inferieurs. Que la Providence ne ſouffroit
la diſſolution des uns & la naiſſance des au-
tres que dans les divers temps qu'elle avoit
ordonnés, afin que le Grand-Tout ne fit
aucune perte & ne ſouffrit aucune violence;
Enfin qu'il en étoit de même à l'égard
des globes, que des diverſes eſpèces des
animaux dans leſquelles on void tous les
jours perir les individus, ſans que pour
cela l'eſpèce periſſe, parce qu'il en naît
d'autres pour remplir la place de ceux qui
meurent.

Après avoir ainſi parlé du Monde uni-
verſel il tomba ſur le diſcours de nôtre
Globe en particulier, & dit qu'il avoit eu
un commencement comme tous les autres,
& que comme eux il auroit une fin, mais
que

que les termes de sa durée n'étoient connus d'aucun homme mortel ; que les opinions des hommes étoient partagées touchant le temps de sa naissance, les uns le faisant plus ancien & les autres plus nouveau : que les Egyptiens luy avoient donné de leur temps jusques à quatorze ou quinze mille ans d'antiquité ; que les Braméens des Indes Orientales luy en donnoient près de trente mille, & que les Chinois comptoient quatorze ou quinze mille ans dans l'ordre de la succession de leurs Rois ; mais que pour luy il ne croyoit pas que nôtre globe fût si ancien. Qu'il trouvoit la suputation des Juifs plus plausible, en ce qu'elle s'accordoit mieux avec les progrès des Sciences & des Arts, & que, bien qu'il y eût sur la terre des Peuples presentement aussi barbares que leurs Ancêtres le pouvoient être il y a quatre mille ans, néanmoins il ne laissoit pas d'estimer cette derniére suputation comme la plus probable, parce qu'il sembloit que les corps des animaux alloient toûjours en diminuant, soit à l'égard de la stature, soit à l'égard de la force & de la santé. Il dit que cela se remarquoit principalement dans les Nations malignes & dissoluës, comme étoient la plusPart des Peuples de l'A-

l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, qui à la vérité étoient des gens fort barbares, quoy qu'ils se crussent fort polis, parce qu'ils faisoient consister la politesse en des apparences extérieures, en quoy elle ne consiste point en effet: que la véritable politesse ne consiste pas dans quelques discours affectez, dans quelques modes bizarres, & dans quelques simagrées exterieures, mais dans la justice, dans le bon Gouvernement, dans l'innocence des mœurs, dans la tempérance, & dans l'amour & la charité que les hommes doivent avoir les uns pour les autres. Que le plus souvent le plus habile & le plus adroit de tous les hommes étoit un barbare s'il n'étoit juste, bien-faisant, charitable & modéré, & que les lumiéres de son esprit n'étoient qu'une fausse lueur qui ne servoit qu'à l'éblouïr, & le faire tomber dans le precipice. Que les Nations mal gouvernées étoient aveugles, & que la véritable gloire des Princes & des Magistrats consiste dans la bonne conduite & dans le bon Gouvernement de leurs sujets, dans une juste distribution des recompenses & des peines.

Pour l'origine des animaux, Scromenas dit qu'elle étoit inconnuë aux hommes aussi bien que le temps de la naissance des globes;

que neanmoins ſi l'on pouvoit ſe fonder ſur des conjectures vray ſemblables, il y avoit lieu de croire qu'au commencement de chaque globe la Providence avoit créé un couple de tous les animaux parfaits dont elle le vouloit remplir, & que de ce couple, comme d'une ſource les eſpèces s'étoient accruës par les voyes de la génération. Qu'il eſtimoit beaucoup en cela l'opinion de Moïſe, & qu'il la regardoit comme la plus propable & la mieux fondée en raiſon. Que pour les autres globes qui ſont partie du Monde univerſel, comme le nôtre, perſonne ne ſçavoit quelle étoit l'œconomie de la nature dans ces grands corps, & qu'ainſi on n'en pouvoit parler ſans témérité; qu'il nous ſuffiſoit de raiſonner ſur les choſes que nous voyons ſur nôtre terre, & d'y admirer en mille endroits les merveilles de la ſageſſe divine; Que comme il y avoit diverſes eſpèces d'animaux dans les divers climats de nôtre globe, il ſe pouvoit faire auſſi que Dieu avoit peuplé les divers globes particuliers, d'animaux de differentes eſpèces, qui n'ont rien de commun avec ceux que nous voyons parmi nous; Qu'il faiſoit toutes choſes pour ſa gloire, & que ce n'étoit pas à nous à vouloir témérairement pénétrer dans les ſecrets de ſa Pro-

vi-

vidence. Qu'entre tous les animaux qu'il avoit créez icy bas, il avoit donné à l'homme de grands avantages, qu'il n'avoit pas voulu départir aux autres, & que ces dons & ces graces étoient differens dans leur mesure & dans leur espèce. Que néanmoins l'homme étoit un animal mortel & périssable comme les autres, & qu'il ne devoit pas s'enorgueillir des biens dont la possession est courte & incertaine. Il ajoûta que c'étoit une haute folie en plusieurs personnes de s'imaginer que le Ciel, la Terre & tous les Astres lumineux que nous voyons briller sur nos têtes, n'ayent été créés que pour l'usage particulier des hommes, comme si la Providence n'avoit pas de fin plus noble ny plus relevée, que celle de plaire à de miserables vers de terre: Enfin il dit sur la vanité de ces sortes de gens, des choses si mortifiantes, que le plus habile de nos Prédicateurs n'en auroit pû dire davantage pour humilier un pécheur superbe qui oseroit s'élever contre Dieu.

De là il passa au discours de l'origine & des progrès des science & des arts, sur quoy il dit des choses fort curieuses, en faisant voir historiquement tout ce que les Ecrivains les plus célèbres de diverses Nations en ont écrit. Il cita plusieurs Autheurs Chi-

nois & Bramées, comme aussi des Juifs, des Grecs & des Arabes, & fit voir que plusieurs belles connoissances qu'on avoit autrefois, s'étoient perduës, mais qu'il esperoit qu'elles seroient rétablies avec le temps, par le soin & par l'industrie des Sevarambes, qui en avoient déja rétably quelques-unes & qui pouvoient réüssir dans ce dessein beaucoup mieux qu'aucune autre Nation du Monde, à cause de leur excellent Gouvernement, & du soin qu'on prenoit d'envoyer de temps en temps un nombre suffisant de personnes habiles, pour voyager chez les Nations les plus polies de nôtre Continent, & pour y apprendre tout ce qu'ils jugeroient digne de la curiosité de leur Nation.

Il finit par un discours sur la Religion & le culte qu'on doit à la Divinité suprême, & dit beaucoup de choses assez étranges qu'il n'est pas convenable de rapporter icy. Je me contenteray de dire seulement, qu'il tâcha de faire voir, que naturellement les hommes n'ont pas plus de religion que les bêtes, & que, si ce n'étoit l'usage de la parole, ils n'auroient guéres plus de lumiére. Mais que par le moyen du discours ils s'entrecommuniquent leurs pensées, & que la plupart des Sciences & des Arts doivent

vent leur origine & leur progrès à l'art de s'expliquer en parlant. Il ajoûta que la Religion devoit ſa naiſſance à la curioſité & à la contemplation ; Qu'avant que les hommes euſſent étably aucun culte religieux ils vivoient comme les bêtes, & que les méditations de quelques perſonnages contemplatifs, qui par la conſidération de l'ordre de la Providence s'étoient peu à peu élevez à la penſée d'un être ſuprême & independant, avoient produit les premiers mouvemens de dévotion. Qu'en ſuite des ſentimens de reſpect & de reconnoiſſance avoient produit le culte extérieur qu'on avoit pratiqué à l'égard de Dieu & du Soleil ſon grand Miniſtre , qui eſt la créature la plus glorieuſe & la plus bien-faiſante que nos yeux puiſſent découvrir. Que c'étoit pour cette raiſon que l'adoration du Soleil étoit la plus ancienne, la plus générale & la plus plauſible de toutes les adorarions, & que, bien que la raiſon plus épurée portât l'eſprit à l'idée d'un être ſupérieur, neanmoins ſes premiers mouvemens & le témoignage des ſens ſe bornoient à l'adoration de ce grand Aſtre. Il dit que les premiéres cérémonies qu'on avoit inſtituées étoient fort ſimples, & qu'elles n'avoient conſiſté pendant les

premiers ſiécles, qu'en quelques ſacrifices des fruits que le Soleil meurit pour la nourriture des hommes. Que dans la ſuite l'ambition & l'avarice venant à s'y mêler on avoit farci la religion de mille cérémonies ſuperſtitieuſes & ridicules, qui s'étoient établies par le temps & la coutume, malgré l'évidence de la raiſon & de la vérité. Que ces erreurs avoient été ſuivies de doctrines impies, cruelles & tyranniques, par le moyen deſquelles on avoit tâché de captiver les eſprits; Que les hommes s'étant ainſi détournez du droit chemin, il ne falloit pas s'étonner s'ils paſſoient de plus en plus d'erreur en erreur, d'idolâtrie en idolâtrie, & s'ils s'accordoient ſi mal dans l'objet de leur adoration & dans la maniére de leur culte religieux. Que leur aveuglement dans une matiére ſi importante, rempliſſoit leur eſprit de mille faux préjugez, qui les empêchoient de voir la lumiére de la vérité, quelque éclatante qu'elle fût d'elle-même. Que l'habitude qu'ils s'étoient faite dans l'erreur avoit tellement corrompu les affections de leur cœur, qu'elle offuſquoit toutes les lumiéres de leur raiſon, & ne leur permettoit pas d'agir librement dans le choix du bien & du mal, du vray & du faux. Que de là étoit venu ce

zele inconſidéré des Peuples de tous les temps & de tous les lieux, qui pour maintenir, ou pour augmenter leur party, avoient ſouvent violé toutes les loix de la juſtice & de l'humanité, ſous pretexte de ſoutenir leurs opinions, & de rendre vénérables les Idoles foibles & impuiſſantes dont ils avoient fait l'objet de leur adoration. Que l'opiniâtreté de ces differens partis avoit ſouvent cauſé des guerres, des maſſacres, & ruiné les plus puiſſans Empires. Que pour éviter tous ces malheurs, il étoit néceſſaire qu'un Etat bien ordonné laiſſât vivre chacun dans ſa liberté naturelle, puis qu'il étoit injuſte de la violer, & que cette violence ne pouvoit produire que de mauvais effets. Qu'il n'eſt pas au pouvoir des gens de croire tout ce qu'ils voudroient bien croire, que la foy eſt toûjours fondée ſur quelque raiſon précédente, qui perſuade le croyant, & ſans laquelle il luy eſt impoſſible d'embraſſer aucune profeſſion, quelque ſemblant qu'il puiſſe faire de l'avoir embraſſée. Que tous ceux qui abandonnent la Religion dans laquelle ils ont été élevez pour en choiſir une autre, doivent démontrer par des preuves évidentes les motifs qui les portent à ce changement, & juſtifier par de bonnes raiſons,

que la ſeule force de la vérité les oblige de renoncer à l'erreur. Que ſans cela toutes ces converſions ſont feintes, & tous les Proſélites des trompeurs ou des inſenſez, qui ne ſcavent ce qu'ils font ou qui ſe propoſant des avantages mondains plutôt que le ſalut de leur ame, couvrent leur apoſtaſie du voile ſpécieux de la piété, & tâchent impudemment de tromper Dieu & les hommes. Qu'on pouvoit par la raiſon vaincre les préjugez de l'éducation, & deſcendre de certaines Religions ſuperſtitieuſes à d'autres plus épurées, mais qu'il étoit impoſſible de monter, & d'embraſſer ſincérement des croyances contraires à la raiſon & au témoignage des ſens. Qu'il en étoit en cela comme d'un arbre, dont on peut bien couper & émonder les branches ſuperfluës, mais auquel on ne ſçauroit y en ajoûter de nouvelles. Que ſelon cette vérité inconteſtable on pouvoit ſincérement & raiſonnablement abandonner toutes ſortes de Religions pour embraſſer celle des Sevarambes, comme étant la plus raiſonnable & la moins chargée de ſuperſtition ; & que, bien que tous les partis diſent la même choſe pour leurs propres croyances, néanmoins tous ne pouvoient pas également les ſoutenir par des raiſons fortes & évidentes.

Scro-

Scromenas finit ainsi son discours, qui dura plus d'une heure, & auquel tout le monde prêta une attention très-favorable. J'eus de la joye de voir qu'un Payen eût en tant de choses une si bonne opinion de Moïse, & de quelques croyances dont les Chrétiens font posession, quoy que j'approuvaisse peu de ce qu'il avoit dit touchant la Religion. Mais ma joye ne fut pas de longue durée, & elle se convertit bientôt en tristesse, quand un moment après que ce Docteur eut parlé, j'entendis un de mes gens qui dit tout haut, que luy & cinq ou six de ses compagnons, étant convaincus de la force du raisonnement de Scromenas, ils vouloient embrasser la Religion des Sévarambes. Morton l'Anglois, esprit changeant & factieux fut celui qui me parla de cette maniére. Il s'étoit preparé à me faire cet affront, pour se venger de quelque châtiment que je luy avois fait souffrir avec justice, & pour cet effet il avoit de longue main obligé Scromenas à composer ce long discours, pour pouvoir renoncer à la Religion Chrétienne avec plus d'éclat, & sous une belle apparence de piété. Je m'opposay tant que je pus à ce changement, je luy representay son devoir à luy & à ses compagnons, avec

toute la douceur imaginable, mais toutes mes raiſons & mes remontrances ne purent amolir leur cœur endurci & infidelle à leur Dieu & à leur Religion. Ils renoncerent publiquement au Chriſtianiſme, pour embraſſer la Religion des Sevarambes, & tâcherent de juſtifier leur infidélité par beaucoup de vains raiſonnemens. Je fis tous mes efforts pour les ramener & pour empêcher le mauvais effet que leur exemple pourroit produire, mais lors que je vis qu'il n'y avoit rien à eſperer de leur part, je ne pûs m'empêcher de m'emporter contr'eux, & de leur dire que c'étoit une malediction de Dieu tombée ſur leur tête, qui leur avoit ôté l'entendement; Que leur opiniâtreté & celle de leurs Ancêtres leur avoit attiré ce malheur, & qu'il n'y avoit pas lieu de s'étonner de voir que les enfans de ceux qui s'étoient élevez contre la ſainte Egliſe Catholique, tombaſſent dans un ſens reprouvé, & renonçaſſent enfin au Chriſtianiſme, que leurs peres avoient partagé en pluſieurs Sectes envenimées contre la Religion ancienne, Orthodoxe, Catholique & Romaine, hors de laquelle il n'y a point de ſalut. Ils ſe mocquerent de mes reproches comme ils avoient fait de mes exhortations, & je fus en-

enfin contraint de me taire & de les laisser vivre à leur mode. Mais je me conservay entiérement par la grace de Dieu, dans la Foy de l'Eglise, & j'espere d'y vivre & d'y mourir, sans que rien soit capable de me détourner de la Foy de Jesus-Christ, ny de l'obéïssance que tous les vrais Chrétiens doivent à son Vicaire.

De l'Erimbasion ou Fête du Soleil.

CEtte solemnité se fait tous les ans, & commence au jour que le Soleil touche le Tropique du Cancer, qui fait nôtre Solstice d'Eté, & nôtre plus long jour: & tout au contraire le plus court à l'égard des Austraux. Trois jours auparavant on éteint tous les feux de la Nation jusques à ce qu'on ait du feu nouveau tiré des rayons du Soleil. Cela seroit fort incommode dans un païs froid au milieu de l'Hyver; mais outre que Sevarambe est un païs chaud, on s'y prepare si long-temps auparavant, que l'incommodité n'en est pas grande.

Les trois premiers jours de cette Fête se passent en Sacrifices de parfums & en Cantiques tristes & mélancholiques, par lesquels ces Peuples semblent regretter l'éloi-

gnement du Soleil, & le solliciter de revenir vers eux pour leur rendre sa chaleur & sa lumiére, qui semblent les vouloir abandonner, & pour rallumer de ses nouveaux rayons les feux qui sont par tout éteints. Si le Soleil luit clair & sans nuages le jour d'après le Solstice, ce qui arrive le plus souvent dans ce beau climat, on allume à ses rayons avec des miroirs ardens quelques matiéres combustibles, qu'on fourre à l'un des côtez d'un grand bucher, ou Brandon qui se fait dans la cour du Temple. Le feu couve dans cette matiére pendant quelques heures, & puis sur la nuit il embrase tout le bucher, ce qui fait une grande flame où tout le monde vient allumer des lampes qu'on porte ensuite dans toutes les Osmasies; C'est ainsi qu'on recouvre du feu nouveau pour toute cette année, au lieu de celuy de la précédente qu'on avoit éteint par tout. Mais s'il arrive qu'il pleuve ou que le Soleil soit couvert de nuages, alors le commun Peuple croyant qu'il est courroucé luy offre des sacrifices & luy chante des Cantiques lugubres. Ils les continuent jusques à ce que cet Astre dissipant les nuages, paroisse avec tout son éclat, & soit assez fort pour rallumer leurs feux éteints. Ils luy rendent alors des actions

tions de graces, & l'on fait par tout des réjoüiſſances publiques, avec des jeux & des ſpectacles de diverſes ſortes, juſqu'à la fin de la Fète, qui ne dure ordinairement que cinq jours. Je ſerois trop long ſi je voulois rapporter icy toutes les cérémonies de cette ſolemnité, c'eſt pourquoy j'ai préféré de n'en parler que ſuccintement & de dire en peu de paroles ce qu'elle a de plus remarquable.

Du Sevariſion

LE Sevariſion eſt une autre grande ſolemnité qu'on obſerve tous les ans, en memoire de l'arrivée de Sevarias & de ſes Parſis à la terre Auſtrale. Le Vice-Roy & tous les Officiers s'y trouvent avec leurs habits les plus éclatans. Ils offrent des ſacrifices de parfums au Soleil, & le remercient de la grace qu'il fit autrefois à leurs Ancêtres, de leur envoyer Sevarias armé de ſes foudres pour vaincre ſes ennemis, pour les tirer de leur ignorance groſſiére, leur donner ſes loix, les choiſir pour ſon Peuple & rendre leur Nation la plus heureuſe du monde. Ils paſſent en ſuite aux Eloges de Sevarias, & de ſes Succeſſeurs repreſentent les batailles qu'il remporta ſur les Strouka-

 ram-

rambes, & parlent des loix & des beaux precèptes que ce Prince leur laiſſa, avant que de mourir, & loüent ſa bonté, ſa prudence & toutes ſes vertus. Enſuite ils paſſent aux loüanges de ſes Succeſſeurs, & prient enfin le Soleil de leur donner toûjours des Vice-Rois qui tâchent d'imiter, s'il eſt poſſible, & même de ſurpaſſer leurs Predeceſſeurs en vertu & en bonheur. Cette Fête ne dure que quatre jours, qui ſe paſſent tous en réjoüiſſances, ſans mêlange de rien de triſte ou de lugubre.

De l'Oſparenibon ou ſolemnité du Mariage.

L'Oſparenibon eſt une autre Fête ſolemnelle qu'on célèbre quatre fois l'an, de trois en trois mois. Sevarias l'inſtitua de ſon temps, & la vit célébrer pendant tout le reſte de ſa vie. Je ne m'arrêteray pas à la décrire icy, l'ayant déja fait ailleurs ſelon la maniére que je la vis à Sporonde, qui eſt la même que celle de Sevarinde, avec cette ſeule difference, qu'à cauſe de la grandeur de Sevarinde & de ſon reſſort elle y dure cinq jours, & qu'elle n'en dure que trois dans les autres Villes. La pompe de Sevarinde eſt auſſi plus grande que celle des autres lieux, & tout s'y fait avec beau-

beaucoup plus d'éclat & de magnificence, ſur tout quand le Vice-Roy épouſe quelque femme, ce que j'ay vû faire deux fois. Alors la Fête a quelque ſpectacle & des cérémonies particuliéres pour l'honneur du premier Magiſtrat, & tous les grands Officiers de l'Etat ſont obligez d'y aſſiſter, ce qui cauſe un merveilleux concours de Peuple à Sevarinde. Il y a cette difference entre le Souverain & ſes ſujets qu'il choiſit luy-même la femme qu'il veut épouſer, au lieu que les autres hommes ſont choiſis par leurs femmes. Pour tout le reſte il n'y a que peu ou point de difference entre luy & les gens du commun, en ce qui regarde les cérémonies du Mariage,

Du Stricaſion.

LE Stricaſion ou l'Adoption des enfans, ſe fait auſſi de trois en trois mois & ne dure que trois jours. Dès que les enfans ont atteint l'âge de ſept ans & que la Fête eſt venuë, les peres & les meres les menent au Temple & font ſçavoir à un Prêtre commis pour cela le jour de leur naiſſance. Ce Prêtre les met tous en ordre ſelon leur âge, & en porte la liſte au Stricaſiontas ou Surintendant des Ecoles, qui eſt un grand

grand Officier dans l'Etat & du corps des Sevarobastes. Celuy-cy les appelle tous par leur nom selon le temps de leur naissance, & les méne vers l'Autel où il leur fait faire la révérence trois fois au Voile noir, deux fois au Globe lumineux, & une fois à la Patrie. En-suite il les méne vers le Vice-Roy ou celuy des Sevarobastes qui le represente, & luy dit au nom des peres & des meres des enfans, qu'ils les viennent consacrer au Soleil & à la Patrie. Là dessus le Vice-Roy descend de son Thrône & offre un Sacrifice de parfums au Soleil, le priant de recevoir au nombre de ses enfans & de ses sujets cette tendre jeunesse qu'on luy consacre; de leur accorder sa faveur & sa protection, afin qu'ils le servent à l'avenir comme ont fait ceux qui les ont mis au monde; qu'ils le reconnoissent pour le Pere commun de tous les hommes, & pour leur Dieu & leur Roy en particulier.

Après cette priére on fait avancer les Peres & les Meres, qui prenant leurs Enfans par les cheveux & leur tournant le visage vers l'Autel après les avoir baisez au front, coupent avec des cisseaux les cheveux qu'ils tiennent de la main gauche, puis frapant l'enfant doucement sur

la

la tête, ils luy disent, *Erimbas Prosta Phantoi*, c'est à dire, que le Soleil soit ton Pere & ta Mere. On les mene en-suite en des lieux destinez à leur raser la tête, puis on les ramene au Temple, où l'on chante des Hymnes à leur sujet, & c'est tout ce qui se fait le premier jour.

Le jour suivant on leur oint la tête d'une huile aromatique, le troisiéme on les lave & on leur donne des Robes jaunes ; enfin après quelques sacrifices, quelques cérémonies & quelques réjoüissances, on les distribuë en diverses Osmasies pour y être instruits & élevez.

Du Nemarokiston.

LE Nemarokiston ou la Fête des Premices est mobile, & commence au Printemps, dès qu'on a des fruits meurs, qu'on offre au Soleil en reconnoissance de la nourriture qu'il donne aux hommes & à tous les animaux, en faisant fructifier la terre & meurissant tout ce qu'elle produit. Le Vice-Roy ou son Lieutenant offre ces premiers fruits en sacrifice, & les fait brûler sur l'Autel devant tout le Peu-Peuple durant trois jours consecutifs, ausquels on voit plusieurs danses & autres réjoüis-

joüiſſances publiques. On offre après cela de tous les fruits, ceux qui ſont le plutôt meurs pendant ſix ou ſept mois, à meſure qu'on en peut avoir; mais cela ſe fait par les Prêtres ſeulement à diverſes repriſes, & le Peuple ne s'y trouve pas, à moins que cela n'arrive aux Fêtes Lunaires, qui ſont comme j'ay déja dit les trois premiers jours de la nouvelle Lune, & les trois premiers après ſon plein.

Ce ſont là toutes les Fêtes & ſolemnitez qu'obſervent les Sevarambes, & pendant leſquelles ils ſe réjoüiſſent & ſe repoſent de leur travail; ainſi mêlant le labeur, la joye & le repos ſucceſſivement l'un à l'autre, la vie leur paroît douce & agréable, & n'eſt pas accompagnée de ſoins, d'ennuis & de chagrins, comme elle l'eſt parmy nous. Cela fait qu'ils la paſſent heureuſement & vivent long temps en ſanté dans l'uſage modéré des biens & des plaiſirs, dont l'abus eſt toûjours funeſte à ceux qui vivent dans l'intempérance & la faineantiſe. J'ay ſouvent aſſiſté à la célébration de toutes ces Fêtes, plus par un motif de curioſité que par aucun zele de religion, m'étant toûjours confirmé dans la Catholique, non obſtant l'exemple de quelques-uns des nôtres, qui embraſſerent le culte

du

du Soleil, & abandonnérent malheureusement le Christianisme, soit par foiblesse ou par complaisance, quoy qu'il n'y eût nulle nécessité, & qu'il nous fût permis de prier Dieu à nôtre mode dans nôtre Osmasie sans aucun empêchement: car les Sevarambes ont pour principe & pour maxime fondamentale de n'user d'aucune violence en matiére de Religion, mais d'attirer les hommes à leur culte, par le seul exemple & par la seule persuasion, estimant que chacun doit être libre dans ses sentimens, & que la force peut bien faire des hypocrites, mais non pas de véritables convertis. Nous assistions souvent aux assemblées des Giovannites, parce qu'ils sont Chrétiens, mais plusieurs des nôtres aimoient mieux prier Dieu à part que de se mêler parmy des Chrétiens qui ne reconnoissent pas la Nature Divine de Jesus-Christ: des Chrétiens qui pretendent prouver par les Ecritures & par la raison, qui en ces matiéres est un mauvais Juge, que le Fils de Dieu n'étoit qu'un Ange, avant qu'il prît la chair humaine dans le sein de la sainte Vierge: des Chrétiens qui disent que Jesus-Christ n'est Dieu que par assomption ou par association à l'Empire du monde, à la maniére des Empereurs Romains,

qui

qui s'aſſocioient un Collegue au Gouvernement de leurs Etats, & qui le revêtoient de la puiſſance & de la Majeſté Imperiale, comme ſi elle leur eût été naturelle. C'eſt ainſi que ces pauvres Héretiques s'abuſent dans leurs vains raiſonnemens, qu'ils ſe ſervent d'exemples humains dans les choſes divines, & qu'ils tâchent par leurs comparaiſons groſſiéres, d'éluder les plus ſacrez myſtéres de la Religion Catholique, & vraiment orthodoxe.

Voila ce que nous avons crû devoir raporter de la Religion des Sevarambes, de leurs Fêtes ſolemnelles, & de leurs principales cérémonies, en quoy conſiſte leur culte Religieux; ſans nous amuſer à un détail trop recherché, qui ſeroit plus ennuyeux qu'utile & agréable.

Maintenant nous dirons quelque choſe du langage de ces Peuples, ſans auſſi nous trop étendre ſur ce ſujet, nôtre deſſein n'étant pas d'en faire une Grammaire, mais ſeulement un petit tableau racourcy qui puiſſe montrer l'excellence, & les avantages qu'il a ſur toutes les autres langues de l'Aſie ou de l'Europe.

De la langue des Sevarambes.

LA politeſſe des mœurs produit ordinairement celle des langues, ſur tout quand elles ont des fondemens naturels, ſur leſquels on puiſſe facilement bâtir ſans en changer le premier modelle, quand il eſt une fois bien étably. C'eſt ce que Sevarias comprit très-bien au commencement de ſon Regne, car prevoyant que par ſes loix il rendroit les mœurs de ces Peuples douces & reglées, il crut qu'il leur faudroit une langue conforme à leur génie, & par le moyen de laquelle ils puſſent exprimer leurs ſentimens & leurs penſées, d'une maniére auſſi polie que leurs coutumes l'étoient. Il excelloit dans la connoiſſance des langues, il en poſſedoit pluſieurs, & connoiſſoit parfaitement leurs beautés & leurs defauts: dans le deſſein donc d'en compoſer une très parfaite, il tira de toutes celles qu'il ſçavoit ce qu'elles avoient de beau & d'utile, & rejetta ce qu'elles avoient d'incommode & de vicieux. Non qu'il en empruntât des mots, car ce n'eſt pas ce que je veux dire; mais il en tira des idées & des notions qu'il tâcha d'imiter & d'introduire dans la ſienne, les accomodant à celle des Stroukarambes, qu'il

qu'il avoit aprise, & dont il fit le fondement de celle qu'il introduisit parmy ses sujets.

Il en retint tous les mots, toutes les phrases & tous les idiomes qu'il trouva bons, se contentant d'en adoucir la rudesse, d'en retrancher la superfluité; & d'y ajoûter ce qu'il y manquoit. Ces additions furent fort grandes, car comme les Stroukarambes étoient avant luy des Peuples grossiers, ils avoient peu de termes, parce qu'ils n'avoient que peu de notions, ce qui rendoit leur langue fort bornée, quoy que d'ailleurs elle fût douce méthodique, & capable d'accroissement & de politesse.

Sevarias fit faire un inventaire de tous les mots qu'elle contenoit, & les fit disposer en ordre alphabetique, comme les Dictionnaires. En suite il en remarqua les phrases & les idiomes, & puis il en retrancha ce qu'il y trouva d'inutile, & y ajoûta ce qu'il y crut nécessaire, soit dans les sons simples, ou dans les composez, soit dans les dictions, soit enfin dans la Syntaxe ou arrangement des mots & des sentences. Avant luy les Austraux ignoroient tout à fait l'art d'écrire, & n'admiroient pas moins que les Americains l'usage des lettres & des écrits, ce qui ne servit pas peu aux Parsis à leur persuader que le le Soleil leur enseignoit

gnoit

gnoit tous les arts, qu'ils avoient portés de nôtre Continent, & qu'il se communiquoit à eux d'une maniére toute particuliére.

Sevarias inventa des caractéres pour peindre tous les sons qu'il trouva dans leur langue, & tous ceux qu'il y introduisit. Il leur apprit à écrire par colomnes, commençant par le haut de la page & tirant en bas de la gauche à la droite en bas, à la maniére de plusieurs Peuples de l'Orient. Il distingua, comme nous, les lettres en voyelles & consonnes, après avoir inventé quarante figures, qui expriment presque tous les sons de la parole vocale, & qui ne laissent pas d'être toutes distinctes les unes des autres. Il inventa plusieurs mots dont il établit l'usage où cette variété de sons se remarque clairement, afin que les enfans apprissent de bonne heure à former toutes sortes d'articulations, & à rendre leur langue flexible & capable de prononcer tous les mots, sans peine & sans difficulté. Aussi cela fait que les Sevarambes d'aujourd'huy apprennent facilement à prononcer les dictions de toutes les langues qu'ils étudient, & qu'ils en viennent facilement à bout. Ils ont dix voyelles, & trente consonnes toutes distinctes, d'où pro-

cé-

céde dans leur langue une merveilleuse variété de sons, qui la rendent la plus agréable du monde. Ils ont accommodé ces sons à la nature des choses qu'ils veulent exprimer, & chacun d'eux a son usage & son caractére particulier. Les uns ont un air de dignité & de gravité, les autres sont doux & mignons. Il y en a qui servent à exprimer les choses basses & méprisables, & d'autres les grandes & relevées, selon leur position, leur arrangement & leur quantité.

Dans leur Alphabet ils ont suivi l'ordre de la nature, commençant par les voyelles Gutturales, puis venant aux Palatiques & finissant par les Labiales. Après les voyelles viennent les consonnes, qui sont trente en nombre, qu'ils divisent en Primitives & Derivées. Ils subdivisent encore les derivées en séches & en moüillées, & à l'égard de l'organe qui a le plus de part dans leur prononciation, ils les distinguent toutes en Gutturales, Palatiques, Nasales, Gingivales, Dentales & Labiales.

La premiére figure qu'ils mettent après les voyelles est une marque d'aspiration, qui vaut autant que l'esprit âpre des Grecs ou que nôtre, *h*, aspirée. Ensuite viennent les consonnes Gutturales, les Palatiques,

ques, les Dentales, & puis les autres, descendant toûjours vers les Labiales ſelon l'ordre de la nature.

De ce grand nombre de ſons ſimples, ils en compoſent leurs ſyllabes, qui ſe font par le mélange des voyelles & des conſones, en quoy ils ont fort étudié la nature des choſes qu'ils tâchent d'exprimer par des ſons conformes, ne ſe ſervant jamais de ſyllabes longues & dures pour exprimer des choſes douces & petites, ny de ſyllabes courtes & mignardes pour repreſenter des choſes grandes, fortes ou rudes, comme font la plupart des autres Nations, qui n'ont preſque point d'égard à cela, quoy que l'obſervation de ces régles faſſe la plus grande beauté d'une langue. Ils ont plus de trente diphtongues ou triphthongues toutes diſtinctes, qui font encore une grande variété de ſons, & qui ſervent ſouvent à la diſtinction des cas dans les noms, & des temps dans les verbes. La plupart de leurs mots finiſſent par des Voyelles ou des conſones faciles, & lors qu'on en voit de rudes ce n'eſt que pour exprimer quelque rudeſſe dans la choſe ſignifiée, ce qui ſe fait ſouvent tout exprès, ſur tout dans les piéces d'éloquence. Ils ont trois caractéres pour chaque Voyelle afin d'en mar-

quer la quantité, & ils les divisent toutes en ouvertes, en directes & en fermées, pour montrer la nature des accens qu'on y doit poser. Jamais ils ne mettent le circonflexe que sur les lettres longues & ouvertes, ny le grave que sur celles qui se prononcent en fermant la bouche, & qui supriment ou abaissent la voix. L'accent aigu se met indifferemment sur toutes, selon la nature du mot. Ils ont des marques pour les divers tons & les différentes inflexions de la voix, comme nous en avons pour l'interrogation & pour l'admiration; mais ils vont bien plus loin; car ils ont des notes pour presque tous les tons qu'on donne à la voix dans la prononciation. Les unes servent pour exprimer la joye, les autres la douleur, la colere, le doute, l'assûrance, & presque toutes les autres passions. Leurs dictions sont la plupart dissillabes, quand elles sont simples; mais dans la composition elles sont plus longues, quoy que beaucoup moins ennuyeuses que les Grecques, qui souvent excédent les régles de la mediocrité, & qui sont d'une longueur incommode. Sevarias inventa plusieurs adverbes de temps, de lieu, de qualité, & plusieurs prépositions, qui se joignant aux noms & aux verbes, en expriment merveil-

veilleusement bien les differences & les proprietez. La déclinaison des noms se fait par la différence des terminaisons de chaque cas à la maniére des Latins, ou par le moyen de certains articles prépositifs, comme nous faisons, ou par tous les deux ensemble; mais alors cela est emphatique, & on ne se sert de cette maniére de décliner que pour exprimer fortement quelque chose.

Les genres des noms sont trois, le masculin, le feminin & le commun. La terminaison, *a*, est propre au masculin, *e*, au feminin &, *o*, au commun. Dans les augmentatifs on affecte la lettre *ou*, qui le plus souvent signifie dédain & mépris, & dans les diminutifs on affecte la lettre *u*, qui signifie mépris & dedain, mais *é* & *i*, signifient gentillesse & mignardise, ainsi pour désigner un homme dans le terme ordinaire ils disent *Amba*, si c'est un grand homme vénérable, ils disent *Ambas*, mais si c'est un grand vilain, ils disent *Ambou*, & *Ambous*, quand c'est un vilain insigne. Dans la dimunition ils disent Ambu, s'ils veulent signifier un petit malotru, mais s'ils veulent signifier un joly petit homme ils disent *Ambé*, & quand il est insigne en bien ou en mal, ils y a-

ajoutent la lettre *s*, ce qui fait *Ambus* & *Ambés*. De même ils appellent une femme *Embé* dans le terme ordinaire, & selon les diverses significations que nous venons d'expliquer ils l'appelleront *embés*, *embeou*, *embeous*, *embeu*, *embues*, *embei* & *embeis*. Ces diverses terminaisons servent encore à exprimer la haine, la colere, le mépris, l'amour, l'estime & le repect, selon l'usage qu'on en veut faire. Les nombres sont deux, le singulier & le pluriel, qui ordinairement est distingué du singulier par l'addition de la lettre *i* ou *n*. Ainsi *amba* fait au pluriel *ambai*, *embé* fait *embei*, & dans le commun, *ero* lumiére fait, *Eron* lumiéres. Mais quand on veut exprimer le mâle & la femelle tous deux en un mot, ou qu'on doute du sexe de quelque animal, alors on dit *Amboi*, qui signifie l'homme & la femme, ou *Phantoi*, le pere & la mere, car *Phanta* veut dire pere, & *Phenté* mere. Dans les verbes ils observent aussi trois genres qui font voir le sexe de celuy, ou de celle qui parle, & ces verbes s'augmentent ou se diminuent comme les noms.

Ainsi pour signifier aimer ils disent à l'infinitif *Ermanay*, quand c'est un homme qui ayme, si c'est une femme ils disent

ſent *Ermanéi*, & ſi ce n'eſt ny mâle ny femelle, ou ſi c'eſt tous les deux enſemble, ils diſent *Ermanoi*. Dans tous les temps & les perſonnes, ils obſervent auſſi cette différence, & ont toûjours égard au genre de la choſe qui parle ou qui agit.

Par exemble un homme qui dit qu'il aime, dit *Ermanâ*, une femme, *Ermané*, & une choſe neutre ou commune, dit *Ermano*, ce qu'on pourra voir dans toutes les perſonnes du temps preſent de l'indicatif, dans l'exemple ſuivant.

Au maſculin.

Ermana', *J'ayme.*	Ermanach, *Tu aymes*,	Ermanas, *Il ayme.*
Ermanan, *Nous aymons.*	Ermana'chi, *Vous aymez.*	Erman'ſi, *Ils ayment.*

Au Feminin.

Ermané *j'ayme*,	Ermânech, *Tu aymes.*	Ermanés, *Elle ayme.*
Ermanen, *Nous aymons.*	Ermênchi, *Vous aymez.*	Ermenſi, *Elles ayment.*

Au Commun.

E'rmano, *j'aime.*	Ermanôch, *Tu aymes*	Ermanos, *Il ou elle ayme.*
Ermanon, *Nous aymons*	Ermôn'chi, *Vous aymez.*	Ermôn'si, *Ils ou elles ayment.*

Ils obſervent cette difference de genres par les terminaiſons dans tous les temps & les modes des verbes, & ſe ſervent auſſi de la diminution & de l'augmentation, comme dans les noms. Ainſi *Ermanoüi* ſignifie aymer groſſiérement, *Ermanui*, aymer peu & mal, *Ermanei*, aymer un peu, mais joliment, & *Ermané*, encore plus mignonnement. Mais pour aymer beaucoup & noblement, ils diſent *Ermanâſſai*.

Pour ſignifier un amateur, ou celuy qui ayme, ils ajoûtent *da*, *de*, ou *do*, à l'infinitif. Ainſi ils diront pour un homme qui ayme, *Ermanaida*, pour une femme, *Ermaneide*; & pour le genre commun *Ermanoido*. Ils ont trois ſillabes dont par l'addition d'une on forme auſſi des participes dans tous les temps de l'indicatif. Ainſi *Ermanada* que par abreviation ils écrivent *Ermanda*, ſignifie une perſonne qui ayme preſentement.

Er-

Ermancha & *Ermanſa* ſont de la ſeconde & de la troiſiéme perſonne, & au pluriel on dit *Ermandi*, *Ermanchi*, & *Ermanſi*. Au feminin on change l'*a* final en *e*, & au commun en *o*, & ainſi l'on dit *Ermandé*, *Ermanché*, *Ermanſé*, qui font leur pluriel en *ei*, & les neutres en *o*, font le leur en *on*, *Ermando*, *Ermandon*, & ainſi des autres.

Ils n'ont qu'une conjugaiſon ainſi variée, par genres, par modes, par temps, par perſonnes & par participes, mais dans cette ſeule conjugaiſon ils ont plus de varieté de terminaiſons que nous n'avons dans toutes les nôtres & dans toute cette langue il ne ſe trouve pas un ſeul verbe irrégulier, ce qui la rend fort facile à ceux qui veulent l'apprendre. Le nom verbal qui ſignifie l'action du verbe, ſe forme de l'infinitif, par l'addition de la ſyllabe *pſa*, *pſe*, ou *pſo*: ainſi *Ermanaipſa*, ſignifie l'amour ou l'acte d'aymer d'un homme, *Ermaneipſe* celui d'une femme, & *Ermanoipſo* celui du neutre, ou commun aux deux ſexes.

Tous les verbes actifs ſe peuvent changer en paſſifs, en y préfigeant la prépoſition *ex*, ſi le verbe commence par une conſone, comme *ſalbrontai*, commander, où ſi vous ajoutez *ex* vous ferez *exalbrontai*,

être commandé ; mais s'il commence par une voyelle on n'ajoûte que l'x comme, *Ermanay*, aymer, *xermanai*, être aymé, & ainſi des autres, ce qui change la ſignification active en paſſive, dans tous les tems des verbes, & dans tout ce qui en derive. Preſque tous les verbes neutres reçoivent la prepoſition *dro*, ſur tout quand ils ne ſont pas de pluſieurs ſyllabes. Ainſi *ſtamay*, qui ſignifie être, fait le plus ſouvent *droſtamay* qui veut auſſi dire, être, exiſter.

Tous les verbes tranſitifs reçoivent la prepoſition *di* ou *dis*, comme *diſcatai*, courir ; *diſotirai*, voler rapidement, *dinuferai*, courir vite ; mais ces prépoſitions ſignifient un mouvement rapide, au contraire de *dro* qui ſignifie un mouvement lent & tardif ; comme *drocambai*, venir lentement ; *drocatai*, courir lentement ; *droſembai*, parler lentement ; mais *diſemibai* veut dire parler vîte. Ils ont plus de cent prépoſitions qui ſignifient la diverſe maniére d'agir, & qui contiennent plus de ſens dans un mot que nous n'en pouvons exprimer en une ligne entiére. La langue Grecque toute belle qu'elle eſt, n'approche pas de celle-cy en énergie ny en douceur, & ne repreſente pas la moitié ſi bien le mouvement des choſes, ny leurs diverſes maniéres

res & propriétez : ce que je pourrois aiſément faire voir, ſi je voulois m'étendre ſur ce ſujet, & faire une Grammaire de cette langue, comme peut être je feray quelque jour, ſi j'en ay le loiſir & la commodité.

Ils ont des Verbes *imitatifs*, des *inchoatifs*, de ceux qu'on appelle *remittentia*, & *intendentia*, qui ſont tous marquez par des prepoſitions qui leur ſont propres, & par le mouvement lent, rapide ou modéré des ſyllabes dont ils ſont compoſez. Cela fait que cette Langue eſt la plus propre du monde pour la poëſie Métrique. Elle eſt encore fort commode pour les Poëtes & les Orateurs, car elle a beaucoup de termes Synonimes dans les notions communes, ſi bien que pour dire une même choſe on a ſouvent cinq ou ſix mots differens, les uns longs, les autres courts & les autres d'une longueur médiocre. Les uns ſont compoſez de longues ſyllabes, les autres de breves, & chacun a ſon mouvement different. Leurs poëmes ſont tous en vers Métriques, comme les poëmes Grecs & Latins, qu'ils ont imité ; mais leurs vers ſont beaucoup plus beaux & plus capables d'émouvoir les paſſions. Ils les adaptent toûjours au ſujet qu'ils traitent, & ſe mo-

moquent des Poëtes qui disent des bagatelles en vers Heroïques & en termes empoulez, & fatiguent l'oreille avec leurs Exametres perpétuels. Je voulus une fois dans une compagnie de beaux esprits parler de nos Vers rimez, & les comparer aux Vers métriques, pour voir ce qu'ils en diroient, mais ils traiterent cela de ridicule & de barbare, disant que les rimes ne faisoient que gêner le bon sens & la raison, & qu'elles ne produisoient rien qui pût émouvoir les passions, ny donner de la grace & du mouvement aux Vers. En effet je ne trouve rien de plus ridicule que les rimes, quoy que de grandes Nations, d'ailleurs assez polies, en soient asses entêtées pour en faire leurs delices, comme les petits esprit font les leurs des pointes & des équivoques. Il me semble que ces Vers rimez font un certain carillon, à peu près semblable aux clochettes qu'on pend à la cage ronde d'un écureüil, qui les fait sonner en se roulant dans sa prison, & qui se répondant les unes aux autres, rendent une melodie qui n'est agréable qu'à l'écureüil, ou aux enfans qui passent. Car quel homme raisonable voudroit s'y amuser ou l'écouter plus d'une fois? Nos rimes à mon avis ne sont pas plus agréables dans les

Vers

Vers, & je ne les trouve pas moins grossiéres que les clochettes dont je viens de parler, qui du moins ont cela de commode que, si elles ne plaisent pas aux gens d'esprit, elles ne choquent pas le bon sens & la raison, comme font les rimes dans presque tous les Poëmes où l'on s'en sert. Y a-t-il rien de plus ridicule que de faire parler en rime, comme on fait dans diverses comedies, une Harangére, un Savetier, un Païsan, un petit enfant, & telles autres personnes.

Est-il rien de plus absurde de vendre, d'acheter, de plaider, de boire, de manger, de se batre, de faire son testament, & de mourir en rimant. Et ce qui est encore plus ridicule que tout cela, est de vouloir que sur le theâtre dans un changement de Scêne, celui qui étoit absent & qui n'avoit pas entendu les derniéres paroles qu'on avoit dites avant qu'il arrivât, rime avec le dernier Vers qu'on a prononcé, comme s'il l'avoit oûi, & qu'on luy eût donné le temps de chercher une rime pour y répondre. Certainement tout homme de bon sens qui fera réflexion sur ces absurditez, ne pourra qu'admirer l'aveuglement de mille beaux esprits, qui se laissent entrainer à l'estime sotte & vulgaire que

l'on fait des rimes, & qui ne dise avec moy, que c'étoit avec beaucoup de raison que les Sevarambes à qui j'en parlay, les traiterent d'invention grossiére & barbare. On pourra dire que dans les Vers métriques on represente toutes sortes de gens & de caractéres, aussi bien que dans les Vers rimez, qui même ne sont pas si difficiles à composer: à quoy je repons que, pourvû qu'on sçache varier le genre des Vers selon la nature du sujet qu'on traite, il est difficile de remarquer, que ce soient des Vers metriques, & qu'on les prend plutôt pour une Prose harmonieuse qui émeut & qui touche les Passions, que pour un vain arrangement de mots qui ne font que choquer les oreilles délicates, comme font les Vers rimez avec leurs chutes & leurs retours, sans force & sans mouvement. Aussi l'on ne voit guéres que nos Poëmes fassent beaucoup d'effet sur le cœur, & si quelquefois ils en font, cela ne vient que de la beauté des pensées & de l'élégance des expressions & non pas du mouvement des pieds. Au contraire j'ay vû des Poëmes à Sevarinde, qui, quoy que fort médiocres pour ce qui est de l'esprit, ne laissoient pas de sembler merveilleux, quand ils étoient recitez ou chantez. J'y ay oüi chan-

chanter une Ode ſur les victoires que Sevarias obtint ſur les Stroukarambes, qui eſt à la vérité, pleine d'eſprit & de belles penſées, mais qui n'a pas la moitié tant de force, quand on la lit tacitement, que quand on l'entend reciter ou chanter. Alors elle ravit & tranſporte l'ame & touche ſi bien les paſſions qu'on n'eſt pas maître de ſoy-même. On y repreſente ſi bien le combat, le bruit des foudres de Sevarias, l'étonnement des Barbares, les cris & les hurlemens des mourans & des bleſſez, & la fuite des vaincus, qu'il ſemble qu'on voye une bataille réelle. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que le ſeul mouvement des pieds ſans les paróles, avec les notes de la muſique, ſur leſquelles on les chante, produiſent dans le cœur preſque tous les mouvemens qu'y produit le Poëme entier. C'eſt une choſe ordinaire aux Muſiciens de ce païs-lâ de faire des effets tout differens dans un même chant. Quelquefois ils excitent la joye, la colere, la haine, le mépris & même la fureur, & incontinent après ils calment ces paſſions & leur font ſuccéder la pitié, l'amour, la triſteſſe, la crainte, la douceur & enfin le ſommeil; & tout cela vient principalement de la force des Vers metriques. Je

croi qu'on n'aura pas de peine à croire cette vérité, puis qu'autrefois les Grecs faisoient tout cela, bien que leur langue n'y fût pas de beaucoup si propre que celle des Sevarambes, qui ont encheri sur eux & sur tous ceux qui les ont précédez.

Dans les langues grossiéres comme sont celles qu'on parle aujourd'huy en Europe & presque par tout ailleurs, on a une certaine maniére scrupuleuse d'arranger les mots, en mettant le nominatif devant le verbe & l'accusatif après, d'où dépend souvent le sens des phrases & des sentences, parce qu'on n'a pas une distinction claire & nette dans les déclinaisons & dans les conjugaisons. Au commencement les Latins en usoient de même, parce que leur langue étoit grossiére comme le sont encore aujourd'huy celles de la plupart des Nations, mais en suite comme ils se polirent, ils changerent la disposition de leurs mots & la rendirent plus libre dans les Vers & dans la Prose, bien que cela portât quelque obscurité dans le discours, par la ressemblance de quelques-uns de leurs cas dans les rimes, & de quelques personnes des temps dans les modes des verbes. Neanmoins ils préférérent la douceur & la cadence à la clarté de l'oraison, & consul-

té-

térent plutôt l'oreille que les régles de la Grammaire naturelle. Les Sevarambes en font autant, mais c'eſt avec beaucoup plus de ſuccès, car ils arrangent leurs mots comme il leur plaît, ſans apporter de l'obſcurité dans leurs ouvrages, parce que dans leur langue tous les cas des noms, & les perſonnes des verbes ont de différentes terminaiſons & ne font point d'équivoque comme dans le Grec & dans le Latin, ce qui la rend très-claire & très-facile. Ils ont même plus de cas & plus de modes que ces Nations anciennes, & leur langage eſt beaucoup plus diſtinct, non ſeulement à cauſe des termes qui derivent les uns des autres, mais auſſi par les prépoſitions qui marquent préciſément & ſans confuſion les diverſes actions & les qualitez des choſes.

Toutes ces raiſons & le ſoin qu'ils prennent tous d'apprendre les principes de la Grammaire, font qu'ils parlent mieux, & s'expriment plus nettement qu'aucune Nation du monde, d'où l'on peut conclure qu'ils nous paſſent autant en beauté de langage qu'en innocence & en politeſſe des mœurs, & qu'ils ſont, à la Religion près, les plus heureux Peuples de la terre. Mais outre les avantages naturels de

leur

leur langue ſur celles des autres Nations, les beaux eſprits qui l'ont cultivée, ont extrêmement contribué à ſon embelliſſement, & ſur tout un Poëte, auquel à cauſe de ſon grand génie ils ont donné le nom de Khodamias, c'eſt à dire eſprit Divin. C'eſt luy qui a compoſé la belle Ode dont nous avons déja parlé, & qui, tant par cet ouvrage incomparable que par pluſieurs autres piéces excellentes, s'eſt aquis parmy les Sévarambes une reputaton égale à celle qu'Homere & Virgile s'aquirent autrefois parmy les Grecs & les Romains. Son Style eſt pur, clair & naturel, ſes penſées juſtes & ſpirituelles, & le mouvement de ſes Vers ſi merveilleux, qu'il eſt impoſſible de les entendre, & de ne pas ſentir la paſſion qu'il veut émouvoir. On peut dire de luy qu'il étoit véritablement né Poëte, puis que dès ſa plus tendre jeuneſſe il faiſoit des Vers qui ſurprenoient les meilleurs eſprits de ſon temps. A l'âge de vingt ans il fit une piéce de Théâtre qui fut admirée de toute la Nation, & qui ne luy aquit pas ſeulement la réputation de grand genie, mais qui luy fit auſſi remporter ſur ſes Rivaux une victoire ſignalée, qui fut ſuivie de la poſſeſſion d'une belle perſonne qu'il aymoit éperdûment. Je croi que le recit de cette avanture ne ſera

pas

pas desagréable au Lecteur, puis qu'elle est assez singuliére pour mériter son attention.

HISTOIRE DE BALSIME'.

SOus le regne de Sevarkhemas il y avoit à Sevarinde une jeune fille nommée Balsimé, qui par sa beauté se faisoit admirer de tous ceux qui la connoissoient. Elle avoit toutes les graces que la nature peut donner à une femme. A la beauté du corps elle joignoit toutes celles de l'ame & de l'esprit, & il sembloit que le Ciel ne l'eût formée que pour faire voir en elle son chef-d'œuvre le plus achevé. Si la naissance eût pû ajoûter quelque chose à tous ces grands avantages, dans un païs où l'on n'en fait point de cas, Balsimé auroit autant surpassé toutes les filles de Sevarinde par la noblesse de son extraction, qu'elle les surpassoit en mérite & en beauté, car elle étoit du sang de Sevarias du côté de sa mere, & avant qu'elle eût atteint sa dix-huitiéme année, son pere fut élevé à la charge de Vice-Roy du Soleil sous le nom de

de Sevarkimpſas, qui ſur ſes vieux ans réſigna l'Empire à Sevarminas aujourd'huy regnant. Bien que l'élevation de ce Prince donnât un nouveau luſtre à toute ſa famille, néanmoins elle arrêta tout court la fortune de Balſimé, qui poſſedant tant de charmes n'auroit pas manqué d'être donnée au Vice-Roy, s'il n'eût pas été ſon pere. Elle ſe vit donc privée pour jamais de l'eſperance de monter ſur le Thrône & reduite à la néceſſité de ſe contenter d'un ſujet. Il eſt vray que, ſi d'un côté la fortune de ſon pere fut un obſtacle à la ſienne, de l'autre elle luy procura un autre eſpèce de bonheur, qui fut cauſe du grand éclat que ſon mérite & ſes avantures firent & font encore aujourd'huy parmy les Sevarambes, qui repreſentent ſouvent ſur le Théâtre les amours de cette belle perſonne avec ſon Khodamias. Avant que ce Poëte eût par ſes ouvrages merité ce nom glorieux, il s'appelloit Franoſcar : Il étoit né dans Sevarinde & dans la même Oſmaſie, où Balſimé avoit commencé de voir le jour ; ſi bien qu'ils s'étoient vûs dès leur plus tendre enfance, & quoy que l'amour n'eût point encore de part à leurs jeux & à leur familiarité, on remarqua pourtant que Franoſcar avant l'âge de
ſept

ſept ans avoit un penchant naturel pour la petite Balſimé, qui n'avoit que deux ans moins que luy. L'abſence ny l'éloignement ne purent changer cette inclination, car après ſon Stricaſion, & qu'il eut été mis dans une autre Oſmaſie que celle où il étoit né, pour y être élevé parmy les autres jeunes garçons de ſon âge, toutes les fois qu'il luy étoit permis d'aller rendre ſes reſpects à ſon pere & à ſa mere, il ne manquoit pas de viſiter Balſimé & de luy apporter quelque preſent de fleurs ou de fruits. Il y avoit dans une autre Oſmaſie un jeune garçon nommé Nefrida qui étoit à peu près de ſon âge. Ce Nefrida avoit comme Franoſcar de l'inclination pour Balſimé, avec laquelle on le faiſoit ſouvent chanter : car il avoit une voix admirable, & elle l'avoit preſque auſſi bonne que luy. Il étoit mieux fait de ſa perſonne que Franoſcar, quoy que l'un ny l'autre n'euſſent rien d'extraordinaire dans leur mine, & qu'ils fuſſent tous deux d'une taille aſſez mediocre. Mais dans leur tendre enfance Nefrida ſembloit être le plus aimable des deux, à-cauſe des charmes de ſa voix, qui luy attiroient l'amour de toute ſon Oſmaſie. Dès qu'il eut atteint l'âge de ſept ans il fut adopté par l'Etat

com-

comme tous les autres enfans, mais à cause des avantages de sa voix il fut élevé parmy ceux qui étoient destinez à chanter au Temple du Soleil les Hymnes qu'on fait à la loüange de ce bel Astre. Balsimé changea comme luy d'Osmasie, quand son Stricasion fut arrivé, si bien qu'ils ne se voyoient que rarement, & Nefrida n'ayant pas pour elle une aussi forte inclination qu'avoit Franoscar, il ne s'empressoit pas tant pour luy aller rendre visite & pour luy apporter des presens. Les premiéres années de leur enfance se passerent ainsi innocemment, sans que l'amour se mît de la partie, mais quand Balsimé fut parvenuë à sa quatorziéme année, & que sa beauté, qui croissoit tous les jours, l'eut fait admirer de tout le monde, mille cœurs commencerent à soupirer pour elle, & Franoscar & Nefrida ne furent pas seuls à la rechercher. Personne n'osa se declarer ouvertement jusqu'à ce qu'elle eût quinze ans accomplis, parce qu'avant cet âge on ne permet pas aux filles d'écouter les déclarations d'amour, ny aux garçons de leur en faire: mais malgré la sévérité des loix l'Amoureux Franoscar crut qu'il ne falloit pas perdre de temps, ny souffrir qu'un autre se déclarât avant luy. Pour cet ef-

effet il ſongea aux moyens de parler de ſa paſſion à ſa belle Maitreſſe de la meilleure grace qu'il pourroit, pour prévenir tous ſes Rivaux & s'établir dans ſon cœur avant aucun autre, ſçachant bien que les premiéres impreſſions ſont ordinairement les plus fortes, & que l'honneur de ſe dire le premier de ſes Amans, lui donneroit un grand avantage par deſſus tous ſes Concurrans. Il avoit remarqué depuis longtemps qu'avec une beauté merveilleuſe & des ſentimens généreux, Balſimé avoit l'eſprit délicat, & qu'elle aymoit fort la politeſſe; Et comme ces qualitez ſont d'elles-mêmes fort aymables, elles avoient autant contribué à l'eſtime & à l'amour qu'il avoit pour elle, que tous les autres charmes de ſa perſonne. Il avoit même prévû qu'il l'emporteroit ſur ſes Rivaux, par le moyen de ſes diſcours polis & de ſes beaux ouvrages, & cette conſideration fit qu'il s'attacha avec beaucoup plus d'application, qu'il n'auroit peut-être fait, à l'étude des belles lettres pour leſquelles il ſe ſentoit beaucoup de diſpoſition. Mais quand il ſçut que ſa charmante Maitreſſe avoit que paſſion extrême pour la belle Poëſie, qu'elle y avoit du naturel, & que même elle ſe mêloit quelquefois de faire des Vers, il ne

ne douta plus de la victoire, & il s'appliqua ſeulement aux moyens de la remporter avec éclat.

C'eſt la coutume des jeunes gens de toute la Nation des Sevarambes de faire ſouvent des aſſemblées publiques pour le divertiſſement, & ſur tout aux jours qu'on celèbre l'Oſparenibon, ou les ſolemnitez du mariage. On s'y exerce à divers jeux, & principalement à la dance, parce qu'elle eſt plus propre aux deſſeins galans qu'aucun autre exercice, & que contribuant beaucoup à la ſanté & à la bonne diſpoſition du corps, les loix ne l'ont pas ſeulement permiſe, mais l'ont même commandée. On y tient donc ſouvent le bal, ſoit dans les champs d'autour des Villes, ou dans les grandes ſales des Oſmaſies, deſtinées à cet uſage. C'eſt là qu'on fait ſouvent des aſſemblées de toutes ſortes de gens, mais ſur tout des filles & des garçons à marier, qui peuvent ouvertement y parler d'amour, & ceux qui s'en aquitent le mieux ſont ordinairement les plus loüez, parce que ces aſſemblées ſe font plus pour cela que pour aucun autre deſſein. Si quelque jeune Amant a le don de bien dancer ou de bien chanter, ou s'il a l'eſprit de compoſer quelque bel ouvrage à la loüange de ſa Maitreſſe,

treſſe, il le peut faire paroître dans ces occaſions; & bien que cette liberté donne ſouvent de la jalouſie aux intéreſſez, ils n'oſeroient la témoigner publiquement, parce qu'on y agit ſans malice & avec une franchiſe & une ſimplicité qu'on ne voit nulle part ailleurs. Franoſcar avoit un couſin, qui ayant paſſé ſa dix-huitiéme année ſe trouvoit ſouvent dans ces aſſemblées pour y faire une Maitreſſe, & tâcher d'acquerir les bonnes graces de celle qu'il trouveroit la plus à ſon gré. Il étoit bien fait de ſa perſonne, il avoit de la franchiſe & du courage autant que tout autre, mais n'avoit que médiocrement de l'eſprit. C'étoit la le partage du parent de Franoſcar; c'eſt pourquoy il l'employoit quelquefois pour faire des Vers & des chanſons à la loüange des filles dont il vouloit aquerir les bonnes graces, ce qui ne lui réüſſiſſoit pas; car bien que ces Vers fuſſent fort jolis, qu'on fit ſemblant de croire qu'ils étoient de ſa façon, & qu'on prît plaiſir à les luy faire reciter, neanmoins perſonne ne le croyoit aſſez habile pour les avoir compoſez, parce que ces diſcours n'en ſoutenoient nullement le caractére. On fit long-temps des recherches pour en découvrir le véritable Autheur, mais ce fut en vain,

vain, car Franoſcar ſe cachoit ſi bien, & tenoit le commerce qu'il avoit avec ſon couſin ſi ſecret, qu'on ne put jamais s'en appercevoir. Comme il étoit fort jeune, & que les marques qu'il avoit données de ſon eſprit n'avoient paru qu'à ſes Précépteurs, on ne ſoupçonna jamais qu'il fût l'autheur de tous ces petits ouvrages, où brilloit une pointe & une netteté d'eſprit, qu'on ne pouvoit attribuer à ſon couſin, quoy qu'il s'en fit honneur, & ſe vantât de les avoir faits. Un jour de ſolemnité & dans une Oſmaſie où ſe devoient trouver beaucoup de jeunes gens, entr'autres la ſœur aînée de Balſimé, Franoſcar donna le Portrait en vers de cette jeune beauté à ſon couſin pour le lire devant la Compagnie, quand il verroit l'occaſion favorable. Celuy-ci prit aſſez bien ſon temps, & lut cet ouvrage devant l'aſſemblée avec un ſuccès merveilleux. Tout ce qu'il avoit fait voir auparavant n'étoit rien en comparaiſon de ce Portrait. On y voyoit briller tant d'eſprit & de politeſſe, & la charmante Balſimé y étoit ſi naïvement depeinte, ſous le nom de Labſinemis, que ceux qui la connoiſſoient s'écriérent tous à la fois, c'eſt la vive peinture de la jeune Balſimé. Cet ouvrage fut admiré de tout le monde, & l'on

l'on tâcha plus que jamais d'en découvrir le véritable Auheur, mais on ne put réüssir dans cette recherche. La charmante personne qui étoit l'Original de ce Portrait, ne manqua pas d'être avertie de ce qui s'étoit passé dans cette assemblée, & comme elle étoit fort sensible à la gloire, elle se sentit agréablement flater à celle que luy avoit procuré cette avanture. Elle souhaita passionnément de connoître l'Autheur d'un ouvrage, qui faisoit si publiquement éclater les charmes de sa beauté, avant même qu'elle fût parvenuë à sa perfection. Franoscar, qui ne manquoit pas d'espions, sçut dans peu de temps tout ce qui se passoit dans son ame, & voyant que l'occasion étoit telle qu'il l'avoit souhaitée, il luy envoya dans un bouquet de fleurs, un ouvrage en vers, qui representoit si bien l'état de son cœur & de sa passion, & luy déclaroit son amour en des termes si tendres & avec des paroles si touchantes que la jeune Balsimé ne put s'empêcher d'en être touchée & de concevoir une estime toute particuliére pour un Amant, qui luy faisoit sa déclaration d'une maniére si délicate & si glorieuse pour elle. Mais parce qu'elle n'étoit pas d'un âge à recevoir ses soins, elle se contenta de sçavoir qu'il l'aymoit &

qu'il étoit le véritable Autheur de son Portrait en Vers, sans qu'elle le déclarât à personne, & sans même témoigner à Franoscar qu'elle en eût aucune connoissance. Cependant Nefrida, son autre Amant, se sentit touché d'une espèce de jalousie, de voir qu'un autre que luy eût si publiquement obligé Balsimé, & fait voir l'estime & la passion qu'il avoit pour elle, avant qu'il luy fût permis de se déclarer. Il vit par cette conduite qu'il avoit un Rival redoutable, & qui selon toutes les apparences luy disputeroit fortement le cœur du bel objet qui les enflamoit tous deux. Mais comme ce Rival ne paroissoit pas & qu'il s'imagina que personne n'étoit si avant que luy dans l'estime de Balsimé, à cause de leur longue familiarité, il se flata de l'esperance, qu'elle ne luy préféreroit personne, quand il luy auroit ouvertement declaré la tendre passion qu'il avoit pour elle. Et pour faire voir qu'il prenoit beaucoup de part à sa gloire, & qu'il n'avoit point de plus forte envie que celle d'y contribuer de toute sa puissance, il mit le Portrait que son Rival avoit fait d'elle, en musique, & le chanta d'une maniére si ravissante dans une assemblée, où l'on disputoit de la gloire de bien chanter, qu'il gagna hautement le prix qu'on y destinoit au vainqueur.

queur. Après cette victoire, où les Musiciens les plus fameux de Sevarinde furent vaincus par ce jeune homme; il fut porté sur un char de triomphe, de l'amphithéâtre au Temple du Soleil, auquel il offrit un Sacrifice de parfums, selon la coutume, puis il se fit porter à l'Osmasie où demeuroit Balsimé, & mit à ses pieds le prix qu'il avoit gagné, pour luy témoigner publiquement son estime & son amour. Ce sacrifice éclatant remplit toute la Ville, & dans peu de temps toute la Nation de la renommée de Balsimé: tout le monde parloit de son bonheur & de sa beauté, & avant sa quinziéme année elle effaçoit déja toutes les belles de son temps. Le Vice-Roy même la voulut voir tout âgé qu'il étoit, & souhaita vray semblablement d'être plus jeune pour la pouvoir posseder.

Peu de temps après elle entra dans sa quinziéme année, & se vid dans la liberté de souffrir tous ceux qui luy rendroient des soins, & de choisir entr'eux celuy qui se rendroit le plus digne de son estime. Franoscar & Nefrida, comme ses premiers Amans, crurent que personne ne pouvoit raisonnablement leur disputer le cœur de leur belle Maitresse, mais ils se tromperent tous deux dans leurs conjectures; car après avoir vû rejetter un grand nombre de Pretendans,

enfin il en vint un qui pensa les perdre tous deux. C'étoit un jeune-homme le mieux fait de sa personne qu'il y eût dans toute la Nation, & qui par les avantages du corps sembloit être le seul digne de l'incomparable Balsimé. Dès le moment qu'il parut à ses yeux elle fut surprise de sa bonne mine, & ne put s'empêcher de l'aymer; si bien que dans un instant il fit plus de progrès dans son jeune cœur, que les deux autres n'en avoient fait dans deux années de recherche & de service. Ils s'en apperçurent bien-tôt l'un & l'autre, & ce fut alors que le Poëte & le Musicien commencerent à sentir les épines d'un amour, dont ils n'avoient encore vû que les roses. Cela fit qu'ils s'unirent fortement tous deux pour ruiner leur Rival, mais tant que leur Maitresse ne le connut que de vûë, tous leurs efforts furent inutiles. Pendant quelque temps elle ne songeoit qu'à luy, elle ne parloit que de luy, & rien ne lui plaisoit que luy; & voyant qu'il ne s'empressoit pas assez pour luy rendre ses soins, elle en soupira, elle en gémit, & si la pudeur ne l'eût retenuë, elle l'auroit été trouver elle-même, pour luy découvrir son amour. Tels furent les commencemens de sa passion, à laquelle son nouvel Amant ne répondoit que froidement, ce qui la mettoit

au deſeſpoir, & luy fit d'abord croire qu'il aimoit ailleurs, ou qu'il ne l'eſtimoit pas aſſez. Dans cette penſée elle fit tous ſes efforts pour découvrir ſes intrigues: mais après une exacte recherche, elle reconnut enfin que ce bel homme, qu'elle & pluſieurs autres filles aymoient éperdûment, n'étoit qu'un beau corps ſans ame, qui aimoit toutes celles qui luy témoignoient de l'amitié, & qui étoit toûjours pour la derniére qui luy parloit.

Balſimé qui faiſoit beaucoup de cas de l'eſprit & qui en avoit infinîment, fut extrêmement mortifiée, quand elle connut que ſon nouvel Amant en avoit ſi peu, & cette connoiſſance contribua beaucoup à moderer l'ardeur qu'elle avoit pour luy: mais elle ne fut pas capable d'effacer de ſon cœur toutes les impreſſions que ſa bonne mine y avoit faites.

Dans cet état elle ſe voyoit également partagée entre ſes trois Amans: l'un la captivoit par ſa bonne mine, l'autre par les charmes de ſa voix, & le troiſiéme par la douceur de ſes paroles pleines d'eſprit & de politeſſe. Quelquefois les plaiſirs qu'elle prenoit avec tous les trois ſuccédoient l'un a l'autre, & il arrivoit qu'après qu'elle avoit ſatisfait ſes yeux ſur le viſage du pre-

mier, elle se laissoit ravir l'oreille aux divins concerts du second, & enfin, lorsqu'elle commençoit à se lasser de ces deux, elle soupiroit pour la conversation ingenieuse de Franoscar, en qui elle trouvoit des charmes dont son esprit ne se lassoit jamais. Elle étoit d'autant plus sensible à ces plaisirs, qu'elle unissoit en sa personne les trois grands avantages qui les rendoient considerables, & ce n'étoit pas sans chagrin qu'elle voyoit partagées en trois hommes differens, les qualitez qu'elle auroit bien voulu trouver en un seul Amant.

Cependant le Vice-Roy venant à mourir, toute la Nation fut occupée au choix d'un Successeur, & le sort étant tombé sur le Sevarobaste Kimpsas, pere de Balsimé, il se vit élevé sur le Thrône du Soleil & fut nommé Sevarkimpsas.

Cette haute dignité donna un nouvel éclat à toute sa famille, & dans un autre païs que dans Sevarambe, elle auroit pû détruire les esperances des trois Amans de Balsimé: mais quoy que cette élection inspirât à nos trois Amans un nouveau respect pour leur Maitresse, bien loin de les éloigner du doux espoir de la posseder, elle les delivroit de la crainte que la mort du dernier Vice-Roy leur avoit donnée; car ne sachant pas qui

luy

luy devoit ſucceder, ils avoient eu tous trois, & ſur tout l'amoureux Franoſcar, une juſte apprehenſion que le nouveau Lieutenant du Soleil uſant de ſon droit & de ſon authorité, ne leur ravît pour jamais le bel objet de leur amour. Mais quand ils virent que le pere de Balſimé devoit régner, toutes leurs craintes ſe diſſiperent de ce côté-là, & ils n'eurent plus à vaincre que l'irréſolution de leur aimable Maitreſſe. Franoſcar & Nefrida quoi que Rivaux ſe connoiſſant depuis leur enfance, ayant tous deux du merite & s'étant vûs preſque ruinez par le troiſiéme Amant de Balſimé, s'étoient fortement unis & vivoient dans une étroite amitié, ſans ſe porter aucune envie, chacun ſouhaitant de voir heureux ſon amy par par la joüiſſance de ſa Maitreſſe, s'il ne la pouvoit poſſeder luy-même. Ils agiſſoient tous deux de concert en diverſes rencontres, & lors que le Poëte avoit compoſé quelque bel ouvrage, le Muſicien ne manquoit pas d'y ajouter les charmes de la muſique. Et comme ils étoient tous deux chacun dans ſon art les plus excellens de toute la Nation, ils remportoient toûjours les prix deſtinez au plus habile Poëte & au plus excellent Muſicien. Cela flattoit agréablement la belle Balſimé, dont les loüanges

voloient de toutes parts avec éclat dans les beaux ouvrages de ces deux génies extraordinaires. Ils convinrent tous deux d'en composer un à la loüange du nouveau Vice-Roy & d'aquerir par là son estime & sa faveur, ce qu'ils firent d'une maniére fort éclatante: car comme dans ces occasions tous ceux qui excellent dans les belles lettres & dans les beaux arts, ont accoutumé de se surmonter eux-mêmes, pour s'aquerir l'estime du Souverain & de toute la Nation, & pour gagner par quelque chef-d'œuvre la récompense qu'on donne au mérite, ces deux illustres Rivaux vainquirent hautement tous ceux qui oserent leur disputer le prix de la gloire. Franoscar mit en beaux Vers l'oraison du Soleil, que Sevarias avoit autrefois faite en Prose, & Nefrida la chanta si mélodieusement que tous ceux qui l'oüirent en furent ravis. Ils ajoûterent à cette oraison l'éloge du nouveau Vice-Roy, & le loüerent de si bonne grace qu'ils aquirent l'un & l'autre son estime & sa faveur. Après cela ils furent menez de l'Amphitheâtre au Temple sur un char de triomphe, & quand ils eurent selon la coutume offert au Soleil un sacrifice de parfums, ils se firent porter chez Balsimé, & tous deux luy offrirent les prix qu'ils avoient remportez.

Ces

Ces témoignages éclatans de leur passion, la flatoient agréablement, & luy inspirant quelque mépris pour son autre Amant, qu'elle voyoit vivre sans gloire, la faisoient pancher peu à peu vers ces deux icy, bien que de temps en temps la bonne mine du premier, fit le principal objet de ses desirs. Elle flota de cette maniére sans pouvoir se détermiher, jusques au temps ordonné par les loix pour se déclarer en faveur d'un seul Amant à l'exclusion de tous les autres. Franoscar & Nefrida qui regardoient ce jour comme celuy qui devoit décider de leur bonne ou de leur mauvaise fortune, s'unirent plus fortement que jamais, pour faire exclure leur Rival, & pour faire déclarer l'irresoluë Balsimé en faveur du Poëte ou du Musicien. Franoscar composa dans cette vûe un Poëme qu'il apella le Prix du Mérite, & par la faveur de ses amis, il obtint un ordre du Vice-Roy pour faire representer cette piéce par les personnes intéressées. Balsimé devoit être la récompense du Vainqueur & devoit-elle-même juger du mérite des Acteurs. Toute la piéce rouloit sur les avantages de la Musique & sur la gloire de la Poësie & du bel esprit, les trois Amans y joüerent chacun son rôle, & Franoscar leur fournit de bonne foy tout ce qu'on pouvoit

dire, à l'avantage de leur ſujet. Le premier qui étoit auſſi bien fait qu'un jeune homme le puiſſe être parla avant les deux autres, & dit de ſi belles choſes à ſa Maitreſſe, que, s'il eût eu le don de les prononcer de bonne grace, & d'animer ſes paroles, par les geſtes & par le ton de la voix, on croit qu'il auroit emporté dès la premiére attaque un cœur qui étoit déja tout diſpoſé à le choiſir: mais comme il avoit peu d'eſprit, il dit les choſes d'une maniére ſi fade & ſi peu animée, qu'elles perdirent toute leur force dans ſa bouche & donnerent à ſon Juge le deſir d'écouter ſon ſecond Amant. Celuy-cy prenant ce temps favorable, chanta devant ſa Maitreſſe avec tant de grace & fit ſi bien éclater les avantages de ſon art par ſes paroles, par ſes geſtes & par les charmes de ſa voix qu'il effaça de l'eſprit de Balſimé preſque toutes les impreſſions que ſon Rival y avoit faites.

Au Muſicien ſucceda le Poëte, qui dit des choſes ſi ſpirituelles à la loüange de la Poëſie, qu'il ravit tous les Aſſiſtans. Il fit enſuite un diſcours à ſa Maitreſſe pour luy repreſenter ſon amour, ſa conſtance & ſa fidélité, & luy peignit ſi bien la grandeur de ſa paſſion, que

Tome 2 Pag. 275



que ſe laiſſant enfin toucher à ſes priéres & perſuader à ſes raiſons ; & voyant que le Vice-Roy & tout le Peuple faiſoit des acclamations en faveur de Franoſcar, elle luy donna la main en ſigne de préférence. Enſuite elle monta avec luy ſur le char de triomphe, alla de l'Amphitheâtre au Temple, d'où, après qu'ils eurent fait leur ſacrifice à l'Aſtre de la lumiére, ils ſe firent porter dans tous les principaux endroits de la Ville, où de tous côtez ils entendirent les acclamations & les applaudiſſemens du Peuple.

Peu de temps après, le jour de leur Oſparenibon étant arrivé, ils furent tous deux unis par les liens d'un legitime mariage. Franoſcar après avoir gagné pendant dix ans tous les prix de la Poëſie, compoſa la belle Ode dont nous avons parlé, à la loüange de Sevarias, & mérita par cet ouvrage incomparable le nom glorieux de Khodamias, c'eſt à dire eſprit Divin ; il monta dans la ſuite de degré en degré, juſques à la dignité de Sevarobaſte, & quand la belle Balſimé eut perdu le premier éclat de ſa

jeuneſſe & de ſa beauté & les charmes de ſa voix elle reconnut mieux que jamais que les avantages de l'eſprit étant plus ſolides & plus durables que ceux du corps, ils meritent auſſi de leur être préférez.

Voila l'hiſtoire des amours du Poëte Khodamias, ſi fameux parmy les Sevarambes & de la belle Balſimé, dont la mémoire ne ſe perdra jamais, & qui vrayſemblablement paſſera de pere en fils dans toute la Poſtérité, tant que la langue des Sevarambes & le Prix du merite fait par Franoſcar dureront. On repreſente cette piéce de cinq en cinq ans, & je l'ay vue moy-même repreſenter deux fois avec un plaiſir extrême.

Après avoir rendu comte de ce que j'ay jugé le plus digne de remarque dans cette heureuſe Nation, il ne me reſte qu'à dire quelque choſe de la maniére dont nous vêcumes dans nôtre Oſmaſie, pendant tout le temps que je demeuray à Sevarinde, & des moyens dont je me ſervis enſuite pour quiter ce Païs & pour paſſer en Aſie. J'ay déja dit qu'on nous avoit logez tous enſemble dans une Oſmaſie, & qu'on m'en avoit fait Oſmaſionte, que la plupart de mes gens étoient employez aux bâtimens

mens, que quelques-uns avoient des offices dans le logis qui les occupoient, & qu'ainsi chacun travailloit à des heures réglées suivant l'employ qu'on luy avoit donné. Nous avions aussi des femmes esclaves, car pour les libres il ne nous étoit pas permis d'en avoir, excepté, celles que nous avions amenées de Hollande. Nous eumes plusieurs enfans d'elles, & nous les élevâmes jusques à l'âge de sept ans; après quoy par une grace spéciale, ils furent adoptez par l'Etat comme ceux des Sevarambes.

Mais cela ne se fit pas sans difficulté, Sevarminas assembla son Conseil sur cette matiére, & la chose fut debatuë de part & d'autre. Les uns disoient que nous étions étrangers & une génération maligne; que nous étions petits de stature & d'une foible constitution, & qu'il n'étoit nullement convenable de nous mêler avec les Sevarambes, de peur que ce mélange de nôtre sang avec le leur, n'y apportât du changement & de la corruption. Ceux qui étoient pour nous disoient au contraire, que bien que nous fussions étrangers, nos enfans ne l'étoient pas, puis qu'ils étoient nez dans le païs & sous la protection des loix; &

que ce seroit faire une injustice à ces pauvres innocens, & les priver de leur droit naturel, que de les separer des autres. Ils ajoûtoient que nos mœurs avoient été passablement bonnes, depuis que nous avions vêcu parmy eux, & que nous nous étions fort bien accommodez aux coutumes du pais; Que véritablement nous étions foibles & petits, mais que la plupart de nos enfans étant nez dans Sevarinde de meres fortes & robustes, ils sembloient déja promettre qu'ils deviendroient un jour grands, puissans & vigoureux comme elles. On disoit d'ailleurs que, puis qu'ils étoient élevez parmy les jeunes gens de la Ville, il y avoit lieu d'esperer qu'ils recevroient comme eux les mœurs & les habitudes honnêtes du païs. Qu'on avoit heureusement fait cette experience dans les Parsis, lors même que l'Etat étoit encore tout nouveau & peu assuré, quoy qu'ils fussent plus considerables que nous en nombre & en autorité. Qu'ainsi il n'y avoit rien à craindre du côté de nos enfans ny de nôtre sang, parce que la plupart des hommes n'étoient méchans qu'à cause du mauvais Gouvernement

ment de leur païs, & des mauvais exemples qu'ils voyoient dès leur enfance. Sermodas plaida fortement nôtre cause, & la gagna ; si bien que nos enfans furent reçus & adoptez par l'Etat, comme les autres, sans aucune difference.

Il est presque incroyable combien la constitution de nos corps changea dans trois ou quatre ans de temps, par la sobriété, par l'exercice moderé, par les divertissemens que nous mêlions à nôtre travail, & par le peu de soucy que nous avions des choses de la vie. Nos hommes & nos femmes rajeunirent presque tous, & devinrent beaucoup plus forts & plus vigoureux qu'ils n'étoient auparavant. Quelques-unes de nos Hollandoises qui n'avoient jamais pû avoir des enfans en Hollande devinrent fertiles à Sevarinde. Nous vivions sans chagrin & sans soucy, & ne songions qu'à nous divertir, quand nous avions fini nôtre travail. La Dance, la Musique, la promenade, les spectacles publics, que nous voyions de temps en temps, & tous les autres divertissemens, qui sont en grand nombre en ce Païs-là, nous occupoient agréablement

ment & rendoient joyeux & sociables les plus *melancoliques* d'entre nous. Au commencement nous eumes presque tous la fiévre, & même quelques-uns en moururent, mais après cela nous nous portâmes le mieux du monde, & il sembloit que cette maladie eût consumé toutes les mauvaises humeurs de nôtre corps.

Nous conversions familiérement avec les Sevarindiens, qui au commencement ne pouvoient se tenir de rire, quand ils voyoient quelques petites gens que nous avions parmy nous, & quand ils leur entendoient prononcer leur langue Hollandoise, qu'ils comparoient au langage des chats & des chiens. Ils nous faisoient plusieurs questions touchant nôtre Continent, nous demandoient si nôtre païs étoit aussi beau que le leur, si les femmes & les hommes y étoient bâtis comme nous, à quoy ils ajoûtoient plusieurs autres questions de cette nature. Après cela ils exaltoient les loix & les coûtumes que Sevarias leur avoit laissées, & concluoient que toutes les autres Nations étoient miserables & aveugles auprès de la leur; en quoy ils avoient sans doute raison. Ils nous traitoient avec beaucoup de douceur, & pour moy j'étois

fort

fort civilement receu parmy les plus Grands, & je converſois familiérement avec eux. J'étois même quelquefois introduit chez le Vice-Roy avec qui j'ai eu trois ou quatre converſations, ce qui me faiſoit beaucoup conſiderer & me donnoit entrée chez tous les Magiſtrats. Quelquefois j'allois à la chaſſe avec eux, & j'y menois quelques-uns de mes gens, & entre autres Van-de-Nuits, qui s'étant malheureuſement trouvé devant un Ours qu'on avoit bleſſé; fut dechiré par cet animal furieux avant que de pouvoir être ſecouru. Cet accident nous cauſa une grande affliction à tous, & principalement à moy, qui l'aymois beaucoup, & qui le regardois comme le plus fidèle de tous mes amis, & le plus digne de mon amitié. Il laiſſa deux femmes & cinq enfans, qui, à ce que je croi, ſont encore en vie.

Il y avoit un certain Sevarobaſte nommé Calſimas qui me prit en amitié, & qui me faiſoit ſouvent aller chez luy, où il me faiſoit même manger à ſa table. il avoit voyagé en Perſe, aux Indes & à la Chine, mais il n'avoit jamais été vers l'Occident de nôtre Continent;

&

& comme il étoit fort curieux d'en ſçavoir des nouvelles, & moy plus capable de luy en dire que pas un de nôtre compagnie, il ſe plaiſoit fort à s'entretenir avec moy, & me contoit à ſon tour ce qu'il avoit remarqué dans ſes voyages, & les avantures qu'il avoit eues. Quelquefois il nous venoit voir à nôtre Oſmaſie, & ſouvent il me menoit à la Campagne pour prendre le divertiſſement de la Chaſſe, de la Pêche, & des autres plaiſirs champêtres. Cette familiarité fréquente me fit acquerir ſon amitié, de ſorte que j'étois un de ſes plus grands favoris.

Ce fut auſſi par ſon moyen que j'obtins permiſſion de retourner en Europe, ce qui nous avoit déja été refuſé. Car après avoir demeuré près de quinze ans dans ce Pays-là, un violent deſir de revoir ma Patrie s'empara de mon cœur malgré toute ma raiſon. J'y reſiſtay fort long-temps, mais voyant qu'on alloit envoyer un vaiſſeau en Perſe, où l'un des Enfans de Calſimas devoit s'embarquer, je ne pus plus moderer l'impétuoſité de mes deſirs, & je ne ſongeai qu'aux moyens de les ſatisfaire, Le conflit qu'il y avoit

voit eu long-temps entre mon cœur & ma raiſon, avoit fait impreſſion ſur mon corps, j'en avois maigry, & mon humeur d'aſſez gaye, étoit devenuë ſombre & melancolique. Calſimas s'en apperçut, & m'en demanda la cauſe. Je tâchay quelque temps de la lui cacher, mais enfin je fus contraint de la luy dire ingénûment ſur la promeſſe qu'il me fit de me ſervir dans mon deſſein. Quand il ſçut le ſujet de mon chagrin, il tâcha de l'adoucir par pluſieurs bonnes raiſons: mais ayant appris que je m'en étois objecté de ſemblables, ſans pouvoir vaincre ma paſſion, & que mon eſprit s'oppoſoit vainement aux mouvemens de mon cœur, il me promit de faire pour moy ce qu'il pourroit, afin d'obtenir du Conſeil la liberté de m'en retourner, ſous promeſſe de revenir avec la femme & les enfans que j'avois laiſſés en Hollande, comme je luy faiſois accroire, pour avoir un juſte prétexte de revenir en Europe. Il eſt bien vray que c'étoit mon véritable deſſein, & que, depuis que je ſuis en Aſie, je ſens croître en moy le deſir de retourner à Sevarinde, pour

y

y passer le reste de mes jours, quand j'auray satisfait au violent desir que j'ay de revoir ma Patrie, & d'y prendre avec moy une personne qui m'est fort chere, si je la trouve encore en vie. Et mon desir est d'autant plus juste & raisonnable qu'outre les avantages de ce Païs, j'y ay laissé trois femmes & seize enfans qui à ce qui je croi, vivent tous encore, & que je n'aurois pas abandonnez pour un seul moment, si l'envie de joindre à leur nombre le premier fruit de mes amours ne m'y eût fortement, sollicité.

Cependant Calsimas voyant les aprêts qu'on faisoit pour envoyer des gens en Perse, & sçachant que la passion de faire ce voyage s'augmentoit tous les jours en moy, fit tous ses efforts pour obtenir du Vice-Roy la permission que je demandois. Il y trouva beaucoup de difficultez, & la chose n'auroit jamais reüssi, comme il me le fit comprendre depuis, si on l'eût mise en déliberation dans le Conseil. Mais il para ce coup, & sceut si bien toucher le cœur de Sevarminas, qu'à sa priére & par un mou-

mouvement de pitié qu'il eut pour moy, il me permit de m'embarquer ſecretement avec le fils de Calſimas & ſes compagnons, après m'avoir fait promettre de revenir & de ne point parler de leur Nation aux Peuples de nôtre Continent.

Dans le même temps que nous devions partir, il y avoit des vaiſſeaux prêts pour aller faire de nouvelles découvertes dans la mer intérieure, dont nous avons déja parlé. Je fis accroire à mes gens que je voulois aller faire un voyage dans cette mer par pure curioſité, & laiſſant mon Lieutenant Deveſe à ma place, je pris congé d'eux, non ſans beaucoup de larmes & de ſoupirs. Mes femmes s'oppoſerent tant qu'elles purent à mon deſſein, mais voyant que j'étois inébranlable, elles ſe conſolerent dans l'eſperance de mon retour.

Je partis donc de Sevarinde l'an 1671. & avant que de paſſer les montagnes j'allay voir le valon de Stroukaras dont j'ay déjà fait la deſcription. En-ſuite ayant repaſſé les montagnes par où nous étions venus, j'arrivay à Sporonde avec ma compagnie, où j'avois pour principal amy le fils de Calſimas nom-

nommé Bakinda, jeune homme d'environ trente ans, fort ſage & fort prudent.

A Sporonde je vis quelques-unes de mes anciennes connoiſſances, comme Carshida qui s'appelloit alors Carshidas, à cauſe de la nouvelle dignité de Deroſmaſiontas qu'il avoit aquiſe dans Sporonde. Albicormas étoit mort deux ans auparavant, après avoir reſigné ſon Gouvernement au Sevarobaſte Galokimbas, que le Vice-Roy avoit envoyé pour gouverner à ſa place. Benoſcar demeuroit encore dans les Iles, & avoit l'employ qu'avoit Carshida lors que nous y paſſâmes la premiére fois.

Quand nous eumes demeuré quelques jours à Sporonde nous deſcendimes par eau juſques au Lac de Sporaskompſo où nous trouvâmes un vaiſſeau d'environ trois cens tonneaux qui nous attendoit. Nous y montâmes, moy vingt-cinquiéme, outre l'équipage, & nôtre navire fut remorqué par trois galiotes juſques à la mer ; car il faiſoit un ſi grand calme que nous ne pouvions nous ſervir de nos voiles. Nous ne ſortimes pas par la Baye, où Maurice étoit entré, mais par un autre Canal tirant ſur l'Orient,

rient, qui mene tout droit du Lac à la mer. L'Ocean étoit fort calme quand nous y entrâmes, & nos galiotes furent obligées de nous remorquer plus de vingt lieuës en mer avant que nous pussions trouver du vent. J'appris qu'elle étoit toûjours calme dans cette saison pendant un mois ou deux, mais que tout le reste de l'année elle etoit pleine d'orages & de tempêtes tout le long de ces côtes. Deux jours après le départ de nos galiotes, il se leva un petit vent de Sud-Oüest qui se rafraîchissant peu à peu, nous poussa vers la haute mer sans aucune violence, quoy qu'avec assez de force & de vitesse, durant l'espace de cinq jours. Au sixiéme il cessa de souffler, & nous fumes obligez de prendre un autre vent de côté qui nous poussa pendant sept ou huit jours vers le lieu où nous tendions. Alors nous nous servimes encore d'un autre vent, & ainsi changeant de temps en temps nous arrivâmes enfin sur les côtes de la Perse, soixante & huit jours après nôtre départ de Sporonde.

Là nos voyageurs se diviserent deux à deux & prirent tous des routes diver-

verses, après être convenus du temps de leur retour. Par bonheur Bakinda & son camarade, nommé Foniscar après avoir changé de nom & pris des noms Persans, tirerent du côté d'Occident, & je les accompagnay jusques à Hispahan Ville Capitale de la Perse. Après y avoir demeuré quelque temps avec eux, je leur demanday congé pour faire mon voyage d'Europe. Je l'obtins sans peine, si bien que profitant de l'occasion de la Caravane, je me mis en chemin pour continuer mon voyage. Je vis en passant toutes les Villes qui étoient sur nôtre route, dont je ne parleray point icy, parce que plusieurs en ayant fait la description depuis long-temps, elles sont connuës de tous les curieux.

Pour donc abreger un discours qui pourroit être ennuyeux, je me contenteray de dire qu'enfin j'arrivay à la Ville de Smirne en bonne santé, où j'espere de m'embarquer bien-tôt sur la Flotte de Hollande qui doit partir au premier jour.

Voila ce que nous avons tiré des memoires du Capitaine Siden, que nous avons mis dans le meilleur ordre qu'il nous a été possible, sans y rien ajoûter que ce qui étoit nécessaire pour lier les matiéres & leur donner

une

une forme d'hiſtoire, que l'on pût lire ſans peine dans un livre entier, & non pas en fragmens comme nous les avons trouvez. Il y a quelque lieu de croire que l'Autheur étoit incertain s'il la publieroit ou non, parce que ſes papiers étoient écrits plus en forme de mémoires, pour ſon uſage particulier, que pour être donnez au public. Et cela paroît d'autant plus certain qu'il n'y a pas ſpécifié toutes choſes, comme une hiſtoire le demanderoit, & qu'il a abrégé certains endroits où il ſemble qu'il auroit du s'étendre davantage, & paſſé ſous ſilence pluſieurs choſes qu'il auroit falu décrire dans une hiſtoire exacte & complette & expliquer des choſes dont il ne parle plus en-ſuite, comme des Epithetes du Soleil, & quelques autres matiéres. Neanmoins il en dit aſſez pour en faire un corps d'hiſtoire tel que nous le donnons au public.

Nous eſperons que le Lecteur en ſera content, puis que c'eſt tout ce que nous luy avons pû donner, & que peut-être il y trouvera du plaiſir & en retirera quelque utilité.

F I N.

AVERTISSEMENT.

ESTIENNE ROGER, vient d'achever une nouvelle édition de tous les ouvrages de Feu Mr. Arcangelo Corelli, qui est gravée de la derniére beauté & corrigée avec beaucoup d'exactitude. Il a joint le Portrait de Corelli à cette édition & il a gravé ses solos du même Format, afin qu'on puisse relier tous ses ouvrages ensemble.

Estienne Roger, *a aussi placé dans ce Catalogue des Chiffres au devant de chaque ouvrage, afin que les Amateurs puissent connoître quand ils voyent un livre parmi les Piéces pour le Hautbois & parmi celles pour les Violons ou les Flûtes &c. Si c'est un même ouvrage, car si on trouve le même nombre devant l'ouvrage c'est un même livre. Il l'a fait aussi afin que l'on puisse demander ce que l'on desire par ces nombres, en marquant ces nombres dans les lettres par lesquelles on en donne la Commission, & afin aussi que ses ouvriers ne puissent jamais se tromper à fournir ce qu'on leur demande.*

CATALOGUE
DE
MUSIQUE.

Catalogue d'un Asortiment general de Musique, qui se vend à Amsterdam par Estienne Roger, *Marchand Libraire, chez qui l'on trouve aussi toutes sortes de livres, & particuliérement en François & en Latin. Les Particuliers, & sur tout les Libraires qui voudront entretenir Correspondance avec lui, en livres ou en Musique, n'ont qu'à lui écrire.*

On trouve les mêmes livres de Musique à Londres chez Henry Ribotteau, à Berlin chez A. Dussarrat, à Hall chez A. Sellius, à Cologne chez P. Poner, à Bruxelles chez Joseph Serstevens Marchands Libraires, & à Hambourg chez Jean Chrestien Schickhardt, fameux Componiste.

DIVERS TRAITTEZ DE MUSIQUE.

Elemens ou principes de Musique avec la maniére du chant par Mr. Loulié. f 1. 10

Nouvelle methode de Mr. Rousseau pour aprendre à chanter avec la maniére de faire les agréments quand ils ne sont point marquez. f 0. 15

Principes trez faciles pour bien aprendre la Musique, qui conduiront promptement ceux qui ont du naturel pour le chant jusqu'au point de chanter toute sorte de Musique promptement & à livre ouvert par le Sr. l'Affilard ordinaire de la Musique du Roy. f 1. 10

Le même livre de Mr. l'Affilard avec des Airs spirituels & des Motets pour ceux qui veulent se consacrer à Dieu. f 1. 2

Transpositions de Musique reduites au naturel par le secours de la Modulation, avec une pratique des Transpositions irreguliérement écrittes & la maniére d'en surmonter les difficultez par Alexandre Frere cy-devant de l'Academie Royalle de Musique. f 1. 2

Paralelle des Italiens & des François en ce qui regarde la Musique & les Opera. f 0. 6

Principes de *la Flûte Traversiére* ou Flûte d'Allemagne, de *la Flûte à bec* ou Flûte douce, & *du Hautbois*, divisez par traitez, par le Sr. Hottererre le Romain ordinaire de la Musique du Roy. f 1. 10

Principes pour bien aprendre à joüer du Clavecin par Mr. de Saint Lambert. f 1. 13

Traitté d'acompagnement, pour aprendre à bien accompagner du Clavecin par Mr. de Saint Lambert. f 1. 13

Traitté d'accompagnement pour l'orgue & le Clavecin, avec une explication facile des principales Regles de la Composition, une de-

demonstration des Chiffres & de toutes les maniéres dont on s'en sert ordinairement dans la Basse Continue par J. Boivin Organiste. f o. 15

Principes pour aprendre à joüer de la Guitarre par Mr. Nicolas Derosiers. f 1. o

Traitté de la composition de Musique par le Sr. de Nivers. f 1. 13

Nouveau Traitté des regles pour la composition de la Musique: par lequel on apprend à faire facilement un chant sur des paroles, à composer à deux, trois & quatre parties &c. Et à chiffrer la basse continue, suivant l'usage des meilleurs Autheurs, par C. Masson cy-devant Maître de Musique de la Catedrale de Châlons en Champagne & de St. Louis de la Maison Professe des R. P. Jesuites. f 1. 16

Dictionnaire de Musique contenant une explication des Termes Grecs, Latins, Italiens & François les plus usitez dans la Musique. A l'occasion desquels on raporte ce qu'il y a de plus curieux & de plus nécessaire à sçavoir, tant pour l'Histoire & la Theorie, que pour la Composition & la Pratique ancienne & moderne de la Musique vocale, instrumentale, pleine, simple, figurée &c. Ensemble une Table alphabetique des Termes François qui sont dans le corps de l'ouvrage, sous les Titres Grecs, Latins & Italiens, pour servir de suplement. Un traitté de la maniére de bien prononcer, sur tout en chantant, les Termes Italiens, Latins & François & un Catalogue de 900. Autheurs qui ont écrit sur la Musique, en tou-

tes ſortes de temps, de Pays & de Langues; par Mr. Sebaſtien de Broſſard, cy-devant Prebendé, Député & Maître de Chapelle de l'Egliſe Cathedrale de Meaux; troiſiéme édition beaucoup augmentée & corrigée. f 2. 0

Hiſtoire & comparaiſon de la Muſique en France en quatre Chants par M. D. S. Conſeiller au P. D. P. f 0. 6

Ceux qui ſouhaitteront des Traittez de Muſique ou de Compoſition en Italien, en trouveront chez Eſtienne Roger.

LIVRES DE CHANT FRANCOIS.

Les Airs Serieux & à boire des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Decembre 1701. Augmentez conſiderablement des plus beaux morceaux des opera, de belles Cantates Françoiſes & Italiennes &c. Chaque mois à 8 ſ. & l'année à f 4. 16

Les Airs Serieux & à Boire des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Decembre 1702. Augmentez conſiderablement des plus beaux morceaux des opera, de belles Cantates Françoiſes & Italiennes &c. Chaque mois à 8 ſ. & l'année à f 4. 16

Les Airs Serieux & à Boire des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May 1703. Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre,

bre, Novembre, Decembre 1707. Augmentez considerablement des plus beaux morceaux des Opera, de belles Cantates Françoises & Italiennes &c. Chaque mois à 8 s. & l'année à f 4. 16

Les Airs Serieux & à Boire des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Decembre 1708. Augmentez considerablement des plus beaux morceaux des Opera, de belles Cantates Françoises & Italiennes &c. Chaque mois à 8 s. & l'année à f 4. 16

Les Airs Serieux & à Boire des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Decembre 1709. Augmentez considerablement des plus beaux morceaux des opera, de belles Cantates Françoises & Italiennes &c. Chaque mois à 8 s. & l'année à f 4. 16

Les Airs Serieux & à Boire des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Decembre 1709. Impression de Mortier chaque mois à 6 s. & l'année à f 3. 0

Les Airs Serieux & à Boire des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Decembre 1710. Augmentez considerablement des plus beaux morceaux des Opera, de belles Cantates Françoises & Italiennes &c. Chaque mois à 8 s. & l'année à f 4. 16

Les Airs Serieux & à Boire des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Decembre 1711. Augmentez considerablement des plus beaux morceaux des Opera, de belles Cantates Françoises & Italiennes &c. Chaque mois à 8 ſ. & l'année à f 4. 16

Les Airs Serieux & à Boire des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Decembre 1712. Augmentez considerablement des plus beaux morceaux des Opera, de belles Cantates Françoises & Italiennes &c. Chaque mois à 8 ſ. & l'année à f 4. 16

Les Airs Serieux & à Boire des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Decembre 1713. Augmentez considerablement des plus beaux morceaux des Opera, de belles Cantates Françoises & Italiennes &c. Chaque mois à 8 ſ. & l'année à f 4. 16

Les Airs Serieux & à Boire des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Decembre 1714. Augmentez considerablement des plus beaux morceaux des Opera, de belles Cantates Françoises & Italiennes &c. Chaque mois à 8 ſ. & l'année à f 4. 16

Les Airs Serieux & à Boire des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, No-

vembre, Decembre 1715. Augmentez considerablement des plus beaux morceaux des Opera, de belles Cantates Françoises & Italiennes &c. Chaque mois à 8 f. & l'année à f 4. 16

Estienne Roger *continuera d'imprimer tous les mois le livre d'Airs de Paris, & on peut compter que les Augmentations en seront trez belles.*

Les Mille & un Air en 3 volumes in 4. beaucoup augmentez. f 3. 0

341. Recueil d'Airs Serieux & à Boire, Tirez des livres de Messieurs de Bousset, la Barre, Piroye, du Buisson & autres habiles Maîtres de Paris & de divers Manuscrits d'autres habiles Maîtres de l'Europe, livre premier. f 1. 10

- - - Le livre second des mêmes Autheurs. f 1. 10

- - - Le livre Troisiéme des mêmes Autheurs. f 1. 10

- - - Le livre Quatriéme des mêmes Autheurs f 1. 10

- - - Le livre Cinquiéme des mêmes Autheurs f 1. 10

Recueil d'Airs nouveaux Serieux & à Boire dediez à Madame la Duchesse de Bourgogne, Composez par Monsr. de Bousset livre premier. f 1. 0

- - - Idem le Second Recueil. f 1. 0

- - - Idem le Troisiéme Recueil. f 1. 0

- - - Idem le Quatriéme Recueil. f 1. 0

- - - Idem le Cinquiéme Recueil. f 1. 0
- - - Idem le Sixiéme Recueil. f 1. 0
- - - Idem le Septiéme Recueil. f 1. 0
- - - Idem le Huitiéme Recueil. f 1. 0
- - - Idem le Neuviéme Recueil. f 1. 0
- - - Idem le Dixiéme Recueil. f 1. 0

On continuera d'imprimer tous ceux qui ſuivront.

Les Airs à chanter de la Tragedie d'Eſther f 0. 12

Athalie Tragedie Chrétienne, compoſée par Mr. Racine & les Chœurs mis en Muſique par Mr. Konink. f 2. 10

Paraphraſe des Pſeaumes de David par Antoine Godeau avec la Muſique à voix ſeule f 1. 5

Les Pſeaumes de Godeau à 4 Parties. f 2. 0

Les Airs à Chanter de la Comedie je vous prens ſans verd. f 0. 8

Les Airs à Chanter de la Comedie la Foire de Bezons avec l'augmentation. f 0. 8

178. Les Airs à chanter de la Comedie le mary ſans femme. f 0. 6

161. Les Airs à chanter de la Comedie attendez moi ſous l'orme. f 0. 6

179. Les Airs à chanter de la Comedie la foire de St. Germain. f 0. 6

160. Les Airs à joüer & à chanter de l'opera de village à ſept parties compriſes en ſix livres & dont il y a trois parties pour les voix & quatre pour les inſtruments. f 1. 2

Les Airs d'Abel pour le Concert du Doule. f 0. 6

Actæon

Acteon Cantate Satirique avec deux Violons. f 0. 10

Le livre premier d'Airs Serieux & à Boire de Mr. D'Eve. f 1. 0

Airs & Dialogues à une, deux, trois, quatre & cinq voix, avec des Rittournelles, composez par feu Mr. Lambert Maître de la Musique de la Chambre du Roy. f 7. 0

- - - Les mêmes sans les Rittournelles. f 4. 0

Cantiques Spirituels du R. P. Le Quointe livre premier. f 1. 0

- - - Livre Second. f 0. 10

- - - Livre Troisiéme. f 0. 10

Phaëton Tragedie en Musique, composée par Mr. Lully, avec toutes ses parties & imprimée nouvellement in folio & trez bien. f 7. 0

Roland Tragedie en Musique, composée par Mr. Lully, avec toutes ses parties & imprimée nouvellement in folio & trez bien. f 7. 0

Persée Tragedie en Musique, composée par Mr. Lully, & imprimée nouvellement in 4to. & trez bien. f 5. 0

Achille & Polixene Tragedie en Musique, composée par Mrs Lully & Colasse imprimée in quarto avec toutes les parties. f 2. 10

L'Europe Gallante Ballet mis en Musique par Mr. Campra. f 3. 10

L'Amour vainqueur Pastoralle, composée par Mr. Philidor & imprimée in folio avec toutes ses parties. f 2. 0

L'Opera le Triomphe des Arts. f 1. 13

Extrait de l'Opera de Phaëton, ou Recueil des

plus beaux endroits à chanter de çet Opera, à une, deux & trois voix avec les accompagnements, les Preludes & les Rittournelles. f 2.10

Les plus beaux Airs à Chanter de l'Opera de Proſerpine. f 1. 0

Les plus beaux Airs à Chanter de l'opera d'Amadis. f 1. 0

Les plus beaux Airs à Chanter de l'opera de Thetis & Pelée. f 1. 0

Les Trio des Opera de Lully, ſçavoir une Baſſe chantante accompagnée de deux Violons, & deux deſſus de voix chantans & une baſſe chantante, ou joüante ; Ceux qui ne peuvent pas chanter les peuvent joüer ſur l'inſtrument dont ils joüent, étant pour cet effect tous tranſpoſez les deſſus ſur la clef de g & la Baſſe ſur la clef de f. Beau papier. f 9. 0

Les mêmes petit papier. f 6. 0

Les Pſeaumes de David avec les Chanſons Spirituelles des Lutheriens en Partition, pour les Organiſtes, ou ceux qui les veulent acompagner ſur la viole de Gambe, ou ſur quelqu'autre inſtrument, compoſez par Mr. Chriſtiaan Moller Seel Organiſte du Prince de Heſſen Caſſel. f 1. 10

Des Airs ſur tous les Mouvemens de la Muſique ſe trouvent auſſi dans la methode de Mr. L'affilard qui vaut. f 1. 10

Le même livre avec tous Airs Spirituels & des Motets. f 1. 2

Ceux qui ſouhaitteront d'avantage de Chant Francois trouveront chez Eſtienne Roger, *tous*

tous les Opera nouveaux qui s'impriment à Paris, & les Cantates Francoises de Mrs. Baptistini, Bernier, Campra, Clerambaut, Couprin, Del Antonio, Morin, Mont-clair, Bourgeois, Mademoiselle de la guerre, & autres excellents Autheurs qui se gravent en France.

MUSIQUE à CHANTER ITALIENNE.

Cantate e Ariette à voce sola con instrumenti e sensa del Sig. Nicolao Ferdinando le Grand, Libro primo. f 1. 13

Cantate e Ariette à voce sola con Violini e sensa del Sig. Nicolao Ferdinando le Grand, Libro Secondo. f 1. 13

Francesco Antonio Pistochi opera prima 6 Cantate, due duetti, deux Airs François & deux Allemands. f 4. 0

Cantate à una e due Voci del Sig. Scarlati opera prima. f 2. 0

Cantate e Ariette à voce sola con Violini ad libitum del Sig. Polaroli e altri famosi autory f 3. 0

Cantate e Ariete à voce sola del Sig. Polaroli e altri famosi Autory sensa violini. f 2. 0

Cantate à una e due voce con Tromba e Flauti e sensa del instr. Sig. Caldara, Polaroli, Marini, Albinoni e altri Famosi Autory. f 2. 10

Recueil des Airs Italiens choisis & imprimez par Antoine Pointel. f 1. 10

Ceux

Ceux qui souhaitteront plus de Chant Italien en trouveront un assortiment chez Estienne Roger *des plus fameux Autheurs imprimez en Italie & en France.*

LIVRES DE CHANT FLAMEND.

Hollandsche Minne en Drink-liederen, gecomponeert door S. de Konink. f 0. 11

Triomph der Batavieren, bestaande in eenige oorlogs-zangen, Minne-zangen en Drinkliederen, gecomponeert door Nicolaus Ferdinandus le Grand. f 0. 11

Nederduytse Liederen met een en twee stemmen en Basso Continuo, gecomponeert door Mr. Snep, Organist tot Zirkzee. f 1. 0

Sangstuk op de Tabak, met een stemme, twee Violen en Basso Continuo. f 0. 4

De Sang-Airen van d'Opera van Ceres en Bacchus, gecomponeert door Giov. Schenk, Opera Prima. f 1. 0

Mengel-zangen en Zinne-beelden van Cornelis Sweerts. f 1. 0

LIVRES DE MESSES, de PSEAUMES & de MOTTETS à UNE & PLUSIEURS VOIX, AVEC & SANS INSTRUMENTS.

Alexandro Grandi opera Terza 3 Missæ à 3 e 4 voci con Violini e sensa. f 4. 10

Pietro de Gli Antony opus octavum 3 Missæ à 3 voci, due Canti e Basso con Violini ad libitum. f 4. 0

Bassa-

Bassani opus octavum Motetti à voce sola con due Violini. f 4. 10

Bassani opus undecimum Motetti à 1, 2, 3 e 4. voci con Violini e sensa. f 4. 10

Bassani opus duodecimum Motetti à voce sola con Violini ad libitum. f 4. 0

Bassani opus tredecimum Motetti à voce sola con Violini e sensa. f 3. 0

Bassani opus XVIII. tre Missæ à 4 e 5 voci con Violini e ripieni & Bassani opera XX. Missa per li defonti concertata à 4 voci con Violini e Ripieni *tous deux ensemble.* f 9. 0

Bassani opus XXIV. Salmi concertati à 2 e 3 voci con Violini per tutto l'anno. f 4. 10

Bassani opus XXVI. Antifoniæ Sacræ à voce sola con Violini per tutto l'anno, due tantum ergo e Motetti à 1, 2 e 3. Voci con instromenti. f 4. 10

Bassani opus XXVII. Motetti à voce sola con Violini ad Libitum. f 4. 0

Motetti à una, due, tre e quattro voci con due instromenti del Signore S. de Konink. f 4. 0

Motetti à 2, 3 e 4 voce del Sign. G. Hugo Wilderer, Vice Maestro da Capella di S. A. Elettorale il Principe Palatino. f 4. 0

Cherici opus sextum Motetti à due e tre voci con Violini e sensa. f 4. 10

Missa & Motetti à 1, 2 e 3 voci con instromenti del R. P. Benedicti à Sto. Josepho opera nona. f 4. 10

Missa e Motetti à 1, 2, 3, 4 e 5 voce con 3, 4, e 5 instromenti del Signore Fioco, Maestro da Capella della N. Dona des Sablons in Brussella. f 5. 0

Missa

Missa e Motetti à 1, 2, 3, 4. e 5 voci e quinque instromenti del Sig. Alphonso d'Eve opera prima. f 6. 0
Motetti à voce sola con due Violini, Violoncello e Basso Continuo del Sig. Johanne Baptista Allegri opera prima. f 5. 0
Motetti à 1, 2. e 3 voci, parte con instromenti e parte sensa, di Giacomo Batistini, Maestro di Capella della Catedrale di Novara opera seconda. f 4. 10
Motetti à 2 e 3 voci con Violini e sensa, da Giuseppe Aldrovandini Academico Filarmonico opera prima. f 4. 0
Motetti à una, due, tre e quatro voci con Violini del Signore Scarlati opera seconda. f 4. 10
Psalmi breves pro omnibus omnino totius anni Vesperis, à 1, 2, 3 e 4 voci e 3 o 4 instromenti del R. P. le quointe opera prima. f 4. 10
Missæ, Litaniæ, Motetti e Tantum ergo à 5 Vocibus e 5 instromentis del R. P. le Quointe opera Terza. f 7. 10
Missa brevis, Motetta, Te deum, & Litania à 5 voce e 5 instromenti del R. P. le Quointe opera quinta. f 7. 0
Psalmi Concertati à 1, 2, 3, 4 e 5 voci e 4, o 5 instromenti del R. P. le Quointe opera Sexta. f 7. 0
Motetti à voce Sola e Basso Continuo del R. P. le Quointe opera Settima. f 2. 10
Motetti à voce sola con tre instromenti del R. P. le Quointe opera Nona. f 3. 10
Compositione Sacre de diversi excellenti autory moderni, à 1, 2, 3, 4 e 5 voci sensa instromenti, racolte del R. P. le Quointe opera un-

undecima. f 4. 10

Motetti à 4 voci e 3 stromenti del Signore Fioco il Figlio opera prima. f 4. 10

Ceux qui souhaiteront plus de Messes, de Motets ou de Pseaumes, en trouveront un grand assortiment chez Estienne Roger, *tant de Maîtres Italiens que de François, comme de Lully, de Dumont, de Robert, de Valette, de Brossart, de Campra, de Lochon & autres grands Maîtres.*

LIVRES DE PIECES POUR LES CHALUMEAUX, LES VIOLONS, LES FLUTES ET LES HAUTBOIS, A LA FRANCOISE.

Piéces à une Flûte ou un Hautbois seul.

162 Airs Anglois pour le Chalumeau. f 0. 11

43 Oude en nieuwe Hollandsche Boere Liedjes en Contredancen, eerste deel. f 0. 10

44 - - - Het tweede deel. f 0. 10

45 - - - Het derde deel. f 0. 10

46 - - - Het vierde deel. f 0. 10

47 - - - Het vyfde deel. f 0. 10

48 - - - Het sesde deel. f 0. 10

49 - - - Het sevende deel. f 0. 10

95 - - - Het achtste deel. f 0. 10

110 - - - Het negende deel. f 0. 10

111 - - - Het thiende deel. f 0. 10

112 - - - Het elfde deel. f 0. 10

113 - - - Het twaelfde deel. f 0. 10

186 - - - Het darthiende deel met een register *inhoudende alle de namen, en nommers van de darthien deelen.* f 0. 12

136 Het

136. Het vyfde van Mortier, zynde niet na gedrukt, verstrekt voor het veerthiende, en sal altyd verstrekken voor het laatste. f 0. 10
407. Oude en Nieuwe Hollandsche Boeren Liedjes en Contredancen Mortiers druk eerste deel. f 0. 10
408. - - - Het tweede deel. f 0. 10
409. - - - Het derde deel. f 0. 10
410. - - - Het vierde deel. f 0. 10
136. - - - Het vyfde deel. f 0. 10
199. De Hollantsche Schouburg en Pluggen Dancen, nevens Sangh-Airen, opgeset door Servaas de Konink eerste deel. f 0. 10
370. De Hollantsche Schouburg, tweede deel. f 0. 10
373. De Musyk Schouwtoneel, eerste Boek, inhoudende alle de Speel-Airen van d'Opera van Issé. f 0. 10
374 - - Tweede boek, Hippodamia. f 0. 10
375 - - Derde boek, Manto de Fee. f 0. 10
376 - - Vierde boek, Tancrede. f 0. 10
377 - - Vyfde boek, de Galanten Feesten. f 0. 10
378 - - Sesde boek, Philomela. f 0. 10
379 - - Sevende boek, Omphale. f 0. 10
380 - - Achtste boek, Armida. f 0. 10
381 - - Nevende boek, Acis en Galatea. f 0. 10
382 - - Tiende boek, Alcestus. f 0. 10
383 - - Elfde boek, Phaëton. f 0. 10
384 - - Twaalfde boek, Bellerophon. f 0. 10
385 - - Derthiende boek, Isis. f 0. 10
386 - - Veerthiende boek, Amadis. f 0. 10
387 - - Vyfthiende boek, Cadmus. f 0. 10
388 - - Sesthiende boek, Perseus. f 0. 10

389 - - Seventiende boek, Proserpina. f 0. 10
390 - - Achthiende boek, de Tempel der Vreede. f 0. 10
391 - - Negenthiende boek, Roland. f 0. 10
392 - - Twentigste boek, Atys. f 0. 10
393 - - Een-en-twentigste boek, Psiche. f 0. 10
394 - - Twee en-twentigste boek, de Triumph der Liefde. f 0. 10
395 - - Drie-en-twentigste boek, De Galante Europa. f 0. 10
396 - - Vier-en-twentigste boek, Diomedus. f 0. 10
397 - - Vyf-en-twentigste boek, De Feesten der Venetianen. f 0. 10

Men kan ook mede bekomen voor 10 *stuyvers, de Basse van yder Musyk Schouw-Toneel.*

78 De leermeester op de Fluyt, Viool en Hautbois, inhoudende alderhande soorten van fraye Airen voor die drie instrumenten, eerste deel. f 0. 10
79 - - Het tweede deel. f 0. 10
80 - - Het derde deel. f 0. 10

Deese drie werkjes werden meede verkocht met de twede boven partye en Basse makende 9 *boekjes, yder boekje* 10 *stuivers.* f 4. 10

207 Contrèdances de differentes nations de l'Europe à un Dessus & Basse. f 2. 0

Le Musicien Maître de Dance contenant 118. Contredances tant Angloises que Hollandoises & Françoises à un Dessus & une Basse. f 2. 10

205 Le premier livre de toutes les Contredances Angloises. f 1. 10
206 - - Le Livre second. f 1. 10

66. Nou-

66 Nouvelles Contredances Angloiſes ou livre troiſiéme des Contredances Angloiſes. f 1. 10

411. Livre quatriéme des Contredances Angloiſes. f 0. 11

La Camilla Dance Angloiſe avec les pas marquez. f 1. 10

Les Dances de Monſieur Siris Fameux Maiſtre de Dance à Londres & Autheur de la Corographie Angloiſe. f 3. 0

Ceux qui ſouhaiteront des Dances écrittes en Caractéres, avec les livres d'inſtruction, trouveront chez Eſtienne Roger, *toutes les Dances de Paris & d'Angleterre.*

PIECES A LA FRANCOISE A UNE FLUTE OU HAUBOIS SEUL ET BASSE CONTINUE.

208. Piéces pour la Flûte Traverſiére ou pour le Violon & Baſſe Continue, compoſées par Mr. de la Barre œuvre quatriéme. f 3. 0

128. Suittes faciles à un Deſſus & Baſſe, compoſées par Mrs. du Fau, l'Enclos, Pinel, Lully, Bruynings, le Fevre & autres habiles Maîtres, avec les agréments marquez en faveur de ceux qui commencent à aprendre. f 1. 10

344. Suittes à un Deſſus & Baſſe compoſées par Mr. de St. Luc livre premier. f 1. 0

345. Suittes à un Deſſus & Baſſe compoſées par Mr. de St. Luc livre ſecond. f 1. 0

227. Six ſuittes à un deſſus & Baſſe Compoſées

par

par Mr. Dieupart. f 3. 0

5. Jean Chreftien Schikhard opera undecima Recueil de Menuets à un Deffus & Baffe Continue. f 1. 0

203. Trois fuites de piéces à un deffus & Baffe, compofées par Mr. Heudeline livre premier. f 2. 10

204. Piéces à un deffus & Baffe, compofées par Mr. Heudeline livre fecond. f 3. 0

120. Le Triomphe de la grande Alliance,confiftant en cent Menuets, compofez par Mr. Bomporti opera VIII. f 2. 0

Ceux qui fouhaitteront plus de piéces à la Françoife à un deffus & Baffe n'ont qu'à demander le premier deffus & la Baffe de tous les airs à joüer des opera, tant de Mr. Lully que des Autheurs nouveaux, comme auffi le premier deffus & la Baffe de tous les Trios.

PIECES POUR LES CHALUMEAUX ET CORS DE CHASSE.

162. Airs Anglois pour le Chalumeau. f 0. 11

163. Fanfares pour deux Chalumeaux ou deux Trompettes &c. par Mr. Jaques Philippe Dreux livre premier. f 0. 15

133. Fanfares & autres airs propres à joüer fur deux Chalumeaux ou deux Trompettes &c. par Mr. Jaques Philippe Dreux livre fecond. f 0. 15

193. Fanfares & autres Airs propres à joüer fur 2 Cha-

2 Chalumeaux ou deux Trompettes &c. par Mr. Jaques Philippe Dreux livre troisiéme. f 15. 0

348. Airs à deux Chalumeaux, deux Trompettes, deux Clarinettes ou Cors de Chasse ou deux Hautbois livre premier. f 1. 0

349. Airs à deux Chalumeaux deux Trompettes, deux Clarinettes ou Cors de Chasse ou deux Hautbois livre second. f 1. 0

358. Airs à 2 Clarinettes ou deux Chalumeaux &c. Composées par Mr. Dreux. f 1. 10

PIECES POUR LES VIOLONS, LES FLUTES & LES HAUTBOIS à LA FRANCOISE à 2, 3 & 4 PARTIES.

86. Jean Michel Muller opera prima XII. Concerts à un Hautbois de Concert, deux Hautbois ou Violons, une Haute Contre & Basse Continue. f 5. 0

152. Recueil d'Airs à 4 Instruments, tirez des Opera, Tragedies & Comedies de Mr. Purcell livre premier. f 4. 0

153. Recueil d'Airs à 4. instrumens tirez des Opera, Tragedies & Comedies de Mr. Purcell livre second. f 4. 0

27. Les Ouvertures, Chaconnes & les autres Airs à joüer des Opera d'Orlando, Henricus Leo, Alexander, Gli Rivali Concordi, Alcibiades, Gli Triomfi del Fato, composez à 4 Parties par Mr. l'Abbé Stephani. f 5. 0

156. Pieces à trois & quatre parties composées par Mrs. Paisible & King. f 3. 0

AIRS

AIRS A JOUER DES OPERA FRANCOIS.

312 *P. pour les Viol. les Fl. & les Hauth. à la Fr.* Galante à trois parties. f 1. 5
338. Les Airs à joüer de l'Opera de Diomede à trois parties. f 1. 5
82. Les airs à joüer du Ballet les Fêtes Venitiennes à trois parties. f 1. 5
116. Les airs à joüer de l'Opera d'Issé. *Dessus & Basse.* f 1. 0
131. Les Airs à joüer de l'Opera d'Hypodamie, *Dessus & Basse.* f 1. 0
123. Les Airs à joüer de l'Opera de Manto la Fée, *Dessus & Basse.* f 1. 0
118. Les Airs à joüer de l'Opera de Tancrede *Dessus & Basse.* f 1. 0
130. Les Airs à joüer de l'Opera les Fêtes Galantes, *Dessus & Basse.* f 1. 0
119. Les airs à joüer de l'Opera de Philomele *Dessus & Basse.* f 1. 0
117. Les airs à joüer de l'Opera d'Omphale, *Dessus & Basse.* f 1. 0

On grave actuellement les Airs de tous les autres Opera.

157. Les Trios de Mr. Konink pour toutes sortes d'Instruments livre premier. f 1. 16
155. Les Trios de Mr. Konink pour toutes sortes d'Instruments livre second. f 2. 0
158. Les Trios de Mr. Marais pour toutes sortes d'Instruments nouvelle édition. f 5. 0
15. Les Trios de Mr. de la Barre pour toutes sortes d'Instruments livre premier. f 3. 10
177. Les Trios de Mr. de la Barre pour toutes sortes d'Instruments livre second. f 3. 10
331. Six Suittes & cinq Sonates pour toutes sor-

ſortes d'Inſtruments ou livre troiſiéme de Trios de Mr. de la Barre. f 3. 0
194. Suittes à 2 Flûtes ſans Baſſe, compoſées par Monſr. de la Barre Sixiéme ouvrage. f 2. 10
154. Les Trios de differents Autheurs choiſis par Mr. Babel livre premier. f 4. 10
175. Les Trios de differents Autheurs choiſis par Mr. Babel livre ſecond. f 3. 10
176. Les Trios de Mr. Anders pour toutes ſortes d'Inſtruments, premier ouvrage. f 1. 10
Les Trios des Opera de Lully grand papier neuf florins & petit papier. f 6. 0
180. Les Trios de Mr. Jean Lenthon, Ordinaire de la Muſique de Sa Majeſté Britannique, pour toutes ſortes d'Inſtruments. f 1. 10
La Fuitte du Roi d'Angleterre pour toutes ſortes d'inſtruments. f 1. 0
202. Ouvertures, Allemandes, Sarabandes, Courantes &c. à trois parties & un concert à quatre parties pour toutes ſortes d'Inſtruments, compoſées par Mr. Nicolas Deroſiers. f 4. 0
170. Suittes en Trio pour toutes ſortes d'inſtruments, compoſées par Mr. Nicolas Deroſiers, Muſicien de la Chambre de S. A. E. Palatine livre premier. f 2. 0
171. Suittes en Trio pour toutes ſortes d'Inſtruments, compoſées par Mr. Nicolas Deroſiers, Muſicien de la Chambre de S. A. E. Palatine livre ſecond. f 2. 0
172. Suittes en Trio pour toutes ſortes d'Inſtruments, compoſées par Mr. Nicolas Deroſiers, Muſicien de la Chambre de S. A. E. Palatine livre troiſiéme. f 2. 0

174. Pieces en Trio pour toutes ſortes d'Inſtruments, composées par Mr. Lambert Maître de la Muſique de la Chambre du Roy. f 3. 0

169. Pieces en Trio pour toutes ſortes d'Inſtruments, compoſées par Mr. de la Maillerie. f 3. 0

173. Pieces en Trio pour toutes ſortes d'Inſtruments, compoſées par Mr d'Eve, ſeconde édition conſiderablement augmentée. f 3. 0

166. Pieces en Trio pour toutes ſortes d'Inſtruments, compoſées par Mr. Bononcini. f 1. 0

168. Pieces en Trio à la maniere Italienne & Françoiſe, propres à jouer ſur toutes ſortes d'Inſtruments & compoſées par L. R. P. L. Q. f 3. 0

167. Neuf ſuittes de Mr. Pez à deux Flûtes ou Violons & Baſſe, qui font ſon opera ſeconda. f 3. 0

59 Suittes de Mr. Pez à deux Flûtes ou Violons & Baſſe qui font ſon opera Terza. f 3. 0

94. Ouvertures & leurs ſuittes pour toutes ſortes d'Inſtruments de Mrs. Albicaſtro, Pez, Paiſible & autres fameux Autheurs. f 3. 10

78. De leermeeſter op de Fluyt, Viool en Haubois, inhoudende alderhande ſoorten van fraye Airen voor die drie inſtrumenten, met twee Bovenpartyen en Baſſe, eerſte deel. f 1. 10

79. De leermeeſter op de Fluyt, Viool en Haubois, inhoudende alderhande ſoorten van fraye Airen voor die drie inſtrumenten, met twee Bovenpartyen en Baſſe, tweede deel.

deel. f 1. 10

80. De Leermeester op de Fluyt, Viool en Haubois, inhoudende alderhande soorten van fraye Airen voor die drie instrumenten, met twee Bovenpartyen en Basse, derde deel. f 1. 10

SONATES ET AIRS ITALIENS OU ANGLOIS A UNE FLUTE ET BASSE.

85. Jean Baptiste l'Oeillet Gandaviensis opera prima XII. Sonates à une Flûte & Basse Continue. f 4. 0

346. Jean Baptiste l'Oeillet Gandaviensis Opera seconda XII. Sonate à Flauto Solo e Basso Continuo. f 4. 0

365. XII. Sonates à une Flûte & Basse Continue composées par Monsr. Jean Baptiste l'Oeillet opera Terza. f 4. 0

401. XII. Sonates à une Flûte & Basse Continue composées par Mr. Jean Baptiste l'Oeillet Opera quarta. f 4. 0

41. Roberto Valentine opera seconda XII. Sonates à une Flûte & Basse Continue. f 2. 10

121. Roberto Valentine opera Terza XII. Sonates à une Flûte & Basse Continue. f 2. 10

328. Topham opera prima e seconda XII. Sonates à une Flûte & Basse Continue. f 1. 10

325. Jean Chrestien Schickhard opera prima, Sonates à une Flûte & Basse Continue. f 1. 10

61. Jean Christien Schikhard opera Tersa, Sonates à une Flûte & Basse Continue. f 1. 2

189. Jean Chrestien Schiknard opera XVII. douse Sonates à une Flûte & une Basse Continue. f 4. 0

224. Six Sonates de differents Maîtres Italiens & Anglois à une Flûte & Basse Continue, choisies & mises en ordre par Estienne Roger livre premier. f 2. 0

335. Sonates de divers excellents Autheurs à une Flûte & Basse Continue, choisies & mises en ordre par Estienne Roger livre second. f 1. 13

190. Piani des Planes Opera prima Libro primo VI. Sonate a Flauto e Basso Continuo. f 3. 0

368. Benedetto Marcello Nobile Veneto opera seconda XII. Sonate à Flauto solo e Basso Continuo. f 3. 0

222. Douze Sonates à une Flute & Basse Continue, composées par Mr. Servaas de Konink. f 3. 0

217. Six Sonates trois à une Flûte & Basse Continue & trois à un Violon & Basse Continue, composées par Mr. D. Purcell. f 2. 0

137. Finger opera seconda consistant en trois Sonates à une Flûte & une Basse Continue & trois Sonates à un Violon & une Basse continue. f 1. 13

219. Finger opera Tersa dix Sonates à une Flûte & une Basse Continue. f 3. 0

140. Six Sonates, trois à une Flûte & trois à un Violon & une Basse Continue composées par Mr. Crofts & un Maître Italien. f 1. 10

138. Six Sonates à une Flûte & une Basse Continue, trois d'un Maître Italien & trois de Mr. Finger. f 2. 0

218. Dou-

218. Douze Sonates à une Flûte & une Basse Continue, & deux Caprices à deux Flûtes & une Basse, composées par Mr. Andreas Parcham opera prima. f 3. 0

220. Six Sonates à une Flûte & une Basse Continue, composées par Mrs. Greber & Féde. f 2. 0

228. Six Sonates à une Flûte & une Basse Continue, composées par Mr. Schultsen. f 2. 0

231. Six Sonates à une Flûte & une Basse Continue, composées par Mr. Pepusch. f 2. 0

221. Mélange Italien ou Sonates à une Flûte, ou Violon & une Basse Continue, composées par Mr. van Noort. f 1. 13

242. Dix Sonates, six à deux Flûtes sans Basse, composées par Mr. William Croft & quatre à une Flûte & Basse, composées par Mrs. Pepusch, Fioco & Pez. f 3. 0

134. Douze Sonates de Mr. Arcangelo Corelli, six à deux Flûtes & Basse Continue & six à une Flûte & Basse Continue. f 4. 0

230 Six Sonates à deux Flûtes & Basse Continue la seconde Flûte ad libitum, composées par Mr. de la Maillerie. f 2 10

5. Jean Chrestien Schickhard opera Undecima, Recueil de Menuets à un Dessus & Basse Continue. f 1. 0

42. Jean Chrestien Schickhard opera quinta Sonates à une Flûte, deux Haubois ou Violons, une Viole de Gambe & Basse Continue. f 3. 0

84. Jean Chrestien Schikhard opera XIV. Sonates à une Flûte, un Hautbois ou Violon, une basse de Viole ou de Violon & une Basse Continue. f 3. 10

211. Les quatre livres de Bingham à une
212. Flûte & Basse Continue ou à deux
213. Flûtes sans Basse. f 3. 0
214.

SONATES ET AIRS ITALIENS A UNE & DEUX FLUTES SANS BASSE.

192. Recueil d'Airs choisis par Mr. Jean Chrestien Schikhardt opera XVIII. avec les Agréemens marquez en faveur de ceux qui voulent les aprendre par coeur. f 0. 16½
209. Duos de divers Maîtres Anglois livre premier. f 0. 15
210. Duos de divers Maîtres Anglois livre second. f 0. 15
211. Le livre premier d'Airs de Bingham. f 0. 15
212. Le livre second d'Airs de Bingham. f 0. 15
213. Le livre troisiéme d'Airs de Bingham. f 0. 15
214. Le livre quatriéme d'Airs de Bingham. f 0. 15
54. Jean Chrestien Schickhard opera Nona, Sonates à deux Flûtes & une Basse Continue ad libitum. Cet ouvrage se vend sans Basse 1. 2. & avec la Basse. f 1. 15
4. Jean Chrestien Schickhard opera Duodecima, Principes de la Flûte contenant des Airs à deux Dessus sans Basse, propres à pousser un écolier trez avant, & la maniére de faire tous les Tons & toutes les Cadences sur cet instrument. f 2. 0
323. Matthesson opera prima XII. Sonates à deux

deux & trois Flûtes ſans Baſſe Continue.
f 2. 10

337. Gaſparo Viſconti opera ſeconda, Airs à deux Flûtes ſans Baſſe, ſeconde Edition conſiderablement augmentée par Mr. Schickhard. f 1. 10

187. Quatorſe Sonates à deux Flûtes ſans Baſſe, ſix de Mr. Finger, ſix de Mr. Cortivil & deux de Mr. Paiſible. f 3. 0

223. Douſe Sonates à deux Deſſus ſans Baſſe, compoſées par Mr. Servaas de Konink.
f 3. 0

339 Huit Sonates à deux Flûtes ſans Baſſe, ſix de Mr. Rogers, une de Mr. Paiſible & une de Mr. Corelli. f 2. 0

225 Six Sonates de differents Maîtres Italiens & Anglois à deux Flûtes ſans Baſſe, choiſies par Eſtienne Roger. f 2. 0

216 Six Sonates à deux Flûtes ſans Baſſe, compoſées par Mr. Paiſible opera prima. f 2. 0

194. Sept ſuittes à 2 Flûtes ſans Baſſe compoſées par Monſr. de la Barre opera ſexta.
f 2. 10

215. Ouvertures Sonates & Airs à deux Flûtes de Mrs. Simon, Barret, Finger, Nicola & Walther. f 2. 0

242. Dix Sonates, ſix à deux Flûtes ſans Baſſe, compoſées par Mr. William Croft & quatre à une Flûte & une Baſſe, compoſées par Mrs. Pepuſch, Fioco & Pez. f 3. 0

371. Roberto Valentine opera quinta ſonate a due Flauti. f 2. 10

SONATES A DEUX OU PLUSIEURS FLUTES & BASSE.

9. Jean Chreftien Schickhard opera quarta, Sonates à deux Flûtes & Baffe. f 2. 0

37. Jean Chreftien Schikhard opera fexta, Sonates à deux Flûtes & Baffe. f 2. 0

54. Jean Chreftien Schikhard opera Nona, Sonates à deux Flûtes & Baffe, mais la Baffe ad libitum. f 1. 15

115. Jean Chreftien Schickhard opera Sexdecima XII. Sonates à deux Flûtes & Baffe. f 3. 10

71. Codfrey Finger opera quarta e Sexta XII. Sonates à deux Flûtes & Baffe. f 3. 0

134. Doufe Sonates de Mr. Arcangelo Corelli, fix à deux Flûtes & Baffe & fix à une Flûte & Baffe. f 4. 0

239. Arcangelo Corelli livre fecond, contenant fix Sonates à deux Flûtes & Baffe. f 1. 0

236. Corbet opera feconda, fix Sonates à deux Flûtes & Baffe Continue feconde Edition augmentée de deux Sonates de Mr. Finger, l'une à deux Flûtes & Baffe Continue & l'autre à une Flûte & Haubois ou Violon & Baffe Continue. f 3. 0

65. Six Sonates à deux Flûtes & Baffe Continue, compofées, par Mr. Bomporti & Tranfpofées fur la Flûte par Mr. Corbet. f 3. 0

77. Doufe Sonates à deux Flûtes & Baffe Continue, compofées par le Sr. Romano livre premier. f 4. 0

238. Dix Sonates à deux Flûtes & Baffe Continue, compofées par le Sr. Romano livre fe-

second. f 3. 10
166. Preludes Allemandes & autres Airs à deux Flûtes & Basse composées par le Sr. Bononcini. f 1. 0
167. Sonate da Camera à due Flauti e Basso del Signore Pez opera seconda. f 3. 0
59. Sonate da Camera à due Flauti e Basso del Signore Pez opera Terza. f 3. 0
234. Huit sonates à trois instruments, dont il y en a six de Mr. Williams, trois à deux Violons & une Basse & trois à deux Flûtes & une Basse avec deux de Mr. Finger, l'un à une Trompette ou Flûte & un Hautbois & Basse Continue & l'autre à un Violon & un Hautbois & Basse Continue. f 3. 0
232. Huit Sonates à deux Flûtes & une Basse Continue, composées par Mrs. Orme & Keller. f 3. 0
233. Six Sonates à deux Flûtes & Basse Continue, ouvrage posthume de Mr. Keller. f 3. 10
230 Six Sonates à deux Flûtes & Basse Continue, la seconde Flûte ad libitum composées par Mr. de la Maillerie. f 2. 10
201. Nicolao Francisco Haim Romano opera seconda, contenant cinq Sonates à deux Violons & une Basse, deux Sonates à un Violon, un Violoncello & basse Continue & cinq sonates à deux flûtes & une basse Continue. f 5. 0
347. Jean Chrestien Schickhard opera 19. six sonates à 4. flûtes & basse Continue. f 4. 0
360. Jean Chrestien Schickhard opera 21 contenant les Airs spirituels des Lutheriens à 2. flûtes & Basse. f 4. 0
Ceux qui souhaitteront des Methodes pour ap-

prendre à jouer de la Flûte en trouveront chez Estienne Roger.

CEUX QUI SOUHAITTERONT DES PIECES POUR LA FLUTE TRAVERSIERE PEUVENT SE SERVIR DES PIECES COMPOSEES POUR LE HAUBOIS, DE TOUS LES TRIO FRANCOIS & DE DIVERS OUVRAGES ITALIENS QU'ON TROUVE PARMI LES PIECES POUR LA FLUTE à BEC & PARMI LES PIECES POUR LES VIOLONS.

PIECES POUR LES FLUTES ET LES HAUTBOIS ENSEMBLE.

42. Jean Chrestien Schickhard opera quinta sonates à une flûte deux Hautbois ou Violons une Viole de gambe & une basse Continue. f 3. 0

84. Jean Chrestien Schikhard opera quarta decima sonates à une flûte, un Hautbois ou Violon, une Viole de gambe ou Basse de Violon & basse Continue. f 3. 10

237. Sonates à cinq Parties deux flûtes & deux Hautbois & basse Continue, composées par Mrs. Finger & Keller. f 4. 0

240. Six Sonates de Mr. Keller dediées à la Reine d'Angleterre, les trois premiéres à deux Violons, une Haute contre, une Trompette ou Haubois & une Basse, & les trois autres à deux flûtes, deux Hautbois ou Violons & basse Continue. f 4. 0

SO-

SONATES ET AUTRES PIECES COMPOSEES EXPRES POUR LES HAUTBOIS, OU LA FLUTE TRAVERSIERE.

A un Hautbois ou Flûte traversiére seule.

57. Jean Chreſtien Schikhard opera ſeconda, ſonates à un Hautbois & baſſe Continue. f 1. 10

87. Jean Chreſtien Schickhard opera ottava, ſonates à un Hautbois & baſſe Continue. f 2. 0

141. Six Sonates de Brunmuller à un Hautbois & baſſe Continue. f 2. 0

329. Six Sonates à un Hautbois & baſſe Continue de Mrs. Haim & Martinello Bitti. f 2. 0

5. Jean Chreſtien Schickhard opera undecima, Recueil de Menuets à un Hautbois & baſſe Continue. f 1. 0

229. Six Sonates à un Hautbois & baſſe Continue compoſées par Mr. Schultſen. f 2. 0

359. Jean Chreſtien Schikhard, opera XX. ſonates à un Haubois & baſſe Continue. f 2. 0

A DEUX OU PLUSIEURS HAUBOIS OU FLUTES TRAVERSIERES AVEC ET SANS BASSE CONTINUE.

91. Jean Chreſtien Schickhard opera quindecima, principes du Hautbois, contenant des Airs à deux Hautbois ſans baſſe, trez propres à aprendre à jouer du Hautbois & la maniére de faire tous les Tons ſur cet inſtrument. f 2. 0

84. Jean Chreſtien Schikhard opera quarta decima, ſonates à un Hautbois, une flûte, une baſſe de Viole ou de Violon & une baſſe Continue. f 3. 10
42. Jean Chreſtien Schickhard opera quinta, ſonates à deux Hautbois, une flûte, une baſſe & une baſſe Continue. f 3. 0
30. Jean Chreſtien Schickhard opera ſettima XII. ſonates à deux Hautbois, baſſe de Violon & baſſe Continue. f 3. 10
55. Jean Chriſtien Schickhard opera decima, ſonates à deux Hautbois & baſſe Continue, la baſſe ad libitum. f 1. 15
64. Corbett opera Terza, ſix ſonates à Hautbois o Tromba, due Violini e baſſo Continuo e ouverture e Arie à due Hautbois o Trombe, due Violini e Tenore e Baſſo Continuo. f 3. 0
94. Sonate da Camera del Signori Albicaſtro, Pez, Paiſible & Altri Autory, contenant des ouvertures & leurs ſuittes à deux Hautbois Baſſe & Baſſe Continue. f 3. 10
86. Jean Michel Muller opera prima XII. Concerts à un Hautbois de Concert, deux Hautbois ou Violons, une Haute Contre & Baſſe Continue. f 5. 0
11. Jean Chreſtien Schickhard opera tredecima, concerts à deux Hautbois, deux Violons, Baſſe & Baſſe Continue. f 4. 0
68. Quatorſe Sonates à une Trompette ou Hautbois, deux deſſus de Violon, une Haute contre, une Baſſe & une Baſſe Continue ou tous Hautbois, compoſées par Mr. C. Roſiers vice Maître de la Muſique de S. A. E. de Cologne. f 6. 0
237. Sonates à cinq Parties deux Hautbois & deux

deux flûtes, & Basse Continue, composées par Mrs. Finger & Keller. f 4. 0

240. Six Sonates de Mr. Keller, dont les trois premiéres sont à deux Violons, une Haute Contre, un Hautbois ou Trompette & une Basse & les trois autres à deux flûtes & deux Hautbois & Basse Continue. f 4 0

164. Venturini Maestro di Concerti, di sua
165. A.E. di Hanovera opera prima libro primo e secondo, Concerti a due Haubois, 2 violini Alto e Tenore Viola Bassone e Basso, alcune con flauti Violoncelli e Bassoni. f 10. 0.

361. Albinoni opera settima, contenant en
362. deux livres douze Concerts, dont-il y en a 4 à 1 Haubois, 2 Violons, 1 Haute Contre, Basse & Basse Continue, 4 à 2 Haubois, 2 Violons, 1 Haute Contre, Basse & Basse Continue & 4 à 2 Violons, 1 Haute Contre Basse & Basse Continue. f 8. 0

Ceux qui souhaitteront d'avantage de Piéces pour le Hautbois ou les flûtes traversiéres peuvent se servir de toutes les piéces instrumentales à la Françoise, marquées ci-devant & ils trouveront parmi les Sonates tant à Violon seul qu'à diverses parties, qui suivent, plusieurs Sonates qui sont trez propres à être jouées sur le Hautbois.

SONATES & AIRS ITALIENS A VIOLON SEUL & BASSE CONTINUE, GRAVEZ EN PARTITION.

40. Corelli opera quinta, nouvelle édition gra-

gravée du même Format que les quatre premiers ouvrages de Corelli, avec les agréments marquez pour les Adagio, comme Mr. Corelli veut qu'on les joue *& ceux qui seront curieux de voir l'original de Mr. Corelli avec ses lettres écrittes à ce sujet, les peuvent voir chez* Estienne Roger. f 4. 10

75. Corelli opera quinta, édition corrigée tout nouvellement avec la derniére exactitude, sans même y avoir laissé aucunes fautes de Chiffres dans la Basse Continue, gravée en partition mais sans les agréments. f 3. 0

281. Corelli e altri Autory Sonate à Violino solo e Basso Continuo. f 3. 0

2. A. Vivaldi opera seconda, Sonate à Violino solo e Basso Continuo. f 3. 10

6. Dall Albaco opera prima, Sonate à Violino e Violoncello, o Partitura per il Cimbalo. f 3. 10

98. Giuseppe Valentini opera quarta, idée da Camera à Violino solo e Violoncello o Basso Continuo. f 3. 10

12. Tomaso Albinoni opera quarta, Sonate à Violino solo e Basso Continuo. f 2. 0

3. Tomaso Albinoni opera sexta, Trattenimenti da Camera à Violino solo e Basso Continuo. f 4. 0

336. Giovanni de Zotti opera prima, Sonate à Violino solo e Basso Continuo. f 3. 10

25. Rhieman opera seconda, Sonate à Violino solo e Basso Continuo. f 2. 0

16. Angelo Michele Besseghi opera prima, Sonate à Violino e Violoncello o Basso Continuo. f 3. 0

334. d' ndrieu opera seconda, Sonate à Violino e Violoncello o Basso Continuo. f 2. 10

72. Pe-

72. Pepuſch opera ſeconda *libro primo e ſecon-*
73. *do.* XVI. Sonate à Violino e Violoncello o Baſſo Continuo. f 6. o

60. Pepuſch opera quarta, XII. Sonate à Violino ſolo e Violoncello o Baſſo Continuo. f 3. 10

99. Pepuſch opera quinta, o Vero, parte terza del opera ſeconda, X. Sonate à Violino e Violoncello o Baſſo Continuo. f 3. o

100. Pepuſch opera ſexta, o Vero, parte quarta del opera ſeconda X. Sonate à Violino e Violoncello o Baſſo Continuo. f 3. o

324. Giulio Taglietti opera Terza, Arie Cantabile à Violino ſolo e Violoncello o Baſſo Continuo. f 1. 10

124. Michele Maſciti opera prima ſei ſonate à Violino ſolo col Baſſo Continuo e ſei Sonate
125. à tre, due Violini, Violoncello e Baſſo Continuo. f 5. o

107. Michele Maſciti opera ſeconda, XV. Sonate à Violino e Violoncello o Baſſo Continuo. f 4. o

143. Michele Maſciti opera terza Sonate à Violino e Violoncello o Baſſo Continuo. f 4. o

108. Michele Maſciti opera quarta libro primo, Sonate à Violino ſolo e Baſſo Continuo. f 3. 10

109. - - - Libro ſecondo à due Violini Violoncello e Baſſo Continuo. f 3. o

Quand on achete le quatriéme ouvrage de Mr. Maſciti complet on l'a pour. f 6. o

364. Michele Maſcitti opera quinta XII. Sonate à Violino ſolo e Baſſo Continuo. f 5. o

126. Marini opera ottava, ſonate à Violino ſolo e Baſſo Continuo. f 5. o

303. Bom-

303. Bomporti opera settima sonate à Violino solo e Basso Continuo. f 3. 0

301. Sonate à Violino solo col Basso Continuo di Bartolomeo Bernardi Academico Filarmonico, Compositore e Sonatore di Violino di S. M. il Re di Danemarcha, opera Terza. f 4. 0

298. Nicola Cosimi Romano, Vulgo Nicolini opera prima, XII. Sonate à Violino solo e basso Continuo. f 4. 0

299. Giorgio Gentilli opera Terza, XII. Sonate à Violino e Violoncello o Basso Continuo. f 4. 10

297. Gasparo Visconti Romano opera prima, Sonate à Violino solo e Basso Continuo, *seconde édition augmentée.* f 3. 0

289. Henrici Albicastro opera quinta, Sonate à Violino solo e Basso Continuo. f 4. 0

290. Henrici Albicastro opera sexta, o Vero parte seconda del opera quinta, Sonate à Violino solo e Basso Continuo. f 4. 0

291. Henrici Albicastro opera Nona, XII. Sonate à Violino e Violoncello o Basso Continuo. f 5. 0

359. Jean Chrestien Schickhard opera XX. Sonates à un Violon ou Haubois & Basse Continue. f 2. 0

57. Jean Chrestien Schickhard opera seconda, Sonate à Violino o Hautbois solo e Basso Continuo. f 1. 10

87. Jean Chrestien Schickhard opera ottava, Sonate à Violino o Haubois solo e Basso Continuo. f 2. 0

141. Sei Sonate à Violino o Haubois solo e Basso Continuo del Signore Brunmuller. f 2. 0

329. Sei Sonate à Violino o Haubois ſolo e Baſſo Continuo del Sig. Haim e Bitti. f 2. o

122. L. Balbi opera ſeconda Sonate à Violino ſolo e Baſſo Continuo. f 1. 10

190. Piani des Planes opera prima libro pri-
191. mo e ſecondo XII. Sonate à violino ſolo e Baſſo Continuo. f 5. o

355 Corelli opera quinta derniére Edition gravée d'un Format propre à la joindre à ſes autres ouvrages & trez bien corrigée. f 4. o

357. Corelli opera quinta avec les Agrémens des ſix premiers Sonates comme Corelli les jouoit. Nouvelle édition propre à relier avec ſes autres ouvrages. f 4. 10

366. XII. Sonate à Violino ſolo e Baſſo Continuo del Marcheſe Macharani, Patricio Romano opera prima. f 5. o

372. Zuanne Reali opera ſeconda Sonate a Violino ſolo e Baſſo Continuo. f 3. o

404. Bomporti opera decima, Inventione à Violino ſolo e Baſſo Continuo. f 4. o

SONATES & AIRS ITALIENS A VIOLON SEUL & BASSE OU BASSE CONTINUE, GRAVEZ EN DEUX LIVRES SEPAREZ, LE VIOLON A PART & LA BASSE A PART.

Corelli opera quinta parties ſeparées. f 2. 10

356. Corelli opera quinta le Deſſus & la Baſſe gravez chacun à part dans la veue de les relier avec ſes autres ouvrages. f 3. o

405. X. Sonates de Corelli & autres Autheurs a un Violon & Baſſe Continue livre prem. f 2. o

406. X. So-

406. X. Sonates de Corelli, & autres Autheurs à un Violon & Basse Continue livre second. f 2. 0
287. Henrici Albicastro opera seconda, Sonate à Violino e Violoncello o Basso Continuo, libro primo e secondo. f 6. 0
70. XVIII. Sonate à Violino solo e Basso Continuo del Signore Giovanni Schenk, Musico di Camera di S. A. E. Palatino &c. opera settima. f 4. 0
292. Arie Cantabile à Violino solo e Violoncello o Basso Continuo del Signore Nicola Mathys, libro primo. f 3. 0
293. Arie Cantabile à Violino solo e Violoncello o Basso Continuo del Signore Nicola Mathys, libro secondo. f 3. 0
294. Arie Cantabile à Violino solo e Violoncello o Basso Continuo del Signore Nicola Mathys, libro Terzo. f 3. 0
295. Arie Cantabile à Violino solo e Violoncello o Basso Continuo del Signore Nicola Mathys, libro quarto. f 3. 0
296. Arie Cantabile à Violino solo e Violoncello o Basso Continuo del Signore Nicola Mathys, libro quinto. f 3. 0
280. Tonini opera Terza, Baletti da Camera à Violino e Violone o Basso Continuo. f 1. 13.
69. Veracini opera seconda, Sonate da Chiesa à Violino e Violoncello o Basso Continuo. f 3. 0
283. Torelli opera quarta, introdutione à Violino e Violoncello o Basso Continuo. f 3. 0
284. Torelli opera settima, Sonate da Camera à Violino e Violoncello o Basso Continuo.

nuo. f 3. o

279. Torelli Perti e Altri Autorye Sonate à Violino e Violone o Basso Continuo. f 2. o

285. Ricercate à Violino e Violone o Basso Continuo, da Pietro de Gli Antoni opera quinta. f 3. o

229. Sonate à Violino o Haubois solo e Violoncello o Basso Continuo del Signore A. Schultsen. f 2. o

286. XIV. Sonate, X. à Violino solo col Basso Continuo e IV. à Violoncello solo col Basso Continuo e un Canone à due Violoncelli del Sig. Angelo Maria Fiore. f 3. o

137. Finger opera seconda sei Sonate, tre à Flauto solo e Basso Continuo, e tre à Violino solo e Basso Continuo. f 1. 13

139. Sei Sonate à Violino solo e Violoncello o Basso Continuo, tre del Signore Crofts e tre del Signore Finger. f 2. o

217. Sei Sonate del Signore Daniel Purcell, tre à Flauto solo e Basso Continuo e tre à Violino solo e Basso Continuo. f 2. o

140. Sei Sonate tre à Violino solo e basso Continuo, e tre à Flauto solo e Basso Continuo del Signore Crofts e uno Maestre Italiano. f 1. 13

120. Antonio Bomporti opera ottava, le Triomphe de la grande Alliance à violon & Basse Continue. f 2. o

SONATES A UN VIOLON, UNE BASSE DE VIOLON OU VIOLE DE GAMBE ET BASSE CONTINUE.

104. Lorenzo Balbi opera prima, Sonate à Vio-

Violono, Violoncello e Basso Continuo. f 3. o

288. Henrici Albicastro opera terza, Sonate à Violino, Violoncello e Basso Continuo. f 4. o

282. Veracini opera Terza, Sonate à Violino, Violoncello e Basso Continuo. f 4. o

201. Nicolao Francisco Haim opera seconda, où il y a trois Sonates à un Violon, une Basse de Viole ou de Violon & une Basse Continue. f 5. o

256. Godfry Finger opera prima, où il y a trois Sonates à un Violon une Basse de Viole ou de Violon & Basse Continue. f 5. o

350. Jacobi Rhieman opera Terza Sonate a violino, Viola di Gamba e Basso Continuo. f 3. o

SONATES A DEUX VIOLONS ET BASSE CONTINUE, LA PLUPART AVEC UNE BASSE DE VIOLON OU BASSE DE VIOLE.

351. Corelli opera prima, seconda, Tertia,
352. quarta, derniére Edition à laquelle on
353. a ajouté le Portrait de Feu Mr. Arcan-
354. gelo Corelli. Cette Edition est de la derniére beauté & corrigée avec beaucoup d'exactitude & coûte. f 12. o

On peut relier tous les ouvrages de Corelli en 4 volumes reliez & en 3 brochez, en joignant la Partition de Corelli quinta avec la Basse

Basse Continue de ses autres ouvrages, le violoncello de l'opera quinta avec le violoncello, & le dessus avec le premier dessus de ses autres ouvrages. Il ne restera que le premier Violon & le second Violon ripiene avec la Haute contre de son opera sexta qu'on poura coudre avec Corelli opera quinta avec les maniéres, & ainsi on aura tous les ouvrages de Feu Monsieur Arcangelo Corelli. Cependant il y a encore 2 autres ouvrages de ses pieces pour la flûte & 2 livres de lui & autres Autheurs qui ne se peuvent pas bien relier avec ses autres ouvrages & qu'on peut-conserver séparément.

31. Corelli opera prima, seconda, tertia,
32. quarta, seconde édition un peu moins
33. belle & moins correcte que la derniére.
34. re. Elle se vend. f 9. 0

241. Corelli opera prima, Sonate à due Violini Violoncello e Basso Continuo *Premiére édition.* f. 1. 10

135. Corelli opera seconda, Baletti da Camera à due Violini e Basso Continuo *Premiére édition.* f. 1. 0

243. Corelli opera Terza, Sonate a due Violini, Violoncello e Basso Continuo *Premiére édition.* f. 1. 10

244. Corelli opera Quarta, Baletti da Camera à due Violini e Basso Cont. *Premiére édition.* f 1. 2

53. Pepusch opera Terza, Sonate à tre, due Violini Haubois o Flauto Traversa e Basso Continuo. f 4. 0

21. Giuseppe Valentini Opera Prima, Sinfonie a tre, due Violini, Violoncello e basso

basso Continuo. f 4. o

14. Giuseppe Valentini opera seconda, Bizzarrie per Camera à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 2. 10

92. Giuseppe Valentini opera Terza, Fantasie à tre, due Violini e Violoncello o Basso Continuo. f. 4. o.

94. Sonate di Camara del illus. Sig. Albicastro, Pez, Paisible e altri Autory à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 3. 10.

97. Sonate o Concerti à tre e quattro stromenti del Sig. Bernardi, Torelli, Moti e altri Famosi Autory. f 4. o

181. Roberto Valentine opera Prima, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 4. o

327. Zuanne Reali opera Prima, Sonate e Concerti à tre, due Violini e Basso Continuo. f 3. o

253. Ravenscroft Alias Redieri opera Prima, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 4. o

326. Ravenscroft Alias Redieri opera Seconda, Sonate à tre, due Violini e Basso Continuo *séconde édition* augmentée de deux Sonates de Mr. Guido & de deux de Mr. Martinelli, tous quatre aussi à deux Violons & Basse Continue. f 3. o

332. Aldrovandini opera quinta, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f. 2. 10

18. Luigi Taglietti opera sexta, Concerti à quattro e Sinfonie à tre, édition augmentée de deux Sonates à trois & quatre Violons & Basse Continue qui valent mieux que tout le reste

reste de l'ouvrage. f 3. 0
28. Manfredini opera seconda, Sonate à due Violini, Alto di Viola ad libitum, Violoncello e Basso Continuo. f 5. 0
252. Giulio Taglietti opera seconda, sei Concerti e quattro Sinfonie à tre, due Violini e Basso Continuo. f 4. 0
333. Giulio Taglietti opera quinta, Sonate da Camera à tre, due Violini e Basso continuo. f 2. 0
93. Bassani opera quinta, Sonate à due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 5. 0
245. Bernardi opera seconda, Sonate à due Violini, e Basso continuo. f 3. 0
246. Tonini opera seconda, Sonate à tre, duo Violini, Violoncello e Basso continuo. f 4. 0
247. Tonini opera quarta, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso continuo. f 4. 0
124. Michele Masciti opera prima, sei Sonate
125. à Violino solo col Basso continuo e sei Sonate à due Violini, Violoncello e Basso continuo. f 5. 0
109. Michele Masciti opera quarta libro secondo, sei Sonate à due Violini e Basso continuo. f 3. 0
108. E libro primo Sonate à Violino solo. f 3. 10
Quand on prend l'ouvrage complet on l'a pour. f 6 0
275. Dominico Dalla Bella opera prima, Sonate à tre, due Violini basso e basso continuo. f 5. 0
276. Sonate da Camera, à tre, due Violini, Violoncello e basso continuo del Signore Craft, compositore per gli stromenti di S. A.

A. E. Palatina opera prima. f 3. o

248. Marini opera Terza XII. Sonates, les huit premiéres à deux Violons, Basse & Basse continue & les quatre derniéres à six instruments. f 4. 10

200. Marini opera quinta, Baletti à la Francese à tre, due Violini e Basso continuo. f 3. 10

106. Marini opera Sexta, sei Sonate à tre, due Violini, violoncello e Basso continuo, e sei sonate à quatro due violini, Alto viola, violoncello e basso continuo. f 5. o

249. Marini opera settima, sonate à tre, due violini, violoncello e basso continuo. f 4. o

274. Novelli opera Prima, sonate à tre, due violini, e basso continuo. f 5. o

272. Nicolao Francisco Haim Romano opera Prima, sonate di Camera à tre, due violini e basso o Arcileuto. f 5. o

201. Nicolao Francisco Haim Romano opera seconda, sonate à tre, due violini e basso o Arcileuto. f 5. o

74. Gio. Baptista Tibaldi Modanese opera Prima, sonate à tre, due violini e basso o Arcileuto. f 3. 10

273. Gio. Baptista Tibaldi Modanese opera seconda, sonate à tre, due violini e basso continuo. f 4. o

271. Pietro Alberti opera Prima, sonate à tre, due violini, violoncello e basso continuo. f 5. o

10. Jean Chrestien Schikhard opera settima, sonate à tre, due violini o Haubois, basso e basso continuo. f 3. 10

55. Jean

55. Jean Chrestien Schickhard opera Decima, Sonate à tre, due Violini o Haubois e Basso continuo ad libitum. f 1. 15

270. Sei Sonate del Signore Frank opera Prima à tre, due Violini, Basso e Basso continuo. f 4. 0

250. Aurelio Paolini opera Prima Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso continuo. f 3. 0

266. Antonio Veracini opera Prima, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso continuo. f 4. 0

269. Gulielmo Corbett opera Prima, Sonate à tre, due Violini Violoncello e Basso Continuo. f 5. 0

263. Gerardo Han opera prima, Sonate à tre, due Violini Violoncello e Basso Continuo. f 4. 10

302. Sei Sonate del Sign. A. Ziani à tre, due Violini e Basso Continuo. f 2. 10

234. Otto Sonate à tre stromenti del Sign. Williams e Finger, à due Soprani e Basso Continuo. f 3. 0

196. Giofeppe Torelli opera seconda, Baletti da Camera à tre, due Violini e Basso Continuo. f 3. 10

316. Giofeppe Torelli opera quinta, sei sinfonie à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo e sei Concerti à quattro, due Violini, Alto Viola e Basso Continuo. f 4. 0

259. Andrea Fiore Accademico Filarmonico opera prima, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 4. 0

300. Gasparo Gaspardini opera seconda, Sonate à tre, due Violini e Basso Cont. f 4. 0

67. Tomaso Albinoni opera prima, Sonate à

tre, due Violini e Basso Continuo. f 4. o

260. Tomaso Albinoni opera terza, Sonate da Camera à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 4. o

340. Maria Rugieri opera quarta, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 4. o

258. Sei Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Cont. del Signore de Swaen, opera prima. f 3. o

101. Antonio Bomporti Gentilhomme di Trento opera prima, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Cont. f 4. o

262. Antonio Bomporti Gentilhomme di Trento opera seconda, Sonate da Camera à tre, due Violini e Basso Cont. f 3. 10

38. Antonio Bomporti Gentilhomme di Trento, opera quarta, Sonate da Camera à tre, due Violini e Basso Cont. f 4. o

58. Antonio Bomporti Gentilhomme di Trento opera Sexta, Sonate da Camera à tre, due Violini e Basso Continuo. f 4. o

305. Pietro Franchi opera Prima, Sonate à trè, due Violini, Violoncello e Basso Cont. f 4. o

304. Antonio Carelio opera Prima, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Cont. f 5. o

261. R P. Benedicti à Sto. Josepho opera Ottava, Sonate à tre, due Violini, Violonc. e Basso Cont. f 4. o

251. Henrici Anders opera seconda, Sonate à tre, due Violini e Basso Continuo, e à quattro, due Violini Alto Viola e Basso Cont. f 4. o

268. Gentili opera Prima, Sonate à tre. due Vio-

Violini, Violoncello e Basso Cont. f 4. o
255. Antonio Caldara opera Prima, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 5. o
103. Antonio Caldara opera Seconda, Sonate da Camera à tre, due Violini e Basso Cont. f 3. 10
144. Christophoro Pez opera Prima, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 5. o
89. Giacomo Sherard opera Prima, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Cont. f 6. o
256. Godfry Finger opera Prima XII. Sonates, les trois premiéres à un Violon, une Basse de Viole & Basse Continue, les trois suivantes à deux Violons, une Basse de Violon & une Basse Continue, les trois autres à deux Violons une Haute contre & Basse Continue, & les trois derniéres à trois Violons & une Basse Continue. f 5. o
257. Godfry Finger opera Quinta, Sonate à tre, due Violini e Basso Continuo. f 4. o
254. Antonio Luigi Baldacini opera Prima, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Cont. f 4. o
76. Ant. Luigi Baldacini opera Seconda, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Cont. f 4. o
264. Henrici Albicastro opera prima, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 4. o
265. Henrici Albicastro opera Quarta, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 4. o
102. Henrici Albicastro opera Octava, Sona-

te da Camera à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 5. o
267. Gio Bianchi opera Prima, Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Cont. f 4. o
26. Gio. Bianchi opera Seconda, sei Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo e sei Concerti à quattro due Violini, Alto Viola, Violoncello e Basso Continuo. f 4. 10
Brunmuller opera prima, Sonate à tre due Violini e Basso Continuo. f 2. 10
132. Vitali opera nona XII. Sonate a tre, due violini e Basso Continuo. f 3. o
184. Abaco opera Terza libro primo e libro
185. secondo XII. Sonate à tre due violini Violoncello e Basso Continuo. f 5. o
198. A. Corelli opera posthuma Sonate à tre due Violini e Basso Continuo. f 3. o
363. Vivaldi opera prima XII. Sonate à 2 Violini & Basso Continuo. f 4. o
360. Giuseppe Valentini opera quinta, Sonate à tre, due Violini e Basso Continuo. f 4. o
367. Roberto Valentine opera quarta, Sonate à tre, due violini e Basso Cont. f 3. 10
398. Giacomo Scherard opera 2 XII. Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo. f 5. o

Ceux qui souhaitteront plus de Sonates à deux Violons & Basse en trouveront encore beaucoup d'autres chez Estienne Roger, *comme de Mrs. Brunmuller, Schenck, & autres excellents Autheurs.*

SONATES ET CONCERTS POUR LES VIOLONS A FORTES PARTIES.

50. Antonio Vivaldi opera Terza, Libro Primo, Sonate à quattro Violini, due Alti,

ti, Violoncello e Basso Continuo. f 5. o

51. Antonio Vivaldi opera Terza, Libro Secondo, Sonate à quattro Violini, due Alti, Violoncello e Basso Continuo. f 5. o

56. Giulio Taglietti opera Quarta, Concerti, à quattro, due Violini, Alto Viola e Basso Continuo. f 3. o

28. Manfredini opera Seconda, Sonate à quattro, due Violini, Alto Viola ad libitum, Violoncello e Basso Cont. f 5. o

96. Sei Sonate à Cinque e Sei stromenti del Illus. Sig. Bernardi, Torelli, Moti e altri famosi. Autori libro primo. f 4. o

97. Otto Sonate à tre & quattro stromenti, due e tre Violini, Violino di Concerto, alto Viola, Violoncello e Basso Continuo, del Illus. Sig. Bernardi Torelli, Moti e altri famosi Autori, libro secondo. f 4. o

86. Jean Michel Muller opera Prima, Concerti à uno Haubois, due Violini, alto Viola e Basso Continuo. f 5. o

11. Jean Chrestien Schikhard opera tredecima, Concerti à due Violini, due Haubois o Violini, Violoncello e Basso Cont. f 4. o

64. Sei Sonate à Tromba o Haubois, due Violini e Basso Continuo e Ouverture e Arie à due Trombe o Haubois, due Violini, Tenore e Basso Continuo del Sig. Corbet opera Terza. f 3 o

18. Luigi Taglietti opera Sexta, Concerti à quattro, due Violini, alto Viola, Violoncello e Basso Continuo, e Sinfonie à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo e Sonate à tre e quattro Violini col Basso Continuo. f 3. o

42. Jean Chrestien Schikhard opera Quinta,

Sonate à due Violini, Flauto, Viola di Gamba e Basso Continuo. f 3. o
8. Artemio Motta opera Prima, Concerti à cinque, due Violini, Alto Viola, Tenore Viola e Basso Continuo. f 6. o
7. Albinoni opera Seconda, sei Sinfonie e sei Concerti à Violino di Concerto, due Violini, Alto Viola, Tenore Viola, Violoncello e Basso Cont. f 7. o
278. Albinoni opera Quinta, Concerti à Violino di Concerto, due Violini, Alto Viola, Tenore Viola, Violoncello e Basso Continuo. f 5 o
17. Henrici Albicastro opera Settima, Concerti à Quattro, due Violini, Alto Viola, Violoncello e Basso Continuo. f 6. o
235. Andrea Grossi opera Terza, Sonate à tre, quattro e cinque stromenti. f 5. o
68. Quatorse Sonates à une Trompette ou Hautbois, deux Violons, une Hautre contre, Basse de Violon & Basse Continue, composées par Mr. C. Rosiers, Vice-Maître de la Chapelle de S. A. E. de Cologne. f 6. o
240. Six Sonates de Mr. Keller, dediées à la Reine d'Angleterre, les trois premiérés à une Trompette ou Hautbois, deux Violons, une Haute contre & Basse Continue, & les trois autres à deux Flûtes & deux Hautbois ou Violons & Basse Cont. f 4. o
277. Six Sonates de Mrs. Corelli, Caldara & Gabrielli, à Quatre, Cinq & Six Instruments. f 4. o
237. Six Sonates à deux Flûtes & deux Hautbois ou Violon & Basse Continue, de Mrs. Finger & Keller. f 4. o

248. Ma-

248. Marini opera Terza 12. Sonates, les huit Premiéres à quatre Instruments, & les quatre derniéres à Six. f 4. 10
106. Marini opera Sexta sei Sonate à tre, due Violini, Violoncello e Basso Continuo, e sei Sonate à quattro due Viol. Alto Viola, Violon. & Bas. Cont. f 5. o
256. Finger opera Prima douse Sonates, les trois premiéres à un Violon, une Viole de Gambe & une Basse Continue, les trois suivantes à deux Violons, une Basse de Violon ou Basse de Viole & Basse Continue, les trois autres à deux Violons, une Haute Contre & Basse Cont. & les trois derniéres à trois Violons & une Basse Cont. f 5. o
27. Sonate da Camera à quattro, due violini, Alto viola e Basso Continuo del Illustrissimo Signore Stephani. f 5. o
251. Henrici Anders opera Seconda, Sonate à tre e quattro Stromenti, due Violini, Alto viola e Basso Continuo. f 4. o
316. Torelli opera Quinta, sei Sinfonie à tre, due violini, violoncello e Basso Continuo e sei Concerti à quattro, due violini, alto viola, violoncello e Basso Continuo. f 4. o
52. Torelli opera Sexta, Concerti à quattro, due violini, alto viola e Basso Cont. f 4. o
26. Gio. Bianchi opera Seconda, sei Sonate à tre, due violini, violoncello e Basso Cont. e sei Concerti à quattro, due violini, alto viola, violoncello e Basso Continuo. f 4. o
114. Dall Abaco opera Seconda, duodeci Concerti à quattro, due violini, alto Viola, violoncello e Basso Continuo. f 5. o
164. Venturini Maestre del Concerti di sua A.
165. E. di Hanovera opera prima libro pri-

 mo

ino e libro secondo, Concerti da Camera a 8, 9 & 10. instrumenti. f 10. o

182. G. Valentini opera settima libro primo e
183. libro Secondo, Concerti a 4 violini, alto viola Basso e Basso Continuo. f 10. o

197. A. Corelli opera sexta parte prima e parte seconda Concerti da Chiesa e da Canera a tre o 7 instrumenti. f 10. o

188. Concerti a 6 e 7. instrumenti del Signore Vivaldi Torelli e Bitti. f 5. o

361. Albinoni opera VII. libro primo e se-
362. condo XII. Concerts a 4, 5. e sei instrumenti. f 8. o

399. Vivaldi opera quarta concerti, a violino
400. di concertino, due violini, alto viola e Basso Cont. libro primo e secondo. f 10. o

PIECES POUR LA VIOLE DE GAMBE.

22. Giov. Schenck Musico di Camera di S. A. E. P. opera Decima, les Bissareries de la goûte, contenant douze Sonates à une Basse de viole & Basse Continue. f 7. o

310. L'Echo du Danube, contenant des Sonates à une Basse de viole & Basse Cont. à une Basse de viole & Basse Cont. ad libitum & à une Basse de viole sans Basse Cont. composées par Mr. Schenck opera Nona. f 6. o

309. La Nimphe del Rheno, contenant douse Sonates à deux Basses de viole, composées de Preludes, Allemandes, Sarabandes, Courantes, Gigues, Chaconnes, Ouvertures, Gavottes, Menuets, Passacailles &c. par Mr. Schenck opera Ottava. f 9. o

307. Scherzi Musicali, ou suittes pour une basse de Viole & une Basse Continue ad libitum, composées de Preludes, Allemandes, Courantes, Gigues, Chaconnes, Ouvertures, Ga-

Gavottes, Menuets, Passacailles &c. par Mr. Schenck opera Sexta. f 7. o

308. Konst-oeffeningen ou quinze Sonates à une Basse de viole & Basse Continue, composées par Mr. Schenck opera Terza. f 9. o

105. Livre troisiéme de Piéces de Basse de viole de Mr. Marais, à une Basse de viole & Basse Continue. f 10. o

81. Livre second de Piéces de Basse de viole de Mr. Marais, à une Basse de viole & Basse Continue. f 10. o

35. Piéces à une & deux Basses de viole & Basse Continue, composées par Mr. Marais livre Premier. f 10. o

1. Piéces de Basse de viole à une Basse de viole & Basse Cont., composées par Mr. de Caix d'Hervelois livre Premier. f 5. o

330. Jacobi Rhieman opera Prima, VI. Sonates composées de Preludes, Allemandes, Courantes, Sarabandes, Gigues, &c. à une Basse de viole & Basse Continue. f 2. 10

306. Dix Sonates à deux Basses de viole, de violon ou Bassons & Basse Continue de la composition du Sr. Carolo. f 4. o

142. Sonates, Allemandes, Courantes, Sarabandes, Gigues, Gavottes, Rondeaux, Passacailles, &c. à une Basse de viole & une Basse Cont., composées par Mr. Jean Snep. f 5. o

13. Piéces de Basse de viole de Mr. Hakart, composées de Preludes, Allemandes, Courantes, Sarabandes, Gigues, Fantaisies à une Basse de viole & une Basse Cont. f 6. o

350. Jacobi Rhieman Opera Terza Sonate a violino, viola di Gamba e Basso Cont. f 3. o

Sonates a une & deux violes de Gambe de Mr. Khu-

Khunell. f 5. 0

Ceux qui souhaitteront des Piéces pour le Dessus de Viole peuvent se servir des deux livres de Mr. Heudeline composez exprez pour cet instrument, des suittes de Mr. Dieupart, des Trios de Mr. Marais & de tous les Trio François.

PIECES POUR LE CLAVECIN.

24. Suittes pour le Clavecin, composées de Preludes, Allemandes, Courantes, Sarabandes, &c. par Mr. Bustyn. f 4. 0

322. Suittes Airs & Fugues pour le Clavecin, choisies des plus excellentes piéces Manuscrittes de divers habiles Maîtres, par Estienne Roger. f 4. 0

23. Suittes pour le Clavecin, composées de toutes sortes d'Airs, par Mr. Oevering de Popma. f 4. 0

314. Dix suitte de Clavecin, composées par Mr. Frobergue. f 1. 0

Le même livre beaucoup mieux gravé & nouvellement corrigé par Estienne Roger, sur l'impression de Mortier. f 2. 0

320 Toccates & suittes pour le Clavecin composées par Mrs. Pasquini, Poglietti & Gaspard Kerle. f 0. 11

Le même livre beaucoup mieux gravé & nouvellement corrigé par Estienne Roger, sur l'impression de Mortier. f 1. 0

315. Piéces à un & deux Clavecins, composées par Mr. le Roux, avec la maniére de les jouer. f 6. 0

129. Piéces de Clavecin, composées par Mr. Jean Henry d'Anglebert, ordinaire de la Musique du Roi, contenant diverses Chaconnes, Ouvertures & autres Airs de Mr. Lul-

Lully, mis sur cet instrument avec la maniére de les joüer. f 7. o

313. Piéces de Clavecin, composées par Mr. le Begue, ordinaire de la Musique du Roi, livre premier. f 6. o

311. Piéces de Clavecin composées par Mr. le Begue ordinaire de la Musique du Roi, livre Second. f 5. o

312. Suitte de Piéces de Clavecin, composée par Mr. le Begue, ordinaire de la Musique du Roi. f 1. 4

39. Dix sept Sonates pour l'Orgue ou le Clavecin, composées par Mrs. Siani, Polaroli, Bassani, Colonna & autres fameux Maîtres d'Italie, seconde Edition, nouvellement & trez exactement corrigée. f 6. o

321. Piéces pour le Clavecin, composées par Mr. Marchand, livre Second. f 1. 4

226. Six suittes de piéces de Clavecin, composées d'Allemandes, Gavottes, Rondeaux, Menuets & Gigues avec un dessus separé & une Basse de Viole ou de Theorbe au libitum, mises en Concert par Mr. Dieupart f 9 o

226. Le même livre quand on ne veut que la partition seule sans le Dessus & la Basse. f 6. o

195. Suitte de Clavecin composée par Monsr. Marsman Organiste de Koningsb. f 1. 2

402. Piéces de Clavecin composées par Mr. Arcangelo Corelli & autres Autheurs, à un Clavecin & un violon & Basse de violon ou de viole ad libitum livre premier. f 5. o

403. Piéces de Clavecin composées par Mr. Arcangelo Corelli & autres Autheurs, à un Clavecin & un violon & Basse de violon ou de viole ad libitum livre second. f 5. o

Brun-

Brunmuller opera seconda Piéces pour le Clavecin & quelques unes pour la flûte & à chanter en Italien & en Allemand. f 3. o

Ceux qui souhaitteront des livres de Methode pour apprendre à joüer du Clavecin ou jouer la Basse continue, en trouveront chez Estienne Roger.

PIECES POUR LE LUTH ET POUR LA GUITTARRE.

342. Piéces de Luth, avec un dessus & une Basse ad libitum, composées par Mr. de St. Luc livre Premier. f 4. o

343. Piéces de Luth avec un dessus & une Basse ad libitum, composées par Mr. de St. Luc, livre second. f 4. o

127. Suittes pour le Luth avec un Violon ou Flûte & une Basse Continue ad libitum, de la Composition de Mrs. du Fau, l'Enclos, Pinel, Lully, Bruinings, le Fevre & autres habiles Maîtres. f 4 o

317. Pieces de Luth de Mr. Mouton livre premier, contenant aussi des instructions sur cet Instrument. f 3. o

319. Pieces de Luth de Mr. Mouton livre second. f 3. o

36. Pieces de Luth de Mr. Mouton livre Troisiéme. f 3. o

Pieces de Luth de Mr. Mouton livre Quatriéme. f 3. o

818. Un livre de Piéces de Guitarre avec deux Dessus d'Instruments & une Basse Continue ad libitum, Composées par Mr. Nicolas Derosiers. f 9. o

Le même livre de guitarre sans les deux Dessus d'instruments. f 5. o

Methode pour aprendre à jouer de la guitarre, Composée par Mr. Derosiers. f 1. o

F I N.

A. –

April 48 Rüetschi

